

L'ESPION

ANGLOIS.

TOME HUITIEME.

THE BIBLE

AND THE

NEW TESTAMENT

L'ESPION ANGLOIS,

OU

CORRESPONDANCE SECRETE

ENTRE

MILORD ALL'EYE

ET

MILORD ALL'EAR.

Singula quæque notando. HOR.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & considérablement augmentée.

TOME HUITIEME.



A LONDRES,

Chez JOHN ADAMSON.

M. DCC. LXXXV.

THE PLOM

ANGLOIS

OU

CORRESPONDANCE SECRETIE

LE TR

MILORD ALBERT

MILORD ALBERT


44

7

24

67





AVERTISSEMENT

DES

LIBRAIRES.

Nous offrons au public les Tome VIII, IX & X de la suite de l'Espion Anglois; ils embrassent les événemens de l'année 1778 & du commencement de 1779. On sait que c'est l'époque où s'allumoit la guerre entre la France & l'Angleterre. Eh ! quelle guerre ! Une guerre purement maritime , telle que les fastes d'aucun peuple du monde n'en offrent d'exemple ; guerre la plus importante , par son objet , par ses suites & par ses moyens. L'esprit humain est effrayé des seuls préparatifs qu'elle exigeoit. Il seroit donc bien essentiel qu'elle fût racontée par un écrivain instruit en pareil genre. Notre Espion , dans ce qu'il a donné sur la marine , a déjà fait ses preuves. Nous doutons que personne fût en état d'en parler comme lui. En effet , dans le petit nombre de mémoires sur cette matière que nous avons , à commencer par ceux de Dugué-Trouin , si recommandables quant au fond , il n'en est aucuns qui attachent , & ne répugnent dans leur forme. Au contraire , on lit avec avidité tout ce que l'Espion a précédemment écrit là-dessus. Il paroît très au fait de la langue des Marins , & se servant

Tome VIII.

a *

II AVERTISSEMENT

toujours du terme propre , jette dans sa narration une clarté qui ajoute à l'intérêt. D'ailleurs cette nouvelle façon d'écrire l'histoire par Lettres , & pour ainsi dire , par des Comptes rendus , admet une foule de détails & d'anecdotes infiniment agréables aux contemporains , & qui échapperoient à la postérité s'ils n'étoient ainsi consignés pour elle. Elle est même préférable aux Mémoires , en ce que l'auteur de ceux-ci n'y parle guere que de lui , ou de ce qui a rapport à lui : qu'il y regne une partialité que n'a pas le nôtre dont le coup d'œil est à la fois plus rapproché & plus général.

Ces objets importants de la politique n'empêchent pas que notre Espion ne parle de tous les autres faits du moment , dont son rôle l'oblige de s'entretenir ; & si quelqu'un s'avisait de critiquer ce mélange qui donne au contraire à l'ouvrage le grand mérite de la variété , nous le renverrions au Prospectus & à la lettre préliminaire de Milord All'Eye. Nous n'ignorons pas les autres objections qu'on a faites contre les trois derniers volumes , & nous ne pouvons mieux y répondre que par la lettre ci-jointe adressée dans le tems à un de nos correspondans.

DES LIBRAIRES. III

Lettre des Libraires à l'un de leurs correspondans à Paris.

MONSIEUR,

Nous avons accepté le manuscrit que vous nous grondez d'avoir imprimé, parce que nous l'avions demandé & sollicité, & qu'un Libraire honnête doit tenir ses engagements, fût-ce à perte. Mais nous n'avons point craint ce malheur pour la suite d'un ouvrage qui a eu tant de vogue, qui nous paroissoit remplir le même plan, & que nous savions sortir certainement de la même main : nous ne pouvions imaginer que ce qui avoit été trouvé intéressant & piquant dans les premiers volumes deviendrait plat & détestable dans les nouveaux. Nous ne restons pas au surplus absolument convaincus de tout le mal que vous en dites, ou qu'on vous en fait dire : premièrement parce que cette suite se débite très-bien ici, où l'on est au moins aussi difficile qu'en France ; en second lieu parce que les reproches que vous articulez nous semblent d'un critique ou de mauvaise foi, ou qui n'a pas lu l'ouvrage, ou qui manque également de bon sens & de goût.

L'Espion n'est qu'un historien, & le mérite de celui-ci consiste non dans l'invention des faits, mais dans la manière de les les approprier & de les raconter. D'ailleurs même l'Espion nous révèle beaucoup d'anecdotes ignorées au tems où il écrivoit, &

IV . A V E R T I S S E M E N T

qui le sont encore de nombre de gens. Les cinq lettres qui servent d'introduction au commencement de la guerre qui se couvoit, en contiennent plusieurs de cette espece.

Le critique dit que l'Espion parle de la destruction des Jésuites ; ce n'est pas vrai : il parle au contraire de leur résurrection dont il s'agissoit en 1777 & qui s'exécute aujourd'hui en Russie. Il entre dans tous les détails particuliers des menées qui eurent lieu au sein du parlement, & à coup-sûr ni vous, ni nous, ni bien d'autres ne savions cela.

Ce n'est pas non plus du procès de la Chalotais éteint en 1770, dont nous entretient l'Espion, comme lui reproche encore le critique, mais d'un manuscrit trouvé en 1777, de M. le duc de Rohan, manuscrit précieux que M. de la Chalotais s'étoit engagé de ne jamais publier, que nous ne connoîtrions pas encore sans cet heureux larcin & que vous & tous les colporteurs de France, auroient regardé comme une bonne fortune d'acheter & de faire imprimer.

A l'égard de Desfrues, il est vrai qu'en 1777 on publia l'arrêt que tout le monde peut lire ; mais où trouverez-vous l'histoire de ce scélérat rare & insigne, écrite d'une façon aussi pittoresque, aussi intéressante & aussi philosophique.

Enfin, ayant parlé en 1775 du procès de Madame de Saint Vincent dans deux lettres généralement goûtées & qui avoient étonné les avocats même, surpris du coup-

'DES LIBRAIRES. V

d'œil lumineux que l'historien jetoit sur cette affaire , n'étoit-il pas indispensable d'en rapporter le jugement en 1777 où il venoit de se rendre ?

Si votre critique eût bien saisi le plan de l'ouvrage , eût réfléchi que c'étoit une histoire & non un roman , s'il eût lu la date des lettres , mise exprès très-exactement , il auroit reconnu que l'Espion écrivant en 1777 ne pouvoit , ne devoit parler que de ce qui se passoit à cette époque , comme dans les volumes précédens , il ne racontoit que ce qu'il avoit vu en 1775 & 1776 , qu'il n'étoit pas plus neuf alors qu'aujourd'hui & que s'il a réussi , c'est par toutes les qualités qu'il doit avoir encore.

Telles sont , Monsieur , les réponses que vous pourrez faire à ceux qui vous renouvelleront les mêmes reproches & qui sont certainement sans réplique.

Mais après avoir répondu en détail à vos objections , agréer , Monsieur , que je vous interroge à mon tour ? Avez-vous trouvé quelque part un morceau d'administration plus neuf & plus curieux que le Tableau des Impositions de cette présente année 1777 ? Avez-vous lu quelque chose de plus instructif pour les étrangers auxquels l'ouvrage est spécialement destiné , que les commentaires qui accompagnent le tableau ? Les deux lettres où l'auteur commence à démasquer l'ambition hypocrite du directeur des finances sont encore du même genre. On peut ranger dans cette classe celle sur les

VI AVERTISSEMENT, &c.

corvées. Indépendamment de la politique & du régime intérieur, les objets concernant les sciences, les lettres & les arts ne sont pas oubliés & diversifient ces volumes autant que les précédens. Cent journaux, cent gazettes sans doute ont parlé du séjour de l'Empereur à Paris & de ses voyages en France : avez-vous dans aucune ce morceau historique traité aussi à fond, réunissant autant d'anecdotes & un ensemble aussi satisfaisant ? Peut-on rencontrer ailleurs un développement plus précis & plus plein en même tems de la première école de peinture d'aujourd'hui, que celui contenu dans les deux lettres sur l'école françoise, en sorte que l'amateur le plus éloigné connoitra les divers artistes de France, comme s'il avoit leurs ouvrages sous ses yeux. La querelle dramatique avec les comédiens, la découverte récente d'une opération chirurgicale très-importante, les disputes sur la musique, rien n'est oublié, pas même ce qui peut amuser & faire rire les lecteurs ; ainsi qu'on en juge par la digression sur les conversations du jour de l'an.

Après une énumération aussi détaillée, il est aisé de conclure que les lettres sur les faits de l'année 1777 ont pour le moins autant d'intérêt, de piquant, de nouveauté & de variété que les premières.

Nous avons l'honneur d'être &c.

LETTRES

Contenues dans ce heutieme Volume.

LETTRE I. *Sur la chevaliere d'Eon.* Pag. 1

LETTRE II. *Sur la Bretagne; sur la ville de Rennes; sur ses chefs. Quelques nouveaux détails concernant les états. Procès naissant entre le maréchal duc de Duras & le comte Desgrée du Lou. Pamphlet contre l'évêque de Rennes.* 32

LETTRE III. *Sur la ville de Brest. Description de ce port; armemens qui s'y font; caractères des généraux & autres officiers les plus distingués qui doivent commander les vaisseaux qu'on équipe.* 87

LETTRE IV. *Continuation du même sujet.* 144

ETAT des vaisseaux de ligne de la marine du port de Brest au commencement de l'année 1778, avec leurs noms, le nombre de leurs canons, leur destination & des notes sur chaque vaisseau. 190

Proclamation du général Burgoine. 221

LETTRE V. *Journal des faits les plus importants passés à Paris durant mon absence depuis le 1er janvier 1778 jusqu'au 20 février.* 225

LETTRE VI. *Séance du bureau de législation dramatique. Mémoire anonyme d'un des membres.* 245

LETTRE VII. *Sur la mort de le Kain.* 270

COPIE d'une lettre écrite par M. Renou,

T A B L E.

de l'académie de peinture, aux comédiens françois.	282
LETTRE VIII. Sur un duel fameux.	285
LETTRE IX. Séjour de M. de Voltaire à Paris depuis le 10 février qu'il y est arrivé jusqu'au 31 mars; lendemain de sa premiere apparition à la comédie françoise.	300
LETTRE X. Suite de la précédente.	317
LETTRE XI. Sur la réunion de la France avec les Américains; sur le traité conclu entre les deux nations & sur la guerre inévitable qui doit s'allumer. Préparatifs à Brest & à Toulon; démarches hostiles qui s'en sont déjà suivies; particularités & anecdotes à cet égard.	328
LETTRE XII. Sur un procès plaidé avec un éclat sans exemple. Plaidoyers pour & contre. Jugement.	366

Fin de la Table.

L'ESPION ANGLAIS.

LETTRE I.

Sur la chevaliere d'Eon.

DEPUIS la rentrée en France, Milord, du Chevalier d'Eon, de cet être amphibie, mâle à Londres, femelle à Paris, j'ai fait tous mes efforts pour constater l'état & les aventures de ce personnage célèbre, & mon plus grand soin a dû être d'écarter le merveilleux d'un sujet qui en est trop susceptible, où la simple vérité, la vérité la plus exacte est déjà si incroyable. Enfin, après bien des recherches ; après avoir interrogé ses compatriotes, ses parens, j'ai pris encore aux affaires étrangères les informations les plus précises & les plus étendues : j'en ai conféré en passant à Versailles avec mon ami Genêt (1) & pour ne point vous laisser sans alimens à votre curiosité sans cesse renaissante, autant que pour me désennuyer dans ma route, je vais vous faire part de toutes les anecdotes

(1) Secrétaire interprète du roi au département des affaires étrangères, dont il a déjà été question précédemment à l'occasion du journal de marine.

que j'ai recueillies sur un problème aussi difficile à résoudre.

Charlotte, Gènevieve, Louise, Auguste, Andrée, Timothée d'Eon de Beaumont, qu'on supposeroit d'une origine espagnole, en entendant l'énumération de tous ces noms de baptême, descend de l'ancienne maison de le Sénéchal en Bretagne; si l'on en croit la généalogie qu'elle produit (1), ou plutôt remonte à l'hérésiarque Eon de l'Etoile, condamné au concile de Rheims en 1148, traité de fol par les uns, & par les autres représenté comme un homme rare & même comme un grand homme. Tandis que des branches de cette maison se sont conservées dans leur illustration (2), celle-ci avoit dégénéré en Bourgogne & passoit pour très-bourgeoise à Tonnerre, lorsque la demoiselle d'Eon, car, pour me conformer à la nouvelle métamorphose, je la féminiserai désormais, y naquit le 5 Octobre 1728. Son pere, qui, malgré sa situation modeste & obscure, étoit intérieurement travaillé de l'ambition sourde de perpétuer un nom autrefois brillant, desiroit passionnément d'avoir un fils. Il avoit déjà su très-mauvais gré à sa femme de ne lui avoir donné successi-

(1) Cette généalogie a été faite en 1763, sur pieces authentiques par un M. de Palmeus, secrétaire de S. A. S. le feu prince de Conti.

(2) On connoit entr'autres deux hommes de qualité de ce nom, MM. Louis-Gabriel le Sénéchal de Carcado, comte de Carcado & Corentin, & Joseph le Sénéchal Carcado Molac, marquis de Molac.

vement que plusieurs filles. Celle-ci le con-
noissoit injuste & violent ; elle profita de
son absence , lorsqu'elle accoucha , & de
quelque apparence de virilité dans l'enfant
nouveau-né , pour le décider garçon & le
faire baptiser comme tel. Heureusement ses
inclinations s'accordoient dès cette époque
avec la supercherie , & l'époux resta dans
une aussi douce illusion ; mais elle pouvoit
s'évanouir d'un instant à l'autre ; le moindre
contre-tems pouvoit trahir un secret bien dif-
ficile à hasarder ; M. d'Eon n'auroit été que
plus furieux de se voir cruellement trompé.
Sa femme imagina de se faire demander ce
fils chéri par une sœur qui résidoit à Paris.
Elle la mit dans sa confiance , & , sous
prétexte de commencer les études de l'en-
fant dans la capitale où il trouveroit tous
les secours propres à seconder ses favora-
bles dispositions , il lui fut envoyé lorsqu'il
touchoit à sa fixieme année. Il reçut d'abord
l'éducation conforme à son travestissement ;
à quatorze ans , l'autre sexe s'étant mani-
festé par les symptômes ordinaires , sa tante
l'instruisit des précautions qu'il y avoit à
prendre pour dérober son secret à ses cama-
rades , & la jugeant douée de la prudence
capable de seconder les vices politiques de sa
famille , elle l'envoya au college Mazarin
pour y faire ses classes. Elle ne s'y distingua
pas moins par la sagesse de sa conduite , que
par ses progrès dans les belles lettres. On
sent , ou plutôt l'on ne peut concevoir sans
avoir passé par une semblable épreuve , tout

ce qu'il dut lui en coûter de dégoût, de travail & d'efforts, pour suivre les divers exercices d'esprit & de corps auxquels on l'appliqua, sans trahir le secret du sexe qu'on ne soupçonna jamais.

A l'étude des belles lettres succéda celle des loix ; elle s'y appliqua avec tant de soin, qu'elle se rendit bientôt digne d'être reçue docteur en droit civil & en droit canon, puis avocat au parlement. Elle soutint ces divers titres scientifiques par quelques essais (1) qui annonçoient qu'elle n'en étoit point indigne ; & qu'elle auroit pu enrichir la littérature d'ouvrages d'éloquence & autres productions de différens genres, si des occupations plus importantes lui en eussent laissé le loisir, comme elle en avoit le goût. Ses premiers écrits contribuèrent du moins à la faire connoître, à lui procurer d'illustres protecteurs & à préparer la brillante carrière qu'elle parcourut depuis.

Mlle. d'Eon en avoit publié un (2) rempli d'érudition dans sa brièveté, dont le mérite

(1) Tels qu'un *mémoire très-instructif sur la vie & les ouvrages de M. l'Abbé Langlet Dufrenoy* : un *Eloge funebre de Marie - Theresé-Félicité d'Est, Duchesse de Penthièvre* ; un *éloge du comte Dons-en-bray, président de l'académie des sciences de Paris*. Ces deux dernières productions étoient en latin.

(2) *Considérations historiques & politiques sur les impôts des Egyptiens, des Babyloniens, des Perses, des Grecs, des Romains, & sur les différentes situations de la France par rapport aux finances depuis l'établissement des Francs dans la Gaule, jusqu'à présent.*

ne se bornoit point à celui des recherches ; qui offroit une infinité de vues utiles aux administrateurs des états ; où l'auteur pensoit & faisoit penser son lecteur , rendoit intéressant les détails les plus arides , les matieres les plus abstraites & leur donnoit , par la liberté de sa plume , un air d'originalité frappante : ce fut principalement celui-là qui devint le principe de sa fortune.

Le feu prince de Conti aimoit ces matieres , il honoroit d'une bienveillance particuliere la famille de Mlle. d'Eon , il conçut à la lecture de ce traité une idée avantageuse de la sagesse & de la sagacité de son esprit ; il l'interrogea , l'examina & la reconnut douée des talens & de la prudence nécessaire au rôle qu'il vouloit lui faire jouer ; il étoit d'ailleurs instruit de son sexe.

On étoit alors brouillé avec la Russie ; c'étoit au commencement de la guerre de 1756 ; il étoit essentiel de se rapprocher de cette cour & d'empêcher l'effet d'un traité qu'elle venoit de conclure avec l'Angleterre & la Prusse. La France ne vouloit pourtant pas se compromettre en y envoyant d'emblée un ministre caractérisé , ou même un négociateur quelconque avoué : il s'agissoit avant , de sonder le terrain , de reconnoître les dispositions de cette puissance , & de voir si elle étoit susceptible encore d'être ramenée. On avoit besoin pour cela d'un enfant perdu , qui à la dextérité d'un intrigant politique , joignît quelque talent extérieur capable de le faire

rechercher : il devoit masquer ainsi l'objet de sa mission & ne paroître qu'un simple voyageur cherchant à faire fortune, s'évertuant, se promenant de lui-même. Le prince de Conti, qui avoit encore la confiance de Louis XV, après avoir instruit Sa Majesté du sexe de Mlle. d'Eon, la lui proposa comme très-capable de tenter l'entreprise. Elle n'excelloit pas moins dans les exercices du corps que dans ceux de l'esprit; elle étoit vigoureux & adroit spadassin. Le Grand-Duc vouloit un maître d'armes; la demande de ce prince fournit le prétexte du départ de l'envoyé femelle, qui s'engagea sous ce titre; elle s'insinua dans l'esprit du Grand-Duc, fut de ses parties de plaisir, eut occasion de conférer avec l'impératrice, dévoila le véritable sujet de son voyage, fit entrevoir que la France ne demandoit pas mieux que de renouer, & réussit tellement, qu'à son retour assez prompt, la France n'hésita pas à nommer authentiquement le chevalier Douglas pour aller résider à St. Petersbourg. Mlle d'Eon qui avoit été fort utile pour applanir les premières voies de conciliation, fut jugée devoir être employée de nouveau comme ayant déjà le secret de la cour de France, & comme plus propre qu'un autre à diriger son nouveau ministre auprès de la Czarine. Cette fois sa mission fut publique (1) : elle

(1) Mlle. d'Eon, à ce qu'on m'a dit, raconte différemment les circonstances de sa mission en Russie. Elle

étoit secrétaire d'ambassade ; & le fruit de leurs négociations fut de déterminer en faveur des cours de Vienne & de Versailles la marche de quatre-vingts mille Moscovites , qui , dans l'origine , étoient destinés à suivre les drapeaux prussiens.

Le traité signé , Mlle. d'Eon , que personne n'avoit reconnue à St. Petersbourg , fut chargée d'en porter la nouvelle au Roi ; elle s'arrêta à Vienne pour y communiquer le plan de la campagne projetée par les Russes. M. le Comte de Broglio , qui , après l'invasion de la Saxe , étoit passé auprès de cette cour , chargea le messager femme de porter à son maître la nouvelle du gain de la bataille de Prague (1) , à peine Mlle. d'Eon fut-elle par-

prétend qu'elle partit & voyagea en homme ; mais que lorsqu'elle arriva à St. Petersbourg , elle prit les habits de son sexe , qu'elle quitta à son retour en France. Si cette seconde leçon est la plus vraie , la première semble plus vraisemblable. En effet , il devoit lui être beaucoup plus difficile de s'introduire & de se faufiler à la cour comme femme , & surtout elle couroit risque de se rendre très-suspecte par l'air gauche qu'elle devoit avoir , puisqu'elle l'a encore , dans un habillement qu'elle n'avoit jamais porté. D'ailleurs , je trouve l'anecdote établie très-anciennement dans un ouvrage nouveau qui paroît ici , ayant pour titre : *Mémoires secrets &c. de Bachaumont*. Vol. 1er. sous la date du 21 décembre 1763 , & alors personne n'avoit intérêt d'acréditer une pareille fable. On pourroit cependant concilier les deux récits en admettant que ce fut elle-même qui alors eût répandu le bruit de son voyage comme maître d'armes pour en mieux déguiser l'objet & la manière.

(1) Il faut se rappeler , pour mieux fixer les époques de la vie de Mlle. d'Eon , que cette bataille est du 6 Mai 1757.

tie , qu'elle se cassa la jambe. Ce cruel accident ne l'arrêta point , & son arrivée à Versailles précéda de 36 heures la descente du courier dépêché par la cour de Vienne à son ambassadeur à celle de France. C'est à cette occasion que cette fille , extraordinaire en tout , qui avoit toujours montré le plus grand desir d'entrer dans l'état militaire , qui s'étoit rendue habile dans tous les genres d'exercice qu'il exige , obtint une lieutenance de dragons.

Le roi ordonna à son chirurgien de prendre un soin particulier de Mlle. d'Eon , qui ne put se servir de sa jambe , qu'après avoir gardé plus de trois mois le lit. Etant parfaitement rétablie , elle retourna une troisieme fois en Russie en qualité de secrétaire de l'ambassade de M. le marquis de l'Hôpital. Ce voyage terminé , elle put enfin satisfaire la noble ardeur dont elle brûloit , & se distinguer dans le métier des armes. Elle sollicita & obtint la permission d'aller rejoindre l'armée françoise en Allemagne où elle fit toute la campagne de 1761 , en qualité de capitaine de dragons & des volontaires de l'armée ; elle étoit en outre aide de camp du maréchal , & du comte de Broglio , ses protecteurs. Au combat d'Ultrop , elle fut blessée à la tête & à une cuisse ; à Osterwick , cette héroïne se signala plus heureusement : commandant un piquet de quatre-vingts dragons des volontaires de St. Victor , elle chargea avec tant de résolution & d'intrépidité le ba-

taillon de Franc prussien de Rhées, composé de 800 hommes, qu'elle le força à mettre bas les armes, & le fit prisonnier.

La cessation des hostilités fit rentrer Mlle. d'Eon dans la carrière de la politique; elle fut envoyée à Londres pour y travailler sous le Duc de Nivernois à la réconciliation définitive : elle se rendit si agréable à notre cour que, contre l'usage, Sa Majesté Britannique la choisit pour porter à Louis XV, & à M. le Duc de Bedford l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, la ratification du traité de paix conclu entre les deux nations. Ce fut dans cette occasion que son roi lui accorda la croix de St. Louis, bien avant le tems : mais pour ses blessures & pour les services signalés qu'elle lui avoit rendus; il l'avoit déjà récompensée pécuniairement par 5000 liv. de pensions en différens tems (1).

Quand M. le duc de Nivernois quitta l'Angleterre, où il venoit de remplir la mission d'ambassadeur extraordinaire, Mlle. d'Eon le remplaça en qualité de ministre plénipotentiaire. Il est difficile, Milord, que vous ayez oublié les scènes fameuses qui suivirent cette époque, & causerent sa disgrâce; vous en avez été témoin ainsi que moi : je crois même que vous étiez à diner chez le lord Hallifax, le jour où il s'éleva (2) une rixe entre Mlle. d'Eon &

(1) En 1757 Louis XV avoit accordé à Mlle. d'Eon 3000 livres de pension secrete, & en 1760, une de 2000 livres publique, & sur son trésor royal.

(2) Le 26 octobre 1753.

un aventurier françois (1) à l'occasion de la paix dernière , que celui-ci prétendit honteuse & que l'autre soutenoit nécessaire ; vous futes indigné du rôle indécent qu'y joua M. l'ambassadeur présent, qui se respecta lui-même assez peu pour ne pas craindre d'avilir un ministre auquel il succédoit, & fait pour soutenir l'honneur de sa nation , la donna au contraire en spectacle par un éclat scandaleux, la rendit la fable d'une cour étrangere dont rien ne peut tarir pendant longtems les bons mots & les ris malins. Je ne reviens donc pas sur ces détails, & si vous les aviez perdus de vue, vous retrouveriez dans les ouvrages de toute espece qui furent publiées en Angleterre pour & contre sur ce sujet fécond, principalement dans un *in-4^o*. intitulé: *Lettres, Mémoires, Négociations* particulieres du chevalier d'Eon (2), recueil assez sec, assez ennuyeux quant au fonds, mais précieux par les notes qui l'accompagnent, par les portraits satyriques dont l'auteur l'a enrichi & par les lettres originales des comte de Guerchy, duc de Praslin, duc de Nivernois & autres personages qui y figurent & se peignent au naturel dans ces produc-

(1) Un nommé Treyssac de Vergy, se disant avocat au parlement de Bordeaux.

(2) Cet *in-4^o*. est de l'édition de Londres ; il y en a une autre édition en deux volumes *in-8^o*. de l'édition de Liege qu'on regarde comme la meilleure. Les autres principaux ouvrages à lire qui ont paru dans cette affaire sont :

tions de la confiance & de l'amitié ; productions qui donnent une idée si petite de leur génie , de leur politique , de leur esprit , qu'on seroit tenté de les croire factices , si leur authenticité n'étoit consacrée par le tems & par l'aveu tacite qu'ils en ont fait en ne réclamant pas contre. On voit au surplus dans toutes ces pieces justificatives que fit enfanter le désespoir à l'ex-ministre de France outragé , dégradé , qu'il ne trahit jamais les secrets de son maître , auquel il resta toujours fidele.

Il paroît assez constant aujourd'hui , que les persécutions qu'il éprouva & auxquelles il donna lieu peut-être par son imprudence ,

1°. *Examen des Lettres , Mémoires & Négociations particulieres du chevalier d'Eon , ministre plenipotentiaire de France auprès du roi de la Grande-Bretagne , en faveur du comte de Guerchy.*

2°. *Dialogue entre M. Frugalité & M. Vérité* pamphlet satyrique contre M. de Guerchy.

3°. *Lettre à M. le duc de Nivernois* , par un Sieur Goudart , auteur soudoyé par l'ambassadeur de France pour devenir son apologiste.

4°. *La Note* qui contient un détail de la querelle de M. d'Eon avec M. de Guerchy & de ce qui a précédé avec tous ceux relatifs au Sieur de Vergy , arc-boutant de cette rixe.

5°. *Contre-note ou Lettre à M. le Marquis L . . .* , brochure composée par un partisan de M. de Guerchy.

6°. *Lettre à M. le chevalier d'Eon en réponse & en subversion de la contre-note.*

7°. *Lettre d'un patriote à son ami , ou réponse à un libelle , intitulé : Contre-note , favorable au chevalier d'Eon.*

8°. *Lettre à M. de la M * * * * [Marauaiere).*

9°. *Deux lettres à M. le duc de Choiseul , ministre & secrétaire d'état en France , par M. Treysac de Vergy , avocat au parlement de Bordeaux.*

par sa fougue extrême, ne furent que la suite d'un complot profond, d'une intrigue de cour formée entre le duc de Praslin, le comte de Guerchy, le comte d'Argental, moins contre lui que contre les Broglio, ses protecteurs. On avoit sur-tout en vue le maréchal, dont la gloire offusquoit ses envieux, qui venoient de le faire punir de ses services par l'exil malgré le vœu public; on vouloit lui aliéner la nation; on ne le pouvoit faire qu'en lui découvrant des torts: on se flattoit que Mlle. d'Eon qu'on feroit remplacer ignominieusement par un nouveau venu, débutant dans la carrière, seroit outrée; on connoissoit son caractère violent; on ne doutoit pas qu'elle ne se portât dans sa rage à quelque extravagance qui lui attireroit des affaires & à la cour de Londres & à sa propre cour, qui la priveroit de l'assistance des Broglio, n'osant se compromettre dans une circonstance critique de toute maniere. On la jugeoit aussi ingrate qu'étourdie; on se flattoit qu'elle ne garderoit aucune mesure; qu'elle se vengeroit d'un tel abandon en révélant les motifs réels des refus & de l'inaction du maréchal à Minden, & de son engagement téméraire à Philinskausen, conduite où l'égoïsme le plus coupable, manifesté au grand jour, feroit revenir la France de son estime pour ce général. Voilà qui est tiré de bien loin, Milord, & il faut avoir fait une étude consommée des cours pour croire à une noirceur aussi artistement combinée. Ce qui

a le plus contribué à accréditer cette anecdote, c'est la déclaration écrite d'un des principaux agens de l'intrigue (1), qui jusqu'à présent n'a nullement été contredite par les adversaires de Mlle. d'Eon & est restée sans réplique

Quoi qu'il en soit, un fait plus certain & cependant moins vraisemblable, c'est que tandis que Mlle. d'Eon, retirée dans la cité de Londres y vivoit encore dans les plus grandes anxiétés (*), redoutant non-seulement les vengeances particulieres de M. de Guerchy, mais de tout le parti ministériel qu'il avoit tourné en ridicule; en outre, attaquée même au tribunal particulier le plus respectable de l'Angleterre (**), où elle avoit été traduite par son adversaire, dénoncée par le procureur général du Roi, reconnue auteur du libelle, condamnée comme telle, enfin déclarée hors de la

(1) Le Sieur Treyslac de Vergy.

(*) Il faut savoir que le privilege de cet asile est tel que, malgré toutes les réclamations du ministère de France, il étoit inviolable, & que le roi d'Angleterre ne pouvoit en faire enlever Mlle. d'Eon; mais on n'y est point à l'abri du poison. On a prétendu que Mlle. d'Eon ne sachant à qui se fier, n'avoit longtems vécu que d'œufs frais, & d'eau qu'elle alloit puiser elle-même dans la Tamise. [Note des éditeurs.]

(**) Le banc du Roi. C'est une cour où le roi d'Angleterre siegeoit lui-même autrefois: c'est la plus relevée pour le droit coutumier: elle connoit de toutes les contestations entre le Roi & ses sujets, comme actes de trahison ou de félonie, de toutes les débauches & especes de désordres, ainsi que de toutes les erreurs qui peuvent se rencontrer dans les

protection de la loi (†), qui pourroit le croire ? Elle continuoit d'être en relation secrète avec son maître : Louis XV n'avoit point interrompu la correspondance qu'il avoit avec elle depuis plusieurs années ; il la faisoit la dépositaire de sa confiance, l'espion de son ambassadeur à Londres ; il la protégeoit tacitement ; enfin , il lui accordoit une pension sur sa cassette , dont la formule , conçue dans les termes suivans , trop remarquables pour n'être pas conservés , est signée & écrite en entier de sa main. “ En conséquence des services que
 „ le Sieur d'Eon m'a rendus tant en Russie
 „ que dans mes armées , & d'autres com-
 „ missions que je lui ai données , je veux
 „ bien lui assurer un traitement annuel de
 „ 12000 liv. , que je lui ferai passer exac-
 „ tement tous les six mois , dans quelque
 „ pays qu'il soit , (hormis en tems de
 „ guerre chez mes ennemis) : & jusqu'à
 „ ce que je juge à propos de lui donner
 „ quelque poste dont les appointemens
 „ soient plus considérables que le présent
 „ traitement (1).

procès & jugemens des juges & justices d'Angleterre , non-seulement aux affaires qui concernent la couronne , mais à toutes les autres , excepté les causes portées devant la cour de l'échiquier. [*Note des éditeurs*]

(†) *Ex lex* : C'est-à-dire , que Mlle. d'Eon pouvoit être enlevée partout sans que la loi réclamât en sa faveur. [*Note des éditeurs*]

(1) Ce brevet est daté de Versailles le 1^{er} avril 1706 , & le chevalier d'Eon avoit été condamné au banc du roi 1765.

Louis XV faisoit mieux, Milord, du haut de son trône il veilloit sur les jours, de Mlle. d'Eon, & depuis sa mort on a encore appris à cet égard une anecdote plus extraordinaire que tout ce que je vous ai raconté. Les ministres n'ayant pu obtenir authentiquement l'extradition d'un François qu'ils vouloient faire envisager comme traître à son roi dans la mission qui lui avoit été confiée, & pour laquelle ils avoient travaillé à obtenir l'intervention de tout le corps diplomatique, cherchoient au moins à profiter de la facilité que la loi leur donnoit, en le déclarant hors de sa tutelle par le jugement du banc du roi. Ils trouverent bientôt un de ces hommes capables, au péril même de leur vie, de tous les forfaits pour de l'argent : ils obtinrent l'agrément de S. M. qui consentit à laisser enlever l'ex - ministre prévaricateur ; mais elle desira voir avant l'agent de cette intrigue ; il parut devant elle ; elle l'interrogea dans le plus grand détail sur la manière dont il comptoit exécuter son projet, & Mlle. d'Eon fut exactement instruite de tout avant l'arrivée de cet émissaire qui vit ses ruses éventées, & en fut quitte cependant pour être cruellement persiflé de la victime dont il venoit s'emparer.

Quelque grande, quelque signalée que fût cette faveur, Mlle. d'Eon connoissoit trop le caractère du feu roi, pour ne pas craindre, dans l'éloignement où elle en étoit, & le laissant entouré de ses ennemis, son

inconstance ou sa foiblesse. Elle ne se rassura un peu que par la mort du plus cruel de tous, du comte de Guernsey dont le chagrin ne tarda pas à la délivrer; mais elle ne fut parfaitement tranquille qu'à la révolution du gouvernement en 1770, où elle se flatta de ne plus paroître coupable auprès des ministres qui n'auroient plus d'injure personnelle à punir. Elle profita de son désœuvrement & se livra de nouveau à l'étude des lettres, ressources si grandes pour ceux qui les cultivent, contre l'ennui, les dégoûts, les adversités & tous les maux de la vie. Elle mit en ordre ses anciennes productions, elle en créa de nouvelles & fit imprimer cette énorme compilation qu'on a d'elle en 13 volumes in-8°. sous le titre de *Loisirs du chevalier d'Eon*, (1) compilation qui, distribuée à propos, en parties détachées, auroit pu faire fortune, & réunie en masse, effraya tellement, qu'elle resta sans lecteurs. J'aurois eu le courage de la dévorer pour vous en rendre compte, Milord, si la rareté dont elle est m'avoit permis d'en jouir. A ce défaut, voici ce que m'en a dit un homme de lettres (2), connoisseur, dont cependant je ne vous garantis pas l'impartialité à raison de ses liaisons avec l'écrivain.

» La plupart de ces ouvrages ont pour

(1) Cette compilation m'a-t-on dit, n'a guère paru à Paris que vers le mois de juin 1775.

(2) L'abbé Sabbathier de Castries, auteur des trois siècles de la littérature françoise,

„ objet des matieres d'adminiftration & de
 „ politiques : fans intéreffer infiniment ,
 „ ils annoncent du moins un obfervateur
 „ intelligent & capable de communiquer
 „ fes lumieres ; rien de mieux expofé , de
 „ plus méthodique , de plus inſtructif que
 „ ce qu'on y trouve fur les loix , le com-
 „ merce , le gouvernement de la Ruſſie ,
 „ & de l'Angleterre. Les obſervations &
 „ les recherches de l'auteur concernant
 „ ces deux états font d'autant plus cu-
 „ rieufes , d'autant plus attrayantes , qu'il
 „ les a faites fur les lieux & qu'il ne s'eſt
 „ jamais permis de trahir la vérité , aux
 „ riſques de déplaire à ceux qu'elle auroit
 „ pu bleſſer. Si fon ſtyle manque quelque-
 „ fois de nobleſſe & correction , il eſt du
 „ moins conſtamment ſimple , plein de
 „ clarté , ſemé de traits vifs , énergiques ,
 „ attachant par un ton de franchise & de
 „ liberté qui ajoute à l'importance des
 „ choſes. “

C'eſt à cette époque , quand Mlle. d'Eon ,
 également recommandable dans les négocia-
 tions , dans les armes , dans les lettres ,
 par une réunion de trois mérites oppoſés
 & dont l'exemple eſt peut-être unique ,
 ſe montrait au deſſus d'un homme ordi-
 naire , qu'on prétendit pour la première
 fois , qu'elle n'étoit pas même homme. O
 contradiction incroyable ! on vouloit la re-
 léguer dans la claſſe de ces êtres foibles ,
 qui , créés pour les plaiſirs & le bonheur
 de l'autre ſexe , ſont d'une nature infini-

moins susceptible des grands efforts qu'exigeoit, soit au physique, soit au moral, la carrière qu'elle avoit remplie. La mort de Louis XV donna lieu d'élever ce problème. Le gouvernement, instruit de tout le mystère, trouva indécent qu'une correspondance secrète de près de 20 ans, que le feu roi avoit eue avec elle, resta en la possession d'un particulier, chez l'étranger, & qui sembloit s'être fermé tout retour dans sa patrie. Soit indiscretion, soit nécessité, soit larcin adroit, soit la mort, enfin, mille causes pouvoient faire tomber ce dépôt précieux aux mains d'une nation rivale de la France, à la veille d'un instant à l'autre de devenir son ennemie. On se décida donc à prendre tous les moyens, à faire tous les sacrifices nécessaires pour retirer ces papiers. Le Sieur de Beaumarchais venoit de remplir avec succès une commission de la même espece (1). On lui confia celle-ci (2). Voilà le sujet, Milord, de divers voyages à Londres qui vous alarmoient de la part de cet intrigant, d'une tournure d'esprit & de caractère propre à le faire soupçonner de toutes les

(1) Voyez mes lettres précédentes sur le procès du maréchal de Richelieu, en 1776.

(2) La commission du roi donnée au Sieur Caron à l'effet de traiter avec Mlle. d'Eon pour le retrait de la correspondance manuscrite de Louis XV, est du 25 Août 1775 ; mais il avoit vraisemblablement sondé le terrain avant, sans être avoué par écrit, dans un voyage précédent.

missions , excepté celles qui n'exigent que de la droiture & de l'honnêteté. Mis dans le secret du sexe de Mlle. d'Eon , ce hardi agioteur ne tarda pas de faire à cet égard de brillantes spéculations de fortune. Un chirurgien , vraisemblablement soudoyé par le Sieur Caron , répandit le bruit , comme vous savez , qu'il avoit été appelé , pour voir le chevalier d'Eon malade , & qu'il avoit eu occasion de reconnoître , à n'en pas douter , qu'il étoit fille. Nous sommes avides de paris ; il s'en forma bientôt de très-gros pour & contre ; l'émissaire de la cour de France ne parut point ; mais il avoit ses gens affidés qui , instruits par leur maître , parioient à coup sûr : les enjeux parvenus aux taux où le Sieur de Beaumarchais vouloit les porter , il proposa de gros bénéfices à la Dlle. d'Eon si , par la révélation anticipée d'un mystère qui devoit bientôt n'en plus être un , elle vouloit laisser constater judiciairement son sexe véritable. Au grand étonnement du Sieur de Beaumarchais qui se flattoit de vaincre sa délicatesse par l'appas de l'or , non-seulement elle rejeta ses offres infâmes , mais elle déclara ne vouloir plus avoir rien de commun avec lui ; elle supplia le comte de Vergennes de choisir un intermédiaire plus honnête , plus digne de la confiance du gouvernement , plus propre à faire respecter la nation chez l'étranger , enfin avec qui elle pût traiter elle-même avec fran-

chise. Ce n'étoit pas sans regret, que le ministre vertueux avoit employé un pareil homme ; il y avoit été forcé par le comte de Maurepas dont le Sieur de Beaumarchais avoit gagné l'oreille avec ses flagorneries & ses turlupinades. Il fut bien-aise que Mlle. d'Eon lui fournît un prétexte de s'en débarrasser. Les prières de celle-ci furent exaucées, & le Sieur Caron qui, comptant sur les gros bénéfices que lui procureroit la crédulité des parieurs adverses, avoit affecté une générosité dont il étoit bien éloigné, en refusant même le remboursement de ses frais personnels, fut dupe de son désintéressement. Depuis ce tems elle resta en commerce direct avec le ministre qui la détermina à se rendre à Paris sans hésiter, sur la foi d'un fauf-conduit bien glorieux, puisque Sa Majesté confirmant tout ce qu'avoit fait son auguste ayeul, reconnoissoit qu'elle avoit donné comme officier & comme ministre, en politique, en guerre & dans toutes les circonstances, des preuves non équivoques d'attachement à sa patrie & de zèle pour le service du feu roi, & voulant éteindre toutes les malheureuses querelles qui n'avoient que trop éclaté au scandale de l'Europe, imposoit un silence absolu sur cet article, permettoit à la Dlle. d'Eon de rentrer dans son royaume, d'y rester, & défendoit qu'elle ne fût troublée, inquiétée, ni molestée par aucun des ministres passés,

présens, & futurs, en un mot la prenoit sous sa protection spéciale (1).

Du reste, le traitement pécuniaire étoit la continuation des 12000 livres de pension qu'elle avoit touchés jusque-là sans interruption, & une somme payée comptant pour acquitter ses dettes, fournir aux frais de transmigration & aux dépenses qu'elle pouvoit entraîner. On n'est pas d'accord

(1) Cette piece est trop importante & au fond & dans la forme, pour ne pas l'insérer ici toute entiere.

Permission accordée par S. M. Tres - Chrétienne, à Charles, Genevieve, Louise, Auguste, Andrée, Timothée d'Eon de Beaumont, chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, capitaine de dragons, aide de camp du maréchal duc de Broglie, ancien ministre plénipotentiaire de France auprès du Roi de la Grande-Bretagne, &c. &c. de rentrer dans le royaume de France avec sauf-conduit & sûreté de sa personne.

De par le roi.

Sa Majesté s'étant fait rendre compte des différentes commissions publiques & particulieres que le feu roi son très-honoré ayeul a bien voulu confier ci-devant pour son service, tant en Russie qu'en Angleterre & autres lieux, à Charles, Genevieve, Louise, Auguste, Andrée, Timothée d'Eon de Beaumont, & de la maniere dont il s'en est acquitté, ainsi que des services militaires dudit d'Eon de Beaumont, S. M. a reconnu qu'il a donné comme officier & comme ministre, en politique, en guerre & dans toutes les circonstances, des preuves nous équivoques d'attachement à sa patrie & de zele pour le service du feu roi, qui le rendent digne de la protection que S. M. veut bien lui accorder; & voulant sadite M. traiter favorablement ledit d'Eon de Beaumont, elle daigne lui continuer la pension de douze mille livres, que le feu roi son ayeul lui avoit accordée en 1766, & qui lui a été payée jusqu'à ce jour sans interruption. S. M. voulant en outre que les malheureuses querelles qui

sur cette somme ; on fait seulement qu'elle est beaucoup moins forte qu'elle ne l'avoit exigée , ce qui occasionne déjà des plantes de sa part à l'occasion d'une lezinerie qu'elle attribue aux insinuations de Sieur de Beaumarchais , voulant se faire bien venir de M. de Vergennes par un esprit d'économie ; & se venger au fond des hauteurs & des

n'ont que trop éclaté au scandale de l'Europe , soient à jamais ensevelies dans l'oubli , elle impose sur cet article , à l'avenir un silence absolu tant audit d'Eon de Beaumont qu'à tous ses autres officiers & sujets ; à cette condition permet S. M. audit d'Eon de Beaumont de rentrer dans son royaume , d'y rester & d'y vaquer en pleine liberté à ses affaires , ainsi que de choisir tel autre pays qu'il lui plaira , suivant l'option que le feu roi lui en avoit laissée en date du 1er. Avril 1766 ; S. M. voulant encore en outre que dans aucun cas , en aucun tems , en aucun lieu , ledit d'Eon ne soit troublé , inquiété ni molesté dans son honneur , sa personne ou ses biens , par aucun des ministres passés , présens & futurs , ni par aucune autre personne , tant pour les négociations & commissions publiques & secrètes dont le feu roi l'avoit honoré , que par aucun autre cas résultant de ses querelles , démêlés & procès , lesquels sont anéantis à jamais par ces présentes : comme il est dit ci-dessus , elle veut bien accorder audit d'Eon de Beaumont sauf-conduit & sûreté entière de sa personne , & le mettre sous la protection & sauve-garde spéciale de sadite M. , à charge par ledit d'Eon de Beaumont de garder le silence le plus absolu , & de se comporter en toute circonspection , en sujet soumis , respectueux & fidele ; & pour assurance de sa volonté authentique à cet égard , S. M. a signé de sa propre main le présent ordre & sauf-conduit qu'elle a fait contresigner & délivrer audit d'Eon de Beaumont , afin que nul n'en prétende cause d'ignorance , par moi conseiller secrétaire d'état au département des affaires étrangères & des commandemens & finances , à Versailles , le 25 août 1775.

mépris de cette demoiselle qui l'avoit démasqué : il falloit, au surplus, que celle accordée fût au moins de 300,000 livres, puisqu'elle accuse dans toutes les sociétés le Sieur Caron d'en avoir soustrait plus de dix mille louis. C'est ce qui faisoit la matiere d'une contestation entre ces deux personnages, soumise, à mon départ de Paris, au jugement du ministre.

Ce fut vers le mois d'août dernier qu'on apprit en France le retour de Mlle. d'Eon, qui étoit encore en homme ; qui ne convenoit point de son sexe, & assueroit devoir être présentée au roi en qualité de capitaine de dragons & d'ancien ministre plénipotentiaire. Elle s'en flattoit sans doute alors, & peut être n'y avoit-il rien de bien décidé ; mais les représentations de la comtesse de Guerchy dont le fils, déjà en âge de se sentir, n'auroit pu se dispenser de se battre contre un homme qui avoit si ouvertement outragé son pere, si Mlle. d'Eon fût restée dans ce costume, déterminèrent la cour à exiger qu'elle prît le vêtement de femme ; du moins c'est le motif assez plausible qu'on donne généralement de sa métamorphose, qui lui déplait fort & forme un autre grief de sa part contre le ministère.

Quoi qu'il en soit, ce fut le 23 novembre dernier qu'elle parut à Versailles en femme, & y fut présentée avec un concours de monde prodigieux. Elle a obtenu cependant la faveur de continuer à por-

ter la croix de St. Louis attachée à son côté, & les ministres lui écrivent à *Mademoiselle chevaliere d'Eon*. Elle devient une curiosité dans cet accoutrement & c'est une fureur de la voir ; elle ne peut suffire aux invitations des Parisiens, auxquelles d'ailleurs elle se prête d'assez bonne grace ; mais sans se gêner, conservant toutes les allures, tous les propos, toute la licence d'un grenadier. Elle a pour chaperon un chevalier de Malte (1), auquel il faut s'adresser pour la posséder & qui lui sert d'introducteur, gros automate, parasite des tables financières, qui l'accorde en proportion de la bonne chère qu'il attend, & mange tandis qu'elle parle.

Je n'ai pas été des moins empressés, Mirlord, à considérer cette fille étonnante : je l'avois autrefois connue à Londres, dans le tems de ses aventures ; mais son sexe n'étant pas même alors soupçonné, sa figure m'étoit absolument échappée. Je me suis fait inviter à souper avec elle dans différentes maisons, & il faut convenir qu'elle a encore plus l'air d'être homme, depuis qu'elle est en femme. En effet, on ne peut croire du sexe féminin un individu qui se rase & a de la barbe, qui est taillé & muselé en Hercule ; qui saute en carrosse & en descend sans écuyer, ainsi que le cavalier le plus lesté ; qui monte les marches d'un escalier quatre à quatre ; qui,

(1) Le chevalier le Blanc,

pour s'approcher du feu , avance son fauteuil , la main entre ses cuisses ; en un mot , qui satisfait ses petits besoins en homme (1). Du reste , le son de sa voix , son ton , ses gestes , ses manieres , tout son extérieur dément en elle son vêtement ; on est tenté de penser que c'est une mascarade : elle semble chercher elle-même à accréditer cette opinion par le ridicule de son costume. Elle est en robe noire , comme *veuve du secret de Louis XV*. Ses cheveux sont coupés en rond comme des cheveux d'abbé , placardés de pommade & de poudre , surmontés d'une toque noire , à la maniere des dévotes : n'étant point habituée aux talons étroits & hauts des femmes , elle continue d'en avoir de plats & de ronds ; elle oublie souvent de mettre ses gands , n'en ayant pas plus l'usage , & découvre des bras de Cyclope. Elle a la gorge couverte jusqu'au menton pour qu'on ne s'apperçoive pas si elle en manque. Tout cela ne contribue pas peu à favoriser l'opiniâtreté des incrédules ; d'autant que Louis XV , dans son brevet secret de la pension de 12000 livres que je vous ai rapporté , & fait pour rester ignoré , où conséquemment il pouvoit s'expliquer librement , la qualifie toujours d'homme , de chevalier d'Eon ; que Louis XVI en fait de même dans celui où il lui assure cette pension & lui permet de ren-

(1) Mlle. d'Eon , urine sans s'accroupir & debout.

trer dans le royaume , & qu'entre les clauses, conditions, restrictions de l'un & de l'autre on ne trouve rien non-seulement de relatif à son sexe caché , mais d'où l'on puisse l'induire en quelque sens que ce soit ; enfin , ajoutent-ils , elle est revenue en France en homme ; elle s'y est montrée ; elle y est restée , & ce n'est qu'au bout de quelques mois , par réflexion , verbalement (1) , & avec menace de lui ôter sa pension qu'on l'a forcée à prendre l'habit qu'elle a & à y rester. Ils motivent ce changement dans la convention antérieure , moins sur les réclamations de la maison de Guerchy que sur la crainte de déplaire à la cour de Russie où elle avoit paru en femme (2) , & qui verroit ainsi qu'elle avoit été jouée.

D'un autre côté , peut-on imaginer , si Mlle. d'Eon étoit réellement du sexe masculin , que le gouvernement eût eu l'idée

(1) On présume qu'il n'y avoit point d'injonction par écrit , en ce que cet écrit n'a point été public , & qu'il auroit dû l'être , surtout si l'énoncé eût porté , ainsi qu'il convenoit , pour obliger Mlle. d'Eon à se vêtir en femme , la raison de décence & de nécessité dans l'ordre religieux & civil que son sexe ne fût pas ignoré & se manifestât à ses concitoyens par l'extérieur convenu.

(2) Suivant la leçon que vous avez vue , Milord , donnée par Mlle. d'Eon elle-même ; mais qui ne semble imaginer que postérieurement depuis sa rentrée , & pour rendre la métamorphose plus vraisemblable. Au reste , ce n'est point sous l'impératrice actuelle des Russes qu'est arrivée l'anecdote ; mais sous l'impératrice Elizabeth , qui a précédé sur le trône le mari de celle-ci , & alors un égard semblable ne paroît plus nécessaire.

bizarre , absurde , contraire aux bienséances & aux loix , de lui proposer de se faire passer pour femme , lorsque tout son extérieur y répugnoit , & non-seulement le lui eût proposé , mais l'eût exigé sous peine d'encourir son indignation & de se voir privée de ses secours. Peut-on croire que Mlle. d'Eon , homme , eût eu la lâcheté de se prêter à un rôle qui l'eût mis dans une gêne continuelle , qui l'eût privé durant le reste de ses jours , de toutes ses jouissances de son vrai sexe , l'eût rendu la fable & de ses concitoyens & des étrangers ? Aurait-on pu , en un mot , empêcher la foule de témoins en état de déposer du contraire , & qu'il est impossible qu'elle n'eût pas eus si elle étoit véritablement homme , de réclamer contre sa ridicule métamorphose & de publier son sexe désavoué. Or , il faut convenir que parmi le nombre des incrédules , il n'en est aucun qui dise avoir vu qu'elle est homme , même tenir le fait des gens qui en eussent des preuves physiques , & que tous les motifs de leur négation ne sont appuyés que sur des oui-dire répétés , ressassés à l'infini.

Vous voilà instruit , Milord , des principaux faits , des circonstances les plus essentielles de la vie de Mlle. d'Eon : je vous ai rapporté tous les raisonnemens allégués pour & contre son sexe : voyons si vous osez résoudre actuellement , en pesant les probabilités de chaque côté , ce pro-

Même singulier qui divise aujourd'hui non seulement Paris & la France; mais les concitoyens mêmes de Mlle. d'Eon, ses amis, ses parens, dont la plupart semblent encore incertains sur cet objet. Je fais que cela ne fait plus une question en Angleterre depuis que le *banc du roi* a déjà prononcé deux fois provisoirement en faveur des parieurs soufflés par le Sieur de Beaumarchais; cependant il faut attendre l'arrêt définitif du sage lord Mansfield (*), cet oracle de notre justice, & de toute la Grande-Bretagne.

Les rieurs de ce pays-ci ont toujours fait à compte sur cet individu équivoque une chanson assez plaisante qui venoit d'éclorre à mon départ de Paris: je vous la joins ici, & elle amusera un moment nos Milady, qui en riront en prenant le thé.

Me voilà à Rennes où je viens d'arriver, je ne puis rester si longtems sans m'entretenir avec vous, ma première occupation est de rédiger cette lettre & de vous l'adresser par le courier qui part à l'instant; j'irai ensuite remettre mes lettres de recommandation au commandant, à l'intendant, à l'évêque, au premier président & autres

(*) Pour l'intelligence de ceci, il faut savoir que les paris soit pour & contre le sexe du chevalier d'Eon avoient occasionné un procès porté en justice: c'est-à-dire au *banc du roi*, le tribunal compétent de ce genre de querelles, dont le lord Mansfield est le chef. On l'appelle le *grand juge*; il est assisté de douze autres juges. (Note des éditeurs).

chefs ; puis je ne perdrai pas un instant pour m'instruire pendant mon court séjour ici de tout ce qui pourra vous amuser ou vous intéresser , car je ne vous perds pas de vue , en quelque lieu que je sois ; vous êtes mon principal but dans toutes mes démarches : ma curiosité n'est satisfaite qu'autant qu'elle tourne au profit de la vôtre : pour récompense de tant de soins de courteses & de zèle , je ne vous demande que ce que Cicéron demandoit à ses amis : *vale & me ama.*

Rennes , ce 4 janvier 1778.

CHANSON sur le chevalier d'Eon.

I.

Du chevalier d'Eon
Le sexe est un mystère ,
L'on croit qu'il est garçon :
Cependant l'Angleterre
L'a fait déclarer fille ,
Et prétend qu'il n'a pas
De trace de Béquille.
Du pere Barnabas.

2.

Jadis il fut garçon ,
Très-brave capitaine ,
Pour un oui , pour un non ,
Chacun sait qu'il dégaîne.
Quel malheur , s'il est fille !
Que ne feroit-il pas ,
S'il avoit la béquille.
Du pere Barnabas ?

B ,

(30)

3.

Il est des francs - maçons
Un très - zélé confrere ,
Sachant de leurs leçons
Les plus secrets myterres ;
Pour le coup s'il est fille ,
Plus on n'en recevra
Qu'on n'ait vu la béquille
Du pere Barnabas !

4.

Il fut chargé , dit - on ,
D'ordres du ministere ;
On lui donna le nom
D'un extraordinaire :
Ah ! parbleu , s'il est fille ,
Qui lui va mieux que ça ,
Si ce n'est la béquille
Du pere Barnabas ?

5.

Pour ses amusemens
Il a fait vingt volumes ,
Touchant le droit des gens
Dont il fait les coutumes.
Quoiqu'avocat habile ,
Il ne fait pourtant pas
Le droit de la béquille
Du pere Barnabas.

6.

Qu'il soit fille ou garçon ,
C'est un grand personnage ,
Dont on verra le nom
Se citer d'âge en âge ;

(31)

Mais pourtant , s'il est fille ,
Qui de nous osera
Lui prêter la béquille
Du pere Barnabas ?

7.

Quoiqu'il ait le renom
D'être une chevaliere ,
Il paya la façon
Aux yeux de l'Angleterre
D'une petite fille ,
Ce qu'on ne feroit pas ,
Sans avoir la béquille
Du pere Barnabas.



B

L E T T R E II.

*Sur la Bretagne ; sur la ville de Rennes ;
sur ses chefs. Quelques nouveaux détails
concernant les états. Procès naissant
entre le maréchal duc de Duras & le
comte Desgrée du Lou. Pamphlet contre
l'évêque de Rennes.*

A mesure que je m'éloignois de Paris, Milord, & que j'entrois sur les terres de la Bretagne, il me sembloit redevenir un autre homme : mon cœur jusque là toujours surchargé, oppressé, accablé d'un poids énorme qui le suffoquoit, s'est senti soulagé, s'est dilaté en respirant un air plus libre & plus pur, un air natal, en quelque sorte. Du moins c'est à cette cause que je rapporte le changement qui s'est opéré en moi. Les Bretons ont une origine commune avec nous autres, & la même langue (1) conservée chez les deux nations, depuis quatorze ou quinze siècles, malgré leur rivalité & leur haine mutuelle, m'en est une preuve plus convaincante que toutes les dissertations des géographes, des anti-

(1) Les habitans de Quimper, de St. pol de Léon, de Tréguier, parlent un patois particulier, semblable exactement à celui des habitans de la principauté de Galles en Angleterre, & les Bas-Bretons & les Gallois s'entendent réciproquement.

gnaires & des historiens. Quand il n'y auroit donc eu que cette sympathie secrete , je n'aurois pas été surpris de ce que j'éprouvois ; mais j'étois en outre prévenu très-favorablement pour cette province , la seule peut-être de France où l'homme sent encore la dignité de son être , où du moins il ait conservé une ombre de liberté ; & cette idée seule étoit bien propre à faire tréssaillir de joie un Anglois. Je n'entendois plus répéter à mes oreilles ces maximes serviles , imaginées par le despotisme , adoptées par l'adulation & fomentées par la crainte ; je voyois un peuple grossier , mais industrieux ; brutal , mais franc ; dur , mais brave , soumis , fidele à son roi ; mais voulant que son hommage soit volontaire & redoutant plus l'esclavage que la mort ; je voyois une noblesse nombreuse , ancienne , recommandable par ses services , soit dans les armées , soit dans le parlement qu'elle fait gloire de composer ; car , à l'exemple des Romains , elle n'est point affectée de la prévention barbare , née sous le régime féodal , qui fait dédaigner au reste des gentilshommes du royaume , les fonctions de la justice ; elle en connoît toute l'importance & souvent ici l'ainé d'une maison siege paisiblement sur les fleurs de lis , lorsque les cadets se livrent à la vie tumultueuse des camps. Enfin , je voyois cette antique magistrature , lutant sans cesse contre les empiétemens de l'autorité & s'honorant moins de la faveur trompeuse , des

récompenses intéressées de la cour, que de la disgrâce, de la proscription, de l'exil, de la destitution, de la captivité qu'elle a éprouvées si fréquemment, soit en totalité, soit dans ses membres les plus distingués. Quant au clergé, cette milice sainte, toujours ambulante, est la même partout. Ses membres étrangers jusque dans leur propre patrie, y portent les préjugés, le fanatisme, le génie du corps, c'est-à-dire beaucoup d'abjection & d'asservissement d'un côté, pour faire valoir de l'autre leur orgueil & leur indépendance prétendue. Telle est, Milord, l'idée que je me suis formée des divers ordres de cette province depuis que j'y suis, & sur le simple aperçu que j'en ai pris.

Du reste, la Bretagne est une des plus grandes & des plus riches provinces de France. Des terres fertiles, de gras pâturages, beaucoup de bestiaux, grand nombre de haras, d'où l'on tire d'excellens chevaux, un climat tempéré, des ports sûrs, des rivières favorables au commerce, de grandes forêts, quantité de forges, & plusieurs mines de plomb & d'argent très-fécondes, sont autant de présens que la nature lui a faits, sources multipliées d'une opulence qui se renouvelle sans cesse. Voilà pour le local & les productions. Voulez-vous avoir maintenant une idée de la capitale, de Rennes, où je suis encore pour ce moment & d'où je vous écris?

Cette ville où les ducs faisoient autre-

fois leur résidence, étoit fort laide, à l'instar de toutes les villes anciennes. Un fléau pareil à celui qu'a éprouvé Londres, le feu lui a fait changer de face. En 1720 un incendie consuma 850 maisons. On profita de ce désordre pour la recréer sur un plan moderne : les bâtimens que l'on a élevés dans leur emplacement sont tirés au cordeau & rendent en cette partie Rennes une des plus belles capitales du royaume ; mais il y a encore des quartiers affreux, ce qui donne à celui-ci un coup d'œil plus pittoresque & plus piquant, lorsqu'on y débouche par des rues longues, étroites, obscures & toutes contournées. Deux grandes places contribuent à procurer de l'air & de la salubrité aux habitans. Dans l'une est la fameuse statue équestre de Louis XV, par le Moine : c'est cette statue que l'on accusoit M. de la Chalotais d'avoir, dans un délire bachique, en passant devant elle, apostrophée des termes les plus insultans & les plus grossiers (1). Entre les édifices de la capitale, j'ai voulu voir la salle des états qui n'ont point d'hôtel spécial : c'est aux cordeliers qu'ils se tiennent lorsqu'ils ont lieu dans cette ville. J'aurois bien désiré assister à leur tenue, en juger dans leur agitation, en comparer le tumulte à celui de notre parlement ; mais il s'écoulera encore plus d'un an avant qu'ils s'ouvrent. Je ne vous

(1) Voyez, Milord, l'extrait du mémoire de M. de la Chalotais que je vous ai adressé l'année passée.

répéterai pas ce que vous avez déjà lu sur ces assemblées dans *l'Observateur Hollandois* (1), je vous ajouterai seulement quelques détails curieux que l'auteur a ignorés sans doute & non moins nécessaires à savoir que le reste, pour en concevoir une idée juste & générale.

La première particularité est un privilège abusif qui a été restreint chez nous : c'est que les membres des états, & on entend par là tous ceux qui ont droit d'y assister, par conséquent toute la noblesse, ne peuvent être actionnés pour quelque cause que ce soit, pendant la séance, ni quinze jours auparavant ni quinze jours après (*).

Un second abus, c'est que les magistrats non-seulement ne sont pas exclus des états formellement comme chez nous du parle-

(1) Voyez lettre troisième.

(*) Les membres quelconques du Parlement d'Angleterre étoient autrefois exempts de toute poursuite, arrêt, emprisonnement (sauf pour le crime de trahison ou de félonie) non-seulement durant le temps des sessions, mais encore 40 jours avant & 40 jours après. Aujourd'hui ce privilège cesse immédiatement que la chambre est prorogée ou dissoute, & ne revit que lorsque la prorogation finit ou le nouveau parlement s'assemble : il cesse également dès que le parlement s'ajourne au-delà de 14 jours, jusqu'à ce qu'il ait repris, & quand il se sépare, les demandeurs ont droit de procéder à l'exécution des jugemens obtenus.

Du reste, nulle action pour le recouvrement ou poursuite de toute dette ou impôt dû à la couronne ne peut être empêchée ou retardée, par aucun privilège parlementaire; seulement, tant qu'il a lieu, la personne du débiteur, soit pair, ou membre de la chambre des communes, ne peut être emprisonnée ou arrêtée. (*Note des éditeurs.*)

ment (*), mais quelques-uns sont même obligés d'y assister par l'essence de leur place (i), & par une bizarrerie monstrueuse, non au rang des députés pour défendre les droits de la nation, mais parmi les commissaires du roi, c'est-à-dire, trop souvent pour les attaquer, les enfreindre & les renverser. L'ordre du tiers n'est presque composé que des maires de villes, juges civils dont l'absence ne peut être que préjudiciable au bon ordre & à la police publique. Quoi qu'il en soit, il en résulte au moins que la tenue des états est pour les tribunaux une espèce de vacance, que toutes les affaires restent suspendues, & qu'il s'ensuit une interruption plus funeste à mesure qu'elle est plus longue.

Une bonne institution & qui rend les états de Bretagne supérieurs à notre parlement en cela, c'est que, quoique séparés ils subsistent en quelque sorte toujours jusqu'à leur réunion par des représentans appelés la *Commission intermédiaire*. Elle a lieu depuis 1734 : elle est très-nombreuse, afin de rendre la corruption plus difficile. Elle est composée de 90 membres pris dans les trois ordres en nombre égal & choisis par les états ; cependant la cour y a déjà

(*) Suivant un acte du parlement depuis la révolution, tous les juges sont exclus formellement du rang des candidats pour être membres de la chambre des communes (*Note des éditeurs.*)

(i) Voyez lettre 3e de l'*Observateur Hoïlandois*.

mis une entrave , c'est qu'il faut que le roi les approuve par un arrêt de son conseil : ils forment neuf bureaux , un dans chaque évêché. Celui de Rennes est composé de six membres de chaque ordre , & les autres de trois. Les fonctions de ces commissaires sont de travailler à la répartition des impositions , de veiller à leur recouvrement & aux autres parties d'administration que S. M. leur a confiées ; ils ont toute la manutention économique des revenus des états ; tous les bordereaux de recette , & tous les ordres de dépense passent sous leurs yeux : il ne peut être alloué aucune somme aux entrepreneurs , adjudicataires & autres , sans leur consentement (1).

Ces commissaires ont le droit , dans les crises extraordinaires & urgentes , de porter au souverain les doléances des états. C'est ainsi qu'en 1770 , lorsque le roi , après avoir flatté le parlement de Bretagne du rappel de MM. de Caradeuc qu'il sollicitoit , lui eut enfin répondu négativement (2), qu'il eut même été défendu à ceux-ci de donner suite à la requête qu'ils avoient présentée à leur compagnie pour demander à être jugés & justifiés , ces commissaires

(1) Une autre commission particulière , appelée des *Domaines & contrôles* est d'une institution plus moderne. Elle s'occupe exclusivement de la régie des droits acquis par les états en 1759.

(2) La réponse est du 29 janvier.

adresserent à S. M. en forme de mémoire; les superbes représentations, où ils réclamoient les procureurs généraux de la manière la plus ferme & la plus instante, & que vous avez lues sans doute dans le tems; écrit rempli d'une logique si pressante & si lumineuse, que les ministres n'osèrent les montrer à Louis XV; mais n'osant pas en même tems contester à la commission (1) la liberté d'user de son droit de défendre la province & les citoyens, ils prirent la tournure de renvoyer ces représentations sans réponse, sous prétexte que c'étoit le meilleur service à rendre aux auteurs du mémoire, qu'il ne pourroit que déplaire extrêmement au souverain & provoquer son indignation.

Au commencement de chaque session des états, il y a un usage qui n'est plus qu'une cérémonie, mais bon à conserver, parce que dans un moment de fermentation patriotique le jour de la vengeance peut luire enfin contre les prévaricateurs : c'est ce qu'on appelle la revue des contraventions. On se rassemble dans une des vastes salles du gouvernement, & là les commissaires du roi, les présidens des ordres, les divers membres des états réunis en présence de tous les citoyens & même des femmes qui veulent y assister, on lit d'une part le

(1) Ces représentations avoient été rédigées principalement au bureau de Tréguier, à ce que l'on prétendit dans le tems.

contrat de mariage de la reine Anne de Bretagne (1) avec Louis XII, les stipulations du traité de réunion de la province à la France, & de l'autre, les contraventions multipliées qu'ils ont souffertes : les commissaires du roi répondent qu'ils en rendront compte à S. M., ce qu'ils ne font jamais, & les choses en demeurent là. Il y a, il est vrai, en outre, un bureau des contreventions toujours subsistant & dans une véritable activité, pour chercher les nouvelles, s'en plaindre & en demander le redressement : malheureusement il n'arrive que trop souvent qu'après beaucoup de débats, elles grossissent encore la longue énumération de celles qui sont restées impunies.

Pendant le cours des états, l'usage des commissions est fort fréquent ; il est indispensable même dans des compagnies aussi nombreuses pour toutes les affaires sujettes à la délibération ; mais je ne vois pas que les états se réunissent jamais comme nous en *grand comité* (*) ce sont seulement des

(1) Cette princesse étoit déjà veuve de Charles VIII, le prédécesseur de Louis XII, mais sans enfans.

(*) On dit que la chambre *s'est assemblée en grand comité* sur un bill lorsqu'aucun membre n'est choisi spécialement pour l'examiner & que tous ont droit d'y assister ; il s'agit seulement de débattre la matière avec plus de liberté & de la discuter plus à fond ; chacun alors parle comme il veut, quand il veut & autant qu'il veut ; en un mot, il n'est plus assujéti aux règles qui s'observent dans la manière de voter ordinaire, comme de n'avoir la parole qu'une seule fois, le même jour, sur le même objet, de ne pouvoir ré-

comités particuliers qui examinent l'objet, l'approfondissent, en envisagent toutes les faces, en balancent le pour & le contre votent en conséquence entre eux & rendent compte à l'assemblée générale du résultat précis de leur travail, ce qui abreg beaucoup le sien, & facilite infiniment l'expédition.

La salle où s'assemblent les états se nomme le *Théâtre* : les délibérations peuvent se former de deux manieres ; d'abord sur le théâtre même, quand les avis passent par acclamation, ou que la matiere dont il s'agit n'exige pas un examen réfléchi. Dans le cas contraire, les votans se retirent aux chambres, c'est à-dire que chaque ordre a une salle particuliere d'assemblée, où il entre pour se concerter & recueillir les suffrages de ses membres. La chambre de la noblesse est le théâtre même : quand les autres en sortent, elles y restent, non pas par un privilege spécial, mais par l'impossibilité de trouver dans le même bâtiment deux salles capables de contenir ce corps immense. (1). Toutes les fois qu'un ordre demande les *chambres*,

pliquer ce jour-là au membreadverse qui vous a réfuté &c. Il y a aussi des comités particuliers &c

Du reste toutes les fois que la chambre se forme, en n'importe quelle espece de comité, elle est présidée par le doyen, & l'orateur ne préside que la chambre proprement dite. Il en est de même dans celle des pairs à l'égard du chancelier qui ne préside que sa chambre aussi. (*Note des éditeurs.*)

(1) Il est encore plus nombreux que notre chambre

les autres sont obligés de s'y retirer , formalité souvent violée par une opposition tumultueuse.

Autrefois les commissaires du roi , les présidens des ordres & certains membres étoient autorisés à tenir penant les états des tables ouvertes , surtout pour cette foule de pauvres gentilshommes dont la province abonde & qui se rendoient à Rennes plus à dessein de siéger à ces festins qu'aux assemblées.

Aux états de 1774 , présidés par M. le duc de Penthièvre , il y avoit eu tant de gaspillage & de déprédation dans ces tables , qu'on étoit convenu , sur les représentations de S. A. S. , d'y apporter la réforme. Le gouvernement , qui veut se mêler de tout , & interposer son autorité dans toutes les circonstances , rendit depuis un arrêt du conseil qui fixoit le nombre des couverts , & le commandant , non moins mal-adroit , à l'ouverture des états crut à propos de le faire enregistrer forcément. Cette conduite indisposa tellement les divers ordres , qu'ils en manifestèrent leur mécontentement & supprimèrent tout-à-fait les fonds destinés à cet entretien pour les consacrer au soulage-

des communes , qui , comme vous savez , Milord , n'est que de 558 membres au plus , & encore n'est jamais complète en totalité. Le duc d'Aiguillon dans son mémoire prétend qu'il peut se trouver aux états jusqu'à sept cents gentilshommes & quelquefois davantage.

ment des pauvres de la province. Le motif étoit trop beau , pour que la cour pût raisonnablement y trouver à redire ; mais elle sentit trop tard la faute qu'elle avoit faite. Ces tables , tenues communément par les commissaires ou les créatures , étoit un moyen de corruption facile & active envers la noblesse indigente qui y abondoit : elle s'est privée elle-même d'une pareille ressource. Bien plus : ne pouvant empêcher les gentilshommes riches d'ouvrir leurs maisons à ces convives affamés & de les recueillir , il ne s'en est formé que plus d'union entr'eux , même avec les membres des deux autres ordres qu'ils invitent , tandis que les chefs isolés , maudissant la bonhomie du duc de Penthièvre , font une triste figure , & se trouvent dupes de leur despotisme.

Les principaux revenus des états (1) consistent dans le produit de la ferme des devoirs ; c'est un droit sur toutes les boisons qui se consomment dans la province : il est peu considérable sur celles que les Bretons font venir chacun pour leur usage ; mais il est très-fort sur celles qui se débitent dans les cabarets , ou chez les marchands ; ainsi cet impôt est payé pour la plus grande partie par les étrangers & par le bas peuple. C'est avec le produit de cette ferme que les états acquittent le

(1) Voyez le mémoire du duc d'Aiguillon par M. Linguet.

don gratuit & toutes les dépenses qu'ils jugent à propos d'ordonner dans chaque assemblée.

Les mesures que les états ont prises pour prévenir jusqu'à la moindre idée de concussion, dans le maniement de leurs finances, sont admirables. Tous les receveurs particuliers ressortissent directement & exclusivement au trésorier général. Il est responsable de toute la recette, parce que c'est à lui seul qu'elle aboutit, & qu'il a les droits les plus tranchans sur les subalternes, quand ils manquent à leur devoir.

Ses comptes subissent d'abord l'examen de la commission intermédiaire pour en recevoir une approbation provisoire, confirmée aux états suivans, qui, par des députés, les présentent à signer aux commissaires du roi; enfin ils essuient une dernière révision à la chambre des comptes, qui leur donne la sanction légale. Tout cela est accompagné d'une foule de formalités scrupuleuses, de combinaisons variées qui rendent la fraude extrêmement difficile.

A des précautions si sages, on a cru devoir ajouter un frein plus fort, s'il est possible, pour réprimer l'infidélité, & contenir le trésorier général; c'a été de rendre à la fois sa place éligible & amovible. Les états sont maîtres de le destituer quand ils le jugent à propos; l'avis d'un seul ordre même suffit pour cela, sans qu'on soit obligé de le motiver.

Le trésorier a besoin tous les quatre ans d'une confirmation solennelle, pour continuer à exercer son emploi, quand on veut bien le lui conserver.

Il ne passe aucun denier par les mains des commissaires du roi; il ne s'en déliver aucun que par l'ordre des états approuvé par le roi. La moindre apparence de surprise ou de négligence de la part du trésorier, seroit punie par la privation d'une place aussi honorable que lucrative.

Aussi des membres de la noblesse n'ont pas dédaigné de l'occuper, & plusieurs, aux états derniers de 1776, étoient sur les rangs. Tous avoient l'agrément du roi, un simple négociant de St. Malo (1) les a évincés. L'ordre du tiers, craignant l'inconvénient de laisser occuper cette place par un gentilhomme, s'est obstiné à son choix & l'a emporté, soutenu, il est vrai, par un ancien président de l'ordre de la noblesse : protecteur de cet heureux financier, il a rempli de la sorte les devoirs de l'amitié, sans manquer à ceux de citoyen, & a osé traverser les vues secrètes, les intérêts privés d'hommes puissans qui le persécutent aujourd'hui, & ne peuvent lui pardonner son zele; anecdote dont il sera bientôt question.

Après ces connoissances préliminaires des choses, il est tems, Milord, d'en venir aux hommes, de vous entretenir des

(1) Beaugeard.

principaux chefs que j'ai visités en cette ville, assistant aux états, soit comme commissaires du roi, soit comme présidens des divers ordres.

J'ai commencé à voir, comme de raison, le commandant actuel de la Province, M. le marquis d'Aubeterre, extrêmement poli & affable pour les étrangers : il m'a semblé qu'il étoit moins désagréable aux Bretons que ses derniers prédécesseurs ; car les empiétemens du ministère sont tels aujourd'hui qu'un commandant doit s'estimer heureux d'être toléré, de n'être pas en guerre ouverte avec la province. J'ai entendu qu'on louoit celui-ci de n'avoir pas l'ambition démesurée du duc d'Aiguillon, génie inquiet & remuant, adoptant toutes les innovations capables de l'illustrer, de le rendre recommandable à la cour, n'importe comment, aux dépens de qui, & de quelle manière que ce fût ; de n'avoir pas cet esprit de domination excessive du maréchal de Fitz-james, ne connoissant que l'obéissance aveugle, détestant par conséquent ces magistrats dont le principe est qu'elle doit être volontaire & réfléchie, & poussant le despotisme jusqu'à la cruauté ; de n'avoir pas enfin ce bavardage prévenant, cet épanchement affectueux du maréchal de Duras, promettant trop pour pouvoir tenir, ainsi trompant par nécessité, & après s'être fait aimer, devant finir par se faire haïr & mépriser. Je le juge entouré de subalternes honnêtes & doux

comme lui ; mais je le crois d'une foiblesse dangereuse dans une crise. En effet , forcé de fléchir sous la voix impérieuse de la cour , il n'auroit ni le courage de s'opposer à ses injustices , ni l'énergie d'arrêter les insurrections tumultueuses des états ; il y sera excellent tant qu'il ne s'y passera rien d'extraordinaire , qu'il ne s'agira que d'adoucir , de pacifier , de concilier.

M. l'Intendant (1) est un homme dans le même genre , mais trop au-dessous de sa place par son inaction & sa paresse , ne faisant rien absolument que très-bien les honneurs de chez lui , & s'en remettant surtout à ses bureaux , ce qui lui attire quelquefois des mortifications humiliantes par des balourdises qui n'auroient pas lieu , s'il les surveilloit.

J'ai été agréablement flatté de la réception agréable du premier président. Je l'ai attribuée en partie à ma liaison avec son frere , le comte de Catuelan , prôneur infatigable des Anglois , enthousiaste effréné de Shakespeare , qui est à la tête de la traduction qu'on a entreprise à Paris (2) , & veut à toute force faire admirer de sa nation jusqu'aux puérités , aux absurdités , aux ordures de ce grand tragique. Pour revenir au magistrat , je l'ai trouvé très-poli , très-miéleux ; c'est-à-dire très-faux,

(1) M. Caze de la Bove , intendant de Bretagne depuis 1774.

(2) Un M. le Tourneur est le principal traducteur de l'ouvrage.

au gré de ses détracteurs. Il est comme la plupart des chefs de semblables compagnies, tout dévoué à la cour ; il est moins dangereux, en ce qu'il ne se cache point assez à cet égard, ce qui le fait peu chérir & core moins estimer.

Vous pensez bien, Milord, que je n'ai pas manqué de rendre mes devoirs aux procureurs généraux, personnages si célèbres dans l'Europe par leurs longues infortunes, & dès-lors si respectables. Mais vous l'avouerez-je ? *Major è longinquò reverentia* : j'ai éprouvé seulement en approchant d'eux, cette émotion douce, cette tristesse involontaire que nous inspire tout être, notre semblable, marqué, encore même lorsqu'il leur échappe, du sceau de la vengeance & de l'injustice ; & non de la vénération profonde dont je comptois me sentir pénétré à leur aspect. Le premier affaibli sous le poids de l'âge & du malheur, m'a semblé n'être plus que l'ombre de lui-même, ne répondre que foiblement à la haute opinion que j'en avois conçue : le second, ne répondre que trop parfaitement au contraire à celle qu'en donnoient ses ennemis dans leurs pamphlets, qui le peignent comme un homme ignorant & borné ; il a cependant eu le bon esprit de suivre l'impulsion de son pere, de ne jamais se détacher de ses intérêts, de subir constamment le même sort, & cette conduite très-louable le rendra toujours fort intéressant, Leur maison est encore le rendez-vous

dez-vous des chefs & des zélés du parti patriotique. Un jour que j'avois l'honneur d'y dîner, on m'en fit remarquer un à la veille de s'illustrer comme ces magistrats par une persécution rare, fruit d'une combinaison lente de la méchanceté la plus noire & la plus réfléchie. Voici ce que j'en appris d'un des convives qui étoit à côté de moi.

M. le comte Desgrée du Lou, celui dont il s'agit, est un des plus anciens Gentilshommes de la province. Ayant de bonne heure montré son zèle & ses talens, il fut employé dans l'administration; il se rendit bientôt redoutable au parti ministériel, au point qu'à une assemblée des états, les commissaires du roi ne vouloient pas admettre ses lettres d'excuses (1), & regardoient comme un coup de parti de l'en voir exclu cette fois; d'autant que la session devoit être orageuse par les circonstances (2). Enfin, après deux mois de sollicitations, de la part de la noblesse, il fut admis à prendre rang.

Aux états suivans (3), le duc de Rohan

(1) Suivant le règlement on ne peut assister aux états dans l'ordre de la noblesse, après leur ouverture, qu'après s'être fait inscrire, sous un délai déterminé. En 76 M. Desgrée n'étoit arrivé que vingt jours après leur ouverture.

(2) Le parlement de Bretagne étoit alors dispersé & établi illégalement dans une portion de ses membres plus dociles aux volontés de la cour; MM. de la Chaulais & autres membres de cette compagnie gémissaient dans les prisons depuis la fin de 1763.

(3) Aux états de 78.

qui présidoit son ordre, se trouvant absent, tous les suffrages se réunirent en faveur du comte Desgrée; & il fut, d'une voix unanime, proclamé président; il n'y montra pas moins de désintéressement que de patriotisme, & refusa la gratification d'usage (1).

En 1772, les états à la veille de s'ouvrir dans une crise plus violente que jamais (2), les barons très-prudens jugerent à propos de ne pas paroître; aucun ne se présenta pour occuper une place (3), dont l'hon-

(1) Tout président par *interim* avoit autrefois une gratification de 10,000 livres. Elle étoit abolie par un arrêt du conseil; cependant il y avoit des exemples qu'elle avoit été accordée depuis.

(2) C'étoit durant la révolution de la magistrature: le parlement de Bretagne avoit été cassé & reconstitué à l'instar des autres; cette session des états avoit lieu à Morlaix.

(3) L'ordre de la noblesse commence par les dix barons qui ont des sièges privatifs; ceux de Léon & de Vitré y président alternativement, & en leur absence, c'est un des autres barons, & au défaut des barons, la noblesse choisit son président, & c'est l'évêque qui préside à cette élection.

Baronnies.

Léon, principauté, M. le duc de Rohan,

Vitré, M. le duc de la Trémoille.

Châteaubriand, S. A. S. M. le Duc.

Raiz, duché, M. le duc de Villeroi.

La Roche-Bernard, M. le président de Cucé.

Ancenis, Marquisat, M. le duc de Bethune.

Château, M. de Menou.

Pont-

{ Labé, M. Baude.

Derval, S. A. S. M. le Duc.

Malestroit, M. de Launion,

Quintin, duché, M. le duc de Lorge,

neur, quelque grand qu'il fût, ne compensoit pas le danger : tous les regards se fixèrent sur le comte Desgrée ; il fut élevé à la présidence : il répondit à l'attente générale & ne démentit point la fermeté inébranlable dont il avoit besoin & qu'on lui supposoit. Du reste, il marqua la même indifférence pour des graces pécuniaires qu'il auroit été en droit de réclamer (1) ; mais si sa fortune n'en fut point augmentée, sa gloire en reçut un nouvel accroissement.

La session de 1772 à peine finie, une nouvelle carrière s'ouvrit au zèle du comte Desgrée ; il fut nommé député en cour, & servit les états & la province avec une chaleur si active pour le maintien de leurs droits, pour la défense des membres qui gémissaient sous la disgrâce du souverain (2), pour le rappel du parlement, qu'il réussit dans les différens objets dont il étoit chargé. Les états de 1774 arrêterent de lui en témoigner leur satisfaction par une forte gratification & par une pension honorable (3),

(1) Les états font dans l'usage d'accorder quinze mille livres à la femme du président de la noblesse, lorsqu'elle est présente. Il ne falloit, pour assurer ce don à la comtesse Desgrée, que paroître un seul jour à Morlaix. Dans les trois ordres, on fit les plus vives instances au comte Desgrée, pour l'engager à se procurer cet avantage ; il s'y refusa.

(2) Il s'agit principalement de trois gentilshommes, commissaires de la commission intermédiaire, que la cour avoit exclus en 1771.

(3) La gratification accordée par la délibération du 30 décembre 1774, étoit de 30,000 livres, & la pension annuelle de 6000.

auxquelles ne se seroit pas refusé le citoyen le plus délicat. Ce qui répugnoit au comte Desgrée, c'est qu'il falloit l'approbation de la cour, & que celle-ci y mettoit pour condition une démarche contraire à sa façon de penser, & d'une conséquence dangereuse (1) : il déclara donc son avis ; il n'écouta que son devoir, aucune considération ne fut capable de l'en détourner, & l'approbation fut refusée.

Les états de 1776 ont renouvelé en son absence l'arrêté que le gouvernement n'avoit pas voulu confirmer : il se rend à l'assemblée, il demande qu'on regarde la délibération comme non avenue, & emploie les plus vives instances auprès des trois ordres, pour leur faire agréer son refus : comme on ne l'écoute pas, il sollicite contre lui-même avec l'acharnement de l'ennemi le plus ardent ; il s'adresse au contrôleur-général ; il l'instruit de la bonne volonté des états, & lui fait part de son

(1) Les fermes de Bretagne se renouvellent tous les deux ans aux états. La cour, sous prétexte que ce changement continuel empêchoit les fermiers de donner un prix aussi considérable qu'ils le feroient, s'ils étoient plus stables, avoit d'abord proposé de prolonger les baux & ensuite forme le plan de les mettre en régie. Les états, sentant que pouvant se passer de les rassembler pour la manutention des intérêts particuliers de la province, si les impositions étoient ainsi plus longtems en activité sans eux, avoient appréhendé avec raison que ce ne fût une tournure, pour en éloigner les sessions & peut-être les détruire insensiblement, & s'étoient toujours refusés à cette innovation.

opposition. » Il est content de sa médiocrité, lui écrit-il; il ne veut ni ne demande rien; sa seule ambition sera toujours d'être utile à sa patrie, de mériter l'estime de ses concitoyens ». Et, suivant les apparences, ses vœux vont être encore exaucés.

Entre les divers traits de patriotisme du comte Desgrée, dont j'aurois pu vous rendre compte plus au long, me continua l'historien, j'ai principalement insisté sur ceux qui caractérisent son mépris de la richesse, parce que c'est précisément aujourd'hui par là que ces ennemis mal-adroits l'inculpent & le calomnient. Voici maintenant la filiation de cette méchanceté.

M. le maréchal duc de Duras, ci-devant commandant de la province, & qui en cette qualité tenoit les états derniers, est un seigneur fort dérangé; il auroit besoin, comme M. le duc de Choiseuil, d'avoir à ses ordres un financier qui le laissât, pour satisfaire à ses prodigalités, puiser à volonté dans sa bourse toujours ouverte & toujours pleine. Il croyoit avoir trouvé ce *Fortunatus* (1), dans le sieur de la Balue, sollicitant la place vacante de trésorier des états de Bretagne, & se flattoit que son crédit le feroit donner facilement à ce protégé; mais la chance ne tourna pas au gré de ses desirs: le commandant rencontra dans

(1) Voyez les contes des Fées.

le comte Desgrée un adversaire opiniâtre, qui, sentant le danger de laisser indirectement les finances de la province en quelque sorte à la disposition de ce chef, mit adroitement en jeu l'amour-propre du tiers, & fit tomber le choix sur un homme simple, dont la probité à toute épreuve le détermina en sa faveur, encore plus que l'amitié qu'il lui portoit (1). *Inde iræ* : le maréchal a regardé comme une humiliation d'avoir succombé en cette circonstance; il en a conservé un ressentiment profond & attendoit les occasions de se venger. Sans doute il l'eût fait d'une façon plus fine, plus honnête & plus noble, si, forcé à soutenir ce qu'il avoit avancé dans un moment où il n'étoit pas de sang-froid, il n'eût été entraîné comme malgré lui à diffamer son ennemi par une calomnie, afin de n'être pas lui-même deshonoré. Un jour qu'il soupoit avec beaucoup de monde à l'évêché, & qu'excité par la bonne compagnie, par l'excellence des vins & par son goût naturel pour les plaisirs de la table, il avoit la tête fortement échauffée, il dit en parlant du comte Desgrée : « Ce » bastionnaire (2) si vanté n'a que l'apparence du zèle de l'amour de la patrie : » il y a neuf ans qu'il a sacrifié les droits de son pays pour un vil intérêt... il a reçu

(1) Voyez, Milord, ce que je vous ai déjà dit ci-dessus de M. Feaugéard.

(2) Voyez plus bas ce que signifie ce mot.

» 1500 livres aux états de 1768 pour faire
 » passer une délibération désavantageuse à
 la province (1). » Et comme quelques
 convives paroïssent révoquer en doute
 une lâcheté aussi incroyable, ce qui prouve
 à quel point le maréchal étoit hors de lui-
 même, c'est que pour donner plus de poids
 à sa diffamation, pour mieux l'accréditer,
 il ne rougit pas de la partager. « Qui,
 » continua-t-il avec véhémence, le comte
 » Desgrée a reçu aux états de 1768, 1500
 » livres pour trahir la province, & c'est
 » clair; c'est moi qui les lui ai remis. »

Les ennemis de cet ancien président de
 la noblesse ne pouvoient se dissimuler le
 peu de vraisemblance d'une telle accusa-
 tion; mais connoissant trop bien les effets
 funestes de la calomnie, même démasquée,
 dans cet espoir ils chercherent provisoire-
 ment à la répandre, à la faire circuler par-
 tout, & elle ne tarda pas à parvenir aux
 oreilles de l'accusé qui étoit alors dans une
 de ses terres. Bien instruit du discours,
 du lieu & des circonstances, son premier
 soin est d'écrire au maréchal (2), afin
 de savoir s'il a réellement avancé un fait
 aussi faux; si pour inculper le comte Des-
 grée de corruption, dans son extravagante
 intempérie de langue, il a osé se présenter

(1) La délibération du 5 mars 1760, qui, au reste
 n'étoit pas défavorable à la province & tendoit
 contraire à la rétablir dans un de ses plus beaux droits.

(2) La lettre que j'ai lue est du 28 septembre der-
 nier.

comme un corrupteur, rôle peut-être encore plus vil & plus détestable que le premier? Quel est son étonnement, lorsqu'il reçoit une réponse de l'accusateur, qui non-seulement ne retracte pas le propos, mais le confirme, cherche cependant à le pallier, en représentant son action comme tellement indifférente, qu'il en avoit perdu jusqu'au souvenir. Il ignore *comment cela s'est ébruité* (1), & joint ainsi la bassesse du mensonge à l'atrocité de la calomnie.

Muni de cet aveu, M. le comte Desgrée dans tout autre cas eût sur-le-champ attaqué le calomniateur en justice; mais ses conseils lui ont représenté que ce n'étoit pas le moment, qu'accusé d'avoir surpris la confiance des états, d'en avoir trahi les intérêts, c'étoit à eux qu'il devoit d'abord se présenter, rendre compte de sa conduite, qu'il devoit les prévenir de la démarche où il alloit se porter. Voilà le motif du silence qu'il gardé aujourd'hui, de cette tristesse que vous voyez peinte sur sa physionomie.

Cependant ses ennemis se sont prévalus de son inaction depuis plus de trois mois; ils ont insulté à sa douleur & à sa solitude; ils ont dit qu'il se tenoit caché dans ses terres, comme un homme jugé à son propre tribunal, & qui dans sa confusion n'o-

(1) Propres expressions de la réponse du maréchal, que j'ai lue aussi, datée de Catuelante, vendredi. (8 Octobre sans doute).

soit se montrer. C'est ce qui l'oblige de paroître & de détruire par sa présence la méchanceté de ces rumeurs.

En me faisant ces détails , Milord , le convive m'ajouta que l'affaire étoit d'autant plus fâcheuse , qu'elle influoit sur toute la province , où elle caufoit déjà une grande fermentation , où chacun prenoit parti pour ou contre , & où elle alloit réveiller les factions assoupies , la discorde intestine qui avoit si longtems troublé les familles. En effet , il se trouve ici des *Ignatiens* & des *Chalotistes* , des *Quatre-vingt-trois* & des *Bastionnaires* , des *Ifs* & des *Exilés*.

Sous la dénomination des premiers on comprend les ex-jésuites , & leur parti , tous ceux qui depuis les états de 1762 , où ils commencèrent de cabaler sans succès pour l'ordre expulsé , n'ont cessé de porter le trouble & la désunion dans la Bretagne & de se venger par le mal qu'ils ont fait à leurs ennemis , du bien qu'ils n'ont pu procurer à leurs protégés.

Les seconds tirent leur appellation de leur chef, M. de la Chalotais , dont le requisitoire contre les jésuites fit une si cruelle explosion , leur porta jusque dans Paris le coup mortel dont ils n'ont pu se relever ; les jansenistes , les philosophes de la province sont principalement rangés sous cette bannière.

Aux états de 1766 , il y eut scission dans l'ordre de la noblesse , & le duc de la Tremoille , le président , s'en étant deta-

ché, d'autres membres foibles l'imiterent & suivirent au nombre de quatre-vingt-trois. Ils signèrent une protestation contre ce qu'avoit fait l'ordre infiniment plus nombreux & dans lequel résidoit par conséquent la légalité de la délibération. Depuis ce tems ce numéro 83 est devenu une injure en Bretagne, comme le N^o. 45 depuis la crise de Wilkes, a été en Angleterre un cri d'audace & de liberté.

Les membres de la noblesse restés attachés à la vraie délibération, se sont désignés sous le nom de *Bastionnaires*, métaphore énergique caractérisant leur confiance à défendre leur opinion, à résister également aux menaces & aux promesses, & à garantir de leur mieux les privilèges de la province des atteintes qu'on s'efforce d'y porter sans relâche.

Un mauvais calembour, fondé sur les lettres initiales de deux mots formant l'injure grossière dont on qualifie les poltrons, les lâches, les traîtres, & qui réunis composent également le nom de l'arbusse appelé *if*, a produit ce sobriquet donné aux membres du parlement, qui, séduits par le commandant, ont manqué à l'engagement pris avec leurs confrères démis, & sont rentrés sans eux, ce qui fit appeler encore alors cette cour le *bailliage d'Aiguillon*.

Quant aux *exilés*, cette épithète rappelant le souvenir d'une punition illégale, injuste & non méritée, est flatteuse pour

ceux qui la portent ; ils en tirent honneur & sont en effet plus respectés , non-seulement de leur parti , mais même des confreres qui n'ont pas eu le courage de les imiter , ou des citoyens pusillanimes qui les blâmoient autrefois & redoutoient de communiquer avec eux , pour ne pas déplaire au gouvernement.

Deux autres factions se sont encore élevées depuis en Bretagne & ont singulièrement accru le trouble & le désordre , l'une de l'ancien évêque de Rennes , l'autre de l'évêque actuel. La contestation entre les deux prélats , roulant sur un cas de conscience , intéressoit surtout le clergé , les moines , les dévots : mais elle n'étoit que le prétexte d'une persécution fuscitée par l'ancien commandant , alors ministre , & qui en écartant des états un président ingrat , remplissoit par cette insulte le double projet du se venger & d'y dominer avec plus de liberté.

Je ne pese point sur cette anecdote dont vous trouverez toutes les particularités dans un mémoire ci-joint , je le tiens du même convive que je retrouvai à l'évêché où nous dinions ensemble encore. Comme on aime à être avec quelqu'un de connoissance , je me mis à table à côté de lui ; j'admirois le palais du prélat , sa figure à la fois spirituelle & ingénue , le bon accueil qu'il fait à tous les étrangers qui abondent chez lui ; j'admirois surtout la marquise de Girac , sa belle sœur , ne sen-

tant en rien la provinciale, d'une charmante tournure, pleine de grace & de noblesse ; je m'avisai d'observer d'un ton élevé en marquant mon enthousiasme, qu'elle avoit bien l'air d'une femme de qualité, lorsque j'entendis une voix murmurer à mes oreilles : *Oui elle a l'air de ce qu'elle n'est pas.* Comment dis-je à mon voisin, est-ce que ce n'est pas la femme du marquis de Girac ; oui, me répondit-il, mais on est souvent marquis en France sans être gentilhomme, & c'est ce qui arrive à ce nouveau venu, puis il me chante tout bas :

Je suis né près d'un petit veau.
A l'agonie.

Il mouroit sur le même étai.
Où je pris vie.

Mon père le boucher Bareau
Dans Angoulême,
Fit couler le sang comme l'eau
Pour mon baptême.

Il m'en donna sur le champ le commentaire en m'ajoutant que les Girac sont *bareau* en leur nom & arriere petits-fils de boucher.

Comme il n'étoit pas honnête de traiter cette matiere à la table même de l'Amphitryon qui nous offroit en ce moment les vins les plus exquis, nous remîmes l'éclaircissement après le dîner. Alors mon homme me prenant à l'écart, me donna le pamphlet que je joins à ma lettre & m'en expliqua la cause.

M. l'évêque de Rennes que vous voyez est aujourd'hui l'homme le plus important de la province, par son esprit, son adresse, ses intrigues, par son crédit sur l'esprit de M. le comte de Maurepas & des ministres, par son ambition excessive, à laquelle il sacrifiera sans scrupule les intérêts de la province les plus chers, toutes les fois que son avancement l'exigera. La noblesse a cru devoir le démasquer, faire connoître le seul personnage qu'elle ait à redouter en ce moment, surtout l'humilier du côté le plus capable de produire son effet, & de lui ôter une considération factice, qu'il ne doit qu'à son manège & son hypocrisie patriotique. Ce développement me rendit curieux du manuscrit qui ne devoit pas tarder à devenir public par l'impression & que je me hâte de vous adresser. Ce fut ma dernière récolte en cette ville que je quitte demain. Adieu, mettez-vous en prière pour que je n'éprouve pas le destin du pauvre Gordon (*).

A Rennes ce 9 janvier 1778.

Généalogie des Bareau Girac.

Guillaume & Pierre Bareau étoient bouchers à Angoulême en 1562. Voyez preuves N^o. 1.

Guillaume Bareau eut un fils, nommé

(*) Décapité à Brest le 29 novembre 1769 pour espionnage. [Note de l'éditeur.]

lui *Guillaume* , & qui fut aussi boucher. Voyez preuves N^o. 2 & 3.

Le banc étau que ce boucher occupoit à la halle s'appeloit le *Banc-Bareau* ; il étoit resté vacant depuis l'illustration de la famille , & n'a été vendu que depuis 13 ou 14 ans.

Guillaume 2^e de ce nom eut un fils nommé *Pierre Bareau* , qui fut procureur du roi à Angoulême , voyez preuves N^o. 4.

Pierre Bareau eut trois fils ; l'un fut second président au baillage d'Angoulême , un autre doyen du chapitre , & le troisieme chanoine à Angoulême.

Le président eut deux fils & deux filles. Le marquis *Bareau* & *François Bareau* , actuellement évêque de Rennes , & *Madame de la Sourdiere* , veuve d'un gentilhomme de ce nom , laquelle demeure à Paris.

François Bareau , fut fait évêque de Rennes par le canal de sa sœur , qui lui procura la protection de M. de Rohan-Chabot , vicomte de Jarnac.

On demande pourquoi les Bareau prennent le nom de Girac , n'y ayant point de terre de ce nom dans leur famille ?

Il y a deux Girac , le grand & le petit. Ce dernier étoit originairement une petite ferme d'environ 300 livres de revenu , sur la route de Bordeaux à un quart de lieue d'Angoulême. Il fut acheté de M. de Némond de Brie , chanoine d'Angoulême par *Pierre Bareau* , procureur du

roi, pere du président & grand pere de l'évêque & du marquis. Par ses soins, il en fit une jolie guinguette, laquelle étant tombée en partage à la veuve de la Sourdiere, elle la vendit au Sieur Regnier, greffier d'Angoulême, qui la possède aujourd'hui. Le grand Girac, plus éloigné d'un quart de lieue sur la même route, mérite qu'on en porte le nom. Il fut acheté par un nommé Lardi, perruquier, qui, ne faisant pas bien ses affaires à Angoulême, acquit Girac après son retour des illes où il passa & fit fortune. Cette terre lui coûta 50,000. liv. Il y habita avec sa famille & y vécut honorablement sous le nom de Girac.

Depuis fort peu de tems il est mort à l'Isle, à une demie-lieue d'Angoulême, un Bareau revêtu d'une charge d'avocat du roi, dont il n'avoit que le titre, ne l'ayant jamais exercée, & étant incapable de le faire. Les Bareau de cette branche sont sans fortune & sans ambition, ils n'ont aucune relation avec les riches de leur nom, qui sont de la même famille. Les Bareau Girac descendent de Guillaume Bareau, & les Bareau de l'Isle, de Pierre Bareau, qui furent condamnés conjointement avec les autres Bouchers d'Angoulême, par sentence du 15 Mais 1562. à payer les nomblets des pourceaux qu'ils vendroient & exposeroient en vente &c.

On ne voit point que la charge d'avocat du roi leur soit venue des Bareau Gi-

rac. Le second président au bailliage d'Angoulême, fils de Pierre & pere du marquis & de l'évêque, avoit eu le chagrin de voir sa charge, ainsi que celle de premier président, réunie à celle de lieutenant général.

Il est certain que la mairie d'Angoulême donne aujourd'hui la noblesse héréditaire, & qu'elle ne la donnoit pas autrefois, non plus que les charges de premier & de second président au bailliage, mais bien l'échevinage. On ne voit pas qu'aucun des Bareau, dont descend l'évêque de Rennes, ait jamais été maire ni échevin.

Il y eut bien, en 1479, un Jacques Bareau, maire d'Angoulême, & en 1627 un autre Bareau Sieur de Lâge, maire; mais par le *genuit* suivi & prouvé du prélat, il est démontré qu'il descend de Guillaume Bareau, boucher en 1629. Le nom de la terre de Girac achetée par Pierre Bareau, fils de Guillaume, porté par l'évêque & par son frere en est une preuve qu'on ne peut révoquer en doute. Cette terre n'auroit pas fait une partie de l'héritage des Bareau Girac, s'ils n'avoient descendu de Pierre Bareau qui l'avoit achetée.

L'évêque de Rennes a voulu s'accrocher à une maison du Poitou qui porte le même nom, à l'exception que ceux-ci écrivent leur nom *Barrauds*, & que les Girac l'écrivent *Bareau*; il existe à Rennes une lettre qui détruit cette prétention. Voyez preuves N^o. 5.

La veuve du président , mere de l'évêque , est de la maison nob'e de *Chasse-neuil* ; c'est la seule piece de famille *Bareau* , qu'on puisse dire de bon aloi.

La veuve du marquis , belle-sœur de l'évêque , est petite-fille d'un porte-balle , nommé *Rambaut* , vendant par les rues d'Angoulême , ciseaux & menues merceries. Son peu de débit , ou plutôt sa bonne étoile le conduisit à l'Orient lorsqu'on y faisoit la vente de la compagnie des Indes. Il y arrive portant sa boutique sur le dos , il visite les magasins de la compagnie. La quantité de poivre qu'il y vit lui présenta une spéculation importante. Il combina que , s'il pouvoit se rendre maître de toute la partie , il mettroit à contribution les négocians de la vente , ou du moins ceux à qui cette épicerie étoit nécessaire. Après avoir dressé ses batteries , il se loge dans la meilleure auberge , en prend le plus bel appartement , & va trouver le directeur de la vente à qui il proposa de traiter de la totalité des poivres. Celui-ci lui expose que la partie est considérable & bien forte , lui demande qui il est , & s'il a caution. Le petit mercier répond avec assurance qu'il se nomme *Rambaut* , qu'il est d'Angoulême , qu'il loge à telle auberge , que ses cautions sont de bons papiers , & qu'il n'enlevera pas une balle que le tout ne soit payé ; enfin , il dit de si bonnes raisons , offre un si bon prix & de bonnes conditions , que le directeur traite de

tous les poivres. Rambaut s'en retourne à son auberge, il s'affuble d'une belle robe de chambre & d'un gros bonnet de velours, il défend sa porte & s'occupe à faire des lettres, ou plutôt à mettre sur des feuilles de papier à lettre des adresses aux meilleurs négocians de sa connoissance. Ce que Rambaut avoit prévu arriva : les négocians de la vente ayant appris du directeur qu'il avoit vendu tous les poivres à M. Rambaut d'Angoulême, tinrent conseil entre eux. Aucun ne connoissoit ce nouveau négociant. Ceux qui avoient le plus besoin de poivre coururent à son auberge; on leur répondit que M. Rambaut n'étoit pas visible, & qu'il travailloit. Ils y retournerent le lendemain; la consigne étoit levée. Introduits dans sa chambre, ils trouverent Rambaut occupé, leur dit-il, à faire l'expédition de ses poivres; il leur ajouta qu'il n'en avoit point encore assez pour remplir les commissions dont il étoit chargé & de l'expédition desquelles il faisoit voir les lettres d'avis sur sa table. On lui proposa de recéder une partie de ses poivres avec bénéfice; il persista à protester qu'il n'en avoit point assez. Enfin, les négocians à qui cette denrée étoit absolument nécessaire, traiterent avec lui de toute la partie, quelque profit qu'il exigeât. Il paya la compagnie avec le papier qu'il reçut d'eux & s'en retourna à Angoulême avec un gros gain sur sa spéculation.

De retour dans sa patrie, Rambaud s'affocia avec un autre porte-balle, nommé *Salomon*. Ils acheterent tous les ânes du pays qui font les montures & les bêtes de charge des payfans & du peuple ; ils les louerent par jours, par semaines ou par mois. Ils afféagerent (*) tous les attérissemens depuis Bordeaux jusqu'à la Rochelle, de sorte que tout ce que les naufrages envoioient à la côte leur appartenoit, moyen auquel personne n'avoit pensé avant eux, & qui leur procura beaucoup de richesses. Les profits immenses qu'ils firent en commun les mirent en état d'acheter aussi en commun la terre du Bourg, sur la Charente, à une lieue de Jarnac & à fix d'Angoulême.

Rambaud devint maire d'Angoulême & par conséquent annobli. Salomon acheta une charge de trésorier de France & fut aussi annobli.

M. de Girac étant devenu par sa femme Rambaud, possesseur de la terre du Bourg, acheta l'autre moitié du fils aîné de Salomon. C'est cette terre qui depuis a été érigée en marquisat, & dont le voisinage avec celle de Jarnac a formé la liaison entre le marquis de Girac & le vicomte de Jarnac.

La famille Rambaud subsiste aujourd'hui

(*) Terme de coutume, qui veut dire louer, prendre à bail, ou pour une certaine redevance.
(Note des éditeurs.)

dans deux officiers au service du roi & d'un chanoine à la cathédrale d'Angoulême nommé Rambaud de Maillou, tous trois petits-fils du porte-balle, & cousins de la marquise.

Ce n'est pas seulement la protection de M. le vicomte de Jarnac qui a conduit l'abbé Bareau à l'épiscopat. Le doyenné du chapitre d'Angoulême ne suffisant pas à son ambition, il étoit presque toujours à Paris; il s'attacha à M. de Choiseul, à qui il devint nécessaire; il lui rendit beaucoup de services en tout genre, & sur-tout dans l'espionnage. Que d'anecdotes curieuses ne feroit-on pas en état de mettre au jour! Devenu évêque de St. Brieux, il sentit tous les avantages qu'il y a de posséder une jolie belle-sœur, & combien les graces de celle-ci pourroient en faire pleuvoir d'efficaces sur lui. Il mena cette sœur délicieuse (*) à Paris. Pour faire un usage profitable de ses talens, il falloit la produire; il manquoit un titre, mais une belle femme sait bientôt s'en faire; elle obtint l'érection de la terre du Bourg en-marquisat.

Voilà donc la petite-fille du porte-balle Rambaud marquise. Pour obtenir de nouvelles graces, il falloit faire amplement

(*) Le prélat Bareau, témoignant à son confrere M. de Bellecise, évêque de St Brieux, qu'il n'étoit pas content de son sort, celui-ci homme franc & plaisant lui répondit : *De quoi vous plaignez-vous ? Vous avez 15,000 liv. de rentes, un palais à loger un roi ; & une belle-sœur, oh ! délicieuse pour en faire les honneurs.*

usage des fiennes. Elle obtint pour son mari, avec le marquisat, la croix de St. Louis & une commission de colonel à la suite de la cavalerie. Il ne lui fut pas plus difficile de faire un colonel d'un capitaine de cavalerie, qu'il ne l'avoit été de faire marquis l'arrière petit-fils d'un boucher.

Le canal des graces de la marquise, toujours inépuisable, fit de l'évêque de St. Brieux un évêque de Rennes. C'étoit-là le théâtre où la fortune & les honneurs l'attendoient, où il devoit jouer un rôle brillant en se rendant nécessaire au gouvernement.

Pour ne point confondre les tems, il faut remonter à celui où notre héros parut en Bretagne. Ce fut en 1766, en qualité d'évêque de St. Brieux. Il débuta par se jeter à corps perdu dans le parti & les bras du duc d'Aiguillon. Il se proclama hautement son champion. On le voyoit souvent détacher de la salle des états, des députés, à qui par dérision on donna le nom de *Petite-Poste*, qui, passant par la petite porte de l'église, couroient instruire le commandant de tout ce qui se passoit dans l'assemblée, & prendre langue avec lui sur la maniere dont les fideles partisans devoient se conduire.

C'est à cette tenue, qui fut si orageuse & en même tems si honorable pour l'ordre de la noblesse, que les malheurs de la province ont commencé. Elle doit à cet évêque d'avoir le premier jeté dans son

sein la pomme de discorde. Ce fut lui, on le dit hardiment, ce fut lui qui rédigea cette funeste protestation du 17 février 1767, qui mit tant de division parmi la noblesse & dans toutes les familles de Bretagne, qui a mis les armes à la main du fils contre le pere, du citoyen contre le citoyen. Il avoit si grand peur de porter un coup infructueux, qu'il la rédigea en termes assez forts pour que Luker, amante du duc, refusât de la signer, à moins qu'elle ne fût changée : & toute énervée qu'on la laissa, M. l'évêque de Vannes, *Bertin*, fut obligé de la modifier. Voyez preuves N^o. 6, 7 & 8.

C'est une vérité si connue, que personne ne l'ignore. Le propos tenu par M. de Villeneuve-Gelin en pleins états, rapporté dans les preuves N^o. 6, ayant été rendu à M. l'évêque dans le courant des mêmes états, on lui demanda pourquoi il n'y répondoit pas ? Il répliqua qu'il le méprisoit ; mais on sait que mépriser n'est pas répondre.

C'est à cette tenue & à la séance du 13 Mai que le duc d'Aiguillon fit des interrogations très-déplacées, très-illégales & contre toutes les regles, à plusieurs membres de l'ordre de la noblesse. Lorsque les commissaires furent sortis, M. de Gueribourgon dit qu'il paroïssoit, par ce que M. le duc d'Aiguillon avoit dit, que le roi désapprouvoit l'ordre de la noblesse, mais qu'il demandoit à plaider la cause de

cet ordre en présence des commissaires du roi contradictoirement avec celui des membres des deux autres ordres qui voudroit entreprendre de défendre la leur. MM. de l'église & du tiers leverent la séance sans oser rien répondre.

Le lendemain 14 , l'église & le tiers s'étant retirés à leurs chambres sans être entrés au théâtre , & les commissaires du roi ayant fait dire qu'ils alloient entrer , les ordres étant revenus au théâtre , le duc d'Aiguillon entra pour la vingtième fois de cette tenue ; il fit enregistrer d'autorité un procès - verbal dont le préambule étoit :
 » que le Roi l'ayant chargé de lui rendre
 » compte de tout ce qui s'est passé en con-
 » séquence de la délibération prise le 7 ,
 » (délibération nulle , & qui n'avoit point
 » d'effet ,) il étoit obligé , pour satisfaire
 » aux volontés du roi , de recommencer
 » une opération qui lui étoit infiniment
 » désagréable , les réponses qui lui furent
 » faites hier ne le mettant pas en état de
 » rendre à S. M. le compte qu'elle lui
 » enjoint de lui rendre. Ensuite M. d'Aiguillon continua les mêmes interrogations qu'il avoit faites la veille , après lesquelles , & les réponses , & les réclamations de plusieurs membres de la noblesse , M. de Gueri-Bourgon demanda à M. d'Aiguillon à lui exposer la situation de la noblesse qui se trouvoit sans registres & sans organe , son président ayant refusé le matin d'énoncer une délibération adoptée par

l'ordre, & l'assura que depuis plus de trois semaines ledit ordre faisoit journellement tous ses efforts pour engager les ordres de l'église & du tiers à rentrer sur le théâtre, & à reprendre le cours des affaires suivant les formes, réglemens & usages des états; que ledit ordre avoit également demandé inutilement la rédaction de la signature du registre; que dans cette position l'ordre de la noblesse prioit le duc d'Aiguillon de lui indiquer la conduite qu'il avoit à tenir.

Le duc d'Aiguillon, sans répondre à M. de Gueri, & se tournant vers les présidens des ordres de l'église & du tiers, leur dit avec emportement: " Messieurs, répondez donc ? " M. l'évêque de St. Brieux, Bareau, déposant toute décence & la gravité qui doit être l'apanage d'un évêque, pour descendre à l'état de plat discoureur, accepta le défi: il monta sur les planches, & fit un très long & très-ennuyeux plaidoyer pour justifier les ordres de l'église & du tiers, & pour inculper celui de la noblesse; plaidoyer de mauvaise foi, indigne d'un citoyen, & encore plus indigne d'un homme que les fonctions sacrées auxquelles il s'est dévoué, doivent éloigner de tout ministère d'iniquité & de basse manœuvre.

S'il fut terrassé par son adversaire, qui avoit l'avantage de défendre une bonne cause, il eut la triste satisfaction d'entendre dire par le commandement, dont il servoit si chaudement & à son grand dés-honneur

honneur les intérêts cachés , que la conduite des ordres de l'église & du tiers étoit légale autant qu'elle pouvoit l'être dans les circonstances ; mais cette déclaration fut mitigée en disant qu'il falloit chercher les moyens de conciliation , & en finissant cette honteuse entrée sans rien décider.

S'il n'y a jamais eu d'exemple d'une séance aussi scandaleuse , c'est qu'il ne s'est jamais trouvé de membre d'une assemblée respectable assez lâche , assez bas pour se déclarer l'accusateur & l'instigateur d'un ordre entier. M. Bareau , l'évêque de St. Brioux , ni aucun membre des ordres de l'église & du tiers n'avoient rien répondu la veille à M. de Gueri lorsqu'il s'étoit proposé pour défendre l'ordre de la noblesse. Cette dernière scene avoit été préméditée la nuit entre les ennemis de la province. On en confia l'exécution à celui qui parut le plus digne de la préférence , ou peut-être au seul qui voulut s'en charger. Il ne fallut pas beaucoup de tems à un génie aussi fécond pour étudier la leçon. La scene se passa devant la nation assemblée , & en présence de tout le cortège que le duc d'Aiguillon avoit coutume de traîner après lui à ses entrées , scribes , valets de chambre , pages , gardes , & tous les commensaux de sa maison.

Le prélat Bareau commença son essai de boutefeux dans la province entre tous les ordres des états , & surtout parmi les membres de la noblesse , lors de la ré-

daction de la funeste protestation dont on a parlé, du 17 février 1767. La séance du 14 mai suivant, & mille autres qui se sont passées depuis, prouvent qu'il a toujours suivi & qu'il suit encore aujourd'hui avec acharnement le projet de détruire de fond en comble les privileges & libertés de la province.

Tous les coups d'autorité qui se succèdent si rapidement, dont la plus grande partie n'est dirigée que par lui, & dans lesquels il a toujours la plus grande influence, sont une suite du système qu'il a embrassé, & dont nous ne verrons par malheur que trop tôt les effets terribles. Avant que de quitter les états de 1766, il est bon de délasser le lecteur, & de lui faire prendre haleine en lui racontant une anecdote amoureuse de notre prélat. On a choisi celle-ci sur cent autres, parce qu'elle est aussi plaisante qu'elle est véritable & qu'elle a été publique.

Notre évêque lubrique, qui en prendroit sur l'autel, & en conteroit à la vierge, entreprit la conquête d'une dame jeune & jolie, & de plus, niece d'un de ses confreres. Dans sa poursuite amoureuse, dont il ne se cachoit aux yeux de personne, se trouvant un jour tête à tête avec cette Dame, le démon de la luxure qui le pressoit, lui fit oublier la précaution de s'assurer de deux doigts de verrouil. Le mari s'avisa d'entrer dans ces momens où l'on n'a pas besoin de témoin. La dame, qui

ne perdit point la tête, feignit que l'évêque lui faisoit violence, sauta sur l'épée de son mari, & la plongea dans la cuisse du prélat. L'amoureux confus & humilié se retira, l'oreille basse, & fut obligé de garder la chambre pendant plusieurs jours. Cette histoire fut bientôt rendue publique. On ne parla plus que de l'adresse de Mad. de la M. . . . qui avoit donné à l'Evêque de St. Brieux un pareil coup d'épée sans endommager sa culotte. Cette nouvelle alla jusqu'à la cour : M. le prince de Conti en divertit le feu Roi ; mais M. de Jarente, évêque d'Orléans, scrupuleux, comme on fait, sur pareille matière, en écrivit au clergé assemblé aux états, qui, pour l'honneur du corps ecclésiastique, répondit que c'étoit une histoire faite à plaisir. Si l'évêque Bareau nie la lettre de l'évêque d'Orléans, & la notoriété publique, on en appelle à la cicatrice imprimée sur la cuisse de Monseigneur.

Le règlement que le duc d'Aiguillon avoit fait inscrire d'autorité le dernier jour de la tenue de 1766, ayant mis une fermentation considérable dans tous les esprits qui restoit encore attachés aux formes & aux privilèges des états, il fut question de les assembler extraordinairement. Le duc d'Aiguillon s'y opposa fortement, parce que les états ainsi assemblés ne sont pas tenus par le commandant, & qu'il craignoit qu'il ne s'y passât quelque chose de contraire à ses in-

térêts. Son chevalier se présente, l'assure qu'il est prêt à rompre des lances contre quiconque osera l'attaquer, lui renouvelle tant de protestations d'amitié, d'attachement & de chaleur pour ses intérêts, qu'il vainquit la répugnance du commandant, & qu'il le fit consentir à la tenue des états que l'on devoit assembler extraordinairement, mais ce fut à deux conditions expressément arrêtées.

La première, que les états se tiendroient à St. Brieux, où l'évêque Bareau de Girac étant président de l'église, veilleroit aux intérêts du duc d'Aiguillon, ce qui flattoit bien la vanité de sa grandeur, de devenir le protecteur, le soutien de celui dont on l'avoit vu le bas valet, & de présider l'ordre de l'église ; c'étoit un rôle auquel il ne s'attendoit pas lorsqu'il étoit doyen du chapitre d'Angoulême.

La seconde, qu'il ne seroit permis d'agiter à cette tenue que ce qui étoit relatif au règlement, sans qu'on pût y traiter d'aucune autre matière.

Toute la province a été témoin de la franchise, & de la candeur avec laquelle l'évêque tint pendant ces états la parole qu'il avoit donnée au duc d'Aiguillon. Tout le monde a su que non-seulement il provoqua la délibération du 24 février 1768, mais encore qu'il tint ce propos à la noblesse : *Messieurs, c'est le seul moyen que vous ayez d'abattre votre ennemi.*

Par cette délibération il étoit arrêté que

chacun des ordres pourroit faire au roi ses représentations particulières , sans les communiquer aux autres ordres , ce qui donnoit le champ libre à la noblesse , à qui l'on avoit constamment refusé pendant la tenue précédente de faire passer ses mémoires au roi , de joindre à ses représentations particulières toutes celles qu'il croiroit nécessaires.

Les partisans du duc d'Aiguillon , à qui il avoit très-expressément recommandé de suivre la marche de l'évêque de St. Brieux , & de faire tout ce qu'il leur prescriroit , prirent l'épouvante , & donnèrent avis au duc que la noblesse travailloit à des représentations particulières & terribles qui attaquoient fortement son administration. Il n'en voulut rien croire , & leur répondit qu'il avoit toute confiance dans les promesses de son agent , dont l'ame n'étoit pas assez noire pour le tromper & manquer à sa parole. Enfin , M. du Dresnay lui envoya copie de ces représentations , qui ont porté le premier coup à M. le duc d'Aiguillon ; mais il étoit trop tard.

Qu'on juge maintenant de la loyauté de l'agent du duc , de la candeur de son ame : il faut finir par ce dernier trait qui caractérise notre héros : il a été le premier à porter le couteau à la gorge de son ami , de son protecteur , après en avoir frappé la province en mille occasions pour le servir.

SUPPLÉMENT.

Le prélat Bareau n'a pas été plus attaché au duc de Choiseul dans sa disgrâce ; il se seroit volontiers retourné du côté du duc d'Aiguillon s'il n'avoit connu l'ame haute & inflexible de ce digne descendant du cardinal de Richelieu. Il crut donc n'avoir d'autre parti à prendre que celui de l'hypocrisie. Il affecta aux états de 1770 d'être touché des maux de la province, des divisions qui y régnoient (*). Il prêcha la concorde & parut en donner l'exemple en ce que cette tenue, à

(*) On en peut juger par la lettre suivante. Extrait d'une lettre de St. Malo du 5 décembre 1770 . . . Je viens de parcourir la Bretagne, & j'ai trouvé une désolation universelle, une discorde générale. D'abord à Rennes, le premier président est réduit à prier un procureur de venir manger sa côtelette, s'il veut avoir quelqu'un ; personne de sa compagnie n'y va. Dans les campagnes, lorsque je me proposois de *vicarier* chez un tel gentilhomme, on me disoit : on ne va pas là, Monsieur, c'est un des quatre-vingt-trois (c'est-à-dire un des membres de la noblesse qui a signé la protestation il y a 4 ans, lors de la présidence de M. le duc de la Trémoille) Ainsi soit, disois-je, j'irai chez M. un tel, conseiller au parlement. . . Gardez-vous-en, c'est un IF. (On se rappelle cette ancienne dénomination des non démettans) Cela étant, je m'arrêterai chez un tel autre conseiller. . . point du tout . . . c'est un *habit retourné* . . . ceux-ci sont les membres du parlement attachés à M. le duc d'Aiguillon, qui, depuis sa retraite, avoient paru quitter son parti, mais pour mieux le servir, & dont on se défie toujours . . . tel est l'état de ce pays-ci . . . où l'on ne peut aller voir ses connoissances & ses anciens amis sans se compromettre, . . .

laquelle il présidoit comme évêque de Rennes, fut une de celles où l'ordre du clergé ait été le moins en opposition avec la noblesse ; c'est qu'il s'agissoit d'écraser tout-à-fait son ennemi & de l'empêcher de reparoitre à la cour, de s'immiscer même dans le ministère où la protection de la favorite d'alors l'appeloit déjà sourdement. Il concourut donc avec zèle à ce fameux mémoire des états contre le duc d'Aiguillon déjà mis *in reatu* par l'arrêt du parlement de Paris.

Le duc d'Aiguillon, vainqueur de ces obstacles, n'en ayant pas moins été fait secrétaire d'état au département des affaires étrangères, vit son parti se ranimer en Bretagne, & pour écarter à son tour l'adversaire, qu'il y redoutoit le plus, suscita à l'évêque une querelle fort désagréable. Il le fit poursuivre par son bailliage (c'est ainsi qu'on appeloit alors le parlement de Bretagne) pour violation de dépôt. C'étoit une vraie querelle d'Allemand, dont voici le sujet.

Le comte de la Garlaye, ami & affilié des jésuites, lors de la dissolution de l'ordre, avoit retiré pour 20, 000 livres de leur argenterie déposée au grand séminaire, sous l'inspection de l'évêque de Rennes, pour leur être rendue, au cas où ils seroient rétablis dans cette ville sous un délai déterminé ; sinon ce dépôt devoit être appliqué à des œuvres pies.

L'évêque de Rennes d'alors étoit M.

Desnos , depuis fait évêque de Verdun ; Son successeur , de concert avec le président de Montluc , héritier de M. de la Garlaye mort , ayant prévenu de tems fixé par le testateur , avoit fait vendre cette argenterie & appliqué les fonds à sa destination ultérieure.

L'ancien évêque de Verdun , à l'instigation du duc d'Aiguillon , est intervenu & a demandé la décharge du dépôt violé avant le tems convenu ; tout cela étoit arrangé : de là , plainte du ministère public contre le violateur ; de là , un procès en regle , & une inculpation des casuistes contre M. l'évêque dans le for intérieur , comme ayant contrevenu à leurs décisions qui ne permettent point de faire porter intérêt à un fonds aliéné. Tout cela étoit risible aux yeux des philosophes , des persifleurs & des profanes ; mais très-embarrassant pour M. de Girac. Le clergé étoit alors assemblé ; il eut recours à ses confreres qui prirent fait & cause pour lui : l'affaire fût évoquée au conseil , qui cassa l'arrêt du parlement de Rennes , & renvoya pour le fonds à celui de Bordeaux , où le procès s'est éteint faute d'alimens & par le laps du tems : mais le duc d'Aiguillon avoit rempli son objet & empêché son adversaire entaché , de siéger aux états de 1772 , qui devoient être orageux & ne le furent point , au moyen de cette précaution qui laissa toute son influence à l'ancien commandant & rendit

la cour presque maîtresse des délibérations.

Aux états de 1774, M. l'évêque de Rennes, débarrassé du duc d'Aiguillon, rentré plus que jamais dans la disgrâce & dans l'inaction, parut s'attacher sincèrement aux intérêts de la province & entrer dans l'esprit de concorde générale que préchoit M. le duc de Penthièvre qui les présidoit, il vouloit voir d'où viendrait le vent de la faveur & se ménageoit de deux côtés, en persuadant à la cour qu'ils avoient un grand crédit sur les états, & aux états qu'il avoit un grand crédit à la cour. Il ne put rester dans cet équilibre longtems : aux états de 1776, M. le maréchal duc de Duras, qui avoit succédé au duc de Penthièvre, n'avoit ni assez de génie, ni assez de fermeté pour remplacer un prince du sang & contenir les factions toujours prêtes à renaître ; la discorde éclata de nouveau. L'évêque de Rennes vit que le patriotisme n'étoit pas plus qu'auparavant la qualité la plus propre à faire fortune, il n'hésita pas à quitter un rôle inutile ; à se joindre au commandant & à devenir de nouveau l'adversaire de la noblesse & surtout du comte Desgrée qui avoit contrarié le maréchal, & passoit à la cour pour être l'ame de son ordre. De là la trame ourdie contre lui afin de l'inculper & l'empêcher de paroître aux états prochains. Voilà la clef de toute cette intrigue.

Preuves de la généalogie des Bareau.

N^o. 1. Le 15 mai 1562, Messire François de Némond, lieutenant général d'Angoulême, rendit un jugement par lequel Guillaume & Pierre Bareau, marchands bouchers de ladite ville & autres de la même profession furent condamnés de payer à Dame Catherine M.... les nomblets des pourceaux qu'ils débiteront & mettront publiquement en vente sur les bancs de ladite ville. Le jugement signé Meunier, greffier, est au greffe de ce siege.

N^o. 2. Rayer, notaire royal à Angoulême, rapporta, le 6 avril 1629, un acte par lequel Guillaume Bareau boucher reconnut avoir reçu des peres Jacobins de ladite ville la somme de cent soixante liv. pour laquelle il s'obligea de leur payer dix livres de rente. Cet acte existe encore aujourd'hui chez les Jacobins, quoique la somme principale ait été remboursée.

N^o. 3. Le 6 février 1666. Pardevant les notaires royaux, tabellions, gardes notes en Angoumois, soussignés commis pour les reconnoissances & papiers terriers du domaine du roi, notre sire & souverain seigneur à cause de son duché & château d'Angoulême, a été présent en sa personne, Philippe Gauthier, marchand, demeurant en la ville d'Angoulême, & icelui Gauthier au lieu & place de feu Guillaume Bareau, vivant marchand boucher, & icelui de Léonard Gaston, lequel de

son gré & volonté a reconnu & avoué tenir du roi notre sire &c. &c. ledit contrat passé pardevant Emeri, notaire royal, le 5 septembre 1651. Ainsi signé P. Gauthier & B. Gibaud, notaire royal & héréditaire, & Després, notaire royal & héréditaire. Signé Gibaud avec paraphe.

N°. 4. La preuve résulte d'une procédure intentée de la juridiction de la Rochefoucault par Pierre Bareau, procureur du roi à Angoulême contre M. Guitard, seigneur de Ribberoles, dont il se prétendait créancier pour fournitures de viandes par ses ancêtres à la maison de Ribberoles. Le dossier de cette procédure est aux mains de M. Guitard à Ribberoles. Le sieur Albert Perusel l'ainé, procureur & notaire à la Rochefoucault, a occupé pour M. de Ribberoles dans cette affaire.

N°. 5. Lettre de M. le marquis de la Condraye de Poitiers à M., avocat à Rennes.

« Il est question, M. d'empêcher un in-
 » trus de se servir de titres que la res-
 » semblance du nom avec celui de ma-
 » mere a paru autoriser, & qui de là pour-
 » roit prendre occasion de réclamer des
 » successions auxquelles il n'eut jamais au-
 » cun droit. Voici le fait. . . M. l'évêque
 » de Rennes actuel porte le même nom
 » que celui de ma mere; il ne l'écrit ce-
 » pendant pas de même, car celui de ma
 » mere s'écrit ainsi *Barrauds*, néanmoins
 » je fais que dans le procès qu'a eu

» ce prélat contre Mlle. de la Cheviere ;
 » sur ce qu'on parloit de sa naissance , il
 » a fourni un titre de 1400 & tant , lequel
 » fut rendu en faveur des Barrauds pour
 » les décharger des francs fiefs & autres
 » impositions dont le privilege de leur
 » naissance les exemptoit alors. Le procu-
 » reur qui occupoit pour Mlle. de la Che-
 » viere , pourra vous donner communi-
 » cation de cette piece que je voudrois
 » avoir , parce que je suis très-décidé , si
 » elle est copiée sur celle de mes enfans ,
 » à faire rétracter M. l'évêque , parce qu'au-
 » soutien il pourroit en argumenter & ve-
 » nir réclamer partie de la succession de
 » MM. Barrauds , lesquels sont éteints , &
 » ne sont plus représentés que par moi ,
 » mes freres ou mes enfans. Ce prélat avoit
 » fait demander à feue ma mere ses titres.
 » Elle ne voulut pas les communiquer ,
 » quoique dans ce moment il étoit en
 » passe de fortune : il étoit évêque , & M.
 » son frere avoit un état brillant dans le
 » monde.

» Je remets cette affaire entre vos mains ,
 » Monsieur , sûr quelle sera traitée avec dis-
 » crétion de votre part &c. &c. . .

N°. 6. Cette déclaration fut faite par
 M. de Villeneuve-Gelin si publiquement &
 si hautement dans la salle des états à la
 tenue de 1776 , qu'elle fut entendue de
 toute l'assemblée. Il étoit , lors de la pro-
 testation , lieutenant des gardes du duc
 d'Aiguillon ; il étoit fort instruit de tout

ce qui s'étoit passé à cette occasion ; il fit mûr M. de Vais de déclarer si le fait qu'il annonçoit n'étoit pas vrai. M. de Vais convint qu'il l'étoit.

N^o. 7. M. Mesnil, intendant des affaires de M. le duc de la Trémoille, a dit à Paris chez M. Ber..... auditeur des comptes de Nantes, en présence de plusieurs Bretons, que c'étoit M. l'évêque de St. Brieux Girac, qui avoit rédigé la protestation des 83 gentilshommes en 1765.

N^o. 8. M. Dupuis gentilhomme de ce même duc, a dit la même chose en présence de plusieurs gentilshommes de la province, & notamment de MM. Dufel, Desmonts, de la Mouë Dogard, & de feu M. le chevalier de la Solais.

Anecdote que l'on tient de M. du Bourg-blanc, avocat général au parlement de Bretagne.

Il y a un autre Bareau qui ne prend pas le surnom de Girac, & qui n'a aucune prétention de seigneurie. Il est attaché depuis plusieurs années en qualité de laquais au sieur Chaffa, capitaine de navire de la riviere de Nantes. Il a fait trois voyages à Rennes à la suite de son maître dans les années 1778, 1779 & 1780. Quoique ce garçon soit très-modeste, on a su de lui qu'il étoit proche parent de M. l'évêque Bareau Girac ; il prétend même être sorti de la branche aînée de la famille Bareau.

Le sieur Chassa , infiniment lié avec le receveur général des fermes unies à Rennes , M. Maublanc , étoit tous les jours chez lui : son laquais Bareau a raconté l'histoire de sa naissance & de sa famille à plusieurs personnes de cette ville.

M. du Bourg-blanc , premier avocat général du parlement , en ayant entendu parler , & voulant la vérifier par lui-même , alla demander à dîner au sieur Maublanc. Celui-ci étoit allé avec son ami Chassa passer le jour à la campagne chez madame Hevin à Ser... à demi-lieue de Rennes. Le Magistrat , certain de trouver un bon dîner , & de s'assurer d'un fait qui étoit la matière de toutes les conversations , trouva le chemin très-court. Il vérifia qu'on ne lui en avoit point imposé. Le laquais Bareau lui raconta naïvement son histoire & la filiation. M. du Bourg-blanc le prit en amitié , lui adressa très-souvent la parole pendant le repas , & l'appela constamment *le cousin Girac* ; il ne voulut être servi que par lui. Bareau se prêtoit de très-bonne grace à la plaisanterie. Depuis ce tems-là le magistrat caustique a raconté le fait sur les places & dans les cercles , & s'est toujours fort égayé aux dépens du prélat & de son cousin *Bareau*.



L E T T R E I I I .

Sur la ville de Brest. Description de ce port. Armemens qui s'y font; caractère des généraux & autres officiers les plus distingués qui doivent commander les vaisseaux qu'on équipe.

BR E S T, Milord, est une ville semblable à toutes les cités anciennes de province que je parcours, laide, mal-bâtie & très-sale. C'est un cloaque, & par sa position l'égoût des autres : aussi l'appelle-t-on trivialement *le pot de chambre de la Bretagne*. Il y pleut durant les trois quarts de l'année; mais, malgré cette humidité habituelle, le séjour n'en est point mal-sain; peut-être que la température de l'air toujours assez égale contribue à sa salubrité, car il y a rarement de grands froids & de grands chauds. Quelle qu'en soit la cause, cette qualité est bien essentielle dans un lieu où il doit se trouver en certain tems par sa destination beaucoup d'hommes entassés, ce qui, sans cela produiroit des épidémies fréquentes.

Cette ville, malgré la difformité de sa construction, ne me déplairoit pas. J'observe dans son site quelque chose de pittoresque, propre à frapper les connoisseurs. Il y regne des hauts & des bas qui empêchent les carosses de rouler dans beaucoup de

parties & en diversifient singulièrement l'aspect : plusieurs rues sont en escalier. Il y a une vaste place qu'on appelle *le champ de bataille*, planté d'arbres au tour, qui sert de promenade aux dames dans l'intérieur de la ville, & d'emplacement pour assembler les troupes, leur faire faire des évolutions & des manœuvres. Elle est aussi très-propre aux fêtes publiques. On se souvient encore de celles qu'y occasionna M. le duc de Chartres (1) Un château fort

(1) M. le duc de Chartres avant d'entrer dans la marine avoir des vues depuis longtems sur ce corps. Il cherchoit à s'en concilier les officiers, & voici le journal de son séjour à Brest en 1772. Extrait d'une lettre de Brest du 13 mai. . . Le duc de Chartres est arrivé ici le 5 de ce mois pour voir l'escadre d'évolution & en est parti le 11 dudit à quatre heures du soir, après avoir dîné à bord du *Fier* de 50 canons, commande par M. Duchaffaut ; il y a eu trois fêtes sur les vaisseaux de l'escadre. On lui a donné toutes les fois des salves de coups de canon, tant par terre que par mer, telles qu'on en a fait pour son entrée qui étoit très-brillante.

Toutes les troupes de terre & de mer, ainsi que la bourgeoisie, étoient sous les armes ; celles de terre bordoient les côtes de la grande rue ; celles de la marine, étoient en dedans du port avec tous les officiers des divers corps de la marine en grand uniforme qui éblouissoient par leur large dorure que les rayons du soleil faisoient éclater ; en un mot S. A. a reçu tous les honneurs possibles & a répandu beaucoup d'argent tant à l'escadre, qu'aux ouvriers, forçats, &c.

Le régiment de Guyenne a donné un bal à la salle des spectacles, avec un souper des plus élégans.

Le corps de la marine lui en a donné un autre au même endroit avec un grand souper presque général pour tous les corps & dames qui en étoient priés.

Le champ de bataille étoit illuminé : on y avoit dressé deux échaffauts où étoient des viandes & vins.

qui domine la rade , donne à Brest de ce côté un air majestueux bien différent de celui qu'il présente ailleurs. Enfin , quand , au sortir de ce vilain trou , on découvre le port & l'arsenal , qu'elle surprise ! quel spectacle imposant ! quelle grandeur ! quelle magnificence !

Je ne vous parlerai pas de la société que j'ai fréquentée & qui n'étoit pas mon

pour le peuple , avec des instrumens analogues au pays.

Le prince , après le repas , prit des dames par la main , fut voir le champ de bataille & ce spectacle populaire ; il excitoit tout le monde à se réjouir & à danser.

La veille il y avoit fait une partie de barres avec les officiers de la marine , qui ont été vivement touchés de cet honneur.

Il a navigué en rade sur une frégate commandée par M. de Rochechouart , capitaine de vaisseau , sur laquelle on a fait un simulacre de combat contre une autre frégate du même rang : il est allé ensuite à bord du vaisseau commandant où l'on en a fait autant à l'ancre. De-là il s'est transporté à bord de M. de Ereugnon pour y commencer le bal.

Le prince a paru satisfait de la joie que sa présence a inspirée , & il a fait espérer qu'il pourroit revenir.

Il faut ajouter que ce prince ayant agréé d'aller à la comédie de la marine , on avoit préparé pour lui un fauteuil dans le parquet , honneur qu'il n'a jamais voulu recevoir , qu'il s'est mis dans une loge où étoient des femmes & est constamment resté sur le derrière. On n'a pas manqué de comparer cette conduite avec celle du duc de Praslin , qui , dans pareille circonstance , avoit eu l'imprudence d'accepter le fauteuil & de s'élever ainsi au dessus de toute la noblesse qui l'entouroit , & dont la plus grande partie valoit mieux que lui. On croit que le prince , instruit de l'ombrage que la cour prenoit de tant de marques d'attachement pour son altesse , a abrégé son voyage pour dissiper les inquiétudes du ministère.

principal objet ; j'étois durant tout le jour occupé à visiter le port , l'arsenal , les vaisseaux , la rade , les batteries , & le soir je me retirois de bonne heure pour me rendre compte à moi-même de ce que j'avois vu , entendu , appris , & le faire avec toutes les précautions nécessaires afin d'éviter le sort de mon compatriote dont je vous parlois dernièrement. En général , il y a bonne compagnie , & elle doit l'être , composée comme elle l'est de gens de distinction , ou tout au moins de gens honnêtes & bien nés. Si cependant les officiers du département n'étoient que des nationaux , elle pourroit devenir grossière & crapuleuse par leur vice naturel d'aimer excessivement à boire ; mais le mélange des officiers des autres départemens , s'il ne les corrige pas tout-à-fait de ce défaut , le tempère & en arrête les effets dangereux.

Quant aux femmes , il m'est encore moins permis de vous en rendre un compte bien étendu. Elles ne m'ont pas paru d'un beau sang ; je les soupçonne même mal-propres ; mais , sans être jolies , elles ont quelque chose d'engageant qui plaît & retient ; elles passent pour être assez disposées à la galanterie , moins par libertinage que dans l'espoir de parvenir à leur but , qui est communément , étant sans fortune , de faire un bon mariage , & elles réussissent presque toujours.

Au reste , Milord , le fond de la société

de cette ville , ne se reconnoît presque plus aujourd'hui , étouffé en quelque sorte sous une société différente qui s'accroît & se diversifie chaque jour par une foule de nouveaux venus qu'y appelle leur état ou leur curiosité. Ce sont des grands seigneurs , des militaires , des financiers , des commerçans , des gens de robe , des gens de cour , des Parisiens , des provinciaux , des étrangers , des femmes de qualité , des bourgeoises , des courtisannes , des filles. Il y a de tout , & j'étois fort aise de ce concours : à sa faveur il m'a été facile de m'y glisser & d'être moins observé. Ce n'est pas que je n'eusse pris mes précautions afin de n'être pas suspect de pouvoir sans aucune affectation remplir mes vues. Je suis arrivé à Brest avec un ancien commissaire général de la marine , sa femme & une dame de ses amies. Ce commissaire général étoit frere du prédécesseur (1) de l'intendant actuel , & avoit eu un autre frere capitaine de vaisseau , ce qui , en le mettant dans une sorte d'équilibre entre les deux corps , l'empêchoit d'être trop partial & lui avoit conservé des amis & des relations dans l'un & dans l'autre. Je m'écois , en outre , muni de lettres de recommandation pour le major de la marine , dont le frere , président à la cour des aides de Paris , est de ma connoissance. Entre plusieurs officiers du département

(1) M. de Ruïs Embire.

auprès desquels j'aurois pu avoir accès, j'avois encore préféré celui-ci, comme intrus dans le corps (1), & conséquemment comme dégagé des préjugés trop communs au plus grand nombre. M. de Fautras, c'est le nom de l'officier, avoit été autrefois lié avec M. de Mondion, mon compagnon de voyage, en sorte que celui-ci ne fit pas difficulté de me mener chez le premier, qui voulut nous donner à dîner, mais avant nous présenta chez le commandant & l'intendant, & après ces visites d'usage, nous conduisit dans le port. Les Dames occupées à leur toilette pendant cette course, ne nous détournant pas, il se passa entre nous trois une conversation fort intéressante sur la matiere, dont je vais vous rendre non les propres paroles; mais l'esprit & les faits qui me sont bien restés dans la mémoire. Pour que vous y preniez plus de goût, & vous faire mieux sentir certaines phrases, il est bon de vous prévenir avant du caractère de mes interlocuteurs, tous deux hommes d'esprit;

(1) M. de Fautras n'a jamais été garde de la marine, ni enseigne, & est entré d'emblée lieutenant de vaisseau en 1759, sans promotion. Seul, comme major d'artillerie, partie qu'on vouloit perfectionner plus particulièrement dans la marine, en y formant trois brigades d'artillerie; ce qui fut exécuté ensuite par une ordonnance du roi du 5 novembre 1761: par une nouvelle composition du 25 février 1765, on les réduisit à deux, en supprimant celle de Rochefort, où il ne devoit rester qu'une compagnie; ce qui a encore été changé depuis plusieurs fois jusqu'à la grande ordonnance de la marine de M. de Sartines.

mais le commissaire général retiré n'a jamais bien su son métier dans les détails. Il est emphatique, calembouriste, obscur & très-caustique. L'autre, appliqué à tout ce qu'il fait, a percé par son mérite ; il est strict, sévère, quoiqu'entendant la raillerie, & même d'une gaité assez franche.

DIALOGUE PREMIER.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL, à l'entrée
de l'arsenal me montrant
la porte petite & mesquine
& se tournant vers moi.

Vous voyez, que celui qui a construit ce port, connoissoit son Horace & les règles qu'il prescrit au poëte épique : *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem...*

L'ANGLAIS.

Oh ! Il n'en est pas de l'architecture comme d'un poëme ; les principes en diffèrent en cela. Sans doute, il seroit fol de conduire à une chaumière par un portique immense ; mais un superbe palais doit s'annoncer par un péristyle proportionné à sa grandeur.

LE MAJOR.

Si M. le commissaire y eût réfléchi, il nous eût épargné ce persiflage. Il auroit dû savoir que l'entrée d'un arsenal n'est pas comme celle d'une basilique, ne pouvant être trop large pour suffire à la foule des

fideles empresseés d'y pénétrer : ici au contraire où tous les allans & venans, soit curieux, soit ouvriers, doivent être inspectés par les Suisses, on ne sauroit trop faciliter cette revue en rétrécissant le canal.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

M. le major, vous savez le proverbe d'un sens exquis, quoique trivial *qu'on peut dire une messe basse dans une grande église*. Eh bien ! faites une porte vaste pour la beauté du coup d'œil, & n'y laissez entr'ouverte qu'une petite porte à l'usage ordinaire. Il me semble qu'on pourroit ainsi arranger les convenances de l'art avec la nécessité du service.

LE MAJOR.

Vous avez raison, je me rends.

L'ANGLAIS, après être entré.

A ce petit défaut près, voilà un arsenal magnifique : nous n'avons rien de pareil en Angleterre (*); mais il me semble que ce port n'étoit pas aussi vaste autrefois ; je crois avoir lu dans les papiers publics qu'il a été beaucoup agrandi depuis quelques années.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Point, le port de Brest, depuis Louis

(*) Il y a six vastes chantiers en Angleterre pour la construction, radoub, carène des vaisseaux de la marine royale, qui sont *hatham, Deptford, Woolwich, Sheerff, Portsmouth, Plymouth* (Note des éditeurs.)

XV qui le perfectionna, a toujours été le plus formidable de France.

LE MAJOR.

M. le général, Milord a raison. Si vous savez mieux que lui ce qui s'est passé, il y a un siècle, il sait mieux que vous ce qui s'est passé récemment : c'est que vous étiez alors à Paris à courir dans les corridors de l'opéra ou à voir des filles. Dès le mois de mars 1765 on avoit commencé les alignemens pour la prolongation du port & les fortifications qui devoient le couvrir.

L'ANGLAIS.

Cela a dû coûter bien de l'argent.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Peut-être de quatre à cinq millions.

LE MAJOR.

Le devis étoit passé à trois millions & l'on n'ignore pas ce que c'est qu'un devis en France... mais faut-il, Monsieur l'officier d'administration, que je vous apprenne cela moi ? C'étoit encore de votre besogne. C'est Monsieur de Clugny qui a présidé aux travaux, & vous savez que c'étoit un maître homme pour travailler en finances. Les ouvrages ont peut-être coûté le double, encore y avoit-il vingt bataillons destinés à cette corvée.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Oh ! vous ferez les honneurs de ce magistrat tant que vous voudrez, je n'en pren-

drai pas la défense. Premièrement , il est mort ; en second lieu , c'étoit un intrus parmi nous , un conseiller au parlement de Dijon qu'on avoit jugé à propos d'envoyer dans les colonies , & qui non content d'avoir enlevé à l'administration une intendance au-delà des mers , étoit venu encore lui en ravir une dans les ports où il ne connoissoit rien ; enfin , sa réputation étoit établie , & pendant le peu de tems de son ministère on a eu un échantillon de son savoir-faire.

L' A N G L O I S.

Messieurs , ne perdons pas de vue notre objet : j'ai sous mes yeux ici des bassins dont je connois l'usage pour la construction , le radoub ou la carène des vaisseaux.

L E M A J O R.

Oui , il y en a quatre comme cela.

L' A N G L O I S.

Quel est ce bâtiment sur la gauche ?

L E C O M M I S S A I R E G É N É R A L.

C'est l'Intendance d'où nous sortons.

L E M A J O R.

Vous voyez que ces Messieurs ne s'oublient pas. Il est difficile d'être mieux situé ; il ne peut rien entrer de la rade dans le

le canal, au sortir au canal pour aller en rade, il ne se peut rien passer même dans l'arsenal, que l'intendant, quand il le voudra, ne voie de ses fenêtres.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Ne renouvez pas un souvenir trop douloureux : que sert de parler de notre antique gloire, si aujourd'hui un intendant n'ose mettre le pied dans l'arsenal sans craindre de se compromettre (1) !

L'ANGLAIS.

Voilà un autre bâtiment sur la droite qui a l'air d'une maison particulière assez belle.

LE MAJOR.

Vraiment je le crois bien ; ces Messieurs l'ont fait construire comme pour eux, c'est le contrôle. Il y loge un officier d'administration qui a cette partie & qui est bien à même de l'exercer par sa position. Du reste, beau & vaste logement,

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 6 septembre 1772... M. de Ruis avant témoigné au comte d'Estaing, nouveau commandant arrivé ici, comment il étoit mal vu des officiers, au point de n'oser se montrer dans le port de peur d'en être insulté, le général a donné dans tous les détails les ordres les plus précis de respecter cet homme du roi, comme lui-même... Vous sentez combien cet ordre, même bien exécuté, ce qui n'arrivera pas, est humiliant...

Tel est le fragment d'une lettre écrite dans le tems ; qu'avoit conservé M. de Mondion, & qu'il me fit lire dans un entretien particulier.

outes fortes de commodités : entrons-y ; vous verrez que M. le contrôleur n'est pas mal colloqué non plus.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Ce qu'on voit de mieux, M. le major, c'est que vous en parlez par envie ; il est bien étonnant que dans notre misère, nous puissions exciter toujours en vous ce sentiment.

LE MAJOR.

Ma foi, c'est que votre misère conserve encore les débris d'une grande opulence... mais nous voilà parvenus à l'hôtel de M. le contrôleur : jugez, Milord, si je vous en ai imposé ? Ce logement pour la province est bien honnête, on pourroit dire même magnifique....

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Envie, envie que tout cela... Cet édifice qui n'est au fond que simple & solide ne leur offusqueroit pas tant les yeux, si, comme Messieurs les militaires le desiroient, on eût réuni le contrôle à la majorité...

LE MAJOR.

Auroit-ce été si mal ? Ne suis-je pas déjà contrôleur-né ? En Angleterre n'est-ce pas un capitaine de vaisseau qui est contrôleur de l'amirauté ? (*)

(*) Cet officier, qui est le second de l'amirauté sous le grand amiral, a pour fonctions de suivre &

L' A N G L O I S.

Oui : Monsieur a raison.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

En Angleterre c'est un autre régime : vous n'avez à proprement parler qu'un corps de marine ; vos officiers militaires sont d'ailleurs très-parfaitement instruits de toutes les parties de l'administration : à peine les nôtres savent-ils lire & écrire, savent-ils signer leur nom ? A commencer par M. le prince de Listenois, un de nos vice-amiraux, allez lui demander ce que c'est que l'arcasse (†) d'un vaisseau.

LE MAJOR.

Eh bien ! c'est l'inconvénient auquel a voulu remédier la nouvelle ordonnance. A force de nous faire rouler dans l'arsenal, on a cru que nous acqueririons les connoissances qui nous manquoient.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Mais n'avez-vous pas toujours été à portée de les acquérir ? Le port vous a-t-il jamais été fermé ? Les gardes-marines

surveiller le payement de tous les appointemens, gages, salaires, de connoître le prix de toutes les marchandises & munitions nécessaires pour l'équipement & avitaillement d'un vaisseau, d'examiner & recevoir tous les comptes du trésorier, des vivriers, fournisseurs & gardes-magasins. (*Note des éditeurs.*)

(†) C'est en termes plus connus la poupe, ou l'arrière d'un vaisseau, (*Note des éditeurs.*)

n'avoient-ils pas des maîtres de toute espèce , de construction , de manœuvre , de pilotage ? A la mer ces maîtres n'étoient-ils pas encore plus spécialement à vos ordres ? ne vous étoit-il pas facile de former vos jeunes gens à leur métier , de leur faire connoître non - seulement par la théorie , mais encore mieux par la pratique toutes les plus petites parties d'un vaisseau depuis la carlingue (*) jusqu'à la girouette ? A terre se faisoit-il aucun mouvement sans votre concours , aucun achat de marchandises que le commandant n'eût nommé des officiers pour y assister , les examiner & lui en rendre compte ? Ce ne sont donc pas les occasions qui vous manquoient , & il faut chercher une autre cause première de votre ignorance. Je la trouve dans la constitution & le génie de votre corps. En effet , que faut-il pour être reçu garde de la marine ? Un certificat de noblesse & quelque protection ? Ensuite , comme on passe au grade d'enseigne à tour de rôle , on s'empresse de prendre date... on élude les réglemens ; on trompe sur l'âge de l'enfant (1) ; & , sous prétexte qu'il doit tout ap-

(*) C'est la contrequille : c'est la plus longue & la plus grosse pièce de bois qui soit employée dans le fond de cale d'un vaisseau : elle est destinée à en lier tout le bas avec la quille. (*Note des éditeurs.*)

(1) Suivant le règlement ancien , on ne pouvoit pas être reçu garde de la marine avant seize ans accomplis : mais on présentait l'extrait baptismal d'un frère aîné , ou l'on en fabriquoit un faux &c.

prendre quand il sera dans un département, on ne s'occupe en rien de son éducation jusqu'à cette époque. Il y arrive donc avec un goût de fainéantise & de dissipation trop contraire à celui de l'étude pour le contracter de lui-même. Aux écoles, les gardes-marines sont commandés essentiellement & toujours par des officiers du même corps, dont les plus immédiats, les plus habituels ont été leurs camarades ou même le sont encore. De là, sauf quelques personnages naturellement durs & revêches plus par caractère que par devoir, il s'établit entre les chefs & les élèves une intimité, une familiarité dangereuse, une condescendance de la part des premiers qui énerve toute la discipline de l'institution. En outre, aucune émulation entre les autres, qui aiguillonne au moins leur amour-propre & les excite à se distinguer. Dans l'artillerie, dans le génie, il y a des examens à subir devant des étrangers qui obligent les aspirans à faire nécessairement des efforts; les grades sont les récompenses du savoir, & ne s'acquierent qu'après une lutte longue & pénible entre les concurrens. Chez vous, quand l'époque est venue, & que la promotion se fait, on se couche gar-

Par une autre ordonnance du 14 septembre 1764, rendue sous Monsieur de Choiseul, qui fixe le nombre des gardes-marines à 80 pour chacune des trois compagnies; ils peuvent être reçus dès l'âge de quatorze ans.

de-marine & l'on s'éveille le lendemain enseigne , & tout aussi ignorant que la veille.

LE MAJOR.

Moi qui ai passé par l'artillerie , je ne puis nier qu'il n'y ait du vrai & beaucoup dans ce que vous venez de dire ; que les écoles des gardes-marines , quoique pourvues d'excellens maîtres , dans les divers genres , n'eussent besoin d'objets propres à servir de véhicules à leurs instructions ; ne manquent de prix , de récompenses , de ce point d'honneur qui produit une rivalité louable , fait germer , se développer les talens , & quelquefois enfanter des prodiges. Vraisemblablement le projet des élèves aspirans pour la marine , que M. de Boynes vouloit établir au Havre , auroit remédié à tout cela.

LE COMMISSAIRE GENERAL.

Oh ! il auroit remédié à bien d'autres choses , s'il en avoit eu le temps ; car ce ministre qu'on a si fort décrié , & qui a fait tant de sottises , parce qu'il avoit eu de mauvais conseillers , n'étoit pas dépourvu de génie ; on l'avoit fait revenir sur beaucoup de choses mal vues ; il avoit de bonnes intentions & étoit décidé à les exécuter. Mais cette digression nous meneroit trop loin en ce moment : hâtons-nous de parcourir le port pendant le loisir qui nous reste , & de donner à Milord les développemens qui peuvent lui rendre

cette visite plus instructive & plus agréable. Expliquons - lui , avant d'en sortir , ce que c'est que le contrôle où nous sommes. C'est à proprement parler , le greffe de la marine , où s'enregistrent les ordonnances générales & particulières , les ordres du roi , les décisions ministérielles , les jugemens des conseils de construction , de guerre & autres ; les promotions , les provisions , commissions , brevets des officiers des différens corps & officiers mariniens entretenus , les pensions , dons , gratifications ; les devis , les adjudications , marchés , ventes ; les recettes & dépenses de marchandises ; les comptes du trésorier , les revues ; en un mot , tous les actes quelconques auxquels le contrôleur est obligé d'assister par lui ou par ses préposés , tous ceux en vertu desquels il y a quelque chose à faire , qui doivent servir d'exemple , ou dont la mémoire est à conserver.

LE MAJOR.

Vous croiriez , Milord , que cet homme a beaucoup à faire.

LE COMMISSAIRE GENERAL.

Vraiment cette place , autrefois la plus belle du port à certains égards , grace à la nouvelle ordonnance , est devenue presque nulle. En effet , le contrôleur jusqu'à lors étoit le contradicteur-né de tous les projets , de tous les travaux. Supérieur en cela à l'intendant & même au commandant , il n'avoit d'ordres à recevoir de

personne & pouvoit tout arrêter, lorsqu'il le croyoit contraire aux intérêts de S. M., non par une opposition réelle, mais par une résistance passive, jusqu'à ce que le ministre lui eût ordonné de passer outre. Aujourd'hui que cette espece de procureur général, que cet homme du roi, le censeur de tous les ordres de la marine, seroit plus nécessaire qu'auparavant dans le bouleversement général où sont les choses; aujourd'hui que les consommations & les dépenses montées à l'excès donnent lieu à plus de gaspillages, plus de déprédations que jamais, on le réduit au rôle de simple greffier (*), qui n'étoit que la moindre de ses fonctions.

LE MAJOR.

Je ne vois point cela, je ne vois qu'une différence qui vous choque; c'est que le contrôleur ne doit plus être tiré de votre corps, & en cela rien de si judicieux par la définition même que vous m'en fournissez; puisque vous en faites le contradicteur de l'intendant, le critique de toutes les opérations du port où présidoient ses camarades.

(*) Cela est relatif principalement, sans doute, à la qualité de *secrétaire du conseil de marine*, qu'a le contrôleur, suivant la nouvelle ordonnance. Il y assiste en effet par séance; mais pour en écrire les délibérations seulement & sans avoir de voix que comme un commerçant, lorsqu'il s'agit de marché & d'adjudication. (*Note des éditeurs.*)

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Votre objection est spécieuse, mais elle n'est que cela. Premièrement, il n'y a point de collusion où il y a rivalité; & le contrôleur, qui prétendoit aussi devenir ordonnateur, avoit plutôt intérêt de culbuter son chef en le contrariant, en dévoilant ses torts, que de le maintenir en palliant ses inepties ou en partageant ses malversations. A l'égard des autres commissaires, l'accord devenoit non moins difficile par cette surveillance d'un intendant dont l'amour-propre piqué est le stimulant le plus actif pour découvrir la fraude. Secondement l'épée, se trouvant en tiers dans toutes les opérations, auroit gêné l'un & l'autre, & les forçoit à une circonspection qui ne pouvoit tourner qu'au bien du service. Aujourd'hui, au contraire, un contrôleur est un homme d'autant plus nul que, n'ayant point passé par les grades (1), il ne fait rien & ne peut critiquer ce qu'il ne connoît pas. Dans cet état d'ignorance & comme tombé des nues dans un port, il se trouve pressé de deux corps ennemis, entre lesquels il faut prendre parti pour ou contre : l'un sans crédit, sans consistance & dans la disgrâce, ne peut lui servir d'appui; l'autre

(1) Mot vuide de sens aujourd'hui; puisqu'il n'y a plus de grades, point d'élèves, de sous-commissaires. On devient commissaire de la marine d'emblée.

florissant le gourmande, l'intimide ; il se range nécessairement du côté du plus fort, & voilà quels sont vos contrôleurs actuels, c'est-à-dire les très-humbles serviteurs de l'épée.

LE MAJOR.

Vous montrez de l'humeur, Monsieur le commissaire : pour la faire passer, allons au magasin général, vous ne verrez point là de visages qui vous déplaisent ; tout vous y est encore soumis.

*L'ANGLAIS après avoir fait un tour
dans les différentes par-
ties du magasin général.*

C'est très-beau, j'admire cet ordre. Du reste, je ne vous demande pas d'explication ; le mot annonce assez que c'est ici qu'on vient se pourvoir de tout ce qui est nécessaire aux travaux & armemens.

LE MAJOR.

Outre ce magasin, le chef-lieu, mais qui ne peut comprendre l'immensité de matériaux, de munitions, de marchandises nécessaires dans un arsenal, il en est nombre d'autres qui y ressortissent ; car, à commencer par la coque de vaisseau, tout ce qui entre dans sa construction, équipement, armement, est à la charge de cet officier d'administration. Avant de parcourir les principaux ateliers de ce côté-ci, comme la corderie, la tonnellerie, passons de l'autre côté de l'eau, suivons

le quai de Recouvrance (1) & nous reviendrons par le fond du port.

L'ANGLAIS, *en s'embarquant dans un canot.*

Voilà un inconvénient : votre port se trouve partagé en deux, sans aucune communication que par eau.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Vraiment c'est du temps qu'on perd continuellement & de la dépense, car tous ces canots sont armés d'hommes : chaque officier employé dans le port veut avoir le sien ; il lui faut au moins deux canotiers, & ils ne font guère autre chose. Souvent ces canotiers sont transformés en porteurs de chaise (2) de Monsieur ou de Madame, ou en laquais, en cuisinier, &c.

LE MAJOR.

C'est-à-dire que cet abus arrivoit autrefois, lorsque le port & les canots étoient à votre disposition ; mais aujourd'hui qu'ils sont sous la direction de l'épée, nous ne sommes point gens à faire de ces vilenies.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Pourquoi donc riez-vous, Monsieur le major, en disant cela ? Quant à moi,

(1) Un des fauxbourgs de Brest qu'on appelle ainsi.

(2) Au défaut de carrosses, les chaises à porteurs sont fort usitées à Brest.

comme votre corps , malgré notre inspection , en faisoit beaucoup de mon tems , que j'en pourrois citer mille de ma connoissance , je ne crois pas que vous soyez devenus meilleurs , aujourdhui que vous avez les coudées franches , ou plutôt j'imagine fort que le mal n'est qu'empiré.

L' A N G L O I S , *au milieu du canal.*

Messieurs , le beau-coup d'œil ! je crois qu'il tiendrait bien cent vaisseaux de ligne amarrés dans ce canal

L E M A J O R .

Au moins ; il n'étoit pas autrefois si long , & on l'a bien creusé de quoi contenir de quarante à cinquante vaisseaux de plus que durant la guerre de 1756.

L' A N G L O I S .

A son pavillon carré blanc au grand mât ne reconnois - je pas le vaisseau de garde amiral , au centre du port ?

L E M A J O R .

Oui , vous savez sa destination qui est de servir de principal corps de garde pour tous les postes du port pendant le jour & la nuit ; de conserver en dépôt les clefs de la chaîne du port qui doit être fermé à certaine heure ; de donner le signal des travaux & de la retraite par un coup de canon soir & matin ; d'être la prison des officiers de la marine qui auront mérité ce

châtiment ou sont dans le cas de passer au conseil de guerre, ainsi que des autres coupables trouvés en délit dans l'arsenal & dont on veut s'assurer. Cette garde est si importante, que le commandement en est toujours confié à un capitaine de vaisseau ; elle se renouvelle chaque jour, & chacun y monte à tour de rôle, sauf quelques exceptions particulières. Outre cette citadelle flottante qui est ordinairement un vieux vaisseau hors de service, il y a deux autres bâtimens de la même espèce, mais de moindre force, qui servent d'avant-garde & d'arrière-garde. L'objet du premier est de faire raisonner tous les vaisseaux & bâtimens qui veulent entrer dans le port ou en sortir, afin d'en rendre compte & de remplir les formalités nécessaires à cet égard : quant au second, il doit veiller dans sa partie, avertir de ce qui s'y passe & prévenir les surprises dont les circonstances rendroient le port susceptible.

L'ANGLAIS.

Ah ! je vois la chaîne dont vous me parliez : elle est défendue, ce me semble, par des batteries de canons.

LE MAJOR.

Oui le maître canonier, ou canonier royal entretenu (1), en doit faire tous les

(1) C'est-à-dire n'allant plus à la mer, attaché au port & jouissant d'une solde fixe & annuelle. Il y en a plusieurs autres entretenus, dont il est le chef ; mais

matins la visite pour les tenir chargés & prêts à tirer.

Les Cales (*), que vous voyez à l'entrée du port, servent à la communication des habitans de Brest & de Recouvrance, ainsi que du port marchand pour la décharge des navires & bâtimens particuliers.

L'ANGLAIS.

N'apperçois-je pas du même côté une espee de grue énorme ?

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Oh ! l'on en voit plus d'une ici !

LE MAJOR.

Mauvais quolibétier ! Ce qui vous frappe, Milord, c'est la machine à mâter : vous devez connoître cela.

L'ANGLAIS.

Parfaitement.

LE MAJOR.

Mais nous abordons : mettons pied à terre.

L'ANGLAIS.

Je reconnois les magasins des vivres qui se distinguent par différens sens. Ils me sem-

celui-ci est essentiellement appelé à l'examen & réception de tous les ustenciles nécessaires pour le service du canon.

(*) Lieu fait en talus, où l'on monte, & d'où l'on descend sans marches. (Note des éditeurs).

(III)

blent en grand mouvement, je vois beaucoup de boulangers qui vont & viennent.

LE MAJOR.

Je le crois bien : il y a ordre de faire une grande provision de biscuits ; il y a actuellement vingt fours qui vont.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Cela ne vous promet pas poire molle ;
Messieurs les Anglois.

L'ANGLAIS.

C'est pourquoi je profite du moment.

LE MAJOR.

Ce vieux goguenard est toujours le même.

L'ANGLAIS.

J'apperçois un groupe d'officiers qui débarquent de notre côté.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

A leur pietre mine, l'on voit aisément que ce sont des officiers de port.

LE MAJOR.

Oui : c'est le capitaine, plusieurs lieutenants & enseignes de port, qui vraisemblablement viennent de faire la visite de deux nouvelles frégates (1) lancées à l'eau cette

(1) L'*Andromaque* & la *Fortunée* de 32 canons chacune.

année , & qu'il est question d'armer incessamment.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Ce mot , Milord , vous indique quelles sont leurs fonctions : en voici les détails plus particuliers.

Les officiers de port sont chargés , sous leur chef , des vaisseaux , frégates & autre bâtiment du port quelconques depuis le commencement de leur construction jusqu'à ce qu'ils entrent en armement & depuis leur désarmement jusqu'à ce qu'ils réarment de nouveau.

Le capitaine de port assiste à tous les conseils qui se tiennent pour les constructions & radoub ; il en signe les délibérations & devis & a inspection sur leur exécution ; il est présent à la réception des matieres , marchandises & munitions , & donne son avis sur leurs bonnes ou mauvaises qualités.

Le vaisseau lancé à l'eau ou mis à flot (*), est à l'instant muni de gardiens (1),

(*) Il y a deux sortes de constructions dans les ports de France , ou sur les cales seches d'où l'on lance à l'eau le vaisseau , quand il y peut être mis , ou dans des bassins garnis de portes qu'on ouvre à marée montante , & d'où il sort entraîné par cette même marée. On conçoit que cette maniere de mettre à la mer est infiniment plus douce que l'autre , dont le moindre inconvénient est toujours de donner une secousse violente au bâtiment , qui en outre talonne quelquefois , c'est-à-dire , porte de l'arrière de sa quille sur quelque corps solide qui l'endommage & oblige à des réparations. (*Note des éditeurs.*)

(1) C'est-à-dire des officiers mariniens & matelots

que le capitaine de port applique à sa garde & conservation , & dont il a le commandement ; il marque son lieu & place dans le port ; il a soin de son amarrage ; il en fait visiter & manier souvent les cables ; en un mot , il veille par lui-même & ses subalternes à ce qu'il ne lui arrive aucun accident.

Le vaisseau armé , le capitaine de port , suivant les ordres qu'il en reçoit du commandant ou directeur du port (1) , conduit lui-même en rade ceux du premier & second rang (2) , & il ne peut les quitter qu'ils ne soient mouillés & amarrés , à peine d'en répondre ; il en est de même lorsqu'il s'agit de les faire rentrer dans le port.

LE MAJOR.

Je vous laisse aller , mon général , comme si vous parliez d'or ; vous vous fourvoyez pourtant étrangement : tout cela étoit vrai autrefois , *fuit Illion ingens* ; mais l'étendue des fonctions du capitaine de port est bien restreinte à présent.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Il est possible que je me trompe car je

entretenus pour le service & garde des vaisseaux désarmés , qui y restent nuit & jour & se relevent en certaine proportion suivant le rang du vaisseau. C'étoit autrefois l'intendant qui les nommoit,

(1) C'est un officier de nouvelle création. Voy. la lettre soixante sur la nouvelle ordonnance de la marine.

(2) Le lieutenant de port conduit en rade les vaisseaux du troisième & du quatrième rang , & l'enseigne ceux du cinquième & tous les autres.

ne lis guere la nouvelle ordonnance. Ce que je fais seulement , c'est que tout va bien mal aujourd'hui.

LE MAJOR.

Pour en venir au capitaine de port qui est encore un espee de chef dans les petits ports de roi , dans les ports marchands , aux colonies , où il n'y a pas de corps de marine , il n'est plus ici qu'un sous-directeur : il a au dessus de lui un capitaine de vaisseau , directeur , lui-même soumis au directeur général , lequel représente le commandant dont il prend les ordres , & c'est ce dernier qui a sous sa charge , les vaisseaux & autres bâtimens & machines à leur usage.

Quant au conseil de marine , le capitaine de port n'y a plus de voix & d'entrée qu'autant qu'il y est appelé.

L'ANGLAIS.

Tout ce que vous voudrez ; mais ces Messieurs sont une nature d'officiers que nous ne connoissons pas en Angleterre ; nous n'avons garde de multiplier les êtres comme vous. Au surplus , votre population vous met à portée de diviser & subdiviser ainsi à l'infini les fonctions : cela y met plus d'ordre.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Où plus de désordre ; car souvent ces fonctions se croisent ; l'amour propre s'en mêle , l'on ne veut pas céder , ou l'on veut même empiéter.

LE MAJOR , *montrant les noms de chaque vaisseau inscrit sur chaque magasin particulier.*

Milord , avez-vous ainsi un magasin pour chaque vaisseau ?

L' A N G L O I S.

Oh ! cela est à merveille ; mais n'ai-je pas oui - parler , il y a quelques années , d'un projet plus singulier , par lequel chaque vaisseau devoit avoir son lit & au retour de la mer y rentrer , comme une carrosse dans sa remise ?

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Oui , c'est une idée de mon frere l'intendant.

LE MAJOR.

Qui lui avoit été suggérée par le constructeur Groignard.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

C'est-à-dire , arrangée , calculée , si vous voulez , par cet homme de l'art ; mais il y avoit longtems que mon frere la rouloit dans sa tête , qu'il avoit même fait un essai de ce genre à Rochefort.

LE MAJOR.

Au reste , c'est très-possible : cette folie étoit digne de lui ; car votre frere , le plus honnête homme du monde , le plus zélé pour le service , ne rêvant que marine de-

puis le matin jusqu'au soir , avoit une imagination vive à laquelle il se laissoit trop aller , & qui n'étoit pas réglée par le jugement. Voici son projet très-propre à flatter un ministre , d'après les plans donnés par le Sieur Groignard. M. de Ruis , devenu intendant de ce département , avoit proposé à M. de Boignes de creuser ici le long du canal des calles , à certaine distance l'une de l'autre , en forme de bassins , comme ceux que vous voyez , fermées également par des portes , où se feroient faites désormais toutes les constructions : parvenu au point désiré pour être mis à la mer , le bâtiment seroit sorti de sa calle dont on auroit ouvert les portes , avec le secours de la marée ; qui l'auroit entraîné en se retirant. Cette manœuvre n'est pas nouvelle , puisqu'elle se pratique tous les jours ; mais elle seroit devenue générale ; & l'on eût supprimé ainsi l'appareil long & frayeux de lancer un vaisseau à la mer , surtout quand il est d'un rang considérable , premier avantage incontestable : on en faisoit valoir plusieurs autres dans les mémoires donnés à ce sujet , qui n'étoient pas aussi sûrs. On ajoutoit que la même manœuvre pouvoit servir à retirer les vaisseaux , à les remiser , pour ainsi dire , quand ils reviendroient de la mer : en outre , couverts dans ces especes de hangards pourvus de toits solides , ils auroient été également garantis des injures de l'air , des dégradations de l'eau , surtout des vers dont abonde cette riviere.

(1), ce qui devoit épargner des radoub
considérables & prolonger leur durée, se-
cond & troisieme avantage.

L' A N G L O I S.

Et combien chaque cale devoit-elle
coûter ?

L E M A J O R.

150000 livres. On devoit commencer par
en pratiquer dix & l'on pouvoit en porter le
nombre jusqu'à 40, ce qui faisoit une mise
dehors de six millions, premiers frais, plus
que compensés, suivant les auteurs du pro-
jet, par la conservation des bâtimens.

L' A N G L O I S.

Ma foi, une pareille invention m'auroit
beaucoup ri aussi. Quels en étoient les dé-
savantages ? Qu'est-ce qui a obligé d'y
renoncer ?

L E M A J O R.

D'abord, les innovations toujours dan-
gereuses, surtout en fait de grands éta-
blissemens comme ceux de la marine, qui
entraînent des frais énormes, & dont les
inconvéniens ne se reconnoissent souvent
que par une longue expérience, ou lors-
qu'il est trop tard.

(1) La riviere de Pinset qui débouche dans la mer à
Brest. Il y a des vers qui piquent les bâtimens & l'on
n'y a pas encore pu trouver de remede.

En second lieu , si l'on eût pratiqué solidement ces cales , comme les bassins que vous voyez , il en eût coûté beaucoup plus cher , sinon elles eussent été sujettes à des réparations continuelles , ce qui en annulloit tout le mérite.

En troisieme lieu ; il y avoit à parier qu'elles seroient sujettes à des voies d'eau considérables , qu'il auroit fallu fréquemment étancher , ou à bras d'hommes , ou par des machines : tout cela est très-dispendieux.

En quatrieme lieu , il n'est pas reconnu qu'un vaisseau tiré & resté longtems à sec en valût mieux , tout au moins les bois se dessécheroient ; les coutures s'ouvriraient , & il en coûteroit beaucoup pour le calfater (*) ensuite.

En cinquieme lieu , si l'on eût voulu laisser entrer l'eau dans ces cales , il n'auroit pas été possible de l'y laisser séjourner en fermant les portes , ce qui eût donné une eau stagnante & pestilentielle , & si l'on eût laissé la marée monter & descendre à l'ordinaire , les portes restées ouvertes longtems n'auroient pu se refermer qu'avec beaucoup de peine , de tems & d'argent.

Voilà , au premier apperçu , les difficultés qui se présentoient aux connoisseurs.

(*) C'est-à-dire remplir les fentes d'étroupes qu'on fait entrer à force pour empêcher l'eau d'y pénétrer.
(Note des éditeurs.)

L' A N G L O I S.

Est-ce là ce qui a détourné M. de Boiss-
nes de l'exécution du projet ?

L E M A J O R.

Non , il n'étoit pas homme à céder aussi
facilement ; mais ce projet ne lui fut donné
qu'en 1773. Tout le port fut bientôt en
mouvement ; il y avoit envoyé son frere
Gueudreville , intendant de Toulon , pour
en prendre connoissance , & le suivre sans
doute dans son département , s'il eût réussi.

L E C O M M I S S A I R E G É N É R A L.

Oui , c'étoit un grand grec que Gueu-
dreville , qui n'avoit jamais rien fait , qui ne
vouloit rien faire , & que son frere , devenu
secrétaire d'état embâta , presque malgré
lui , de l'intendance de Toulon au préju-
dice de vingt commissaires généraux com-
me moi , qui , après avoir servi des siècles,
attendoient pour récompense une pareille
dignité. Ces passe-droits , ces injustices
criantes , surtout fréquentes dans la marine
envers notre corps , se remarquent beau-
coup moins dans les départemens : il semble
que les ministres regardent celui-ci comme
un patrimoine qu'ils puissent partager im-
punément dans leur famille.

L E M A J O R.

Ah ! je vous y prends , Monsieur le com-
missaire général ; vous reconnoissez donc

pour un roué ce ministre, que vous exaltiez tout à l'heure.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Je ne suis point disconvenu que M. de Boissnes ne fût un homme tranchant , despotique , abusant du pouvoir à l'excès ; qu'il n'eût fait beaucoup d'âneries ; & si c'est-là ce que vous entendez par *roué*, nous sommes d'accord : j'ai ajouté seulement qu'il avoit dessein de les réparer.

LE MAJOR.

Quoi qu'il en soit , il n'eut point le tems de commettre la nouvelle balourdise dont il s'agit , on ne pouvoit que prendre des mesures & des alignemens , former des devis durant l'hiver. Louis XV mourut au commencement du printems de 1774 , & vous n'ignorez pas ce qui s'en suivit.

L'ANGLAIS.

Nous allons sans doute gagner ces magasins neufs, à perte de vue de l'autre côté de l'eau.

LE MAJOR.

Oui , quand nous aurons visité la fosse aux mâts. Vous savez que c'est un lieu rempli d'eau salée ou l'on conserve les mâts qu'on n'a pas encore mis en œuvre ; vous voyez que nous n'en sommes pas mal fournis , outre la mâture presque complete des vaisseaux.

L'ANGLAIS

L'ANGLAIS.

Vous êtes abondamment pourvus de tout.

LE MAJOR.

Oui , graces à nos bons amis les Hollandois , qui , pour notre argent qu'ils aiment encore plus que nous , ne nous laissent manquer de rien.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Et graces à mon frere qui crioit comme un démon pour avoir toujours ses magasins bien fournis.

L'ANGLAIS.

Je ne conçois pas pourquoi en construisant vos magasins neufs adossés à cette montagne on ne l'a pas excavée davantage ; il me semble qu'ils doivent en recevoir de l'humidité.

LE MAJOR.

Vous avez raison : c'est une faute que fit M. de Clugny ; il étoit pressé de jouir , d'illustrer son intendance par ces modernes établissemens. Je veux vous faire voir surtout un superbe atelier de garniture (*).

Ici Milord , nous nous trouvâmes tellement mêlés avec des étrangers conduits

(*) On entend par ce mot , en terme de marine , toutes les pieces de chanvre qui , excepté les cables & gros cordages , servent à faire manoeuvrer un vaisseau.
(Note des éditeurs)

par quelques officiers qui entrèrent comme nous dans les autres ateliers , au Bagne (1), à l'hôpital , qu'il ne s'établit plus qu'une conversation générale fort décousue , & si rompue qu'elle ne pouvoit être instructive : l'heure du dîner approchoit , & nous nous rendîmes par une porte de l'autre extrémité du port chez M. le major. Les dames n'y étoient pas encore arrivées ; on lui apprit que le commandant l'avoit envoyé chercher ; comme il est fort exact & fort actif , il nous demanda la permission de nous quitter & de se rendre chez le comte d'Orvilliers : alors nous reprîmes la matière M. de Mondion & moi , & recommençâmes un nouveau dialogue.

SECOND DIALOGUE.

L'ANGLAIS.

M. de Fautras me paroît excellent pour la place qu'il occupe ; beaucoup d'ardeur , de zèle , d'intelligence ; il est d'ailleurs extrêmement honnête & complaisant.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Vous avez raison , c'est un des officiers de la marine le plus supportable. Aussi c'est qu'il n'en a pas sucé le premier lait ; il

(1) Le lieu qui sert de prison aux forçats & d'où ils sortent dans le jour par couple pour aller aux travaux du port , ou à ceux des particuliers quand on n'a pas besoin d'eux & qu'on leur en a donné la permission,

sortoit d'une bonne école, de l'artillerie, car il n'est pas homme de condition & n'auroit pu suivre les grades ordinaires.

L' A N G L O I S.

Comment a-t-il pu vaincre la morgue de ses camarades?

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

C'est qu'il a du sang dans les veines, & que ces Messieurs, quand on leur montre les dents, ne sont pas si méchans qu'ils le paroissent. *Bougainville* les a aussi mis à la raison.

L' A N G L O I S.

Mais celui-ci est un marin qui en savoit plus qu'eux, au lieu que l'autre....

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

C'est un marin d'eau douce, qui, je crois, n'a guere vu la mer; mais il a suppléé par son application à ce qui lui manquoit du côté de la pratique, en sorte qu'il en fait à peu près autant que les autres.

L' A N G L O I S.

Il paroît bien incroyable qu'avec la prévention générale qu'a toute la France contre ce corps, aucun ministre n'ait encore pu venir à bout d'en changer l'esprit & le discipliner.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

C'est que l'on s'y est mal pris; c'est qu'en France ce corps est trop puissant

pour être attaqué avec succès dans son ensemble & à force ouverte; c'est que ce n'est point par des réglemens, des ordonnances, par des loix vagues & générales qu'on les peut maîtriser : il faut le miner en détail, lentement, sourdement, & presque sans qu'il s'en apperçoive. C'est le parti qu'avoit pris M. de Boynes, & il auroit réussi, s'il fût resté plus longtems dans le ministère, ou que son successeur eût eu le bon esprit de suivre les errements de son devancier & la finesse de deviner son secret.

L'ANGLAIS.

Que m'apprenez - vous là ? Un homme de votre corps (1), qui devoit bien connoître M. de Boynes, m'en avoit donné une toute autre opinion.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

C'est en cela que ce ministre agissoit plus sagement ; il s'étoit d'abord concilié les officiers de la marine en paroissant consulter les chefs, & ne vouloir se diriger que par leurs conseils ; en entrant dans les préventions contre la plume, & en leur accordant quelques avantages sur elle. Mais, quand son ordonnance parut, ces Messieurs changerent d'idée & de langage. Ils sentirent le coup mortel qu'il leur portoit. En effet, M. de Boynes, qui connoissoit

(1) M. Pelerin. Voyez la lettre 60 sur la nouvelle ordonnance de la marine.

toute la vérité de cet axiome politique, *Divide & impera*, en avoit fait la base de son ordonnance. Son premier objet avoit été de dénaturer dans son essence cet esprit de corps qui avoit rendu celui-ci si indiscipliné & si intraitable jusqu'à présent; d'arrêter cette fermentation, cette chaleur avec laquelle tous les individus se croyoient blessés généralement & obligés de prendre fait & cause pour un d'entr'eux, dès qu'il étoit attaqué : il ne pouvoit mieux y réussir que par la désunion, & il y tendoit par la distribution du corps en différens régimens qui ne devoient avoir rien de commun, que la nature du service, les fonctions & l'uniforme.

Cette désunion s'opéroit encore mieux en supprimant la concurrence générale entre tous les membres du corps, puisqu'on n'auroit avancé que par ordre d'ancienneté dans son régiment particulier, & non suivant celle dans la marine.

Chaque régiment ainsi divisé d'intérêt & isolé, auroit été attaché à un port à perpétuité : de là plus de correspondance entr'eux, & afin de les séparer davantage, il eût rétabli le port de Rochefort dans son état florissant.

Enfin, on assure que son objet étoit peu à peu de n'avoir pas beaucoup d'égard à l'ancienneté dans chaque régiment & de faire parvenir les sujets plus en raison du mérite que du grade, ce qui établissoit une rivalité salutaire, même entre les individus.

Il avoit reconnu le tort qu'avoit eu M. le duc de Praslin, de rompre l'équilibre si sagement établi par Colbert entre le corps de l'épée & celui de l'administration ; son propre tort de diminuer la consistance du second par l'introduction des officiers dans leur district : j'ai eu l'occasion d'en juger dans vingt lettres particulieres qu'il écrivoit à mon frere à ce sujet, & il vouloit réparer tout cela en procurant à la plume un lustre plus grand. C'est ce qu'il avoit commencé en distrayant les officiers de port du corps de la marine, en leur donnant un uniforme particulier, & en les mettant sous les ordres directs de l'intendant. Il comptoit amalgamer plus particulièrement avec l'administration, les constructeurs, les ingénieurs de la marine, & de toutes les classes réunies former une masse générale propre à balancer l'autre, & à lui être opposée.

Tout cela n'eût rien été encore, s'il n'eût achevé son ouvrage par les écoles du Havre. C'étoit là le coup de parti. Il avoit prétexté pour leur instruction, l'avantage qu'il y auroit de donner aux aspirans gardes-marines la première éducation, les élémens d'instruction dont ils manquoient souvent, & supposés acquis cependant pour profiter des connoissances qu'ils devoient prendre dans leurs écoles : afin de trouver les fonds nécessaires à l'exécution du nouvel établissement, & d'ailleurs les gardes-marines déjà formés en

grande partie à leur métier , devant rester moins longtems dans ce grade , il avoit commencé par en diminuer le nombre.

Comme de ces écoles il devoit aussi sortir des sujets pour l'administration , pour le port , pour le génie , pour les constructions de la marine , il n'exigeoit point que ceux qui desiroient y être admis fussent gentilshommes ; il suffisoit d'être d'une famille honnête , il préféroit cependant les enfans de la balle , les fils d'armateurs , de capitaines marchands.

M. de Boynes ne devoit pas s'en tenir aux écoles établies au Havre , il en auroit aussi fondé à Marseille ou dans quelque autre port de la méditerranée servant de pépinière pour Toulon.

Quand ces établissemens auroient été formés , que son ordonnance eût été en pleine vigueur , un beau jour il auroit supprimé tous les gardes de la marine & même ceux du pavillon (1) . ce qui auroit souffert plus de difficulté à cause de M. l'amiral auquel ils sont attachés. Quoi qu'il en soit , le pis-aller auroit été de faire donner par le roi le mot à ce prince timide , circonspect & peu récalcitrant. Les nouveaux élèves (2) se seroient trouvés tout natu-

(1) Jeunes gens qui roulent avec les gardes de la marine & sont destinés à servir principalement auprès de la personne de M. l'amiral , s'il commandoit une armée navale ; c'est la seule distinction qu'il y ait entr'eux.

(2) Voici quelques notes plus particulieres , rela-

rellement substitués à ces jeunes gens ; & sans aucune secousse violente & convulsive , le corps de la marine auroit été

rives à la formation des élèves , tirées d'une espèce de journal que tenoit M. de Ruis , intendant de Rochefort , de ce qui se passoit dans la marine , ou de ce qu'on lui mandoit.

24 Septembre 1773. M. de Boynes vient de faire une promotion considérable d'enseignes dans la marine ; il réduit les gardes-marines au nombre de 30 & établit au Havre de nouvelles écoles pour des élèves aspirans à être dans cette compagnie ; ils n'y entreront qu'à 14 ans & en sortiront au plus à 17 ; ils y seront institués à tous les exercices & à toutes les connoissances du métier ; on leur y fera joindre la pratique à la théorie. On armera dans l'été de petits bâtimens sur lesquels ils développeront les progrès de leurs talens. C'est un capitaine de vaisseau qui présidera à cet établissement. Le ministre , qui a fort à cœur de signaler son administration par quelque chose d'utile , se propose d'aller lui-même dans ce port , vérifier par ses yeux les faits & visiter les élèves.

16 Octobre . . . On ne conçoit pas encore grand' chose au projet de M. de Boynes sur les nouveaux élèves de marine qu'il veut éduquer ; il n'est connu que par une petite feuille volante où rien n'est motivé , ni détaillé : en général , on y dit que les fils de marins & d'armateurs seront préférés ; les autres détails ne roulent que sur la forme , & sur la partie économique de l'institution.

2 Novembre On vient de rendre publique une ordonnance du roi donnée à Compiègne le 29 août 1773 , portant fixation du nombre des gardes de la marine à 80 ; & de celui des gardes du pavillon à 80 aussi , tel qu'il étoit ci-devant , & une augmentation de 80 pour le nombre des enseignes de vaisseau.

On croit que le projet M. de Boynes seroit d'anéantir absolument les gardes de la marine , pour y substituer les élèves qu'il est question de former au Havre , auquel cas il fonderoit une autre école pour la méditerranée à Marseille ; mais il seroit difficile d'abolir également les gardes du pavillon , à cause de l'amiral,

régénéré ; je suis persuadé qu'actuellement la besogne seroit bien avancée. Si la guerre fût survenue , elle auroit sur-tout facilité & accéléré l'exécution du plan de M. de Boynes , chef - d'œuvre d'astuce & de génie en pareil cas.

L'ANGLAIS.

Voilà qui me paroît , Monsieur , tiré de bien loin. Je doute que M. de Boynes , quelque bien organisée que fût sa tête , ait eu un ensemble de projets aussi détournés , aussi constans & aussi suivis. Croyez-vous que , s'il eût pensé de la sorte , il eût écarté M. Pelerin , son premier instituteur dans la marine , l'homme le plus propre à le seconder , ou plutôt à le diriger dans ces innovations ?

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Et c'est pour cela même qu'il s'en est éloigné. Par amour-propre (ce ministre en est pétri) il vouloit un conseiller , point

25 Avril 1774. . . M. de Boynes , à qui la continuation de la paix , qu'on a craint un moment de voir interrompue , donne le tems de rouler toutes sortes de projets d'amélioration dans son département , ne cesse d'imaginer du nouveau. On a vu qu'il avoit établi des écoles de marine au Havre ; il veut en établir à Toulon pour le corps d'administration , connu désormais sous le nom d'*officiers de port* depuis l'espece de réunion de ceux-ci à la première : on y formera des élèves pour l'administration , pour le port , pour la construction , pour le génie de la marine ; mais il y a apparence que ce n'est qu'un tourmant pour réunir bientôt les deux écoles en une

de maître ; il sentoit trop la supériorité des connoissances de son mentor , il craignoit qu'on attribuât à celui-ci , s'il le conservoit auprès de sa personne , la formation & le succès de son plan. M. Pelerin piqué , cherche à se venger aujourd'hui en décriant l'administration de ce secrétaire d'état , qu'il auroit exaltée dans un autre.

L'ANGLAIS.

Enfin , qui dirigeoit M. de Boynes ; car il n'avoit pas la science infuse ?

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Lorsqu'il eut retiré sa confiance à M. Pelerin pour la formation de ses projets , sous prétexte qu'il étoit de la vieille marine , il s'entoura d'officiers généraux & d'autres qui crurent le gouverner ; mais l'homme qui avoit le plus de crédit sur son esprit & le manioit véritablement , étoit un nommé Boux , fils d'un artisan de Rochefort , qui avoit percé par son mérite dans les différents grades , étoit devenu capitaine de brûlot & enfin entré dans le grand corps en qualité de lieutenant de vaisseau.

Ce Boux , est un homme doué d'un génie naturel , de beaucoup de feu , d'une précision mathématique dans les idées. Il parle avec facilité , quoique sans lettres & sans éducation , quoique ne pouvant mettre lui-même par écrit ce qui paroît très-lumineux dans sa conversation : il entend aussi

la construction (*); en un mot, il est très-
 au fait des différentes parties de la marine :
 le ministre lui envoyoit la connoissance de
 tout ce qui venoit des ports; & par son
 expédition, sa netteré, son habileté à
 lever les différens obstacles & à le soula-
 ger véritablement, il s'étoit infiné très-
 avant dans ses bonnes grâces. Tout cela
 ne pouvoit que donner de la jalousie aux
 autres officiers supérieurs qui détestoient
 le sieur Boux : celui-ci le leur rendoit bien ;
 & , autant par antipathie naturelle que par
 le desir d'entrer dans les vues de M. de
 Boynes, il le guida singulièrement dans
 ses opérations & lui suggéra l'ordonnance
 dont il s'agit; le ministre ne fit pas même
 difficulté d'en convenir indirectement en
 le prenant en tiers, lorsque M. de la Tou-
 che lui porta les représentations de ce
 corps (1); il fut présent à la conversation

(*) Extrait d'une lettre de Brest, du 8 avril 1769...
 La flûte l'Africain a appareillé le 31 du mois dernier ;
 c'est un bâtiment de nouvelle construction, & de
 l'invention du Sieur Boux, capitaine de brûlot. Les
 avis sont partagés à son égard : les uns jugent que
 cette flûte portera mal la voile & qu'on auroit dû
 l'essayer avant de lui faire entreprendre le voyage
 périlleux de l'Île-de-France ; ils la menacent d'une
 fin sinistre. D'autres prétendent le contraire : le mi-
 nistre n'en pense pas défavorablement sans doute,
 puisqu'il a fait embarquer dessus 450 hommes du ré-
 giment Royal-Comtois. (*Note des éditeurs.*)

(1) Voici quelques notes relatives aux difficultés que
 faisoit la marine.

6 Juin 1772. Les officiers répugnent beaucoup à
 prendre le nouvel uniforme qui, suivant l'ordon-

entière & eut réponse à tout. Cependant, soit mécontentement, soit politique, soit ingratitude ministérielle, M. de Boynes écarta

nance de M. de Boynes, doit être de l'infanterie, c'est-à-dire veste blanche ; ils plaisantoient sur cet habillement, & appeloient les officiers de ce corps des *Culs blancs*.

16 juin... La fermentation produite par la nouvelle ordonnance de M. de Boynes est telle, que dernièrement à la revue du commissaire, tous les soldats assemblés pour la passer, M. de la Touche, chef d'escadre, colonel le plus ancien en ce moment, suivant le grade moderne, s'est trouvé seul à sa troupe en uniforme ; tous les officiers étoient sur le champ de bataille par pelotons, sans leur uniforme, & sur le refus qu'ils ont fait de le prendre, le commissaire a été obligé de se retirer.

M. de la Touche, qui étoit mal avec ses camarades par la complaisance qu'il avoit eu pour M. de Boynes d'arborer le premier & seul l'uniforme, a voulu faire acte de zèle en offrant d'aller porter les représentations du corps au ministre ; ce qu'on a accepté : il est parti ; mais les officiers ayant peu de confiance en lui, ont envoyé une seconde députation, composée de M. le comte d'Aché, vice-amiral, & de MM. les chevaliers Fouquet & vicomte de Roquefeuil, chefs d'escadre, qui arriverent presque en même tems que le premier.

Leur réclamation principale porte sur la hiérarchie, & la dégradation qu'on leur fait éprouver, puisqu'un chef d'escadre ayant rang de maréchal de camp rétrograde en redevenant colonel, & un capitaine de vaisseau qui a rang de colonel, en redevenant capitaine d'infanterie ; en sorte qu'en roulant ainsi avec l'infanterie, ils se trouveroient dans le cas d'être commandés par des officiers bien moins anciens au service, & d'un rang véritablement inférieur.

Nous apprenons de Toulon que le corps des officiers de ce département a aussi porté ses plaintes au ministre. Il paroît qu'en général ces Messieurs approuvent l'ordonnance en ce qui étend leur fonctions, les fait empiéter sur le corps de l'administration, les dégage de surveillans incommodes, & la rejettent en ce qui les gêne, les astreint à une discipline rigoureuse, ou blesse leur amour-propre,

bientôt aussi le sieur Boux, mais d'une façon honnête & avec un très-bon traitement (1). Depuis ce tems-là il s'étoit retourné vers mon frere & le consultoit secrètement. Ainsi, vous voyez que je puis être au fait des vraies dispositions de ce ministre, & pour appuyer mes assertions, je puis vous administrer encore la copie d'un mémoire de cet intendant qui vous éclaircira mieux que tous mes discours (2); je vous la ferai lire ce soir.

L'ANGLAIS.

Si vous avez des preuves, c'est autre chose.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Au surplus, la meilleure preuve c'est la

Extrait d'une lettre de Versailles du 18 juin... Les députés de la marine annoncés dans la lettre de Brest, sont arrivés effectivement, & donnent beaucoup d'inquiétude à M. de Boynes; il n'aime point à reculer; cependant on assure aujourd'hui que son ordonnance est tout-à-fait retirée, d'autres veulent qu'elle ne soit que modifiée, ce qui est plus vraisemblable.

(1) Brest 12 septembre 1772... Nous apprenons que le Sieur Boux, le principal auteur de la nouvelle ordonnance, vient d'avoir la croix de St. Louis avec sa retraite, & mille écus de pension. On ne sait encore ici ce que signifie cette espèce de disgrâce.

(2) Le mémoire de M. de Ruis, intendant de la marine à Brest, adressé à M. de Boynes, que je place ici à la suite de ma lettre, ne me fut montré qu'à notre auberge où M. de Mondion m'ouvrit son portefeuille de marine, qu'il avoit apporté avec lui & dont j'ai tiré cette pièce, ainsi que les différens fragmens des lettres ou notes précédentes.

haine que portoient à M. de Boynes les officiers de la marine dont il étoit devenu la bête noire ; c'est la joie insultante qu'ils témoignèrent de sa disgrâce dans tous les ports & surtout à Brest, où elle fut poussée jusqu'à une indécence puérile, modele, ce semble, des extravagances que se permit depuis le peuple de Paris contre les effigies de Maupeou & de Terray. Mon frere n'eût pas toléré cette licence, s'il eût eu comme autrefois la police absolue de l'arsenal.

L' A N G L O I S.

Que fit-on ?

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Ayant trouvé par hazard un canonier assez ressemblant à l'ex - secrétaire d'état, on l'affubla d'une grande perruque & d'un vêtement pareil à celui de M. de Boynes ; on le promena de la sorte dans tout le port avec des huées & dans l'état d'opprobre le plus humiliant : arrivé à la porte, on le relâcha en lui donnant un coup de pied au cul, & exprimant par cette allégorie grossiere son renvoi absolu.

Ici finit, Milord, le second dialogue par le retour du major & l'arrivée des dames ; il ne fut plus question que de rire & de boire. Je me réservai sur ce dernier article, malgré l'excellence du vin, & surtout des liqueurs de Madame *Am-*

phon (1), pour ne pas perdre la tête & conserver la mémoire de ce que j'avois à retenir & à vous apprendre.

Brest , ce 23 janvier 1778.

Mémoire de M. de Ruis Embito , intendant de Rochefort.

Puisque le ministre me fait l'honneur de me consulter sur ses projets & de m'ouvrir le secret de ses pensées, je lui répondrai dans la sincérité de mon cœur , & avec la même confiance.

Je ne puis qu'applaudir aux mesures douces qu'il prend pour l'amélioration, ou plutôt pour la régénération entière de la marine : il ira plus sûrement à son but par cette voie lente & détournée, qui n'exige que du mystère & de la persévérance.

La distribution du corps entier de la marine en différens régimens est très-habilement vue ; c'étoit la seule manière d'éteindre peu - à - peu cet esprit de corps qui a rendu vaines jusqu'à présent les institutions les plus sages & dégoûté les ministres les plus puissans.

Afin de mieux parvenir à déraciner sans ressources cet esprit de corps en le divisant & le subdivisant à l'infini , je

(1) On ne parle ici que des liqueurs de cette distillation de la Martinique.

voudrois d'abord que des huit régimens créés par M. de Boynes , deux fussent répartis à Rochefort , en sorte qu'il n'en restât plus que quatre à Brest.

Je voudrois que les officiers généraux fussent absolument séparés du reste du corps , par conséquent que les chefs d'escadre ne fussent pas les colonels des régimens , ce qui établiroit encore trop de liaison entre les subalternes & les chefs , mais seulement qu'on choisit ces colonels entre les plus anciens capitaines de vaisseau , avec le titre de brigadier.

Je voudrois , en outre , que chaque compagnie fût attachée constamment à un vaisseau & en assez grand nombre d'officiers pour en composer tout l'état major , dans lequel ils avanceroient par rang d'ancienneté ou suivant les actions de valeur qu'ils y feroient ; cela les détacheroit davantage de l'ensemble , & formant différentes corporations , feroit naître autant d'esprits particuliers qui anéantiroient enfin radicalement l'esprit du corps général.

Par le même rang d'ancienneté , ou mieux par un mérite transcendant , on passeroit des vaisseaux d'un rang inférieur à des vaisseaux d'un rang supérieur.

On pourroit attacher aux plus gros vaisseaux deux compagnies au lieu d'une , ou rendre plus nombreuses celles destinées aux vaisseaux du premier rang.

Par ce moyen les vaisseaux connus parfaitement des officiers & des capitaines ,

seroient portés au plus haut degré de perfection dont ils seroient susceptibles, à raison de leurs qualités éprouvées dans tous les sens.

Je regarde comme une mauvaise difficulté la réclamation principale de MM. de la marine, qui porte sur la hiérarchie & la dégradation qu'on leur fait éprouver, en ce qu'un capitaine de vaisseau qui a rang de colonel, en redevenant capitaine d'infanterie, lorsqu'ils rouleraient avec elle, se trouveroit dans le cas d'être commandé par des officiers bien moins anciens au service & d'un rang véritablement inférieur. Pour lever toute difficulté à cet égard, on pourroit leur donner un brevet de colonel & ainsi du reste, ce qui les maintiendrait dans le grade dont ils ont toujours eu les prérogatives, & ce qui se pratique dans certains corps de terre distingués dont plusieurs capitaines étoient autrefois même lieutenans généraux.

On peut donner satisfaction à MM. de la marine sur l'uniforme, d'autant plus que la couleur blanche est peu compatible avec leurs fonctions qui les mettent dans le cas de la salir fréquemment.

Aujourd'hui que M. de Boynes a vaincu les principales difficultés, que son ordonnance va être en pleine vigueur, je l'exhorte à s'occuper de l'administration du corps, j'ose le dire, non moins essentiel que le premier à la prospérité de la marine. Je l'exhorte à supprimer cette dépendance

fervile de l'intendant envers le commandant , que son prédécesseur, le duc de Praslin (*), a établie ; à nous débarrasser de ces surveillans incommodes qu'il nous a donné lui même en introduisant les officiers dans l'arsenal pour nos inspecteurs. Jamais port n'a été si florissant que celui de Rochefort ; jamais les travaux n'y ont été poussés avec plus d'ordre , de célérité , & d'économie qu'à l'époque où M. le Normant, intendant de ce département , marchoit l'égal du commandant M. de Macnemara, où ces deux chefs étoient en rivalité continuelle ; tandis qu'à Brest c'étoit une négligence , un désordre , un gaspillage , une déprédation épouvantable sous le plus intègre, le plus désintéressé des intendans , mais le plus foible , se laissant maîtriser continuellement par le comte Duguai, avec lequel il étoit ainsi de la meilleure intelligence. Ce ministre peut se faire représenter les états de dépenses semblables à cette époque dans chacun des deux ports, comparer & juger.

Les militaires ne sont point propres à être administrateurs ; & , comme mon témoignage en pareil cas doit être suspect , le ministre peut consulter là-dessus M. le

(*) Quoique l'ordonnance du 25 mars 1765 , qui a commencé la première à diminuer la puissance de l'intendant , soit contresignée du duc de Choiseul, elle est réputée de M. de Praslin , qui, dès 1764, après avoir partagé ce département avec son cousin , l'exerçoit en chef.

comte d'Estaing , que j'en ai fait convenir ; dont , c'étoit même le sentiment particulier , avant les conversations que nous avons eues à ce sujet pendant son séjour dans ce département.

Rien de mieux sans doute que les officiers viennent prendre dans le port les connoissances dont ils peuvent avoir besoin ; l'ordonnance même de 1689 le leur prescrivait. Nos ateliers , nos magasins leur ont été ouverts ; nous n'avons jamais été fâchés de les recevoir comme spectateurs ; mais il est trop humiliant de les avoir pour censeurs , surtout dans les choses où ils ne peuvent pas en savoir autant que nous. Il n'est point à craindre que ces messieurs ne soient pas assez considérés , assez bien accueillis dans des lieux où ils ne seroient pas en titre & en fonctions ; ils savent trop bien en imposer partout : & combien de fois des jeunes enseignes , des gardes de la marine ne sont-ils pas venus me gourmander jusque chez moi ? Ce sont eux que nous avons à redouter , & s'ils ont une fois le pied dans nos domaines , ils nous auront bientôt expulsés.

Le danger pour le bien du service de la concurrence de deux autorités , a sans doute été le prétexte dont on s'est servi pour déterminer le duc de Praslin à subordonner dans un port le chef de l'administration au commandant : sur quoi il est à observer que l'équilibre entre les deux autorités , si prudemment institué par Col-

bert, n'avoit été imaginé que pour empêcher au contraire les désordres inévitables d'une puissance sans contrepoids. Il en a toujours résulté, non que l'administration ait jamais contrarié l'épée dans ses fonctions essentielles & utiles à l'état, mais seulement qu'elle n'ait pas été elle-même souvent suspendue, ou détournée par sa rivale, qui, *per fas & nefas*, ayant la force à la main, fait toujours se faire obéir. Il n'est pas étonnant qu'on ait surpris la religion du duc de Praslin, que sa naissance & ses fonctions n'ont jamais mis dans le cas de connoître la tyrannie du génie militaire; il l'est davantage que M. de Boynes, magistrat, ayant été membre de cour souveraine, & instruit que ces compagnies, malgré leur indépendance prétendue, sont bientôt de fait soumises à l'autorité armée, quand elle le veut, n'ait pas senti la nécessité de réprimer les entreprises de celle-ci, toujours prête à empiéter, & lui ait au contraire donné plus de facilité d'abuser de l'effroi qu'elle inspire.

J'observerai même à M. de Boynes qu'il y a une grande inconséquence dans sa conduite, qu'il défait d'une main l'ouvrage de l'autre. Après avoir élevé l'administration en décidant son état incertain, en l'assimilant aux corps militaires, en lui conservant l'uniforme pour lequel j'ai toujours sollicité, en lui accordant de plus la croix de St. Louis en certain cas, il la dégraderoit trop cruellement s'il maintenoit l'es-

clavage qu'on lui a fait établir : il en a déjà reconnu lui-même & cherché à réparer les conséquences dangereuses par la lettre publique qu'il a eu la bonté de m'adresser à ce sujet ; elle suffit à notre honneur ; mais non au bien du service. Liberté absolue dans nos fonctions sera toujours mon cri ; elle ne peut tendre qu'à mieux défendre les intérêts du roi & jamais à les blesser, parce que l'épée aura toujours cent yeux ouverts sur l'administrateur infidèle ou prévaricateur.

Bien loin de diminuer le pouvoir du corps administrateur, le ministre ne pourroit faire rien de plus avantageux au bon ordre & à l'harmonie, que de mettre sous la dépendance absolue de l'intendant les officiers de port, êtres amphibies qui souvent entre deux autorités ne savoient à laquelle céder, anxiété dont le moindre inconvénient étoit la lenteur des opérations. Cette distraction, aujourd'hui que les administrateurs sont réputés militaires, ne devroit avoir rien de répugnant pour les officiers de port, & contribueroit à rendre un peu plus de consistance au corps de l'administration, déjà trop ébranlé.

Je passe à l'objet essentiel, au chef-d'œuvre de M. de Boynes, s'il s'exécute : ce sont les écoles de marine qu'il veut instituer & substituer au bout de quelque temps aux gardes de la marine. Rien de plus propre à le faire parvenir à ses fins que le mélange de ces élèves pour l'épée,

pour l'administration , pour le port , pour la construction , pour le génie. D'abord, sous ce prétexte il supprime la condition essentielle autrefois d'un certificat de noblesse pour être admis parmi les gardes du pavillon ou de la marine. Ensuite il peut par ce moyen remplir ce dépôt précieux d'enfans pris dans la marine marchande , à laquelle il offre ainsi un point d'émulation & de récompense , une perspective d'entrer dans le grand corps : enfin, l'intimité qui se forme dans la jeunesse entre les camarades , s'altérant difficilement , ce seroit le moyen de supprimer cette antipathie invétérée qui regne entre les deux corps & de la faire dégénérer du moins en une estime mutuelle.

M. le comte de Maurepas avoit bien senti l'avantage de ce rapprochement , & , durant tout son ministère , il a eu l'attention , s'il se présentoit deux freres d'une famille à placer , de mettre l'ainé dans la plume & le cadet dans l'épée. *Rara concordia fratrum* ; j'en ai l'exemple , je n'ai jamais pu m'accorder avec mon frere , le capitaine de vaisseau , & encore moins mon frere , commissaire de la même escadre où l'autre servoit ; mais au moins ne peut-on mépriser son propre sang , & c'est tout ce que vouloit le ministre éclairé que je cite , qui auroit peut-être été fâché , ainsi que ses prédécesseurs , d'une trop grande intelligence entre les deux corps.

Telles sont les premières idées que mon

zele à satisfaire le ministre m'a fait jeter à la hâte sur le papier : elles sont plutôt l'effusion de mon cœur que le travail limé de mon esprit. S'il veut que j'entre dans plus de détails , je le ferai volontiers : j'ai depuis mon enfance passionnément aimé la marine : j'en ai toujours fait mon occupation à la fois & mon plaisir ; j'ai presque toujours demeuré dans les ports ; je n'ai fait que des absences rares & courtes , & j'ose dire être plus en état que personne , & surtout que les premiers commis qui n'ont rien vu , & tout neufs sur la matiere , de traiter à fond tel article que ce soit de la marine.



L E T T R E I V.

Continuation du même sujet.

N'AYANT point eu, Milord, pour vous faire parvenir cette lettre comme la précédente, une occasion favorable & sûre; j'ai pris le parti d'attendre mon retour & de vous l'adresser seulement de Paris. Vous concevrez aisément en la lisant qu'il auroit été imprudent de la mettre à la poste à Brest même : j'espère que vous serez satisfait des renseignemens que je vous y donne. Je doute que l'espion de notre gouvernement le plus chèrement payé, le plus adroit, eût rempli sa mission avec autant de succès, eût fait meilleur usage de ses yeux & de ses oreilles, eût fourni, à moins que d'être dans la bouteille à l'encre, des détails aussi étendus & aussi sûrs. Point d'ateliers (1) que je n'aie visité

(1) Le nombre en est immense: il falloit une pareille occasion pour me mettre au fait de ce que j'avois vu cent fois chez nous inutilement à Chatham & ailleurs. Outre les chantiers, cales ou bassins pour la construction ou radoub des vaisseaux & autres bâtimens; outre ceux pour l'entretien des chaloupes & canots à l'usage du port & des vaisseaux, il y a les ateliers des forges, à l'usage de la construction, ceux des petites forges, ceux de la mâture, des hunes & des cabestans, de la menuiserie, de la sculpture, de la peinture, de l'avironnerie des gournables, des étoupes. Il y a l'atelier de la corderie, auquel ressortissent plusieurs

plusieurs fois , presque point de vaisseaux dont je ne puisse vous faire l'historique & vous dire les bonnes & mauvaises qualités ; presque point d'officiers dont je n'aie calculé le mérite & les talens , qui se réduisent heureusement chez le plus grand nombre à zero.

Comme ce que j'ai à vous dire , Milord , est le résultat de plusieurs conversations avec mes premiers interlocuteurs , ou , par leur médiation , avec d'autres officiers militaires & administrateurs que j'interrogeois , que je mettois sur la sellette , quoiqu'avec réserve & sans affectation , j'ai résumé le tout pour un meilleur ordre dans un seul dialogue. Le lieu de la scène est un canot dans lequel nous avons souvent traversé le bras de mer qui partage le port , & parcouru la rade où il débouche. C'est moi qui ouvre la conversation en nous embarquant pour

aissent plusieurs autres , nécessaires pour la fabrication des cordages. Il y a celui de la garniture ; la manufacture des toiles , l'atelier de la voilerie & les petits ateliers qui en dépendent , ceux de la poulie , de la tonnellerie & des pompes : ceux de la ferrurerie , de la plomberie , de la ferblanterie , de la chaudronnerie , & de la vitrerie. Ajoutez à cela les ateliers de forges à l'usage de l'artillerie , les fonderies , soit dans l'enceinte , soit hors de l'arsenal ; l'atelier des affûts & celui de charronnage , tant à l'usage de l'artillerie qu'aux autres usages du port , l'atelier des armuriers , & tous les petits ateliers relatifs au service de l'artillerie & à l'entretien des armes. Le tout est terminé par de superbes hangars pour la mâture des vaisseaux , creusés & bâtis à la pointe de la montagne à laquelle le port est adossé.

aller visiter l'intérieur de quelques vaisseaux.

L' A N G L O I S.

Par tout ce que j'ai entendu ici à dîner chez le commandant, chez l'intendant, & ailleurs, il me semble, Messieurs, que vous ne nous craignez guere aujourd'hui, & que vous êtes assez disposés à nous combattre.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas pour que vous vous en glorifiez ; mais nos vieux marins se ressouviennent des *Rodney*, des *Hardy*, des *Keppel*, des *Howe*, des *Hughe* ; ils en frissonnent encore, & n'ont plus envie de s'y frotter.

L E M A J O R.

En revanche, nos jeunes qui n'ont pas connu ces loups de mer, soit témérité de leur âge, soit conscience de leur propre mérite, ne sont effrayés de rien & ne respirent qu'après le moment de se mesurer avec vous ; ils l'accélèrent par leurs vœux.

L' A N G L O I S, *en soupirant.*

Et ce vœu, je crois, ne tardera pas à être rempli par la confiance imbécile de ce lord North, qui veut persuader au parti de l'opposition que votre marine est mal remontée, que vos magasins sont mal pourvus, que vous manquez d'officiers & de matelots.

Notre marine , excepté au moment de la dernière paix , a presque toujours été au même taux depuis 30 ans , c'est-à-dire a roulé de 60 à 65 vaisseaux de ligne ; à l'époque de la guerre de 1756 nous en comptions 63 dans nos ports : cette guerre nous en coûta 27 , & dès 1766 , au moyen des vaisseaux achetés chez l'étranger , de ceux construits dans nos ports par les libéralités généreuses ou forcées des corps , & de quelques particuliers riches , nous étions remontés à ce point. A la fin de 1770 , où le duc de Choiseul cherchoit à allumer sourdement la guerre , lorsque son cousin fut expulsé du ministère de la marine , la liste étoit de 64 , non compris les vaisseaux de la compagnie des Indes , alors au roi ; mais qui , vu leur destination & leur construction , étoient plus propres à en grossir le catalogue sur le papier qu'à y ajouter des forces solides & réelles. Aujourd'hui nous sommes au même point à-peu-près ; il y a 19 vaisseaux au port de Toulon , nous en comptons ici 43 (1) & deux à Rochefort ; vous voyez que cela ne donne

(1) Vous trouverez , Milord , à la suite de cette lettre , un état détaillé de ces 45 vaisseaux , y compris les deux de Rochefort qui doivent venir à Brest , avec des notes historiques sur plusieurs assez curieuses , & qui vous prouveront encore mieux que je n'ai pas perdu mon tems dans ce voyage.

qu'un nombre de 64, encore en est-il un ou deux sur lesquels on peut chicanner.

L' A N G L O I S.

Cependant j'ai vu une liste fort détaillée dans un journal sous l'influence du gouvernement, qui est la gazette de *politique & de littérature*, où ce nombre est porté à 67 vaisseaux.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Bon ! est-ce que vous vous en rapportez à cette gazette ? Le ministre fâché que l'état actuel de nos forces maritimes bien appréciée fût répandu (1) & craignant qu'il n'en résultât une opinion peu haute, a

(1) Voyez surtout la gazette de Cleves du 12 novembre 1777.

Extrait d'une gazette manuscrite fort accréditée dans Paris, dans les provinces & chez l'étranger, en date du 28 octobre 1777. . . Suivant la récapitulation qu'on vient de faire des vaisseaux & frégates que le roi a dans les ports de Rochefort, de Brest & de Toulon en état d'aller à la mer, en radoub & en construction, il ne se trouve que 61 vaisseaux de ligne & 67 frégates ou autres bâtimens, ce qui ne donne qu'une quantité un peu moins considérable que celle que nous avions au commencement de la guerre de 1756, lorsqu'on craignoit une rupture avec l'Angleterre : il s'ensuit qu'elle s'est prodigieusement détériorée sous M. de Byones, & que M. de Sartines ne l'a pas encore mise sur un pied bien respectable. Voilà vraisemblablement la cause secrète des incertitudes du ministère qui, en faisant de son mieux bonne contenance, conçoit que nous ne sommes pas assez formidables pour nous aventurer dans une guerre sans nécessité.

cherché à les faire enfler par un écrivain à ses ordres , en insérant parmi les vaisseaux en état de soutenir la mer , des vaisseaux hors d'état d'y aller & bons seulement à servir de garde dans le port. C'est une charlatannerie politique pour intimider nos rivaux.

L' A N G L O I S.

Ou plutôt pour rassurer votre nation crédule , car votre ministère ne peut ignorer que ce n'est pas dans vos gazettes que le nôtre va puiser ses instructions.

LE MAJOR.

Au reste , d'ici à un an , nous aurons au moins dix vaisseaux de plus : vous en voyez ici sous vos yeux trois en construction (1) ; il y en a le même nombre à Toulon , autant à Rochefort & un à l'Orient.

L' A N G L O I S.

J'observe avec douleur que vos travaux sont déjà aussi vifs que si vous étiez en pleine guerre.

LE MAJOR.

Jamais , même durant la guerre dernière , ils ne l'ont été autant. Je trouve par le relevé que j'en ai pris au contrôle , qu'au mois de février 1756 , tems des plus forts

(1) *L'Auguste* de 80 , & le *Neptune* & *L'Amiral* de 74.

travaux, où il y avoit alors sept vaisseaux en construction, un en refonte, vingt-cinq en armemens, sans compter nombre de frégates & autres bâtimens, le nombre effectif des ouvriers travaillant dans le port n'étoit que de sept mille environ (1). Aujourd'hui il est déjà de plus de dix mille, & sans doute il augmentera, si cela devient plus sérieux.

L' A N G L O I S.

Mais par ce que nous avons vu en visitant différens de ces vaisseaux dans le port, tous ne pouvoient pas être armés cette année en cas de rupture.

(1) Il étoit au juste de 7267, dont voici la répartition.

	<i>hommes</i>
Contremaîtres, charpentiers, apprentifs.	2004
Perceurs.	252
Journaliers.	652
Sculpteurs.	16
Menuisiers.	350
Etopiers.	95
Broyeurs de couleurs.	80
Calfs.	622
Forgerons.	254
Officiers, mariniers & matelots.	893
Avioniers.	19
Poulicers.	79
Serruriers.	40
Voiliers.	232
Armuriers.	106
Tonneliers.	169
Cordiers.	921
Différens ouvriers du magasin général.	69
Forçats à la fatigue.	400

LE MAJOR.

Non, outre le vaisseau qui est à la Martinique, celui qui est dans l'Inde, les cinq actuellement dehors en escadre sous les ordres de M. de la Motte-Piquet, les deux de Rochefort qui doivent nous venir tout armés, les sept qui sont censés l'être (1) & qui faisoient partie de l'escadre de M. Duchaffaut, je ne crois pas que nous puissions aller pour ce département à plus de quinze ou seize d'ici au mois de juin.

L'ANGLAIS.

C'est bien honnête... je doute, Messieurs, que dans fix mois, vous ayez jamais fait un effort aussi considérable; &, à vous parler franchement, je ne crois pas que l'Angleterre, tant le département de l'amirauté est mal conduit aujourd'hui, puisse porter plus loin les forces à vous opposer.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Il faut espérer toujours, vu l'esprit de modération des deux monarques, que les choses ne seront pas poussées à cette extrémité.

LE MAJOR.

Je n'en fais ma foi rien; mais depuis quelques ordinaires, chaque courrier du mi-

(1) Vous trouverez tous ces vaisseaux désignés dans la liste ci-jointe.

(152)

nistre devient plus pressant , les troupes continuent à filer dans cette province ; vendredi (1) vive alerte , ordre de mettre en diligence toutes les batteries de la côte en état , nouveaux armemens ordonnés au nombre de quatre vaisseaux de ligne , sept frégates & cinq corvettes ; dimanche (2) augmentation d'armemens encore & de vaisseaux & de frégates.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

On croit facilement ce qu'on desire.

LE MAJOR.

Mais la guerre ne me fait rien , comme vous savez,

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL

Oh ! je sais que vous êtes très-pacifique.

LE MAJOR.

Vous l'entendez , Milord , c'est un caustique qui n'épargne pas même ses amis.

L'ANGLAIS.

Il veut dire , sans doute , que vos fonctions ne vous mettent guere dans le cas de vous embarquer & de vous battre conséquemment ; il en est de même de nos commissaires de l'amirauté.

LE MAJOR.

Vraiment , j'aimerois infiniment mieux

(1) 23 janvier.

(2) 25 janvier.

(153)

faire le coup de pistolet. Seulement depuis qu'il est question de guerre, je suis sur les dents, je n'ai pas le tems de dormir; ainsi vous devez bien penser que mon intérêt n'est pas que nous l'ayons.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Pardonnez-moi: parce qu'il se casse bien des têtes pendant ce tems-là; vos anciens vous font place & vous en marchez plus vite à la cornette. Au reste, je persiste à croire que vous ne gagnerez pas le rang de cette manière; & la rencontre de M. de la Motte-Piquet avec le commandant de l'escadre Angloise (*) qui étoit le moment critique, & ne s'est passée qu'en cérémonial & en politesses, me confirme dans mon opinion.

L'ANGLAIS.

Est-ce que vous avez eu des nouvelles de votre escadre sortie récemment?

LE MAJOR.

Oui, mais cela ne se dit encore qu'à l'oreille, parce qu'on a envoyé les papiers au ministre, & qu'il n'est pas décent que les

(*) Le capitaine Samuel Hood, commandant le *Courageux* de 74 canons, nommé commodore d'une escadre de cinq vaisseaux de ligne pour croiser dans la baie de Gascogne & la Manche, avec ordre positif de faire amener & rechercher tous les vaisseaux neutres quelconques qui paroîtroient destinés pour l'Amérique. (Note des éditeurs.)

nouvelles soient répandues ici avant qu'on les sache à Versailles. On assure que M. de la Motte-Piquet a trouvé le commandant anglois, croisant sur nos côtes, qu'ils se sont parlés amicalement comme si la meilleure intelligence eût subsisté entre les deux cours ; que l'étranger a même invité M. de la Motte-Piquet à dîner à son bord, où celui-ci est allé & a été reçu avec beaucoup d'honnêteté, mais a remarqué cependant une certaine réserve, une certaine défiance, au point qu'on ne lui a point proposé de parcourir le vaisseau, comme c'est l'usage.

M. de la Motte-Piquet, ajoute-t-on, a voulu prendre sa revanche, & a au contraire engagé le commodore à visiter tout l'intérieur du *Robuste*. Ce commandant a été fort étonné de voir les canons en batterie, les canoniers à leur poste, le boute-feu à la main ; il n'a pu s'empêcher d'en témoigner sa surprise : le général lui a répondu avec beaucoup de sérieux que telle étoit depuis quelque tems la disposition de tous les vaisseaux françois, suivant les ordres du roi, de ne point sortir sans être prêts à combattre.

Avant cette conversation M. de la Motte-Piquet avoit reproché au commodore de serrer nos côtes de bien près ; sur quoi il s'étoit excusé par les vents contraires qui l'y retenoient ; en se quittant, notre camarade lui observa en riant que le vent avoit changé ; il l'invita de se rendre

promptement à son bord , d'appareiller de même & de ne pas perdre l'occasion de remplir sa destination ; ce que fit l'Anglois.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Je crois qu'il y a bien de la fanfaronade dans tout cela ; qu'il faut rabattre quelque chose de ce récit avantageux à la manière françoise : il en résulte toujours qu'on n'est rien moins que dans le dessein de s'attaquer de part & d'autre , que les instructions des cours de Versailles & de Londres sont respectivement très-circonspectes. En tout autre cas , il n'en auroit pas tant fallu pour engager une querelle.

LE MAJOR.

Oui de la part de l'Anglois ; mais il ne se trouvoit qu'à nombre égal , & dans ces cas - là ces Messieurs sont toujours très-polis.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Alte-là , major ; observez que Monsieur est anglois , & qu'il ne faut pas violer les droits de l'hospitalité en insultant sa nation.

L'ANGLAIS.

Oh ! ce n'est sûrement pas l'intention de Monsieur ; il est dans le préjugé françois ; ce n'est pas ici le lieu de disputer ; pour moi , qui n'en ai point , je trouve , si les choses se sont passées ainsi , que M. de la

(156)

Motte-Piquet s'est fort bien conduit ; je l'ai entendu beaucoup vanter depuis que je suis ici , apparemment que c'est un grand officier.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Il ne peut pas avoir montré encore beaucoup les qualités d'un général , puisqu'il n'a été , je crois , fait capitaine (1) qu'à la fin de la dernière guerre.

LE MAJOR.

Sans doute ; mais l'on espère infiniment de lui ; son caractère entier l'a fait regarder comme propre à une mission qui exigeoit une certaine fermeté. C'est un petit homme têtue en diable.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Et qui , lorsqu'il a son grand chapeau sur la tête , feroit trembler tout l'enfer.

LE MAJOR.

Ne vous y frottez pas toujours : il est brave comme son épée , aimant fort son métier , détestant au moins tout autant les anglais , avide de gloire , & , s'il n'est pas encore marin consommé , ce qu'on a jugé dans sa dernière sortie (2) , il le de-

(1) Il ne l'est que de la promotion de 1762.

(2) Il est question du coup de vent qu'il a mal soutenu au mois de novembre de l'année dernière , lorsqu'il est parti avec six vaisseaux pour escorter le convoi des Isles. Voyez ce qui en a été dit précédemment.

(157)

viendra bientôt par un peu d'exercice. Il est fâcheux que la goutte le tourmente déjà.

L' A N G L O I S.

Et sans doute les autres capitaines qui servent sous lui sont aussi bien choisis ?

L E M A J O R.

Oui, le marquis de Vaudreuil, qui commande le *Fendant*, n'a besoin non plus que d'être un peu secoué à la mer ; on augure qu'il sera très-bon quand il aura de l'habitude. On a pris après celui-ci M. Dupleffis Pascault ; il monte le *Rolland*, & est renommé par un grand attachement à la discipline, par un sang froid unique dans le péril.

L E C O M M I S S A I R E G É N É R A L.

Ce sont deux excellentes qualités, la première sur-tout n'est pas commune chez vous autres.

L' A N G L O I S.

Qui commande les deux autres vaisseaux sortis depuis ces trois, & qui se sont joints à eux ?

L E M A J O R.

C'étoit M. Hector, capitaine de l'*Actif* ; mais il en a débarqué à cause de maladie, & a été remplacé par M. de Monteil qui le vaut bien ; quoique le cadet de M. de la Motte - Piquet, ayant infiniment plus

(158)

d'exercice , parce qu'il a été long-tems durant la dernière guerre major de l'escadre de l'Inde (1) : enfin M. de Montecler , montant le *Bizarre* , plein d'honneur , de bonne volonté & de zele.

L'ANGLAIS *en entrant dans la rade.*

La superbe rade ! si le roi de France avoit autant de vaisseaux qu'elle en pourroit contenir , il seroit bien puissant sur mer.

LE MAJOR.

Vraiment on évalue qu'elle en renfermeroit bien 500.

L'ANGLAIS.

D'ailleurs , elle est toute entourée , hérissée de batteries ; elle me paroît inexpugnable.

LE MAJOR.

Vos compatriotes y firent vainement une descente le 18 juin 1694 ; malgré cela , lorsque la dernière guerre commença , on eut quelque frayeur , on prétendit que les Anglois avoient dessein d'entrer dans notre port pour le combler. Il se donna des alertes vives. On ordonna la construction de

(1) Voici ce qu'en disoit M. le comte d'Aché dans une lettre au ministre en date du 30 octobre 1758.

M. le chevalier de Monteil , à qui des l'Isle-de-France j'ai donné la brevet de capitaine de vaisseau , mérite à tous égards que vous le lui continuiez : c'est un excellent sujet ; il a toutes sortes de talens pour le métier , il est d'ailleurs d'une bravoure remarquable.

pontons d'un échantillon extraordinaire pour établir des fortins en dehors. On songea pour la première fois à en construire un petit sur cet îlot que vous voyez & qui s'appelle *l'isle ronde* : on s'imagina qu'il seroit placé très-avantageusement dans cette partie où il croiseroit l'entrée de la rade.

L'ANGLAIS.

Du reste, les vaisseaux doivent être ici à l'abri des coups de vent, comme s'ils étoient dans une boîte.

LE MAJOR.

Oui quelquefois ; cependant, lorsqu'il survente entre l'O. & le N. O. les vaisseaux chassent, & il en résulte des avaries. On se ressouvient encore d'un coup de vent d'O. N. O. arrivé durant la dernière guerre & qui causa un dégât effroyable dans cette rade (1)

L'ANGLAIS.

Ne nommez-vous pas ces deux côtes qui couronnent la rade de droite & de gau-

(1) Ce coup de vent est du 2 avril 1757... Extrait d'une lettre de Brest du 3 avril.... Hier 2, il a surventé du O. N. O. avec une telle furie que les vents ont chassé dans la rade ; *l'Apollon* a rompu une ancre ; le *Héros* a abordé le *Zodiaque* dont il a fort endommagé la poulaine, & a été ensuite abordé par la *Diligente*. Cette frégate est sujette à d'étranges manœuvres.

che jusqu'au goulet, les côtes de Léon & de Cornouailles ?

LE MAJOR.

Oui : c'est de l'extrémité de ses hauteurs qu'on signale tous les mouvemens de la rade, les différens bâtimens qui entrent & qui sortent , surtout ce qui se passe en dehors , les bâtimens qu'on apperçoit , qu'on reconnoît pour amis ou pour ennemis , leur nombre, leurs proportions ; en sorte que dans le port on en est tout de suite instruit.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Bien ou mal ; car cette observation est sujette à beaucoup de balourdises : on prend souvent des bâtons flottans pour une escadre formidable.

L'ANGLAIS.

Dans les promenades que nous avons faites sur vos batteries, il me semble que tout cela n'est pas en trop bon état.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Et si la guerre survient , elle sera peut-être finie , avant que cela soit en regle. Il y a tant de choses à faire que , malgré les ordres donnés , on ne s'en occupe guere qu'au moment du péril ou de l'alerte.

L'ANGLAIS.

Au reste , c'est égal par-tout. Je vous assure que si vous veniez faire une descente

chez nous en ce moment, vous n'y trouveriez pas une défense plus formidable en ce genre.

LE MAJOR.

C'est bien naturel. Comme les milices gardes côtes sont prises dans la classe des cultivateurs : que les campagnes des provinces maritimes ne sont déjà que trop dévastées par l'enlèvement plus urgent & continuel des matelots, on se résout difficilement à mettre sur pied les premières.

L'ANGLAIS.

Vous avez réparé sans doute le vuide de la classe précieuse de matelots dont vous parlez, formé dans le royaume par les malheurs & les pertes de la dernière guerre ?

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Oh ! amplement. M. de Boynes m'a dit que sous son ministère, il y avoit 100,000 matelots classés.

LE MAJOR.

Je suis ravi de vous voir jouer en ce moment, mon cher commissaire, le rôle du médecin tant mieux, ce qui ne vous arrive pas souvent. Au reste, vous ne pouviez le prendre plus à propos ; je suis forcé par la vérité de faire le médecin tant pis, & de vous déclarer, malgré ce que vous a dit l'ex-ministre qui a voulu se glorifier de sa belle administration à l'aide d'un gros-

fier mensonge, qu'il en faut rabattre au moins moitié; & sans entrer dans un détail qui seroit fastidieux pour Milord, il suffira de vous observer que les classes de tout le royaume sont réparties en cinquante quartiers : je les évalue l'une portant l'autre à chacune mille hommes, ce qui est caver au plus fort, on ne peut pas plus fort; & vous trouverez mon estimation juste.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Comment ? Dans les notes de mon frere, je vois qu'au commencement de la dernière guerre, où les Anglois nous avoient enlevé considérablement de cette espece d'hommes, les classes de Languedoc & de la Provence seules se montoient à près de dix milles matelots (1).

LE MAJOR.

Eh bien, ces deux provinces qui n'avoient, ce qu'il faut observer, presque pas souffert des pirateries exercées contre nos bâtimens avant la guerre, ces deux provinces embrassent douze quartiers, c'est-à-dire à peu-près le quart, ce qui n'en feroit monter la totalité qu'à 40,000. Je vous accorde, outre le rétablissement du *deficit* occasionné par la guerre, un cinquieme d'accroissement; c'est tout ce que vous pouvez desirer, sur-tout après la

(1) Extrait des officiers mariniere & matelots inscrits dans les registres des classes de Provence & de Languedoc au commencement de 1756.

(163)

infraction pour notre commerce de l'isle
yale, du Canada, après la diminution de
s pêcheries & celle du commerce de l'In-
depuis la suppression de la compagnie. (1)

*Présens dans les quartiers. Embarqués sur les na-
vires du commerce. Total*

Provence.	Toulon	984	562	1544
	La Seine	509	586	1925
	La Ciotat	319	762	1081
	Marseille	1404	1313	2715
	Le Martigues	230	217	447
	Arles	403	63	471
	St. Tropez	263	353	616
Languedoc	Cannes	136	55	191
	Antibes	135	71	196
	Cette	369	125	491
	Agde	192	304	496
	Narbonne	207	88	295
		<hr/>	<hr/>	<hr/>
		5241	4497	8638

Non compris les capitaines de navires & écrivains
pour lesquels il y a deux registres particuliers dans les
départemens & les invalides.

Suivant le registre des classes de la même date de
Bretagne, le nombre des matelots des deux départe-
mens de Brest & du Conquet n'étoit que de 1756
hommes, tant officiers mariniens que matelots; on
n'avoit mandé 6000 dans les autres quartiers pour
les armemens qu'on projetoit.

A Rochefort il n'y avoit alors qu'environ 1600
matelots embarquans.

(1) Sur 300 bâtimens pris avant la déclaration de
guerre, il ne s'en trouvoit que 13 de Marseille.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Je me rends , c'est sensible : il faut que j'aie mal entendu , ou que M. de Boynes se soit trompé , ou qu'on lui en ait imposé , ou ...

L'ANGLAIS.

Nous voici à l'ouvert du goulet : il me semble étroit excessivement.

LE MAJOR.

Vraiment , c'est bien fait exprès pour ôter à vos compatriotes la tentation d'y pénétrer. Les vaisseaux n'y peuvent guère défilér qu'un à un ; mais en sortant il se trouve plusieurs excellens mouillages , dont Berteau est le premier , où ils ont toute facilité de se déployer : ensuite , par un avantage inestimable & peu commun , la nature nous a fourni trois passages , celui du milieu , qu'on appelle l'*Iroise* , vaste canal par où les escadres cinglent ordinairement à pleines voiles & donnent dans la haute mer : celui du *Raz* à gauche , qui exigent plus de dextérité pour éviter l'Isle des-saints & doubler la pointe appelée *Bec du Raz* ; mais qui abrége & nous met tout de suite dans le golfe de Gascogne , à l'abri de la poursuite & des observations de l'ennemi ; enfin , à la droite est le passage du *Four* , par lequel , en doublant la pointe de *Saint-Mathieu* , & rangeant la côte , on gagne

(165)

Manche entre celle-ci & l'isle d'*Ouessant*. Ce passage est sur-tout excellent pour le cabotage de nos ports du nord.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Et ce cabotage est essentiel ; car , mal gré son excellence , le port de Brest a besoin pour armer ses escadres d'une infinité de choses soit en comestibles, soit en grémens, soit en munitions navales qu'il ne peut tirer de son sein. Les flottes du sud lui apportent les vins de Saintonge & de Bordeaux , les eaux-de-vie , les farines , les canons ; les flottes du nord , des salaisons de bœuf d'Irlande , des fromages , des légumes , des sautes à voile , des cordages , des chanvres , des poulies , &c.

L' A N G L O I S.

En sorte que ces flottes vous manquant, vous êtes retardés dans vos opérations ; mais au moyen de ces passages , de ces aux-fuyans que vous a procuré la nature , vous trompez la vigilance de vos ennemis.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Oui, quand ces flottes ont pour escorte de bonnes frégates gardes-côtes , des officiers alertes , braves , hardis , expérimentés. Je me souviens que , durant la dernière guerre , l'*Amétiste* & la *Comète* furent deux mois & demi à se rendre de Brest au Havre.

(166)

L'ANGLAIS.

Qu'est - ce que j'apperçois , major ?
signale-t-on pas quelque chose.

LE MAJOR , *prenant la longue vue*

Vous avez raison , c'est une de nos
gates qui rentre : autant que j'en puis juger
c'est peut-être l'*Indiscrete* qu'on attend
d'un jour à l'autre ; le vent est bon ,
fera bientôt en rade , nous allons faire
des nouvelles de St. Domingue ; elle est
mouillée sûrement avant que nous quitte
le bord du commandant où je vais
mener dîner.

L'ANGLAIS.

Je ne doute pas que sous vos auspices
je ne sois bien reçu.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Oh ! si le général ne nous fait pas
grande dépense d'esprit , il nous fera
moins bonne chère : des ragoûts à la
vençale excellens , une propreté exquise
du vin , du café , des liqueurs , tout
délicieux.

L'ANGLAIS.

Je serai fort aise d'en juger par moi
même. J'ai toujours ouï-dire que vos
pitaines de vaisseau , lorsqu'ils n'étoient
vilains & ladres , traitoient bien leur
major.

(167)

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Il n'est pas de même chez vous autres.

L' A N G L O I S.

D'abord , comme vous savez , le capitaine mange seul , & puis ce luxe là ne nous est pas permis.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Vous allez prendre une leçon en ce genre : vous verrez des bœufs , des vaches , des moutons , des chevres , des cochons , des dindons , des cages à poulets , des cages à cailles ; du reste des valets-de-chambre , des maîtres d'hôtel , des cuisiniers , des rôtiisseurs , des pâtissiers. Vous seriez surpris à la mer de manger jusqu'à de la salade qu'on sème dans des coins de galerie.

L' A N G L O I S.

Nous aimerions beaucoup toutes ces choses là ; car vous savez que nous ne sommes pas ennemis des plaisirs de la table , & que nous ne manquons ni d'argent , ni d'industrie pour nous le procurer & en jouir ; mais le service de la patrie marche avant : il ne nous faut point de bras inutiles comme en exige une telle valetaille ; tous ces animaux , tous ces approvisionnemens , toutes ces superfluités occupent une place destinée à des effets plus essentiels ; enfin ? un jour de combat , cela fait un encombrement , un embarras du diable.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Oh ! mais on se bat une fois par campagne tout au plus , & l'on mange deux fois par jour.

L'ANGLAIS.

Je ne fais pas ce qu'en pense M. le major qui ne dit mot.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Oh ! qui ne dit mot consent ; il approuve ma sortie , & par égard pour ses camarades s'abstient d'appuyer.

L'ANGLAIS.

Pour moi , je préférerois à l'élégance de vos tables , l'élégance de vos vaisseaux. J'admire l'art de vos constructeurs qui savent donner , même aux plus gros , ces façons (*) fines & légères : par exemple , celui où nous allons est de 74 , car il me semble percé à 15 & 16 (§) , & à ne le regarder que par l'avant ou l'arrière , on le prendroit seulement pour une grosse frégate. C'est sans doute en vertu de la qualité de commandant que je lui apper-

(*) Ce sont les diminutions , les *émincemens* pour ainsi parler , qu'on fait à l'avant & à l'arrière du dessous d'un vaisseau. (*Note des éditeurs.*)

(§) Un vaisseau de 74 porte 30 canons de 36 à la première batterie , 32 de 18 à la seconde , & douze de 8 sur les gaillards. (*Note des éditeurs.*)

(169)

çois un guidon blanc (†) au grand mât,
placé comme un pavillon.

LE MAJOR.

Vous avez raison ; vous devez observer
que les autres vaisseaux n'ont qu'une flam-
me blanche.

L'ANGLAIS.

Vous nommez , ce me semble , le vais-
seau où nous allons l'*Intrépide* , & son ca-
pitaine le comte de Grasse.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Oh ! quand vous aurez vu cet officier ,
vous vous en souviendrez : c'est un colosse ;
c'est le plus grand homme de la marine.

LE MAJOR.

Toujours quelque pointe.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Je n'y entendois nulle malice , je vous
assure : à l'aspect on ne peut s'y mépren-
dre ; il a fix pieds deux pouces ; il est
large à proportion , on n'y a pas épargné
la matière dans aucune dimension ; tout
y répond.

(†) La différence du guidon au pavillon c'est que
le premier est plus petit dans certaines proportions ;
est fendu dans les deux tiers de sa longueur & termi-
né en une pointe. (*Note des éditeurs.*)

(170)

L' A N G L O I S.

Est-ce qu'il a la mâchoire un peu lourde ?

L E M A J O R.

Je vous certifie qu'il n'est pas bête pour ses intérêts.

L E C O M M I S S A I R E G É N É R A L.

Cela ce peut : mais j'ai vu de ses lettres à M. l'amiral.... Ah ! cela fait pitié, je ne voudrois pas que mon laquais écrivît de même.

L E M A J O R.

Avec tout cela, si la guerre vient, il ne tardera pas d'être officier général, d'être employé pour tel, & de faire parler de lui.

L E C O M M I S S A I R E G É N É R A L.

C'est-à-dire de faire bien des sottises. Chut ! au reste : ne disons point de mal d'un homme qui va nous donner à dîner. On nous hèle.....

En effet, nous abordâmes bientôt ; on fit passer du monde sur bord. L'officier de garde vint nous recevoir, & nous fit introduire dans la chambre du conseil où étoit le comte de Grasse avec son état major & plusieurs autres officiers invités à dîner. Quoique prévenus sur la masse énorme de ce colosse, je vous avouerai que

j'en fus encore frappé ; je crus voir le
compagnon du poète Rousseau.

. . . Haut de stature

Large de croupe , épais de fourniture..
Flanqué de chair , gabionné de lard ,
Tel en un mot que la nature de l'art ,
En maçonnant les remparts de son ame ,
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

Malgré la confiance & l'audace même
avec lesquelles il parloit , l'intelligence en
effet avoit peine à percer son enveloppe
épaisse : ce n'est donc pas de sa conversa-
tion que je tins note , mais de celle de
plusieurs autres de ses camarades plus in-
struits & meilleurs diseurs. Il fut d'abord
question de nouvelles : c'étoit le jour de
courier , on venoit d'apporter les lettres ,
& chacun fit part de ce qu'on lui mandoit
de Paris ou de Versailles : on entoura sur-
tout un capitaine de vaisseau très-remar-
quable par sa bonne mine , quoique un peu
corpulent , mais lesté malgré cela , petit-
maître , ayant des talons rouges , bien
frisé , le chapeau sous le bras. Mon pre-
mier soin fut de tirer à l'écart M. de Mon-
dion & de lui demander qui c'étoit ? Il
m'apprit que c'étoit M. de Beauffet , qui
commandoit dans l'escadre le *Dauphin*
royal ; qu'il étoit frere d'un ancien am-
bassadeur à la Porte , d'un évêque , & qu'à
raison de son crédit & de son ancienneté ,
quoiqu'officier médiocre , il avoit des pré-
tentions à la cornette ; du reste , m'ajou-

ra-t-il, c'est un *Mirliflore*, toujours pimpant, élégant comme vous le voyez, le chapeau sous le bras, même à bord & dans son vaisseau, fat, étourdi, bien éduqué pourtant, ayant vu très-bonne compagnie, parlant avec grace & ayant une sorte d'éloquence victorieuse auprès des femmes. Il a beaucoup été de la cour d'une certaine Madame de Montullé (1), tenant un bureau d'esprit à Paris, & il s'y est singulièrement formé. Nous nous rapprochâmes ensuite du groupe; il lisoit une lettre que chacun écoutoit, & dont plusieurs officiers ayant voulu prendre copie, il me fut aisé d'en avoir une... il y étoit question de guerre, & voici les faits qu'on lui marquoit, réjouissant merveilleusement tous ces Messieurs qui la souhaitent.

Paris le 28 janvier.... „ Les alarmes
 „ sur une guerre prochaine s'accroissent
 „ journellement. Un négociant fameux
 „ de cette capitale a reçu une lettre anonyme, où l'on lui marque que connoissant l'intérêt pressant qu'il a de savoir
 „ à quoi s'en tenir sur la crise actuelle
 „ de la France, on lui apprend qu'il vient
 „ d'être résolu dans le conseil de faire la
 „ guerre.

„ Il est question de former trois camps,
 „ l'un en Bretagne, l'autre en Normandie

(1) Femme d'un particulier fort riche, secrétaire des commandemens de la reine, amateur des sciences, des arts & des lettres,

„ & le dernier à Dunkerque. On nomme
 „ déjà deux des commandans , le comte
 „ de Maillebois & le marquis de Voyer ;
 „ mais ce choix est prématuré & mérite
 „ confirmation.

„ M. de Sartines , qui étoit venu à
 „ Paris pour y donner son audience du
 „ mercredi , & ne comptoit repartir qu'à
 „ la fin de la semaine , a reçu ordre le
 „ jeudi de se rendre à Versailles pour un
 „ conseil extraordinaire à tenir au sujet
 „ d'un courier arrivé de Londres.

„ Tous les officiers de la marine qui
 „ étoient à Paris , ou chez eux par con-
 „ gé , ont eu ordre de se rendre à leur
 „ département respectif.

„ M. le comte de Langeron , qui com-
 „ mande la terre à Brest , doit aller rem-
 „ plir incessamment sa destination.

„ Les régimens en mouvement pour se
 „ rendre en Bretagne & sur les autres
 „ côtes , ont eu ordre de marcher sans
 „ faire halte ; tous les colonels ont dû
 „ partir sans délai pour être à leur tête.

„ Enfin , le ministre de la guerre ne se
 „ disposant pas moins dans son départe-
 „ ment que celui de la marine , vient de
 „ rétablir les régimens provinciaux , com-
 „ me on l'avoit annoncé , ce qui forme
 „ tout de suite un corps de plus de 80,000
 „ hommes.

„ Deux bâtimens marchands pris , l'un
 „ sortant du Croisic , & l'autre débou-
 „ quant de St. Domingue , sont des mo-

„ tifs bien propres en apparence à exiger
 „ une réparation.

„ Du reste , des couriers vont & vien-
 „ nent continuellement avec plus de fré-
 „ quence que jamais , & tout annonce
 „ une fermentation , soit du côté de l'An-
 „ gleterre , soit du côté de l'Allemagne &
 „ du Nord. „

M. Clônard , jeune enseigne de vaisseau ,
 qui , n'ayant que huit ans de service , est
 déjà décoré de la croix de St. Louis ,
 pour une blessure qu'il a reçu dans l'Inde ,
 étant simple garde de la marine , se fai-
 soit écouter à son tour & lisoit une au-
 tre lettre du baron de Clônard , son pere ,
 qui lui marquoit :

„ Une anecdote récente , & que j'ai
 „ apprise de l'auteur lui-même , ne laisse
 „ plus aucun doute sur une guerre pro-
 „ chaine. M. le Rez de Chaumont vient
 „ de me raconter que , mandé depuis peu
 „ chez M. de Sartines , il a été très-sur-
 „ pris d'y rencontrer le vicomte de Stor-
 „ mont qui venoit renouveler ses accusa-
 „ tions accoutumées contre lui , sur les
 „ secours en munitions de guerre princi-
 „ palement , que ce spéculateur fournis-
 „ soit aux insurgens. M. de Chaumont
 „ nioit à son ordinaire , lorsque l'ambassa-
 „ deur d'Angleterre lui spécifia ses cor-
 „ respondans , ses agens même à Lon-
 „ dres , qui , mieux instruits des croisières
 „ de leur nation , savoient éluder plus
 „ adroitement d'être pris. Quoique pressé

„ vivement , il persistoit dans ses dénégations. Le vicomte lui tire à l'instant
 „ ses lettres originales & celles de ses
 „ commettans , qu'il a interceptées , on
 „ ne fait comment , mais qui ont confondu M. de Chaumont. Celui-ci s'animant à son tour , lui a répondu : Milord , je vous fais juge maintenant de ma conduite ; sûrement à ma place vous auriez agi de même. En 1775 , mon pere avoit quatre vaisseaux richement chargés , évalués à cent mille écus chacun , qui couroient les mers sur la foi des traités : il les perdit tous quatre lors de l'agression des Anglois ; il se trouva presque réduit à la mendicité & en périt de chagrin après avoir perdu tout espoir de restitution. Au lit de la mort il m'appela ; il me fit jurer une haine immortelle contre votre nation , & m'ordonna de le venger dès que je le pourrois ; j'en ai trouvé ici une belle occasion : je me flatte d'avoir déjà beau-
 „ coup contribué à vous faire perdre
 „ l'Amérique septentrionale par la meilleure poudre , les meilleurs canons , les
 „ meilleures armes que j'ai fournis à vos
 „ sujets révoltés ; j'espère réussir maintenant d'un autre côté , c'est dans les Indes
 „ orientales , où je veux vous porter des
 „ coups non moins sensibles par des secours envoyés aussi à propos.

„ A ces mots le vicomte de Stormont
 „ entra dans une colere si violente , qu'on

„ crut qu'il alloit tomber en apoplexie.
 „ M. de Sartines lui répondit avec son
 „ calme ordinaire , que M. de Chaumont
 „ étoit convaincu , s'avouoit lui-même
 „ coupable ; qu'il en rendroit compte au
 „ roi , & prendrait à cet égard les ordres
 „ de Sa Majesté.

„ Comme M. de Chaumont non-seu-
 „ lement reste impuni , mais redoutable
 „ d'ardeur dans ses entreprises , le voilà
 „ avoué du gouvernement , & il est im-
 „ possible que la bombe ne creve enfin....

M. de Couedic , lieutenant de vaisseau,
 qui a le goût de la poésie , fit part d'une
 épître ou fragment d'épître qu'on trouva
 dans la maniere de M. Dorat : sa brieveté
 me permet , Milord , de la citer ici , &
 vous serez également content du fonds
 & de la forme.

Bravo Messieurs les insurgens !
 Vainqueurs dans une juste guerre ,
 Vous donnez par vos sentimens
 Un peuple de plus à la terre ;
 Fermes , courageux , patiens ,
 Doués d'une franchise altière ,
 Libres surtout ! . . . voilà mes gens.
 Après des exploits éclatans ,
 Il faudroit un jour , pour bien faire ,
 Envoyer danser vos enfans
 Sur les débris de l'Angleterre.
 Apprenez bien aux nations ,
 Qu'il en est une qui méprise
 Les despotes pâles & blonds ,
 Respirant le feu des charbons
 Et les brouillards de la Tamise.

Viendra le tems qu'avec éclat ,
Vous renverserez les tribunes
De ces marchands , hommes d'état ,
Petits consuls dans les communes.
Cependant , soit dit entre nous ,
Avec tant de philosophie ,
Comment diable vous battez-vous ,
N'ayant pas une académie ?
Nous qui pensons , à peine , hélas !
Conservons-nous quelque énergie ;
Nos esprits seuls font du fracas ,
Nos armes sont en léthargie.
Heureusement on voit sur pied ,
Sans compter les économistes ,
Des piccinistes , des gluckistes ,
Qui se battent par des pamphlets ,
S'escarmouchent par des injures ;
Et nos valeureuses brochures
Nous consolent de vos succès.

Cette facétie n'est rien auprès d'une infiniment plus piquante qui fut chantée au dessert, lorsque le champagne égaie les esprits : je la renvoie à la suite de ma lettre , comme trop longue. C'est une vengeance que les beaux esprits de ce pays ont cru devoir prendre des discours insolens du lord Suffolk , & il faut avouer qu'elle n'est point mal appliquée.

Au café il fut question de choses plus sérieuses. On parla des officiers généraux en faveur & qui pourroient commander la campagne : on se félicita d'abord d'être débarrassé de M. d'Estaing ; on montra des lettres où l'on marquoit qu'il devoit aller à Toulon. Personne ne parut douter que

le comte d'Orvilliers n'eût le choix du roi & chacun s'en félicitoit. Au milieu de la conversation , comme le major l'avoit prévu , il arriva un officier de l'*Indiscrete* , de la part de M. l'Archantel , son capitaine ; il devint à l'instant l'objet de la curiosité générale. On l'assomma de questions , dont le résultat fut que cette frégate avoit essuyé un très-mauvais tems : qu'elle étoit partie ayant sous son escorte trois vaisseaux marchands de Marseille , y retournant , & plusieurs bâtimens allant à la Nouvelle Angleterre ; qu'une frégate angloise avoit fait mine d'attaquer ces derniers , mais que M. de l'Archantel lui avoit fait connoître qu'ils étoient sous sa protection ; que cependant la frégate ennemie ne s'éloignant pas , autant qu'il le desiroit , en semblant vouloir les conserver , il avoit fait signal à son convoi de ne plus faire attention à sa manœuvre & de rester en panne ; qu'alors il avoit porté sur le bâtiment anglois , ce qui l'avoit enfin déterminé à s'écarter ; que l'ayant perdu de vue , il avoit donné ordre aux bâtimens destinés pour les insurgens de faire leur route. Tout applaudit au zele & à la fermeté de M. l'Archantel durant toute sa mission.

L'officier rapporte en outre qu'il y avoit eu un moment de crise aux colonies , & l'on eut ainsi la raison de l'étonnement où l'on étoit de n'en voir revenir aucun navire marchand. Il dit que

(179)

le ministre , alors de la fermentation élevée entre les deux cours , avoit commencé , craignant un coup de main de la part des anglois sur nos matelots , ainsi qu'en 1755 , par mettre un *embargo* sur les bâtimens aux isles du vent & sous le vent , lequel n'avoit été levé que le 9 novembre dernier , ce qui avoit un peu ranimé la confiance à la continuation de la paix.

Le reste de la journée se passa à visiter le vaisseau , & les chambres des officiers. J'en admirai le nombre , l'élégance , ainsi qu'une sorte de luxe qu'on avoit même trouvé l'art d'y répandre ; enfin nous prîmes congé de M. de Grasse , & nous nous rembarquâmes seuls , M. de Mondion & moi. Le major qui avoit à visiter M. de l'Archangel , pour rendre compte au commandant , & de cette frégate & de ce que le capitaine lui auroit appris directement , nous demanda permission de nous quitter , ce dont je ne fus pas fâché , afin d'avoir la liberté de m'expliquer plus ouvertement avec mon compagnon de voyage.

TROISIEME DIALOGUE.

L'ANGLAIS.

Après tout ce que je viens de voir , en faisant avec vous la visite de l'*Intrépide* , je ne suis plus surpris , Monsieur , que la marine royale de France ne brille que par intervalles & ne puisse se soutenir

longtemps avec cette excessive profusion de toutes choses , même de superfluités.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

On l'a voulu ainsi , & cela n'ira qu'en augmentant depuis que les officiers de la marine sont juges & parties dans leur propre cause ; car , outre que les officiers d'administration , au conseil où tout est censé se régler , ne sont pas en nombre égal , c'est qu'ils manqueront même incessamment des lumières suffisantes pour prononcer sur des objets qu'il n'entendront plus.

Au moyen que par la constitution nouvelle il n'y aura plus d'hierarchie , qu'on deviendra d'emblée , commissaire de la marine , commissaire général & intendant , au moyen surtout de l'expulsion totale où sont les officiers d'administration , & de leurs fonctions à la mer , & de leurs fonctions dans le port , qui les nécessitoient de s'instruire en quelque sorte malgré eux , ils ne pourront même raisonnablement ouvrir un avis & seront obligés de s'en rapporter toujours aux officiers militaires , qui leur fermeroient bientôt la bouche s'ils osoient les désapprouver.

L' A N G L O I S.

La dépense des hommes est aussi sans doute énorme ? A combien monte l'équipage d'un vaisseau de 74 ?

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Les officiers y veulent environ dix hommes par canon ; il y en a toujours plus de 700, & dans un vaisseau de 64 plus de 600.

L' AN G L O I S.

C'est d'un quart plus fort que nous. Et l'état major ?

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Outre le capitaine, il y a un capitaine en second, être parfaitement inutile, qui ne fait rien, qui est là seulement à attendre que l'autre soit tué, ou tombé malade au point de ne pouvoir plus commander ; ensuite communément trois ou quatre lieutenans & cinq ou six enseignes ; cela dépend du crédit du capitaine.

L' AN G L O I S.

Eh bien dans nos vaisseaux de ce rang il y a en tout un capitaine, un capitaine en second, mais qui agit, soulage & représente en tout le premier, & trois lieutenans : nous ne connoissons pas les enseignes.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Cependant aujourd'hui, comme le nombre des officiers ne pourroit subvenir dans la même proportion à tous les armemens qu'on se propose, je crois qu'on dimi-

(182)

nera les états majors. On suppléera du moins par des officiers auxiliaires.

L'ANGLAIS.

C'est-à-dire par des officiers pris dans le corps de la marine marchande.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Oui ; on leur donne des brevets de lieutenant de frégate pour la campagne , & ils ont rang à bord de dernier enseigne : ils commandent ainsi les gardes marines , ce que ces Messieurs supportent très - impatiemment.

L'ANGLAIS.

N'en ai-je pas vu deux dans l'*Intrépide* ?

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Justement , ces deux malheureux qui étoient à dîner au bout de la table avec l'air plus timide & plus humble encore que l'aumônier & le chirurgien , auxquels on ne daignoit pas porter la parole & dont les gardes-marines refusoient de passer l'affiète.

L'ANGLAIS.

J'ai observé tout cela : en vérité , il faut que ces Messieurs soient bien bons pour avaler tant de couleuvres.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Premièrement , on ne peut croire de

(183)

pareilles choses , lorsqu'on ne les a pas éprouvées ; en second lieu , il faut convenir que tous les capitaines n'ont pas la même insolence avec eux & en imposent quelquefois aux subalternes. Enfin , le desir de parvenir fait dévorer des humiliations qu'on espere rendre à d'autres , car il est de ces officiers bleus que les honneurs enivrent aussi lorsqu'ils son parvenus.

L' A N G L O I S.

Quelle est la hiérarchie de ces marins.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

D'abord ils sont capitaines de flûte & peuvent commander de ces sortes de bâtimens pour le roi , puis lieutenans de frégates brevetés , & ensuite capitaines de brûlot , ce qui donne rang de dernier capitaine de haut bord. Quant à ceux-ci , je n'en ai jamais connu qu'un exemple à l'égard d'un aventurier que je vis au Cap de Bonne espérance : (1) du reste , ils obtiennent à force de tems la croix de Saint-Louis.

L' A N G L O I S.

On dit que M. d'Estaing aime beaucoup ces officiers bleus.

(1) Ici, Milord , M. de Mondion me raconta de nouveau l'histoire de la campagne du Sieur Marchis , cet aventurier dont il parloit ; & pour ne pas répéter , je la supprime & vous renvoie à ma lettre 61.

(184)

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Et c'est une raison de plus pour que M. d'Estaing soit détesté des officiers de la marine.

L'ANGLAIS.

Quelle joie lorsqu'ils ont appris que s'il avoit une escadre à commander, ce seroit celle de Toulon ! Il paroît qu'ils préfèrent le comte d'Orvilliers, qu'ils en font grand cas, ainsi que le ministre.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

M. de Sartines aime beaucoup M. d'Orvilliers par analogie de caractère, à cause de sa douceur, de sa complaisance, de sa déférence. D'ailleurs, les officiers le prônent comme le plus grand tacticien pour les armées navales, quoiqu'il n'ait jamais commandé qu'une petite escadre d'évolution en 1772 (1), où il se fit plus d'une

(1) Elle étoit composée de 13 voiles, dont voici la liste.

Vaiss. de l'escadre.

Commandans.

L'Alexandre	de 64	M. d'Orvilliers, chef d'escadre	
Le Fier.	de 50	Duchaffault,	Idem
L'Hypopotame	de 50	De Brugnon,	Idem

Fregates.

La Terpsicore	de 30	De Treville, cap. de Vaiss.	
L'Aurore	de 30	De la Talhaye	Idem
La Tourterelle	de 26	De Rochechouart,	Idem
La Dédaigneuse	de 26	Le command. Desnos,	Idem
L'Oiseau	de 26	De Plas,	Idem
La Diligente	de 26	De la Galernie	Idem

sottise (1) dont mon frere a eu soin de conserver note charitablement, & que vous trouverez dans les papiers que je vous ai communiqués.

Il est certain que cet officier général a de la théorie, qu'il a étudié cette partie dans son cabinet; mais qu'il y a loin delà à la pratique! D'ailleurs, il faut en outre de la vigilance, de l'activité, de l'ardeur, sur-tout un grand amour de la discipline & beaucoup de sévérité. C'est par où pèche M. d'Orvilliers, & c'est ce qui fait que les officiers de la marine le préfèrent à M. Duchaffault.

Corvettes.

Le Cerf volant	de 16	De la Motte - Piquet, capitaine de vaisseau.
L'Isis	de 16	Le comte de Grasse, Idem
Le Serin	de 14	De Nieuil Idem

Cutters.

La Puce	} ces trois petits bâtimens auront leurs équipages alternativement composés par les différens vaisseaux de l'escadre.
Le Moucheron	
Le Levrier	

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 1er juin... La frégate la *Ter siccure*, commandée par M. de Tréville faisant partie de l'escadre d'évolution, vient de rentrer dans le port pour se radoubier : l'*Isis*, commandée par le comte de Grasse, l'a abordée & lui a emporté son bout-dehors & une partie de son beaupré. C'est la suite d'une mauvaise manœuvre. Ce petit événement prouve la sagesse du ministre actuel, & la nécessité d'exercer des officiers qui se rouillent depuis dix ans dans les ports, & ne savent plus gouverner un vaisseau surtout en escadre. La nôtre est actuellement à croiser dans la Manche.

(186)

L' A N G L O I S.

Celui-ci a beaucoup plus d'expérience que lui.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Infiniment plus, quoique son cadet; mais il est austere, dur, entier; il a toute la rudesse des anciens marins, ce qui ne plaît point à ces messieurs. D'ailleurs, il a une franchise que le ministre n'aime pas davantage, en ce qu'il est homme à lui reprocher sans détour ses bévues & son ineptie. Une faute que ce général fit en 1765, à l'affaire de l'Arrache, lorsqu'il fut envoyé pour en imposer au roi de Maroc, est le grand moyen dont se servent ses détracteurs pour l'écarter du commandement.

L' A N G L O I S.

Et cette faute fut?

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

De ne point faire rembarquer à tems son équipage, qui, la mer s'étant retirée, ne put regagner les vaisseaux; il resta en proie à la fureur, à la cruauté des Maures, ce qui fit périr & prendre prisonniers beaucoup de monde & des gardes-marines, des officiers &c. Imaginez-vous une échaffourée semblable à celle que les Espagnols viennent de faire en Afrique.

L' A N G L O I S.

Vous me remettez sur la voie, j'y suis :

(187)

qui ne commet pas de fautes au reste ? Enfin, il a été employé depuis ?

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Sans doute, mais à regret. Dans son escadre de 1776, on veut qu'il ait mal manœuvré en sortant, & ait été cause de plusieurs avaries (1) ; en un mot, on s'obstine à regarder M. d'Orvilliers comme plus grand tacticien.

L' A N G L O I S.

Il me semble que je n'ai point vu ici M. Duchaffault.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Non, il a eu de l'humeur d'avoir été balotté durant cette campagne par les incertitudes du ministre qui l'a retenu constamment en rade ; il a demandé un congé, & s'est retiré à la campagne.

L' A N G L O I S.

M. de Guichen, un des nouveaux chefs d'escadre, est, ce me semble, assez aimé, assez estimé parmi les camarades ; ils en parlent comme d'un homme qui pourra commander.

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Tant pis, c'est un bon - homme, un

(1) Voyez la lettre 4e. & extrait d'une lettre de Brest du 22 avril.

dévoit dans le goût de M. d'Orvilliers, plus exercé à la mer que celui-ci, mais n'ayant aucun nerf, aucune tête; ce seroit un pauvre général. Il a un fils aîné qui promet.

Comme notre conversation finissoit, Milord, nous débarquâmes à l'intendance, où nous devions souper. C'est le cas de terminer par le portrait de ce chef de l'administration au département de Brest; non qu'il vous soit bien essentiel de le connoître en cette qualité, mais parce qu'il est singulièrement protégé du comte de Maurepas, & pourroit quelque jour influencer pour sa partie dans le ministère.

M. de la Porte est fils d'un premier commis du comte de Maurepas, dans le tems que celui-ci étoit ministre de la marine. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, extrêmement fin, mais qui, dénué de l'appui de ce protecteur disgracié, n'avoit jamais pu parvenir à se faire recevoir maître des comptes, dont il avoit acheté la charge. Cette cour lui reprochoit, conjointement avec son frere, qu'il avoit fait nommer intendant de St. Domingue, de s'être approprié les revenus d'un bac du roi de la colonie, dont il étoit résulté un déficit de 600,000 livres dans les comptes du trésorier.

Le fils, héritier de la charge de son pere, éprouva les mêmes difficultés. Enfin, il se couvrit d'un arrêt du conseil, qui réhabilitoit, en tant que de besoin, la mémoire

de son pere , & déclaroit que si la perception qu'il avoit fait faire pour son compte du droit royal , étoit illégale , l'intention de S. M. avoit toujours été qu'il en jouît , & que c'étoit faute d'explication seulement qu'il s'étoit rencontré du louche dans cette affaire. A la faveur de cette piece , une des plus singulieres qu'il soit possible de lire , & d'une tournure extrêmement curieuse , entre toutes celles qui se remarquent dans ces sortes d'actes , M. de la Porte fut admis (1) , mais non sans réclamations. Les membres de la chambre les plus jaloux de l'honneur de la compagnie se plainquirent de cette réception qui l'entachoit , & attribuerent l'événement à des manœuvres fugitives de la part du récipiendaire & à l'adresse qu'il eut de se présenter dans un moment où les juges les plus sévères & les plus délicats étoient absens.

Du reste , M. de la Porte est un homme dont le physique très-foible influe sur le moral ; peu travailleur , sans énergie , & qui se laisse mener par les militaires comme ils veulent : ils abondent à sa table , il est magnifique , & en fait très-bien les honneurs dans ces tems de dépense & de luxe où il arrive journellement beaucoup de seigneurs & de curieux très-bien accueillis chez lui.

Comme nous devons partir le lende-

(1) Le 21 juillet 1770. Toute cette anecdote est encore tirée des mémoires & notes de M. de Ruis.

main , j'ai passé la nuit , Milord , à vous mettre en ordre tout ceci , afin de ne pas perdre de tems à mon retour dans la capitale & de pouvoir vous l'adresser sur-le-champ. Je vous avouerai que , malgré la liberté parfaite que j'avois eue & la pleine confiance qu'on m'avoit montré par-tout , je ne ne fus pas fâché de quitter un lieu où j'aurois pu à longue devenir suspect , où tout me reproduisoit l'image du pauvre Gordon.

Paris , ce 12 février , 1778.

E.T.A.T des Vaisseaux de ligne de la Marine du port de Brest au commencement de l'année 1778, avec leurs noms , le nombre de leurs canons , leur destination , & des notes sur chaque vaisseau.

Le Brillant de 64 , dans l'Inde... Construit à Brest en 1759 , étoit au combat du maréchal de Conflans , est commandé par M. de Tronjoly , capitaine de vaisseau , parti au printemps de 1776.

Le Flamand , de 50 , dans l'Inde ... Construit à Rochefort en 1764.

Le Prothée , de 64 , à la Martinique ... Vieux vaisseau construit à Brest en 1748 , étoit parti de Brest le 11 1777 , sous les ordres de M. de Cherisey , & aujourd'hui est commandé par M. de Dampierre , capitaine de vaisseau.

Escadre de M. Duchaffault, à la mer, en rade, ou désarmée.

Le Robuste, de 74, en croisière... Il a été construit à Rochefort en 1759. Il étoit du combat de M. de Conflans; il avoit besoin d'un grand radoub en 1766. En octobre 1774 M. le Comte d'Estaing, commandant à Brest, fit remplir d'eau de mer la calle de ce vaisseau en maniere de lest, & coucha à bord pour vérifier lui-même ce qui pouvoit résulter de dangereux de cette expérience qui ne réussit pas; il en eut des coliques violentes. Il est sorti le 8 janvier 1778 pour croiser comme vaisseau commandant sous les ordres de M. de la Motte-Piquet, capitaine.

Le Fendant, de 74, à la mer... Vaisseau neuf fini à Rochefort en 1776: dès le mois d'avril 1772 la construction en avoit été ordonnée sur les gabaris de Morineau, ancien constructeur, mort il y a quelques années, qui n'avoit pas les connoissances brillantes & théoriques des modernes, mais dont la routine a paru, par l'expérience, supérieure à toutes leurs savantes spéculations. Il est commandé par M. le marquis de Vaudreuil, capitaine.

L'Actif, de 74, à la mer. . . Il est différent de l'Actif, de 64 seulement, qui subsistoit durant la guerre de 1756. Le nouveau a été construit à Brest; il est à croiser en ce moment avec M. de la Motte-Piquet. M. Hector qui le commandoit étant tombé malade, c'est M. de Monteil, capitaine, qui le monte.

Le Roland, de 64, à la mer. . . Etoit en construction à Brest au commencement de juin 1770, & l'on y travailloit lentement. Il est commandé par M. Duplessis Pascault, capitaine. C'est un beau & bon vaisseau, mais qui ne marche pas trop bien.

Le Bizarre, de 64, en rade. . . Vieux vaisseau construit à Brest en 1750, qui a beaucoup de service; il étoit du combat du maréchal de Conflans: armé à Rochefort en 1771, il fut envoyé à Brest sous les ordres de M. de la Marthonie, lors des projets hostiles du duc de Choiseuil. Il est commandé aujourd'hui par M. de Montecler, capitaine de vaisseau & estimé bon officier.

Le magnifique, de 74, rentré dans le port. . .
Ce vaisseau lancé à la mer en 1749 à Brest, a été refondu en 1757 sans

sans jamais avoir fait campagne avant. Il étoit en 1759 au combat du maréchal de Conflans. En 1766 il étoit encore dans le cas d'une demi-refonte à Brest : cette fois il étoit sorti en novembre 1777 sous les ordres de M. le chevalier de Retz, capitaine de pavillon de M. Duchaffault, & a été si maltraité qu'il a fallu le désarmer pour le réparer.

L'Intrepide, de 74, en rade.... Il a été construit à Brest en 1750, refondu en 1756. Il est aujourd'hui sous les ordres de M. de Grasse, capitaine de vaisseau.

Le Bien-aimé, de 74, en rade... Il ne faut pas confondre ce vaisseau avec un du même nom qui appartenait à la compagnie, & qui étoit en 1757 de l'escadre de l'Inde, commandé par M. d'Aché. Celui-ci n'étoit que de 56 canons. Le *Bien-aimé* actuel est un vaisseau construit aussi à l'Orient en 1756 par M. Olivier, sous l'inspection de M. Coulomb, dans la forme de ceux de la compagnie, c'est-à-dire, plutôt vaisseau de charge qu'un vaisseau de guerre, & qui appartient au roi depuis l'arrangement fait avec S. M. en 1770 : il a paru un fort mauvais voilier dans sa traversée de l'Orient ici, &

(194)

passé pour une charette ; aussi le commandement en a-t-il été donné à M. de Bougainville , capitaine que la marine n'aime pas , & regarde comme un intrus , mais bon manœuvrier.

Le Dauphin-royal , de 70 , relâche à l'Orient. . . Vieux vaisseau de 1735. Il étoit au combat du maréchal de Conflans. Réparé en 1767 à Rochefort , passé à Brest en 1771 , commandé par M. de Traverley , il devoit servir à transporter des troupes dans l'Inde , d'après le projet hostile du duc de Choiseuil , arrêté par sa disgrâce. Il est aujourd'hui commandé par M. de Beauffet , capitaine de vaisseau.

Le Triton , de 64 , de l'escadre de M. Duchaffault. . . Ce vaisseau de Toulon existoit dès 1747 ; il a passé à Rochefort en 1773 , où il a été refondu à neuf , & lancé à l'eau en novembre 1776 ; armé ensuite & passé à Brest sous les ordres de M. de Brache , capitaine de vaisseau. Il étoit de la dernière croisière , & a été extrêmement maltraité par le coup de vent de 27 heures du premier novembre dernier.

Le Réfléchi , de 64 , de l'escadre de M. Duchaffault. . . Ce vaisseau neuf ,

(1951)

construit à Rochefort , étoit ordonné depuis 1772 sur les gabaris de Morineau ; il a été lancé à l'eau en 1776 au mois de novembre , ensuite armé & conduit à Brest sous les ordres de M. de Baraudin , capitaine. Il est rentré fort maltraité par le coup de vent du premier novembre.

L'Eveille , de 64 , en rade . . . Lancé à l'eau à Rochefort en 1752 ; une des premières constructions de M. Grognant , plein d'excellentes qualités , étoit au combat de M. de Conflans ; avoit besoin en 1776 d'un grand radoub ; est commandé par M. de Goimpy , capitaine de vaisseau.

La Bretagne , de 110 , désignée pour armer . . . Ce Vaisseau le plus fort qu'ait la France aujourd'hui entre ceux du premier rang , a été donné au roi par la province dont il porte le nom. Il a été construit en 1765. Il vient d'être réparé & mis en état d'aller à la mer ; on croit qu'il sera le vaisseau commandant & monté par le comte d'Orvilliers , lieutenant-général.

Le Royal-Louis , de 106 . . . a été construit en 1759 , avoit besoin d'un léger radoub en 1776 ; il est en refonte totale aujourd'hui , sans avoir jamais été à la mer. C'est un vaisseau d'un nom malheureux ; il y en

a déjà eu plusieurs qui ont péri par accident; celui-ci est hors d'état de servir, de cette année au moins; il n'est point encore tracé.

La Ville de Paris, de 90, désignée pour armer... Ce vaisseau, présent de la capitale dont il porte le nom, a été construit en 1764 à Brest. Il est d'un échantillon si fort qu'il pourroit porter jusqu'à 110 canons.

Le duc de Bourgogne, de 80, désigné pour armer... Commencé à construire à Rochefort par Deslauriers à la naissance du prince de ce nom, a été radoubé en 1776; est aujourd'hui en état d'aller en mer.

Le St. Esprit, de 80, désigné pour armer... Il a été donné par l'ordre du Saint-Esprit & construit à Brest en 1765. C'est à bord de ce vaisseau que M. de Sartines entendit la messe le 25 août 1775 lorsqu'il fut à Brest & qu'on y chanta le *te deum* en réjouissance de ce grand événement. Il est en état d'aller à la mer.

La Couronne, de 80, à armer... Il étoit en construction à Brest en 1766: on en monta les couples en août, pour qu'il fût dans tout son bois, & lissé à l'arrivée du duc de Praslin, alors ministre de la marine, qu'on

(197)

attendoit dans ce port, & à qui l'on vouloit faire voir le gabaris de ce beau vaisseau. Il est en état d'aller à la mer & destiné pour M. Duchaufault, lieutenant-général.

Le Glorieux, de 74. . . Ce vaisseau étoit dans le bassin à Rochefort en 1755 : il en sortit le 10 août 1756, ne tirant que 12 pieds & demi d'eau, ce qui en donnoit déjà de grandes espérances, outre qu'il étoit bien conformé. On conjecturoit aussi qu'il en auroit une batterie basse plus avantageuse, & par combinaison 18 pouces plus haute que celle du *Florissant* de même force tirant 14 pieds. On le plaça près de celui-ci ; il avoit l'air plus mâle & plus court : il a soutenu le pronostic ; il étoit au combat de M. de Conflans. Il est en état à présent d'aller à la mer.

L'Orient, de 74. . . construit à l'Orient par M. Groignard en 1756 pour la compagnie des Indes, comme vaisseau du premier rang & de 80 canons, étoit à ce titre au combat de M. de Conflans, réduit aujourd'hui au second rang comme de 74 seulement, est en état d'aller à la mer.

Le Conquérant, de 74. . . Vieux vais-

seau de Brest datant de 1745 ; réparé en 1756 ; remis en état d'aller à la mer aujourd'hui.

Le Zodiaque, de 74, doit armer... étoit sur les chantiers à Brest en 1755, de la façon du sieur Olivier, sous les yeux du sieur Coulon, constructeur en chef, a été lancé à l'eau le 19 novembre 1756. A peine y fut-il, qu'il fit une voie d'eau considérable. Un conseil de construction tenu le 2 décembre, décida qu'il seroit dédoublé, ensuite examiné & doublé de nouveau. On trouva qu'on avoit pris l'alarme mal-à-propos, & qu'il ne faisoit de l'eau que comme on doit faire un vaisseau neuf. Il fut monté en 1767 par M. d'Aché, chef d'escadre, qui le mena dans l'Inde, & soutint avec lui trois combats.

En 1776, pour amuser à Brest & instruire le duc de Praslin qu'on y attendoit, on tira sur une calle & on monta sur chantier ce vaisseau, afin de le lancer à la mer, faute de vaisseau neuf à qui l'on pût faire faire cette manœuvre, & donner au ministre un spectacle curieux. Il étoit monté par M. Duchaffault, commandant de l'escadre d'évolution en 1776 : le Zodiaque est aujourd'hui en état d'aller à la mer.

Le Palmier, de 74, doit armer... Vieux vaisseau, construit à Brest en 1741, en état d'aller à la mer.

Le Minotaure, de 74..... mis sur les chantiers à Brest en 1755 par le sieur Olivier, sous les ordres du sieur Coulon, constructeur en chef, lancé en mars 1757, est aujourd'hui en refonte dans un bassin.

Le Diadème, de 74.... mis sur les chantiers à Brest en 1755 par le sieur Olivier, sous les ordres du sieur Coulon, constructeur en chef. A peine fut-il lancé à l'eau le 26 juin 1756, qu'il fallut le mettre dans un des bassins neufs. Il sembloit avoir acquis un arc de quatre pouces & demi; mais on reconnut qu'il y avoit erreur d'optique, & que ce qu'on a pris pour de l'arc, venoit du pont mal réglé qui entraînoit une fausse position de précintes. En refonte aujourd'hui dans un bassin.

Le Défenseur, de 74... Vieux vaisseau, construit à Brest en 1753; en 1766 il étoit dans le cas d'une demi-refonte, après avoir ramené de son gouvernement de St. Domingue le comte d'Estaing qui le montoit, & arriva le 26 août 1766. Il est à

reconstruire tout-à-fait & ne peut servir de l'année.

Le Citoyen, de 74. . . . construit à Brest en 1762, pourri sans avoir jamais servi, est dans le cas de la reconstruction, & ne peut armer de l'année.

Les Six - Corps, de 74. . . . mis sur les chantiers à Brest en 1762 ; don des six corps des marchands, dont il porte le nom, n'a jamais servi, & l'on craint qu'il ne soit hors d'état d'être même reconstruit.

Le Diligent, de 74. . . . construit à la même époque que les *Six-Corps*, absolument dans le même cas ; on craint qu'il ne le faille démolir.

Le Sceptre, de 74. . . . remonte pour son âge en 1745 ; a été refondu au commencement de la dernière guerre ; n'avoit besoin que d'un léger radoub en 1766 ; est à reconstruire & ne peut servir de l'année.

Le Northumberland, de 68. . . Prise faite sur les anglois, très-ancien, & que les François conservent avec soin. Il a été réparé à Brest en 1757 ; étoit au combat de M. de Conflans, & en 1766 avoit besoin d'un grand radoub. Ce vaisseau est à reconstruire.

Le Sphinx, de 64, désigné pour armer..

Ce vaisseau a été construit à Brest par Salinoc en 1753. Il fut commandé en 1756 par M. le comte de la Rochefoucauld-Coufage, alors capitaine, qui se plaignit que le Sphinx portoit mal sa voile, ce qui surprit, parce qu'il étoit modelé sur les gabaris de l'*Illustre* & de l'*Actif*, tous deux excellens. On reconnut que c'étoit erreur d'arrimage. Il étoit au combat du maréchal de Conflans. Il partit le 10 décembre 1768 de Brest pour porter dans l'Inde M. Desroches, nommé gouverneur des îles de France & de Bourbon. Il revint au commencement de 1570; il est en état d'aller à la mer..

L'Union, de 64: construit à Brest en 1762, fut monté en 1767 par M. de Brugnon, capitaine de vaisseau, qui appareilla le 7 avril avec une escadrette pour aller à Maroc y traiter de la paix & du rachat des esclaves, après la malheureuse expédition de l'Arrache, d'où il revint à Brest le 21 juillet, ayant rempli avec succès sa mission.

L'Union appareilla ensuite de Brest le 6 janvier 1771, commandé par M. de Tronjoli, capitaine de vaisseau, avec la Flûte la Seine,

de 36 canons , commandée par M. de Vaucouleurs , capitaine de brûlot , & trois navires marchands , chargés de troupes pour l'Inde. La mission étoit si secrètement combinée , qu'on avoit donné sur ces bâtimens le passage à des Américains , bien étonnés de se trouver transportés à l'île de France , au lieu d'aller aux Antilles. Ce vaisseau est aujourd'hui en très-mauvais état , & l'on doute qu'il vaille la peine d'être réparé.

L'Indien , de 64 , désigné. . . Ce vaisseau vient de la compagnie des Indes , & a été cédé au roi en 1770 , conséquemment n'a pas les grandes qualités de ceux de la marine royale ; il est en état d'armer.

L'Actionnaire , de 64 , désigné. . . vient , comme le précédent , de la compagnie des Indes , & a été cédé au roi en 1770 , n'est pas excellent , mais en état d'armer.

L'Artésien , de 64 , désigné. . . Donné par les états d'Artois & construit en 1763 , armé en 1775 pour porter à Rochefort des troupes , de l'artillerie de la marine , quand on voulut ranimer ce port. Il est encore actuellement à Rochefort ; mais on l'attend incessamment à Brest.

Le St. Michel, de 64, désigné... Vieux vaisseau de 1739, n'étoit en 1755 que de 60, refondu en 1763, & est de 64 aujourd'hui ; a beaucoup servi ; étoit de l'escadre du comte d'Estaing revenant de St. Dominique, est mouillé à Brest le 26 août 1760. Ce vaisseau réarmé à Rochefort en mai 1769 sous les ordres du vicomte de Roquefeuille pour porter les troupes aux îles, faisoit à son départ jusqu'à 14 pouces d'eau par heure, ce qui détermina le capitaine à relâcher à Brest où il fallut le désarmer pour lui substituer le *Solitaire*. Il a été réarmé encore en 1774 pour ramener de Brest à Rochefort des troupes d'artillerie avec l'*Artésien*. Il est encore dans ce dernier port, d'où il est attendu incessamment à Brest.

Le Solitaire, de 64, désigné... étoit en chantier en 1755 à Brest, de la construction de M. Groignard, & y étoit encore en novembre 1756 ; en 1766 avoit besoin d'une refonte après une campagne ; en 1769 fut substitué au *St. Michel*. Ce vaisseau a les meilleures qualités de toute espece. Il étoit monté en 1776 dans l'escadre d'évolution par le duc de Chartres ; il est en état d'armer.

L'Alexandre, de 64, désigné... étoit en construction à Brest en 1770, étoit monté par M. d'Orvilliers, chef d'escadre, & commandant l'escadre d'évolution sur les côtes en 1772. Il est en état d'armer.

Le Vengeur, de 64. Ce vaisseau étoit en construction à l'Orient en 1756 par M. Groignard. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Vengeur* appartenant à la compagnie & de l'escadre de M. d'Arché ; celui-ci n'étoit que de 56 canons.

Le *Vengeur* actuel est en refonte dans le bassin, & pourroit absolument armer cette année.

Le Fier, de 50, désigné... Vieux vaisseau construit à Toulon en 1745, étoit au combat de M. de la Galissoniere ; a été refondu en 1764 à Rochefort ; étoit monté par M. Duchaffault, chef d'escadre dans l'escadre d'évolution de 1772 ; en état d'aller à la mer.

L'Amphion, de 50, désigné... Vieux vaisseau construit à Brest en 1748, réparé en 1764, étoit en radoub encore en 1770, en état d'aller à la mer.

En Construction.

L'Auguste , de 80. } Ces trois vaisseaux
Le Neptune , de 74. } peuvent être en état
L'Annibal , de 74. } d'armer pour l'année
 prochaine.

*Etat des Frégates , Corvettes & autres
 Bâtimens..*

La Consolante , de 40 , dans l'Inde. . .
 construite à l'Orient , portant 28
 canons de 18 , & 12 de 12 , est
 partie de ce port avec le *Brillant*
 au printems de 1776.

La Pourvoyeuse , de 40 , dans l'Inde. . .
 s'armoit à Rochefort en mars 1777.

La Subtile , de 24 , dans l'Inde. . . de
 170 hommes d'équipage.

L'Amphitrite , de 26 de 12 , aux Isles. . .
 existoit en 1764 & étoit attachée
 au port de Bordeaux ; armée en
 décembre 1771 pour transporter à
 la Martinique M. le comte de Nau-
 zieres & M. Tascher intendant.

N O T A : je ne mets cette fré-
 gate & les autres qu'à 26 canons
 de 12 , en ce que c'est la seule
 artillerie qu'elles portent sur leur
 pont , étant percées à 13 sabords.
 de chaque côté : elles en portent

ordinairement 6 de 8 sur leurs gaillards , ce qui les met à 32 & quelquefois à 36 comme celle-ci.

L'Amphitrite est commandée aujourd'hui par M. de Jussaud , capitaine , & est partie de Brest le 11 juillet 1777 avec le *Prothée*.

La Renommée , de 26 , à St. Domingue...

Existoit en 1764 , étoit en 1776 de l'escadre d'évolution , & montée par M. de Monteil , capitaine , qui en revirant de bord la fit donner sur une roche , si lourdement qu'elle y pensa rester ; est commandée par M. Verdun de la Cresne , lieutenant ; est partie pour les Isles avec l'*Amphitrite* , le 11 juillet dernier ; étoit à St. Domingue , suivant les derniers avis : elle étoit armée de 36 canons.

La Diligente , de 26 , à la Guadeloupe...

Cette fregate , qui ne porte que du 8 , remonte à 1764 : elle étoit de l'escadre d'évolution en 1772 , sous les ordres de M. de la Galernie , & en 1776 de l'escadre d'évolution , montée par M. le comte d'Amblimont , capitaine. Elle est partie l'année dernière de Rochefort , sous les ordres de M. Duchillau , capitaine ; elle étoit stationnée à la Guadeloupe suivant les dernières

nouvelles ; elle n'étoit armée que de 30 canons.

La Blanche, de 26, à la Martinique... remonte à 1764, a repassé en mai 1770, le chevalier de Rohan revenant de son gouvernement de St. Domingue ; est aujourd'hui commandée par M. de Treceffon, lieutenant, & armée de 30 canons ; a 212 hommes d'équipage.

L'Inconstante, de 26, aux Isles... remonte à 1764 ; étoit autrefois du département du Havre. A la fin de septembre 1767 elle apporta, sous les ordres de M. de Tronjoli, capitaine à Brest, des isles de St. Pierre & Miquelon, 79 Acadiens, composant 15 familles réduites à repasser en France par ordre de la cour, vu la grande misère que ces habitans y effuyoient & les tracasseries continuelles des Anglois sur l'étendue de la pêche de la morue ; a servi de frégate d'observation en 1776 & 1777 sous les ordres de M. le comte du Boderu, capitaine ; est percée pour 40 canons.

Cette frégate a appareillé le 6 octobre 1777 de Bordeaux, escortant quatre bâtimens portant des

troupes à la Martinique & à St. Domingue.

La Dédaigneuse, de 26, aux Isles... existoit des 1764 ; étoit autrefois du département de Bordeaux ; en 1770 étoit revenue à Rochefort, & s'y armoit en novembre lors des mouvemens de guerre que faisoit le duc de Choiseul ; étoit en 1772 de l'escadre d'évolution sous les ordres du commandeur Desnos, capitaine : en 1776 étoit à la mer, commandée par M. de Cry.

Cette frégate est partie de Nantes au commencement d'octobre pour convoyer quatre bâtimens marchands portant des troupes aux colonies.

La Tourterelle, de 26, aux Isles... existoit en 1764 ; avoit été attachée au département de Bordeaux pendant la suspension du port de Rochefort. En décembre 1770, elle appareilla de la rivière de Bordeaux pour transporter M. de Valliere à son gouvernement de la Martinique. Elle étoit en 1772 de l'escadre d'évolution, & c'est M. de Rochouart, capitaine, qui la commandoit. Elle étoit encore de l'escadre d'évolution, commandée par M. de Guichen durant l'été de 1775.

Elle fut désignée en novembre 1775 pour porter à la Guadeloupe M. d'Arbaud, nommé alors gouverneur général de cette isle détachée du gouvernement de la Martinique, & M. Peignier, nommé intendant de la même isle ; étoit à St. Domingue en avril 1777, commandée par M. Bauffier, où elle s'est battue contre deux frégates angloises revenue à Brest le 22 juillet après 35 jours de traversée.

Cette frégate en est partie en octobre dernier, commandée par M. de la Laurencie, lieutenant, pour porter Madame la gouvernante à la Martinique & escorter une flûte du roi chargée de vivres, avec quatre bâtimens chargés de troupes pour la Martinique & St. Domingue.

L'Indiscrete, de 26, vient de mouiller le 1er février 1778, revenant de St. Domingue sous les ordres de M. l'Archantel.

La Boudeuse, de 30, construite à Nantes en 1764, est aux isles actuellement, commandée par M. Ferron, lieutenant de vaisseau.

La Terpsicore, de 30, Vieille frégate qui étoit de l'escadre de

M. d'Estaing revenant en 1766 de St. Domingue , étoit de l'escadre d'évolution en 1772 , & commandée par M. de Tréville, capitaine de vaisseau.

Elle est revenue à Rochefort de St. Domingue où l'on la croyoit perdue ; elle étoit de l'escadre d'évolution en 1775 & montée par M. de Guichen, capitaine de vaisseau, qui commandoit la petite escadre, & manœuvra si mal que la frégate essuya plusieurs avaries ; elle étoit encore de celle de 1776, & montée par M. le marquis de Nieuil, capitaine ; s'armoit à Rochefort en mars 1776 pour porter aux îles le marquis de Bouillé & de là M. Dargoult à St. Domingue.

Le Sensible , de 26 , pour le cabotage...

Frégate que l'on ne trouve point sur les anciennes listes ; qui commence à figurer pour la première fois dans l'escadre d'évolution de 1776 ; elle étoit alors commandée par M. de la Porte Vezins, capitaine de vaisseau. Elle réarme, & doit être commandée par M. de la Clocheterie, lieutenant, destinée pour le cabotage.

Le Zéphire, de 26 de 8 , pour le cabotage...

Vieille frégate de Rochefort, qui

remonte à 1728 , fondue & refondue , entre autres en 1754 ; armée au commencement de 1771 à Brest , sous les ordres de M. de Courci , lieutenant , pour la Martinique , & réarmoit au commencement de 1772 pour porter de conserve avec l'*Amphitrite* , le général & l'intendant de la Martinique. Elle étoit de l'escadre d'évolution de 1775 , sous les ordres de M. de Beauffet. Elle croisoit en 1776 & 1777 sous les ordres de M. le Grain , passé sur la *Danaé* , désarmée aujourd'hui.

La Danaé , de 26 de 8 , existoit en 1776 & avoit besoin d'un léger radoub. Elle est commandée par M. de Kergariou , lieutenant , désigné par le général pour succéder à M. le Grain.

L'Oiseau , de 26 de 8 , destiné pour le cabotage... Vieille frégate qui étoit en construction en août 1755 & encore en 1756 à Toulon , étoit désignée pour armer en novembre 1770. Elle étoit de l'escadre d'évolution en 1772 , commandée par M. de Plas , capitaine ; de celle de 1775 , commandée par M. le vicomte de Rochechouart ; croisoit en 1776 & 1777 ; désarmée.

La Belle Poule, de 26 de 12, ... Cette frégate existoit dès 1764, & autrefois du département de Bordeaux, étoit armée en Janvier 1771, & en décembre désarma pour être radoubée; enfin partit de l'Orient en février, 1772, pour porter à l'Isle-de-France M. de Ternay, gouverneur, & M. Maillart du Mesle, commissaire général ordonnateur. On avoit depuis longtems fort à cœur d'envoyer cette frégate dans les mers de l'Inde, & on la destinoit à y rester à cause de ces excellentes qualités : en effet, elle existoit à l'Isle-de-France pour toute marine à la fin de décembre 1774 & au commencement de 1775 ; est en état d'armer aujourd'hui.

La Nymphe, de 26, désignée... Nouvelle frégate; M. de Senneville, lieutenant, en a le commandement. Elle a été percée pour 40 canons, & porte 290 hommes d'équipage environ.

La Sibyle, de 26, désignée... Nouvelle frégate dont M. de Kerouan, lieutenant, a le commandement.

La Concorde, de 26, Nouvelle frégate en état d'aller à la mer.

La Charmante de 26, . . . Nouvelle frégate en état d'armer.

L'Aigrette, de 26 de 8, . . . Vieille frégate qui se construisoit au Havre en mars 1756 pour Brest; qui étoit en 1759 au combat de M. de Conflans; radoubée en 1764 à Rochefort; désarmée depuis mars 1776 qu'elle étoit rentrée sous les ordres de M. le chevalier de Balleroi, après avoir croisé durant onze mois dans l'Archipel; est en état d'armer.

La Licorne, de 32 de 8, désignée.. Vieille frégate construite à Brest en 1753, réparée en 1764.

Le 10 novembre 1775 M. le chevalier de Rais, capitaine, commandant cette frégate, avoit appareillé de Brest pour porter à la Gouadeloupe MM. d'Arbaud & Peynier, qui avoient été nommés gouverneur & intendant de cette île depuis qu'on l'avoit détachée du gouvernement de la Martinique; obligée de rentrer par les vents contraires, la frégate toucha sur une roche au point de ne pouvoir manœuvrer qu'à force de pompes. Il fallut lui substituer la *Tourterelle*. Elle est en état d'armer, & donnée à M. Belizal, lieutenant.

L'Andromaque, de 36, désignée... Nouvelle frégate qui vient d'être lancée à l'eau à Brest, dont le commandement est donné à M. Buor, lieutenant.

La Fortunée, de 36, désignée.... Nouvelle frégate lancée à l'eau depuis peu, & dont le commandement est donné à M. de Marigni, lieutenant.

La Résolue, de 26 de 12, désignée.... Nouvellement construite à St. Malo & s'y armera. Le commandement en est donné à M. de Pontevéz, lieutenant.

L'Iphigénie, de 36, désignée... A St. Malo où elle s'est construite. Le commandement en est donné à M. de Kerfain, lieutenant, jeune officier qui promet beaucoup.

La Pallas, de 30, désignée.... Construite à St. Malo, & le commandement en est donné à M. de Raufanne lieutenant.

La Surveillante de 32, désignée... Construite à l'Orient, le commandement en est donné à M. du Couedic, lieutenant, officier Breton plein de bravoure, d'intelligence, & d'espérance la plus grande.

Le Triton, de 26, en armement... Vieille frégate commandée par le chevalier de Castellane, lieutenant.

La Malicieuse, de 26 de 8, Construite durant la guerre de 1756; étoit au combat du maréchal de Conflans en 1759; avoit besoin d'un grand radoub en 1766, étoit désignée en 1776 pour être remise en état en 1777; mais a été condamnée & démolie.

La Folle de 26 de 8. . . . Dans le même cas que la *Malicieuse*.

La Sincere, de 26 de 12, désignée pour être prête à la fin de 1776, mais hors d'état de servir & vendue à des particuliers.

La Légère, de 26 de 12, désignée pour être prête en 1777; mais s'est trouvée hors d'état de servir.

L'Infidèle, de 26 de 12, existoit en 1764; hors d'état d'être employée, sert de corps de garde.

L'Enjouée, de 26 de 12. Fameuse pour avoir servi en 1768 de théâtre aux expériences de la montre marine, dont MM. Harrison & le Roy se disputoient l'invention. Celui-ci s'y embarqua pour continuer l'essai de la sienne; la campagne

devoit être du nord au sud , c'est-à-dire , des isles Miquelon & de St. Pierre , aux côtes de Maroc : elle devoit aller delà à Cadix , à Lisbonne , & se rendre enfin à Brest. Elle étoit alors commandée par M. de Tronjoli , capitaine. Le résultat , au rapport des officiers , fut que la montre de M. le Roy n'étoit pas supérieure à celle de M. Harrison.

On but aussi à bord de cette frégate de l'eau dessalée , à la manière de M. Poissonnier. On jugea qu'elle étoit bonne , excellente ; qu'elle valoit mieux que l'autre ayant essuyé l'altération ordinaire ; mais que cette méthode demandoit du tems & une consommation de charbon si considérable , qu'elle ne pouvoit guere être que de curiosité.

Cette frégate , sans être extrêmement vieille , est hors d'état d'aller à la mer & sert de corps-de-garde.

Corvettes.

Le Serin , de 16 de 4 , désigné. . . . En juin 1770 on profita de l'inaction du port de Rochefort pour exécuter une petite gentillesse dont il y avoit déjà des exemples d'un genre plus considérable. Le Serein , corvette destinée alors à porter 12 canons seulement ,

seulement , fut construite en une matinée. Toutes les pieces étoient prêtes , numérotées & arrangées , 200 ouvriers entendus suffirent à cette rapide manœuvre.

La tradition porte que, sous Louis XIV l'on monta à Brest , devant le marquis de Seignelay , ministre de la marine , un vaisseau de 74 canons qu'on lança à l'eau dans la même journée.

En juin 1768 , on avoit tenté ici l'expérience faite aujourd'hui sur une corvette nommée le *Cerf volant* ; mais elle n'avoit pas réussi , & l'entreprise s'étoit réduite aux courbes.

Le *Serin* étoit de l'escadre d'évolution de 1772 , & c'est de M. Nieuil , capitaine de vaisseau , qui le montoit ; il étoit encore de celle de 1775 & monté par M. de la Motte-Vauvert , lieutenant. Cette corvette est revenue de St. Domingue le 2 décembre dernier sous les ordres de M. de Ligondez , capitaine de vaisseau , & est déjà pourvue d'un commandement , qui est M. de la Perouse , lieutenant.

La Favorite , de 12 de 4 ,

L'Etourdie , de 20 , de 6 & de 4 , pour le cabotage , dès 1766 avoit besoin d'un léger radoub.

La Sylphide, de 10 de 4, désignée. . . .

Peut porter 12 canons; construite à Rochefort; existoit dès 1764: s'y armoit en novembre 1770, étoit de l'escadre d'évolution en 1775 & montée par M. du Pavillon, lieutenant; de celle de 1776 & montée par M. de Maurville, lieutenant; s'armoit à Rochefort en mars 1777; doit être commandée par M. de Sillart, lieutenant.

La Curieuse, de 10 de 4, désignée... Doit être commandée par M. du Romain, enseigne d'une grande espérance.

La Perle, de 18, de 6 & de 4, désignée....

Corvette ancienne qui existoit en 1764, d'environ 140 hommes d'équipage, étoit en 1775 de l'escadre d'évolution & montée par le chevalier de Dampierre, capitaine, & dont le commandement est donné à M. Mingaud, lieutenant.

L'Ecureuil, de 18, de 6 & de 4, désignée...

Corvette construite à Brest; existoit dès 1764, étoit en Havre: il en revint en 1775 pour se rejoindre à l'escadre d'évolution & étoit alors commandée par M. de Ligondez, lieutenant de vaisseau. Le commandement en est donné à M. de la Métrie, lieutenant.

L'Hirondelle, de 14 de 6, désignée...
 Corvette ancienne, construite à Brest ; remonte en 1764 ; étoit armée en ce port en octobre 1770 ; sous les ordres de M. Charnier, lieutenant ; étoit passé en Havre ; en vint en 1775, sous les ordres de M. de Briqueville, capitaine, pour se joindre & s'incorporer à l'escadre d'évolution ; doit être commandée aujourd'hui par M. Blanchon, lieutenant.

La Lunette, de 4, désignée.... Ce bâtiment, d'une construction singulière, ne porte que 4 canons, mais de 24 livres de balle ; il est ancien ; il existoit à Brest en 1764.

Cette corvette étoit de l'escadre de M. de Brugnon à Maroc en 1767, & commandée par M. de Kerfain ; revint à Brest de Salé le 21 mai après 19 jours de traversée, & retourna porter les paquets de la cour & quelques turcs qui étoient au Bagne, qu'on habilla de neuf, à qui l'on donna des chemises & 30 liv. d'argent : elle s'armoit à Brest en toute diligence à la fin de janvier 1771 sous les ordres de M. Tromelin, enseigne de port. Le commandement en est donné aujourd'hui à M. de Chavagnac, enseigne.

La Favorite , de 12 de 6 , désignée... doit
être commandée par M. de Kerfain
le cadet , enseigne.

Le Rossignol , de 20 de 6 , . . . en état
d'armer.

L'Espiegle , lougre , de 8 , désigné... armé
au Havre en 1775 sous les ordres de
M. de Bavre , lieutenant , pour être
de l'escadre d'évolution.

Le Chasseur , lougre

Le Coureur , Idem. . . .

Le Moucheron , cutter , de 4 , étoit
de l'escadre d'observation de 1772.

La Puce , Idem. . . Idem.



PROCLAMATION du général Burgoyne;

sur L'A I R.

*Où allez-vous M. l'abbé?**Vous allez vous casser le nez?*

Messieurs, prêtez attention;

Voici la proclamation,

Du bon roi d'Angleterre.

Eh bien?

Il veut finir la guerre,

Vous m'entendez bien.

C'est l'ouvrage d'un général

Qui ne compose point trop mal.

Pour calmer l'Amérique,

Eh bien?

Sa méthode est unique,

Vous m'entendez bien.

Nous Jean Burgoyne, écuyer,

Général, gouverneur en pied,

Des ville & Fort-Guillaume,

Eh bien?

Dans le nord du royaume,

Vous m'entendez bien.

Colonel d'un beau régiment

Sur terre & sur mer commandant,

De très-illustre race,

Eh bien?

Et de la chambre-basse,

Vous m'entendez bien,

Et cetera, & cetera,

Un autre plus long en dira;

Pour moi qui suis modeste,

Eh bien?

Je me tais sur le reste ,
 Vous m'entendez bien.

Peuples qui , dupes de vos chefs ,
 Etourdissiez de vos griefs ;
 Nous venons vous apprendre ,
 Eh bien ?

Comment on doit se rendre ,
 Vous m'entendez bien.

Votre Franklin l'électriseur ,
 N'est qu'un dangereux suborneur ;
 Insensé qui s'y fie ,
 Eh bien ?

Ainsi qu'aux Dean & Lée ;
 Vous m'entendez bien.

Le Washington n'est qu'un nigaud ,
 Et chaque Allemand lui seul vaut
 Vingt grenadiers de France ,
 Eh bien ?

Suffolk , au moins , l'avance ,
 Vous m'entendez bien.

Ployez-vous sans restriction
 A notre constitution ;
 Le Parlement l'ordonne ,
 Eh bien ?

Et j'arrive en personne ,
 Vous m'entendez bien.

Dans une main je tiens la mort ,
 Et dans l'autre un très-heureux sort ;
 Le Roi veut qu'on dispense ,
 Eh bien ?

Et justice & clémence ,
 Vous m'entendez bien.

Je vais répandre par milliers
 Mes sauvages dans vos quartiers ;
 Et si quelqu'un murmure ,
 Eh bien ?

Garè la chevelure ,
Vous m'entendez bien.

Restez en paix dans vos maisons ,
Gardez votre lard , vos moutons ,
Vos bleds , votre fourage ,
Eh bien ?

Le tout pour votre usage ,
Vous m'entendez bien.

Ne faites plus dans vos foyers
De draps , de chapeaux , de souliers ;
Laissez nos insulaires ,
Eh bien ?

Fabriquer ces miseres ,
Vous m'entendez bien.

Nous vous promettons du bon thé ,
Des taxes , du papier timbré ;
Car la mere-patrie ,
Eh bien ?

Vous aime à la folie ;
Vous m'entendez bien.

J'ai dix mille brave guerriers ,
Je n'en aurois que cinq milliers ,
Qu'à toute l'Amérique ,
Eh bien ?

J'irois faire la nique :
Vous m'entendez bien.

Je brûlerai , saccagerai ;
Malheur à ceux que je prendrai ;
Car dût-on me le rendre ,
Eh bien ?

Je les ferai tous pendre ;
Vous m'entendez bien.

Vos femmes, vos filles, vos sœurs,
 Eprouveront, malgré leurs pleurs,
 De mes gens en furie,
 Eh bien ?

Plus d'une espiglerie,
 Vous m'entendez bien.

Je prendrai Ticonderoga,
 J'irai jusqu'à Saratoga;
 Et là vous verrez comme,
 Eh bien ?

Se bat un galant homme;
 Vous m'entendez bien.

Vous insurgens, qui m'écoutez,
 Ne pleurez pas, mais apprenez,
 Que ce pauvre Burgoyne,
 Eh bien ?

S'est allé faire moine,
 Vous m'entendez bien.

Il s'est réellement conduit,
 Aussi sagement qu'il l'a dit;
 Mais après maints vacarmes,
 Eh bien ?

Il a mis bas les armes,
 Vous m'entendez bien.

Messieurs, buvons à sa santé;
 Je crois qu'il l'a bien mérité:
 Il vous a, sans malice,
 Eh bien ?

Rendu plus d'un service,
 Vous m'entendez bien.

L E T T R E V.

*Journal des faits les plus importants passés
à Paris durant mon absence , depuis le
1^{er} janvier 1778 jusques au 20 février.*

P O U R peu qu'on s'absente de Paris ; Milord , on est extrêmement étonné de s'y prouver presque neuf à son retour. On a l'air d'un provincial par mille questions qu'on est obligé de faire si l'on veut s'instruire ; il faut passer des heures entières & quelquefois des jours à se remettre au courant. La légèreté de la nation en rend le tableau si mouvant , qu'il échappe dans le plus court intervalle mille détails à ressaisir pour en bien conserver l'ensemble. Je n'ai pas trouvé de meilleur moyen que de me faire représenter les feuilles manuscrites d'un abbé de qualité très à portée d'être instruit & par lui-même & par ses entours , singulièrement avide de nouvelles , & qui tient note jour par jour des événemens de cette capitale. Je vais vous en extraire les notices les plus intéressantes ou les plus essentielles à servir pour l'intelligence de ce qui doit suivre.

1^{er} Janvier. . . Il n'y a point de cordons bleus aujourd'hui. On prétend que la reine, par l'impulsion du duc de Choiseul dont le duc de Guines est la créature , sollicitait

fortement le roi en sa faveur ; que son aug-
guste époux ne voulant pas la refuser abso-
lument & répugnant cependant à décerner
cet honneur à un homme de qualité qui en
est très-susceptible par sa naissance , mais
entaché par un de ces procès honteux mê-
me à gagner , a pris la tournure de remet-
tre la nomination. Il a espéré que pendant
ce tems la reine se refroidiroit peut-être en
faveur de son protégé , ou s'éclairciroit sur
l'indignité du sujet.

2. *Janvier.* . . . M. l'archevêque de Paris
a enfin décidé la suppression de onze fêtes,
& son mandement concernant cet objet
doit être publié incessamment , toutefois
après que le parlement y aura donné son
attache.

Le [roi a déjà approuvé l'arrangement
sage du prélat , & lui a promis en con-
séquence de faire veiller avec soin à l'ob-
servation régulière du dimanche & des
autres fêtes. Cette nouvelle afflige les
dévots & met surtout en l'air les jansenis-
tes , qui inculpent la pusillanimité du prélat
& crient au scandale.

4. *Janvier.* . . . Le Mont de Piété est
enfin installé en vertu de lettres patentes
du 9 décembre 1777. L'on a pris des di-
recteurs tirés des lieux où il y en a d'éta-
blis avec succès , pour monter la manuten-
tion de celui de cette capitale. Les admi-
nistrateurs ont été choisis parmi ceux de
l'hôpital général , & comme l'archevêque
en est le chef & le président , il s'est re-

tiré de l'assemblée où cette élection a été faite : il n'a voulu participer en rien à une institution contraire à la doctrine de l'évangile qui défend expressément le prêt à intérêt sur gages. Il paroît qu'il y a à cet égard une grande fermentation dans le clergé, disposé à contrarier cet établissement usuraire.

5 Janvier. . . . Une bande nouvelle de voleurs s'étoit formée à Paris durant l'hiver & alarmoit le public. On la désignoit sous la dénomination d'épateurs , parce qu'ils faisoient trébucher les passans ou avec des ficelles , ou avec des bâtons. On doit se louer de la vigilance de M. le Noir, qui, dans cette circonstance critique en faisant redoubler de zèle & d'activité les officiers de police chargés d'aller à la découverte, en a fait arrêter une nichée de 23. Il est à présumer que le reste, s'il y en a d'autres, sera bientôt détruit. Au reste, c'étoient seulement des filoux qui ne tuoient point.

Il est des gens qui veulent que les 23 *quidams* arrêtés ne fussent que des joueurs, ce qui est encore du ressort de la police & fait toujours honneur à l'activité du magistrat.

6 Janvier. . . . On dit que M. le comte d'Ossun, revenu de sa longue ambassade d'Espagne a été fait ministre dimanche, c'est-à-dire est entré au conseil : cela commenceroit à vérifier les conjectures déjà tirées lors de l'annonce de son retour,

que M. le comte de Maurepas avoit jeté des vues sur lui pour se faire remplacer dans la confiance du roi par ce politique expérimenté : c'est d'autant plus vraisemblable, qu'il est fort agréable à toute la maison de Bourbon, & que c'est peut-être, après le duc de Choiseul, le seigneur qu'elle aimeroit le mieux dans ce poste. On le croit fort sage & fort pacifique, ce qui ne peut que le rendre aussi agréable à la nation.

7 *Janvier*. . . La mort de l'électeur de Baviere dont on a appris la nouvelle, fournit lieu aux conjectures des politiques sur la vacance de cet électorat, sur la destination que l'empereur voudra lui donner, & sur les droits à défendre de nos alliés l'électeur Palatin & le duc des Deux Ponts son héritier. On prétend que notre ministère a déjà prévenu cet événement ; qu'on est en négociation à Vienne à ce sujet, & qu'on espere concilier tous ces intérêts opposés sans aucune effusion de sang.

8 *Janvier*... Le parlement de Dauphiné recommence ses procédures contre son procureur général de Moydieu. On écrit de cette ville qu'il a rendu arrêt qui interdit ce magistrat de toutes ses fonctions pour un an, à compter du jour qu'il aura fait au greffe de la cour une déclaration que c'est à tort qu'il a voulu inculper M. de la Salcette, avocat général dudit parlement.

12 *Janvier*. . . Dernièrement vingt-six

mauvais sujets , tels que sont ceux que l'on met ordinairement à Bicêtre , ont trouvé le secret de s'échapper de cette prison , en rompant des barreaux , & ils étoient à la veille d'être suivis de 500 autres , si l'on ne s'en fût apperçu à tems. On est toujours indigné du voir la fainéantise dans laquelle on laisse ces scélérats qui ne font que s'endurcir mutuellement dans le crime , & débaucher absolument ceux qui ne sont pas encore tout à fait corrompus. M. de Malesherbes avoit eu là-dessus des vues très-patriotiques : on y revient , & l'on parle de les effectuer : on a fourni à M. le Noir des projets très-sages à cet égard , & ce magistrat doit choisir le meilleur ou plutôt les appliquer suivant les circonstances.

13 *Janvier*. . . . Le résultat de l'assemblée de la caisse d'escompe indiquée au lundi douze a été de fixer le dividende des six derniers mois 1777 à 80 liv. par action de 3000 liv. , payables à bureau ouvert.

Les précédens dividendes ont été celui des six premiers mois de 1777 fixé à 75 liv. & celui des trois derniers mois de 1776 , premiers termes des échéances à 30 livres , ce qui annonçeroit une progression marquée de bénéfice. Mais , comme ces Messieurs continuent à resserrer entr'eux ces actions , qu'ils sont à la fois leurs débiteurs & leurs créanciers , on est en droit de révoquer en doute cet étalage apparent de prospérité. Un fait contraire même dépose contre.

Les lettres de change de l'Isle-de-Fran-

te , payables en dix années à des époques marquées , s'acquittent chez le Sieur Mory , ancien caissier de la compagnie des Indes ; & , comme il est en même tems caissier de la caisse d'escompte , il se trouve que c'est celle-ci , à proprement parler , qui touche les fonds pour leur acquit : par une infidélité marquée , au lieu de les rembourser en argent aux époques assignées , suivant les termes de l'arrêt du conseil , le Sieur Mory les rembourse en papier dont l'échéance est quelquefois d'un mois , petite lésinerie qui annonce de la gêne dans la circulation.

15 *Janvier* . . . Les princes ont imaginé de porter à leur épée , au lieu d'un nœud , une dragone ; les courtisans les ont imités , & l'on a tourné en ornement militaire cet ornement de parade ; au défaut d'uniforme chacun doit l'afficher relativement à son grade , suivant certaines formes désignées.

15 *Janvier* . . M. le chevalier de Meré , quoique peu estimé , est un chevalier de Saint Louis , gentilhomme attaché à M. le duc de Penthievre. Il a prétendu , il y a quelque tems , qu'on lui avoit volé sa montre dans la rue , & il rapportoit les circonstances effrayantes. M. le lieutenant de police , instruit par ses espions que ce militaire avoit été dévalisé chez des filles , a voulu approfondir cette histoire , & lui a écrit pour le prier de passer chez lui. M. de Meré n'ayant pas répondu à deux invitations de cette espece , le lieutenant de police , piqué , a

fait rendre par le lieutenant criminel une ordonnance du 8 de ce mois , qui enjoint à toutes personnes , de quelque état & condition qu'elles puissent être , qui auront été attaquées , insultées ou maltraitées , ou qui le seront par la suite dans les rues de Paris par des voleurs ou malfaiteurs , d'en faire dans le jour ou dans les vingt-quatre heures , leur déclaration devant un commissaire. Le préambule en est remarquable.

„ Sur ce qu'il nous a été représenté par
 „ le procureur du roi , que depuis quelque
 „ tems il se répandoit journellement dans
 „ cette ville des bruits qu'il étoit de son
 „ devoir d'approfondir ; qu'on citoit diffé-
 „ rentes personnes , comme ayant été atta-
 „ quées nuitamment par des malfaiteurs &
 „ des voleurs , sans que ceux qui s'étoient
 „ donnés , ou qu'on rapportoit avoir été
 „ l'objet de ces attaques , eussent fait au-
 „ cune déclaration à justice , qui eût pu
 „ mettre le procureur du roi à portée d'en
 „ poursuivre les auteurs. Cependant ces
 „ rumeurs passant de bouche en bouche ,
 „ s'étoient accréditées au point de semer la
 „ terreur parmi les citoyens , dans les diffé-
 „ rens quartiers qu'ils habitoient , d'inquié-
 „ ter les magistrats préposés à la sûreté
 „ publique , auxquels même il sembloit
 „ qu'on étoit en droit de faire des repro-
 „ ches sur leur indifférence à ce sujet ,
 „ qu'on avoit paru les taxer de dissimula-
 „ tion , & d'affecter de vouloir faire passer

„ ces événemens comme des préjugés po-
 „ pulaires ; qu'ils auroient en effet pu être
 „ regardés comme tels , si , au nombre des
 „ personnes attaquées , on n'avoit cité des
 „ noms connus , & si les faits paroissant
 „ relatifs auxdites personnes , ne fussent
 „ parvenus à la connoissance du procureur
 „ du roi , par le récit de quelque magistrat
 „ supérieur ; comme les tenant directement
 „ ou indirectement des gens prétendus avoir
 „ été attaqués. Cependant la plus grande
 „ partie de ceux-ci , quoique dûment
 „ prévenus , n'avoient fait aucune déclara-
 „ tion à la justice , à qui il étoit , sur-
 „ tout dans les circonstances présentes ,
 „ du devoir & du ministère dudit procu-
 „ reur du roi de suppléer tant en particulier
 „ qu'en général.

En conséquence. M. le chevalier de
 Meré a été décrété d'assigné pour être ouï
 au châtelet.

16 Janvier. . . Une rixe survenue chez
 Nicolet il y a quelque tems , si vive qu'il
 en est résulté un soufflet , été portée au
 tribunal des maréchaux de France , à rai-
 son de l'un des deux rivaux qui étoit mili-
 taire. Comme aucun des deux n'avoit d'é-
 pée , après avoir fait droit sur la plainte,
 le tribunal a dressé un mémoire au roi dans
 lequel il supplie S. M. d'ordonner à tous
 ceux qui sont dans le cas de porter une épée
 de ne point sortir sans cette arme , à peine
 de n'être plus , en cas d'insulte , justicia-
 bles du tribunal. Ce mémoire est resté sans

réponse jusqu'à présent : outre que les princes ayant donné l'exemple de marcher ainsi , c'est les inculper indirectement ; d'un autre côté , c'est en quelque sorte faire autoriser le duel par le roi qui le défend.

19 Janvier. M. le comte de St. Germain est mort le 15 de ce mois. Cette perte , qui auroit causé une grande sensation pendant son ministère , n'en produit aucune aujourd'hui. Depuis sa retraite , il avoit acheté à Montfermeil à quatre lieues de Paris une maison de campagne , où son génie de réforme & de destruction s'étoit bientôt manifesté : il y avoit déjà commencé un grand abatis d'arbres ; tout y étoit sans dessus dessous.

Son enterrement a été peu brillant , par un de ces contrastes bizarres qui , quoique fréquens , frappent toujours. Le jour même ou l'on portoit en terre ce destructeur de l'école militaire , les officiers de cet hôtel se donnoient un repas en réjouissance de leur rétablissement.

Au reste , M. le prince de Montbarrey n'est point fâché , dit-on , de cette mort , qui va lui donner la facilité de se livrer sans ménagement aux changemens qu'il doit faire dans le plan d'administration de son prédécesseur : s'il eût vécu , il auroit craint de contrarier trop promptement & trop ouvertement son système.

20 Janvier. M. Bojard , le trésorier des états de Bretagne , se donne ici de grands mouvemens pour obtenir satis-

faction des vexations qu'un vaisseau anglois a fait éprouver à un bâtiment armé par son beau-frere. Ce bâtiment , qu'on croit chargé pour l'Amérique angloise , avoit une destination masquée pour Miquelon. Il a été chassé en mer par ce vaisseau anglois , qui lui a lâché un coup de canon à poudre , afin de l'obliger d'amener & de mettre son canot à la mer ; le capitaine ne se rendant pas aussi facilement & aussi promptement à son ordre qu'il l'auroit voulu , il a envoyé au bâtiment françois un coup de canon à boulet qui a tué deux hommes : il a bien fallu obéir pour éviter de plus grands malheurs ; il a montré les papiers , & ils se sont trouvés tellement en regle que , malgré la querelle & la mauvaise disposition de l'Anglois , celui-ci n'a pu l'arrêter , le confisquer , & a été obligé de lui laisser faire route , après lui avoir fait payer 42 liv. pour le boulet & autre faux frais du petit combat. C'est cette exaction des 42 liv. & la perte de deux matelots qui forment l'objet de la réclamation de l'armateur , & de M. Bojard.

22 Janvier. . . . Les officiers des deux compagnie des mousquetaires supprimés ont présenté depuis peu au roi un mémoire très-pressant , où ils demandent à Sa Majesté d'être remboursés de leurs emplois , dont ils n'ont pas encore touché le payement , ou d'être rétablis. Comme ce mémoire a été communiqué avant au prince de Montbarrey & même à M. de Maurepas ,

on espere qu'il produira de l'effet. Sa Majesté doit y répondre dimanche. On pourroit alors réaliser le bruit qui court depuis quelque tems du rétablissement de ces corps sous le nom de *Dragons de la couronne*.

Les officiers à haussécol, même remplacés dans d'autres corps se sont réunis aux autres; & parmi les noirs, il n'y a que M. de la Grange qui n'ait pas signé. Celui-ci, depuis longtems assez mal vu de ses camarades, a fait bande à part & donné deux mémoires particuliers.

24 Janvier. . . . Indépendamment de l'arrêt rendu par le parlement de Grenoble, contre son procureur général Moydieu, il a formé un arrêté en date du 10 de ce mois, qui annonce bien à quel excès sont parvenus ses maux & qu'il touche presque au terme d'une catastrophe inévitable, si le ministre continue à lui refuser justice.

» La cour, les chambres assemblées,
 » délibérant en exécution de ses arrêts du
 » 29 novembre & 19 décembre 1777; toujours également pénétrée des sensations
 » douloureuses dont elle fut affectée lors
 » de la transcription illégale faite sur les
 » registres par voie d'autorité, des lettres
 » patentes du 8 mars 1776, qui imputent
 » aux officiers qui la composent, d'avoir
 » méconnu la regle, la justice & la raison,
 » pour se diriger par un esprit de parti &
 » de discorde, pour se livrer à une inquisition reprehensible, d'avoir rendu un

» arrêt injuste & d'avoir ordonné une en-
 » quête par turbe.

» Considérant 1°. que le parlement fut
 » d'autant plus sensible à des reproches si
 » peu mérités, que depuis sa création,
 » comme dans les tems les plus critiques,
 » il avoit toujours reçu de justes témoi-
 » gnages de satisfaction de la part de ses
 » augustes souverains.

» Considérant 2°. que le parlement au-
 » roit adressé des remontrances à S. M.
 » & eu l'honneur de lui écrire pour justi-
 » fier sa conduite, réclamer sa justice, &
 » lui représenter que s'il étoit possible que
 » son parlement eût mérité de pareils re-
 » proches, il n'étoit pas digne d'exercer
 » l'autorité qu'elle lui avoit confiée.

» 3°. Que des magistrats chargés de re-
 » présenter l'administration de la justice,
 » ne sauroient exister flétris dans leur hon-
 » neur, & que les peuples ne pourroient
 » conserver pour eux le respect & la con-
 » fiance si nécessaires dans leurs fonctions,
 » si ledit seigneur roi ne daigne leur ac-
 » corder une réparation aussi éclatante,
 » que les calomnies dont les ennemis de la
 » magistrature les ont noircis ont été pu-
 » bliques.

» 4°. Que le parlement, par son arrêté
 » du 6 septembre 1776, auroit pris l'enga-
 » gement de réclamer sans cesse la révoca-
 » tion desdites lettres patentes; que dans
 » cet objet il auroit eu l'honneur d'en-
 » voyer au roi une députation solennelle

„ pour réclamer une justice à laquelle la
 „ gloire dudit seigneur roi est elle-même
 „ intéressée, sans que jusqu'à présent il lui
 „ ait plu de répondre à cet objet de la
 „ députation.

„ Considérant enfin, que rien n'est si
 „ digne d'un grand monarque ; comme
 „ de reconnoître & de réparer les surprises
 „ inévitables dans le gouvernement d'un
 „ grand empire, & que l'auguste ayeul
 „ dudit seigneur roi lui en a donné un
 „ grand exemple, lorsque surpris par des
 „ délations de ceux qui souffrent avec
 „ peine le zele & la vigilance de son
 „ parlement, il crut devoit l'appeler aux
 „ pieds de son trône, & après l'examen
 „ le plus réfléchi, il eut la bonté de le
 „ renvoyer à ses fonctions & de déclarer
 „ en présence de ses ministres que son
 „ parlement l'avoit toujours servi avec fi-
 „ délité.

„ A arrêté d'écrire audit seigneur roi
 „ à l'effet de le supplier d'accorder à son
 „ parlement la permission d'aller en corps
 „ de cour se jeter aux pieds du trône pour
 „ solliciter les effets de la protection que
 „ ledit seigneur roi a eu la bonté de pro-
 „ mettre aux députés de son parlement,
 „ & obtenir la révocation desdites lettres
 „ patentes, qui renferment des imputa-
 „ tions contraires à la vérité, à l'hon-
 „ neur & à la dignité de son parlement,
 „ & pour le supplier de considérer que,

„ si les surprises faites à sa religion l'em-
 „ pêchoient de rendre justice à des magis-
 „ trats attaqués dans leur honneur , ce se-
 „ roit couronner leur anéantissement. „

25 Janvier. . . . On ne fait encore com-
 ment la cour a pris l'arrêté ci-dessus ;
 mais M. de Moydieu a déjà perdu un
 grand protecteur en la personne du comte
 de St. Germain : il est vrai qu'il lui en
 reste un bien plus auguste en la personne
 de *Monsieur* , dont la prévention s'est ma-
 nifestée par le propos qu'il tint aux députés
 du parlement de Dauphiné , lorsque cette
 cour l'envoya complimenter à son passage ,
 & en reçut la réponse humiliante citée en
 divers papiers publics.

25 dudit. . . . Suivant les lettres de Nanci ,
 le procès de MM. de Bellegarde & de Mon-
 thieu a été jugé à ce parlement : le juge-
 ment du conseil de guerre a été annullé, quant
 au fonds , & ils ont été absolument dé-
 chargés d'accusations intentées contre eux.

26 Janvier. . . . Madame la comtesse
 d'Artois est accouché samedi à onze heures
 du matin d'un prince qui a été nommé le
duc de Berri : on ne peut rendre l'affluence
 du monde qui s'étoit rendu hier à Versailles
 pour cet événement , pour celui de l'expul-
 sion de M. Necker , dont ses ennemis
 accréditoient le bruit , & enfin pour ap-
 prendre ce que S. M. auroit statué sur
 le mémoire des officiers des mousquetaires :
 beaucoup de militaires en outre assiegent
 aujourd'hui M. de Montbarrey , dans l'es-

poir que, n'étant plus retenu par une sorte de pudeur qui lui inspiroit la présence de M. le comte de St. Germain, il ne pourra résister aux sollicitations des mécontents.

29 Janvier. Depuis jeudi M. le comte Duferches a disparu, & l'on ignore ce qu'il est devenu : son état, sa fortune & sa bonne conduite sont dans le cas de le faire jouir du sort le plus heureux. Sa famille & ses amis sont dans la plus cruelle inquiétude & font faire des perquisitions partout.

1^{er} Février. Le bal de l'opéra a été très-brillant la nuit du dimanche au lundi, & des plus nombreux ; la reine, Monsieur, M. le comte d'Artois & une foule de courtisans y étoient masqués. S. M. s'y est plue beaucoup, & y est restée fort tard. Comme elle rentroit dans son appartement le lieutenant des gardes du corps est venu lui demander l'heure pour la messe ; je l'ai entendue à Paris, a répondu la reine.

Tandis que cette jeune majesté se livre ainsi aux plaisirs de son âge, le roi, non moins jeune & très-susceptible de les prendre aussi, se couche à onze heures, se leve à la pointe du jour & travaille dans sa chambre, sans feu & sans personne pendant deux heures, ce qu'observent tous les gardes de leur salle donnant sur une embrasure de fenêtre, par où ils voient le monarque à son bureau.

2 Février. Le roi a renvoyé les

officiers des mousquetaires à se pourvoir pardevant le directeur général des finances pour demander le remboursement de leurs emplois.

D'après la réponse de S. M. les officiers des mousquetaires ont eu recours à M. Necker pour leur remboursement ; il leur a déclaré ne pouvoir leur donner qu'un quart en argent & le surplus en papier. Ces officiers se sont retirés & n'ont point voulu accéder à la proposition.

Il paroît qu'ils ne perdent pas tout espoir , surtout les hôtels des deux compagnies restant toujours invendus.

3 *Février*. Le mont de piété va s'ouvrir incessamment ; il a été retardé jusqu'ici par le manque de fonds pour suffire à la quantité des emprunteurs : on a proposé déjà des gages pour de très-fortes parties jusqu'à 50,000 écus & 200,000 liv. Il doit s'annoncer par des affiches.

Le premier soin des chefs avoit été de chercher à retirer tous les effets séquestrés chez les différens usuriers de cette capitale , inscrits à la police ; mais n'ayant pu suffire à la totalité qui se montoit à onze millions, ils y ont renoncé.

De ce calcul on conclut aisément qu'il y a au moins pour 24 à 25 millions d'effets en nantissement entre les mains des agens de cet infâme trafic ; encore n'y comprend-on pas les usuriers secrets & obscurs , échappant à la vigilance de la police.

5 *Février*. . .

5 *Février*. . . Samedi dernier après la comédie italienne , M. le chevalier de Launay se trouvoit dans le foyer avec cinq autres hommes de qualité. Il montre une boëte très-riche du prix de 4000 livres : elle passe de main en main ; on la lui rend. Un moment après , il veut prendre du tabac , il ne l'a plus ; plainte en conséquence à M. le lieutenant général de police. Le magistrat promet de faire les informations ; il les fait ; il déclare à M. de Launay qu'il fait cette filouterie , mais qu'il ne peut lui en nommer l'auteur , ni lui faire restituer la boëte.

M. le prince de Conti , s'intéressant à M. de Launay qui lui est attaché , interroge M. le Noir qui promet de dire le secret à son altesse si elle veut donner sa parole d'honneur de ne point le révéler. La confidence faite , M. le prince de Conti loue la prudence indispensable du lieutenant de police. Du moins , voilà comme on raconte cette anecdote difficile à croire ; cependant elle devient moins invraisemblable par la circonstance qu'on ajoute d'un portrait de femme dont étoit ornée la boëte , en sorte qu'il y auroit eu quelque indiscretion de la part du possesseur du bijou envers celle dont il l'auroit reçue.

5 *Février*. . . D'après la discussion des intérêts politiques naissant de l'événement de la mort de l'électeur de Baviere , il résulte que des deux électorats réunis dans

la même main , l'un doit être éteint suivant le traité de Munster ; que le prince possesseur unique de tous ces biens , va acquérir une grande prépondérance , puisqu'il aura près de 80 millions de rentes , mais qu'on se dispose à les diminuer par plusieurs sustractions ; que l'empereur , le roi de Prusse , & celui de France ont chacun leurs prétentions ; que celles du premier sont de la plus grande importance en ce qu'elles dégagent une partie de ses états enclavée , & n'en forment plus qu'une chaîne , & qu'il seroit peut-être de l'intérêt des deux autres d'empêcher l'aggrandissement de ce souverain , d'une ambition démesurée , qui , par cet arrangement , par les vues plus étendues qu'il a sur la Turquie , ne tend à rien moins qu'à se rendre maître absolu du cours du Danube , depuis sa source jusqu'à son embouchure , & devenir même à la fois empereur d'Occident & d'Orient ; mais la prudence du ministre de France d'une part , & la vieillesse du roi de Prusse qui ne voudra compromettre sa gloire & troubler son repos , font présumer qu'on préférera une espece de concordat par lequel chacun prendra sa part à l'amiable ; & , comme aucun souverain n'est assez puissant pour s'y opposer , ou du moins pour l'empêcher , l'on ne doute pas que ce partage ne s'effectue avec la même tranquillité que celui de la Pologne.

8 Février, . . . , M. d'Urserches n'est

point retrouvé encore; il passe seulement pour constant qu'un batelier a retiré sa canne & son chapeau de la riviere entre Neuilly & St. Denis, ce qui fait craindre pour sa vie. Il avoit sur lui près de cent louis.

11 *Février*. . . . L'abbé Terrai se meurt décidément, & ce qui le prouve, c'est que le curé de St. Sulpice depuis plus de 15 jours est assidu à le visiter & à le disposer. Quelque récalcitrant qu'il soit, le pasteur espere en venir à bout.

Il paroît que cet ex-ministre périt d'un marasme complet, & que c'est la suite de l'ambition dont il étoit dévoré, du chagrin qu'il a ressenti de se voir arrêté au milieu de sa carrière, & de cet ennui qui tourmente presque toujours les gens en place réduits à l'inaction. Du reste, on ne croit pas que le remords ait aucune prise sur son ame de bronze.

20. *Février*. . . . Les lettres particulières de Berlin donnent d'autres allarmes: il paroîtroit que les dispositions de cette cour ne seroient plus aussi pacifiques, & qu'elle auroit des prétentions à exercer sur le duché de Baviere; qu'elle feroit même marcher des troupes & nous solliciteroit de nous réunir à elle pour nous opposer à l'aggrandissement de l'empereur.

Voilà, Milord, de quoi alimenter votre curiosité jusqu'à ce que je puisse vous entretenir de trois événemens plus susceptibles d'être développés & dont je me re-

serve à vous faire une narration circonstanciée. Je vous parlerai d'abord du bureau de législation dramatique, dont le dernier travail excite une fermentation considérable à la ville. La mort du sieur le Kain, cet acteur à certains égards digne rival de notre Garric, sera la matière de la lettre suivante. Enfin, l'arrivée de M. de Voltaire en cette capitale, son séjour, la sensation incroyable qu'il y produit, méritent une narration qui ne sauroit être trop étendue, tout ce qui concerne de près & de loin cet homme, encore plus singulier que grand, mérite d'être recueilli.

Sans doute, pendant que je traiterai ces matières, les événemens politiques mûriront & me fourniront lieu à vous parler d'objets différens & de toute autre importance.

Paris, ce 23 janvier 1778.



L E T T R E VI.

Séance du Bureau de législation dramatique. Mémoire anonyme d'un des membres.

J'AVOIS prématuré, Milord, la clôture des séances du bureau de législation dramatique, & il s'en est tenu encore une durant mon absence, le dimanche 18 janvier, sans doute, afin de mettre la dernière main au travail des auteurs, ou peut-être afin d'y changer quelque chose. Quoi qu'il en soit, elle a été intéressante par des détails dont M. Saurin, que j'ai rencontré depuis mon retour chez Madame Helvetius, m'a rendu compte. Trois objets occuperent ces Messieurs.

Le premier fut une contestation élevée par M. Rochon de Chabannes à l'occasion des commissaires qui auroient le projet de se rendre perpétuels & inamovibles. Cet auteur, prévoyant que ces Messieurs asserviroient les autres par un pouvoir aussi étendu, & qui ne pourroit que s'accroître par sa durée, s'opposoit depuis longtems à cet article, & avoit même pensé former un schisme nouveau en se retirant des séances. Pour empêcher cet éclat, on lui a fait entendre que l'objet capital étoit d'abord de se réunir contre les comédiens, que c'étoit le manquer, de se

diviser ; en conséquence , il se réserva à mettre en délibération cet article dans un autre tems.

Le second concernoit les héritiers de Racine , établis à Cadix & ruinés par des banqueroutes. Le Sieur de *Beaumarchais* rendit compte du fait par maniere d'acquiescement , & sans suggérer aucune maniere de leur être utile , puisqu'ils pensoient trop noblement pour accepter des secours pécuniaires. M. *Rochon de Chabannes* imagina une tournure de soulager les descendans d'un des plus grands hommes du théâtre. Ce fut de consacrer une somme de cinquante louis à titre de prêt seulement pour les aider à poursuivre un procès intenté par *Racine* fils contre les comédiens , à l'occasion de répétitions qu'il formoit de plusieurs objets , mais surtout des honoraires d'*Athalie* , tragédie devant toujours appartenir à l'auteur ou à ses héritiers , n'étant jamais tombée dans les regles. Cette ouverture bienfaisante & ingénieuse fut accueillie avec transport.

Enfin , M. *Rochon de Chabannes* ouvrit encore l'avis de charger les commissaires d'interposer leurs bons offices auprès des gentilshommes de la chambre pour faire rendre provisoirement à M. *Mercier* ses entrées , dont les comédiens , de leur autorité , l'ont privé insolemment durant le cours du procès qu'il leur avoit intenté

devant les tribunaux , & qu'ils ont fait évoquer au conseil où il pend.

On convint que c'étoit ouvrir bien tard cet avis ; que ç'auroit dû être la première démarche de l'assemblée ; enfin, dit le président , qui , comme Sancho , parle souvent en proverbe , *vaut mieux tard que jamais* ; & l'avis fut également adopté.

Depuis on a su que le règlement , par un principe d'équité , avoit été communiqué aux comédiens , qu'ils en ont d'abord jeté les hauts cris ; qu'ils ont déclaré ne pouvoir acquiescer à des conditions aussi injustes , aussi avilissantes ; que sur ces protestations , faites par leurs députés entre les mains du maréchal duc de Duras , ce supérieur leur a proposé l'alternative d'une seconde troupe.

Cette autre proposition paroît les avoir encore plus alarmés ; ils ont pris le parti , d'après les insinuations de leur conseil , de discuter le mémoire des adversaires & d'y répondre ; ils espèrent ainsi allonger la contestation , avoir le tems d'intriguer , de mettre les charmes des actrices en avant , & ils attendent tout du bénéfice du tems.

Comme je pressois M. Saurin de me procurer le mémoire des auteurs , il m'a répondu qu'il ne le pouvoit encore ; mais , m'a-t-il ajouté , en voici un qui le vaut bien , & en même tems il m'a prêté le manuscrit dont je vous envoie copie.

C'est un mémoire anonyme qui a transpiré dans le public , on ne fait comment. Il n'est pas possible , par son contenu , qu'il ne soit d'un des membres du bureau : l'on soupçonne véhémentement M. Rochon , en ce qu'il est entièrement dans son système : cependant il y regne un ton dur & méprisant envers les comédiens , qui n'est pas le sien. En vain le suppose-roit-on arraché par l'indignation. Cet auteur a du sang-froid ; il se possède & ne se laisse point passionner à cet excès. D'ailleurs , il est trop honnête pour avoir ainsi joué ses camarades , & après avoir fait ligue avec eux , pour se permettre de manquer à ce point aux délibérations , d'en révéler le secret , & d'agiter la question sous un point de vue qui n'avoit pas le vœu général de l'assemblée , celui des deux troupes , le but essentiel & capital du mémoire.

Telle est la maniere dont M. Saurin défendit M. Rochon de cette petite niche. D'autres gens de lettres , à qui j'en ai parlé , pensent que l'écrit pourroit bien venir de M. Mercier ou de M. Palissot , quoiqu'ils ne fussent pas des assemblées. Peu importe , au surplus , Milord , quel soit l'auteur du mémoire , il est très-bon , très-raisonné , nourri de faits ; il y a beaucoup d'ordre & de clarté , il est concis & plus fort de choses que de mots , d'où il est aisé de conclure qu'il n'est pas au moins d'un avocat , espece d'orateurs

très-bavards dans ce pays-ci ; mais , pour ne pas mériter le même reproche , je m'arrête & vous laisse juger. *Tolle & lege.*

Paris , ce 2 mars 1778.

M É M O I R E pour les *Auteurs dramatiques* , contre les *comédiens François.*

C'est sans doute avec la répugnance la plus extrême que les auteurs dramatiques se voient aujourd'hui forcés à sortir de la lice brillante où ils courent , où rivaux généreux , ils s'embrassent en combattant , & vaincus ou vainqueurs , ne s'en aiment , ne s'en estiment , ne s'en admirent pas moins. Eh ! pourquoi leur faut-il suspendre cette lutte glorieuse ? pour descendre dans une arène obscure & judiciaire en quelque sorte , dont ils ignorent l'art & les détours , qui leur est absolument inconnue ; pour discuter un intérêt pécuniaire , dette sacrée que toute la nation devoit leur garantir , & dont eux seuls , ce semble , devoient être dispensés de s'occuper.

Ce n'est pas qu'ils rougissent de toucher la rétribution trop légitime de leurs veilles : dans ce siècle où tout s'appécie au poids de l'or , pourquoi dédaigneroient-ils le salaire que le magistrat reçoit de la distribution de la justice ; le guerrier , du sang qu'il verse pour la patrie ; le ministre , de la dispensation des ordres du souverain ; le souverain lui-même , des au-

gustes fonctions du trône ; enfin , nous oserons l'ajouter : puisque c'est devenu un de ces axiomes d'évidence que personne ne conteste (1), le prêtre même du dieu vivant, de ses prieres, de son zele à prêcher l'abnégation des richesses, de tous les biens périssables de ce monde ?

Mais les auteurs dramatiques ont à se plaindre qu'on les distrait dans leurs travaux ; qu'on les arrache à cette solitude où le génie se plaît à enfanter ses chefs-d'œuvres ; qu'on leur fasse perdre un tems précieux en des débats arides & dégoûtans ; qu'on leur enleve à la fois & leur fortune , & leur plaisir , & leur gloire. Ils gémissent, ils sont désolés surtout de l'espece d'adversaires qu'ils ont à combattre. O nos maîtres ! ô Corneille ! ô Racine ! ô Moliere ! combien vos ombres seroient indignées en apprenant que de vils histrions , vous devant leur existence, voudroient la ravir à vos successeurs , aux héritiers , sinon de vos talens & de vos triomphes , du moins de vos droits & de votre rang ! Oui , ces esclaves , si rampans à vos pieds , qui recevoient vos ordres avec vénération , & se glorifioient de voir rejaillir sur eux quelque lueur de l'éclat de votre renommée , se sont bientôt soustraits à la subordination dont ils s'honoroient autrefois , ont osé insensiblement

(1) Il faut que le prêtre vive de l'autel.

ment s'affimiler à vos élèves & en sont venus au point de prétendre exercer sur eux une autorité révoltante , un despotisme intolérable.

Il est plus que tems de s'opposer à ces excès , de s'en plaindre à S. M. à qui les comédiens ont l'honneur d'appartenir (1) ; de lui en peindre toute l'énormité , & sans doute , Louis XVI , aussi jaloux que François premier & que Louis XV , du titre de protecteur des lettres , laissera un libre cours à la justice pour les punir , ou les réprimera de son autorité , & vengera lui-même les auteurs dramatiques outragés par les comédiens.

Animés d'une confiance aussi bien fondée , ils vont exposer , successivement & en détail , les usurpations multipliées des comédiens. Ils commenceront par l'article qui coûte davantage à leur délicatesse , quoique le plus essentiel , puisqu'il concerne les honoraires nécessaires à la subsistance du grand nombre d'entre eux ; mais ils le traiteront d'abord moins à raison de son importance , que de leur desir extrême de discuter cette matiere à fond , pour n'y plus revenir.

Les auteurs dramatiques , comme représentant les peres , les fondateurs du théâtre en France , devraient naturellement en avoir la propriété & les bénéfices. Les

(1) Ils s'intitulent *comédiens ordinaires du roi*.

comédiens n'en devroient être que les gagistes, qu'ils accepteroient, qu'ils payeroient suivant leur talent, qu'ils augmenteroient, qu'ils changeroient, qu'ils renverroient à leur gré ; ils en devroient encore avoir le régime & la discipline, à-peu-près comme un artiste les a dans son atelier, un négociant dans ses manufactures, un cultivateur dans ses domaines ; mais les auteurs dramatiques s'étant multipliés à l'infini, ne faisant point corps, n'ayant point de chef, cette institution seroit devenue mobile comme la scène, incertaine comme leurs productions. D'ailleurs, la plupart ayant peu d'aptitude à une manutention économique, ayant un dégoût invincible pour tout ce qui est étranger aux travaux littéraires, peu auroient pu ou voulu entrer dans ces détails. Le gouvernement a donc cru devoir lui donner plus de stabilité en l'embrassant dans la police générale du royaume. Qu'est-il arrivé de cet acte de sagesse & de politique la plus saine ? Ce que l'on n'auroit jamais imaginé & ce que nous ne pourrions croire si une triste expérience ne nous l'apprenoit : c'est qu'en peu de tems les auteurs se sont trouvés, pour ainsi dire, à la solde des comédiens, & qu'en communauté d'une masse, fruit de leurs seules productions, où ils mettoient tout, & ceux-ci rien, ils n'en ont qu'une petite portion, tandis que les acteurs en touchent la plus grosse & la très-grosse part.

Dans un règlement, sinon inattaquable, au moins respectable aux yeux des poètes dramatiques, en ce qu'il est revêtu de la sanction légale (1), il est dit (2); „

„ La part d'auteur sera d'un neuvieme
 „ pour les pieces en cinq actes, tant tra-
 „ giques que comiques, d'un douzieme
 „ pour les pieces en trois actes, & d'un
 „ dix-huitieme pour celles en un acte.“

Certes, il est bien clair qu'ils n'ont pas été appelés à la confection de ce règlement, qu'il a été rédigé sans eux, & cependant il s'agissoit d'y stipuler leurs intérêts : ils y étoient parties principales, & l'intention du législateur n'a jamais pu être de les léser & de leur ôter les moyens de se défendre & d'éclairer sa religion surpri-
 se. Quoi qu'il en soit, ils en ont consenti l'exécution ; ils s'y sont soumis scrupuleusement, & plût à dieu que leurs adversaires l'eussent suivi avec autant d'exactitude & de bonne foi.

La suite du même article porte : „
 „ Les parts ne seront prises que sur la
 „ recette nette & après que l'on aura
 „ prélevé les frais ordinaires & jour-
 „ naliers.“

(1) Il s'agit du règlement du 23 décembre 1757, revêtu de lettres patentes enregistrées au parlement le 7 septembre 1761, auquel tous les jurisconsultes conviennent que les auteurs pourroient mettre opposition, ce qu'on voit plus en détail dans le premier mémoire, pour M. Mercier, par M. Henrion de Pansey.

(2) Article 46.

Cette disposition présenté un sens fort clair , & l'on ne la croiroit pas susceptible de la moindre équivoque ; cependant les comédiens ont trouvé le secret de l'é luder. Un abus qui n'existoit pas autrefois , y a donné lieu , c'est celui des abonnemens & surtout des *petites loges* ou loges louées à l'année. Dans le principe , il y en avoit peu de cette espèce ; c'étoit une privilage réservé à la famille royale , aux princes du sang , aux personnes de la plus haute qualité. Les auteurs dramatiques , en général plus occupés de leur gloire que de leurs intérêts , ou ignoroient absolument ces revenans - bons , ou n'y faisoient aucune attention , ou se contentoient des excuses des comédiens qui les portoient en non-valeur , prétendant que les grands seigneurs paient fort mal , & qu'ils ne pouvoient user d'aucune voie de coaction contre de pareils débiteurs. Dans le fait , ces exceptions formoient alors un très-petit objet ; mais depuis environ vingt ans le goût scénique ayant fait tourner toutes les têtes , tout le monde ayant désiré jouer la comédie , chacun à dû en faire un cours , & pour plus de commodité , a voulu avoir sa loge , au point qu'il est calculé que cet objet de recette monte actuellement à plus de 200,000 liv. (1). C'est devenu une mode ,

(1) C'est un calcul établi dans le premier mémoire de M. Mercier.

une fureur qui s'accroît tellement, que, si l'on n'y met ordre, il ne restera plus de loges pour les spectateurs du moment. Ce n'est pas à nous d'examiner jusqu'à quel point cette sorte de luxe des gens riches blesse les droits du public; nous ne nous occuperons pas même d'une autre discussion, qui nous touche plus essentiellement, concernant le tort qu'il fait aux progrès de l'art (1) : notre objet seul aujourd'hui est d'observer que les comédiens, pressés enfin d'ouvrir leurs registres, & de faire entrer en masse un capital aussi considérable, formant peut-être le quart de la recette générale, suivant les termes du règlement, ont répondu qu'ils n'étoient tenus de compter avec les poètes dramatiques que de ce qui se recevoit journellement à la porte, non de ce qui se versoit continuellement dans la caisse; & à la faveur d'une telle escobarderie, les ont frustrés jusqu'à présent de cette portion de leurs honoraires.

(1) En effet ces loges quelquefois restent vuides, lorsque les vrais amateurs sont obligés de se retirer, faute de place, ou sont occupées par des filles, par des femmes de chambre, par une valetaille qui n'est point faite pour assister au spectacle de la nation; ou quand les maîtres y viennent, c'est par air, par luxe, quelquefois pour conduire plus secretement une intrigue, ou pour y faire dans un sommeil lourd une digestion laborieuse, ou pour causer & importuner les voisins. On sent facilement que de pareils spectateurs, qui ne viendroient pas à la comédie sans cette commodité, ne sont pas les plus propres à encourager, à éclairer le génie.

Si l'est des causes dont l'évidence de leur justice s'affoibliroit par les argumens, qu'en voulant éclaircir l'on obscurciroit, la nôtre est dans ce cas ; pour en démontrer l'excellence, il suffit de remettre sous les yeux du législateur ses propres paroles, cet article 46 du règlement dont les comédiens ont altéré le sens naturel, pour lui en donner un forcé qu'il ne peut avoir, c'est la meilleure maniere de répondre à leurs plates subtilités, à leurs chicanes révoltantes : simplement, afin de mieux faire sentir l'absurdité de leur interprétation, nous ferons une supposition très-possible, & qui ne tarderoit pas à se réaliser, si l'on laissoit un libre cours à la cupidité active & industrieuse des comédiens. Qu'on s'imagine les demandeurs de petites loges en assez grand nombre pour les occuper toutes, & les abonnés (1), pour remplir toutes les autres places ? Sur quoi les auteurs seroient-ils payés ? Pour qui auroient-ils travaillé ? Il est clair que ç'auroit été pour les seuls acteurs, & qu'ils n'auroient rien. Peut-on croire que tel ait pu être l'esprit du règlement, ou que le rédacteur ait eu l'ineptie d'y insérer une clause ambiguë qui rendroit ainsi les

(1) Moyennant une somme une fois payée, un homme peut s'abonner à la comédie françoise pour sa vie, & a de la sorte ses entrées partout, excepté au parterre. On s'abonne aussi pour le parterre seul.

poètes dramatiques le jouet du caprice & de l'avarice de leurs tyrans.

De leur explication arbitraire il s'ensuivroit une conséquence plus funeste, puisqu'il que les auteurs se trouveroient encore quelquefois redevables aux comédiens ; car , quoiqu'ils ne doivent entrer que dans la contribution des *frais ordinaires & journaliers* , on leur fait supporter même les extraordinaires ; voici ce qui est arrivé à l'un de nous , & son exemple rendra l'injustice plus sensible.

M. Louvai de la Saussaie , auteur de la *Journée Lacédémonienne* , pièce en trois actes , enrichie d'intermèdes , jouée avec applaudissement en 1774 , avoit recommandé qu'on ne vît ni or ni argent dans tout ce qui appartenoit au spectacle , conformément au costume spartiate. Point du tout : on galonna les habits en argent , on argenta les armures : pour rendre le ridicule plus complet , on orna même les boucliers de rubis , & au lieu de la décoration ordinaire des pièces villageoises que demandoit le poète , on en fit une nouvelle non moins bizarre que le reste ; mais indépendamment de cette indocilité dont M. de la Saussaie avoit d'autant plus lieu de se plaindre , qu'elle pouvoit être funeste à la réussite de sa pièce , & conséquemment à sa gloire , il en résulta un compte monstrueux où se trouverent absorbés tous ses honoraires & qui le rendoit en outre débiteur de la co-

médie (1) : matiere d'un procès actuellement pendant au conseil (2).

Enfin , la distribution arbitraire & puérile des comédiens , digne seulement du plus rusé traitant , de l'usurier le plus rapace , ou du calembouriste le plus intrépide à insulter le bon sens , attaque la propriété des auteurs jusques dans son essence. Le règlement y portoit en lui-même une violente atteinte par l'article 47 ainsi conçu :

» l'auteur conservera ses droits sur sa piece
 » jusqu'à ce que la recette soit deux fois
 » de suite ou trois fois en différens tems
 » au-dessous de 1200 liv. l'hiver , & 800
 » liv. l'été ; alors la piece appartiendra aux
 » comédiens. »

C'étoit déjà une très-grande docilité de notre part d'avoir acquiescé sans réclamation à cette loi ; mais ce seroit une lâcheté que de nous remettre à la discrétion de nos subalternes. Ils pouvoient indirectement s'approprier nos ouvrages par leur désaffection , leur négligence , par une vengeance particuliere en nous jouant mal de façon à écarter le public , & à recevoir par - là la récompense d'une manœuvre odieuse & punissable. Au contraire, la difficulté de constater l'abus , l'autorisoit presque , le rendoit au moins indestructi-

(1) Le résultat portoit : Partant l'auteur pour son douzieme redoit 101 liv. 8 sols 6 deniers.

(2) Par un arrêt d'évocation qui ôte la connoissance du procès à la justice ordinaire, Depuis 1774 le conseil n'a rien statué.

ble. Ici nous approuverions directement l'injustice des comédiens ; nous nous soumettrions à leur joug. En effet , au moyen du refus qu'ils font de faire entrer en recette celle des abonnemens & loges à l'année , do l'extension qu'ils se conservent la liberté de donner à cette recette extraordinaire , occasionnant en proportion la diminution de l'autre , on conçoit que les acteurs acquerroient bientôt la propriété de toutes les pieces , même des meilleures & de celles les plus courues.

Non , il n'est pas possible de tolérer des prétentions aussi extravagantes , aussi tyranniques , non moins contraires à l'honneur des lettres qu'aux intérêts des écrivains dramatiques. L'insolence des comédiens envers eux est montée au point qui exige nécessairement une révolution. Nous ignorons quels moyens S. M. lui suggérera ; mais nous osons la supplier de marquer une limite si précise entre les droits des auteurs & ceux des comédiens , qu'ils ne puissent plus être jamais confondus , & qu'ils ne leur causent des tracasseries d'intérêt tournant toujours à leur détriment.

Hélas ! par la malheureuse constitution du théâtre , les auteurs n'ont que trop d'occasions de correspondre avec ces suppôts ; cette relation autant elle est honorable pour les derniers , autant elle est injurieuse pour les autres. Quelle humiliation , en effet , non - seulement pour un débutant dans la carrière , mais pour le poète le

plus consommé , d'être obligé de soumettre son œuvre au jugement d'un pareil aréopage , d'en attendre en tremblant les arrêts , & de n'avoir dans sa résignation d'autres ressources en cas de refus , qu'un appel au public par la voie de l'impression.

Une loi plus dure oblige le poète dramatique [qui , pour la première fois , a une pièce à faire recevoir : de la remettre au *semainier* (*) , afin qu'il décide si elle est susceptible d'être lue à l'assemblée entière. Par cette étrange sujettion son destin se trouve dépendre d'un seul homme ; ce qui est contraire à toute bonne législation. Nous sentons la sagesse de l'esprit de cet article (1) : c'est d'empêcher que tout le tems des comédiens ne soit employé à la lecture d'une foule d'inepties trop communes de la part du grand nombre de candidats : mais alors pourquoi ne pas nommer un comité subsistant qui rempliroit à cet égard les fonctions du bureau des cassations dans le conseil du [roi (**)) ? Cet arrange-

(*) On appelle *semainier* le comédien qui , chaque semaine , à tour de rôle , est chargé des détails de la troupe : ils sont deux. (*Note de l'Espion Anglois*).

(1) C'est dans l'article 41. Il dit : » la proposition de toute pièce nouvelle sera adressée au *semainier* , lequel en fera part le lundi suivant à l'assemblée. »

(**) Il n'est point de plaideur qui ne se prétende condamné injustement ; il n'est donc point d'arrêt contre lequel on ne veuille se pourvoir par requête en cassation , & le conseil ne finiroit pas s'il les examinait toutes indistinctement : en conséquence , il y a

ment prévientroit l'abus de part & d'autre. Il faut convenir , au surplus , que , si l'on excepte une piece célèbre , ainsi restée long-tems dans l'oubli par l'humeur d'un comédien (1) , on connoît peu de ces exemples de mauvaise foi & d'injustice ; & d'ailleurs , ce ne sont pas nos adversaires qui sont censés avoir fait le règlement , & c'est eux que nous avons à combattre. Lorsqu'un auteur a une piece reçue , il a le droit d'exiger la lecture d'une seconde , sans passer par le premier degré de la juridiction comique , c'est-à-dire par le semainier : ce droit n'est point fondé sur le règlement , puisqu'il y déroge en quelque sorte ; mais sur un usage très-ancien , & qui a force de coutume par l'acquiescement tacite des comédiens , qui n'ont jamais réclamé contre. Un article précis du règlement , au contraire , ordonne que les comédiens seront tenus de jouer les pieces suivant l'ordre de leur réception (2) ; & cependant ils viennent de pousser leurs usurpations & leur tyrannie jusqu'à refuser non-seulement d'admettre à la lecture un

premier bureau , appelé le *bureau des cassations* , où il faut que ces requêtes soient décidées susceptibles d'être admises avant d'être présentées au conseil. (*Note de l'Espion Anglois.*)

(1) Il s'agit de la *Métromanie* de Piron. Une anecdote constante , c'est que l'acteur Dufresne jugea cette comédie si mauvaise , que , dans un mouvement d'indignation , il la jeta sur le ciel de son lit , où elle resta deux années entières.

(2) Article 55 du règlement.

poète distingué par des succès multipliés dans les provinces & chez l'étranger (1); mais de lui déclarer qu'ils ne veulent avoir rien de commun avec lui: *qu'ils ne peuvent se charger d'aucun de ses ouvrages, ni les jouer, ni les recevoir, ni même les entendre* (2). Les comédiens ont mis le comble à tant d'injustices envers cet auteur par une dernière plus atroce, en ce qu'ils y ont joint un outrage sanglant: ils ont affecté de lui faire refuser l'entrée gratuite du spectacle (3) en public, à haute voix, à une heure où la foule inondoit les portiques de la comédie, par leurs valets, & du ton le plus insolent; & lorsqu'à force de modération, de douceur, de patience, assisté d'un commissaire, il est enfin parvenu au semainier invisible jusques - là, lorsqu'il lui a demandé de quelle autorité on le frustrait d'un droit acquis, incontestable, sans jugement, sans la forme juridique indispensable dans tous les cas, d'une manière malhonnête & insultante, l'acteur a répondu qu'il n'avoit

(1) M. Mercier, dont les drames ont été traduits & joués en Hollandois.

(2) Ce sont les propres termes d'une lettre du Sieur de la Porte, s'intitulant *secrétaire de la comédie françoise*, en date du 7 mars 1775. On la trouve dans les mémoires de M. Mercier, ainsi que l'étranger motif de cette insulte.

(3) Tout auteur qui a une pièce reçue, a ses entrées de droit; du moins c'est encore un usage qui a force de loi & fondé en raison, puisque le théâtre est la meilleure école où il puisse se former,

pas d'ordre à montrer, & que *sa société* (*) n'avoit nul compte à rendre, ni de ses actions, ni de ses volontés.

Tout est perdu sans doute si les comédiens peuvent ainsi ouvrir & fermer à leur gré la carrière du théâtre; s'ils ont la faculté de tourmenter, de vexer les auteurs; si les esclaves sont tolérés dans la licence de couvrir d'affronts leurs maîtres. Eh! qui de nous seroit désormais assez insensible pour boire à pleine coupe l'opprobre de la part de vils histrions? Il deviendrait aussi méprisable qu'eux, aussi infâme, aussi digne d'être exclus de la société.

Les comédiens exercent encore un autre genre de diffamation plus indirecte & plus sourde envers les poètes dramatiques, qui, si elle n'attaque leur honneur, blesse au moins leur amour-propre; il provient toujours de l'infraction du règlement, car il est à remarquer que ce règlement si favorable aux acteurs, ce sont eux seuls qui y contreviennent perpétuellement: nous voulons parler de la forme dans laquelle les pièces sont reçues. S. M. permet bien aux comédiens de les discuter avec les auteurs pendant qu'ils en font la lecture (1), parce que c'est de ce choc que peut naître la

(*) De tout tems on a dit la *troupe* des comédiens; mais ils ont rejeté cette dénomination, & ont substitué celle de *société*. (*Note de l'Espion Anglois.*)

(1) Article 45.

lumiere. *Un sot quelquefois ouvre un avis important*, a dit un de nos grands maîtres du théâtre (1), quoiqu'il n'ait pas composé d'ouvrages dramatiques. On fait que Moliere consultoit souvent sa servante : un opinant de la troupe peut donc aussi faire une remarque judicieuse, donner un conseil lumineux ; mais après cette discussion & le postulant retiré, ce n'est plus qu'un indice muet que les comédiens doivent manifester leur vœu & balancer au scrutin le destin de la piece (2). Des feves de différentes couleurs présentoient ci-devant le résultat des avis, & la pluralité l'emportoit. Nouveaux Pithagoriciens, les magistrats dramatiques ont pros crit les feves & substitué des bulletins, où ils diffèrent sur l'ouvrage présenté. Bulletins qui trahiroient bien leur ignorance, s'ils pouvoient être produits, où d'ailleurs ils se permettent souvent des plaisanteries indécentes & des injures grossieres.

Au surplus, c'est dans ces bulletins raifonnés que l'on a découvert depuis peu une nouvelle prétention des comédiens, d'une extravagance si rare, qu'on ne pourroit la croire si elle n'étoit ainsi constatée par écrit dans le vœu du plus grand nom-

(1) Boileau.

(2) Trois feves données à chaque délibérant, une blanche pour l'acceptation, une marbrée par les changemens à faire, une noire pour le refus absolu : voilà tout l'appareil de ces jugemens ; du moins telles sont les formes prescrites par la loi, Article 47.

bre à l'égard d'une comédie qu'ils ont refusée par des motifs qui doivent leur être tout-à-fait étrangers.

Jusqu'à présent, & c'étoit déjà beaucoup trop pour la portée du général, ils n'avoient eu le droit de juger que des convenances théâtrales d'un ouvrage; c'est-à-dire des différentes parties qui constituent le poëme dramatique, des choses qui appartiennent au goût; de l'effet, en un mot, qu'il pouvoit produire sur les spectateurs pour la chute ou son succès, le seul point qui les concernât, auquel ils fussent réellement intéressés. Ils poussent aujourd'hui l'audace jusqu'à s'élever en tribunal rival de celui fait pour présider à l'honnêteté publique; ils se sont constitués juges des convenances morales, & ont eu l'impudence de proscrire comme indécente une piece approuvée de la police (1), de contrarier ainsi les intentions du gouvernement, qui, envisageant le théâtre en grand & sous son vrai point de vue, voit avec satisfaction le ridicule armé contre la licence, & le poëte comique réprimant les vices échappés à la sévérité des loix. Tel est

(1) M. Palissot ayant lu le 11 mars 1775 à l'assemblée des comédiens une piece nouvelle, intitulée *les Courtisanes* ou *l'Ecole des mœurs*, le grand nombre des votans la rejeta comme peu compatible par son extrême indécence avec la dignité du théâtre françois. Le lundi 20 l'auteur revint avec l'approbation de la police qui devoit lever tous les scrupules; cependant les comédiens persistèrent à trouver leur décision légale.

L'objet d'un troisieme procès entre les auteurs & les comédiens.

Tous ces procès qui n'étoient jusqu'à présent qu'autant de contestations particulières avec les comédiens , en ont engendré un quatrieme , auquel il n'est point d'auteur dramatique qui ne doive prendre part , puisqu'il lui devient commun & l'intéresse spécialement. En effet , Messieurs les gentilshommes de la chambre s'étant mêlés dans la querelle , ayant embrassé la cause de leurs suppôts , ayant présenté requête en leur nom contre l'un de nous (1), ils y ont établi un système qui tendroit à nous assimiler aux histrions , à nous priver du droit de citoyen , pour nous mettre sous la dépendance des mêmes supérieurs. Ils revendiquent le droit unique de faire tous les réglemens relatifs aux comédiens , de veiller à l'exécution de ces réglemens , de réprimer les abus qui pourroient en déranger l'harmonie ; en un mot , ils s'y arrogent la législation & la police des spectacles , exclusivement. Si par-là ils n'entendoient avoir que la manutention de la discipline intérieure de la troupe , cela ne nous regarderoit pas ; nous n'aurions rien à dire ; mais sous prétexte de la réunion de cette double puissance législative & exé-

(1) C'est ce qu'on voit dans la requête au roi pour le Sieur Mercier défendeur , contre Messieurs les premiers gentilshommes de la chambre de S. M. demandeurs ; nouveau procès au conseil resté indécis comme tous les autres.

tutrice, vouloir appeller à leur décision souveraine les *dramatistes* toutes les fois qu'il s'élevera une querelle entre eux & les comédiens, les asservir à des réglemens rendus *incognito* & dénués de l'enregistrement (1), c'est ce que nous ne pouvons tolérer ; c'est ce qui nous oblige à nous confédérer généralement pour empêcher l'érection d'un tribunal fantastique, n'ayant de réalité que dans la tête de Messieurs les gentilshommes de la chambre, ou plutôt de leurs adulateurs.

Telle est l'énumération rapide des griefs des auteurs dramatiques contre les comédiens, griefs dont ils devroient d'autant mieux au premier coup d'œil se flatter d'obtenir le redressement, que les magistrats & le public entier s'en trouvent lésés. Cependant ils ne peuvent se dissimuler qu'à moins d'une refonte totale dans la constitution du théâtre, vu l'état de corruption où sont les mœurs actuelles, au cas même où ils obtiendroient en cet instant une justice complete, elle ne pourroit être durable, & sous peu d'années ils auroient les mêmes plaintes à porter. Comment des hommes voués par état à la retraite & à l'étude, privés conséquemment presque tous de ces dons extérieurs, de ces agrémens nécessaires à la société, pour-

(1) Tel est le réglement de 1764, en date du 1er juillet, où sous prétexte de commenter le premier, on soumet de plus en plus les auteurs aux comédiens.

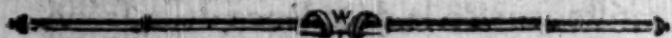
roient-ils lutter long-tems contre les séductions de la beauté , contre les talens enchanteurs , sur-tout contre le manège des ministres des plaisirs des grands ; fonctions attribuées en quelque sorte par état à nos adversaires.

A tant d'abus , de désordres & d'injustices nous ne voyons qu'un remède , unique , mais facile , prompt , puissant , & dont l'efficacité , loin de s'affoiblir , se consolideroit par le laps du tems : c'est la formation de deux troupes françoises. De cet établissement il découleroit des avantages infinis ; & l'intérêt des auteurs , la gloire des lettres , les plaisirs du public gagneroient également. La louable émulation qui , dès leur origine , naîtroit entre les deux troupes , feroient reprendre aux choses leur cours naturel , & tout rentrer dans l'ordre accoutumé. En effet , les auteurs , en tenant les comédiens à la distance où ils doivent être d'eux , ne seroient pas obligés d'acheter leurs complaisances par un abandon de leurs droits : ils les verroient venir à eux , & se disputer à force de respect & de soumission la préférence de leurs ouvrages. Dès-lors plus de discussion d'intérêt ; puisque les poètes , s'il en étoit de plus sensibles à leur fortune qu'à leur gloire , dans cette concurrence , seroient maîtres de fixer le taux de leurs ouvrages & les sacrifices pécuniaires qu'ils exigeroient ; ou plutôt les acteurs , guidés par cet esprit de cupidité plus clairvoyant que

tous les censeurs , les rechercheroient en proportion de leur mérite intrinsèque , ou du moins de la sensation qu'ils produiroient sur les spectateurs. La carrière du théâtre , toujours pénible par les difficultés de l'art , se trouveroit du moins ainsi débarrassée des forces dégoûtantes qu'y feroient les comédiens & qu'eux seuls auroient dû être condamnés d'arracher ; les poètes qui en désertent y reviendroient à l'envi ; on ne se plaindroit plus ni de la disette des bons dramatises , ni de la décadence de la scène , & le génie recouvrant sa dignité & son indépendance , l'on verroit bientôt qu'il n'a pas perdu de ses forces.

L'empressement de chaque troupe , soit à mériter le choix des auteurs , soit à s'attirer respectivement la foule des curieux , feroit nécessairement s'accroître & se perfectionner à la longue le talent de chaque individu , par son zèle à remplir ses devoirs , par cette étude profonde & constante qui seule a produit les *Clairons* & le *Kain*. De-là la solution du problème des ennemis d'une telle innovation s'écriant :
 « En un siècle , & malgré la liberté de
 » choisir dans toutes les troupes de pro-
 » vince , si l'on n'a pu encore en former
 » à Paris une parfaitement bonne , quelle
 » absurdité de prétendre en avoir deux ? »
 Oui tant qu'il n'y en aura qu'une , à quelques sujets près , privilégiés de la nature & passionnés pour leur talent , tout le reste sans aiguillon restera mauvais ou médio-

cre : créez - en deux , si l'on en excepte quelques membres malheureusement nés , sans énergie , d'une paresse invincible ; tous , pressés par la nécessité impérieuse , acquerront chaque jour un degré d'amélioration. Alors le public amateur , repoussé d'un théâtre trop plein , se portera vers l'autre sans répugnance , & trouvant de chaque côté d'excellentes pieces & d'excellens acteurs , n'aura plus rien à desirer pour compléter sa satisfaction.



L E T T R E V I I.

Sur la mort de le Kain.

NOUS sommes Anglois , Milord , & conséquemment au-dessus des préjugés , ainsi je crois vous faire plaisir en jetant des fleurs sur le tombeau de le Kain , au lieu d'un mausolée qu'il auroit eu chez nous (*). Je vous adresse toutes les anec-

(*) La célèbre Mlle. Oldfield , morte en 1730 , fut enterrée dans l'abbaye de Westminster : elle avoit été exposée pendant deux jours sur un magnifique lit de parade. Ses obseques se firent avec autant de pompe & de décence , que si pendant sa vie elle eût été un des augustes personnages qu'elle n'avoit fait que représenter. Le drapeau mortuaire qui couvroit son cercueil , fut porté par six personnes de la plus grande distinction , dont étoient le lord de Lawar & le lord Harley. Le doyen du chapitre de Westminster officia à la cérémonie (*Note des éditeurs.*)

dotes que j'ai pu recueillir concernant cet acteur sublime que vient de perdre la capitale de la France, ou plutôt la France entière, car il n'est aucune province du royaume qu'il n'eût parcourue, où il n'eût fait successivement admirer son talent unique.

Le Kain, quoique né d'une famille honnête & à son aise, d'un orfèvre assez distingué dans son état, se trouvant emporté par son attrait pour le théâtre, avoit quitté la maison paternelle, & s'étoit associé à une troupe bourgeoise qui jouoit à la place royale ou aux environs. En 1750, un jour qu'elle représentoit *le mauvais riche*, il y eut un concours de monde plus considérable qu'à l'ordinaire. Cette piece est une comédie de M. d'Arnaud, non encore imprimée en ce tems-là, qu'on n'avoit vue nulle part; la singularité de son titre, le nom de l'auteur, jeune alors, & qui donnoit des espérances, l'honneur qu'il avoit de passer pour l'élève de M. de Voltaire, y avoient attiré tous les amis de celui-ci, & ce grand homme lui-même encore résidant à Paris malgré le sujet larmoyant, tiré de l'histoire sainte: on y rit beaucoup & de la piece, & du poëte, & des acteurs. On se souvient toujours d'un morceau de pain bis sec & croustilleux qui formoit un des coups de théâtre, dont le talent ressortissoit davantage à travers le jeu détestable de ses camarades. M. de Vol-

taire en fut si frappé, qu'il voulut le voir après le spectacle, qu'il lui fit compliment, & lui permit de venir lui rendre ses hommages & recevoir ses instructions.

Le Kain, encouragé par un pareil accueil, ne manqua pas de profiter de cette liberté. M. de Voltaire, qui rapporte assez volontiers tout à lui, avoit eu ses vues en le flattant : il s'étoit fait une petite salle de spectacle dans sa maison, rue Traversiere, où il essayoit ses pieces. Le goût scénique, qui commençoit à prendre, n'étoit pas tout-à-fait aussi répandu dans les divers ordres de citoyens qu'il l'a été depuis, & les acteurs bourgeois n'étoient pas communs. Il avoit jeté les yeux sur le débutant pour l'admettre dans sa troupe : après lui avoir renouvelé ses louanges, il lui demanda s'il ne jouoit pas dans la tragédie, s'il ne favoit pas quelque rôle de ce genre ; le Kain lui répondit qu'il avoit paru dans *Gustave*, & voulut lui en réciter des tirades. Voltaire, qui n'aimoit pas Piron, l'arrêta & lui dit qu'il voudroit autre chose, du Racine par exemple ; sur quoi l'acteur débita quelques morceaux d'*Athalie*. " Ah ! que c'est
 » beau, s'écria le grand Poète plus à por-
 » tée qu'un autre de le sentir ; ah ! que
 » mais vous assez à merveille, mon ami...
 » épineuse ; vous éprouverez bien des dé-
 » goûts, des humiliations, des rebuffades ;
 » si vous m'en croyez, il en est tems enco-

» re, renoncez à un métier dont vous n'en-
 » visagez que les brillantes illusions, j'ai
 » vingt mille francs à votre service si vous
 » voulez embrasser un autre état ».

Cette offre généreuse de la part de M. de Voltaire paroîtra sans doute bien incroyable, sur-tout à cette époque où il n'étoit pas aussi riche qu'il l'a été depuis ; où l'on lui reprochoit d'aimer excessivement l'argent ; où des procès déshonorans, en son nom, prouvoient qu'il le préféroit même à la réputation. Quoi qu'il en soit, on ne peut guere révoquer en doute cette anecdote, que le Kain a racontée souvent à ses amis, & qu'il a, je crois, consignée par écrit (1). Au reste, tout cela peut se concilier, en supposant que ce n'étoit qu'une épreuve qu'il faisoit pour sonder la vocation de son protégé : il la reconnut ferme & invariable. Alors il le logea chez lui & lui donna tous ses soins. Nourri des leçons de ce maître qui les lui conféroit très-assidument, & obligé de quitter son asyle par l'évasion de M. de Voltaire partant vers ce tems-là pour la Prusse, le Kain débuta à la comédie françoise en 1751.

Son début dura 17 mois, & fut aussi pénible que brillant : il forçoit beaucoup alors, ce qui transportoit la multitude &

(1) Dans un journal dont il sera fait mention ci-après.

déplaisoit aux gens de goût ; mais les connoisseurs exercés y reconnoissoient déjà le germe du véritable acteur. Après bien des intrigues , des cabales , des contradictions , car le grand talent en éprouve par-tout , il eut enfin son ordre de réception. Il eut le bonheur de plaire au roi dans le rôle d'*Orosmane* , & , malgré la prévention qu'on vouloit inspirer à S. M. contre lui , il triompha : *Il m'a fait pleurer* , dit-elle , *moi qui ne pleure guere*. On entendit ce que cela signifioit , & les gentilshommes de la chambre furent obligés de l'agréer.

Cet acteur avoit véritablement la passion de son art : il s'y livra tout entier ; il étudioit profondément ses rôles , il les notoittous , comme une piece de musique. Il avoit deux grandes difficultés à vaincre ; une figure ignoble & un organe très-ingrat : il suppléoit à la premiere par la beauté des attitudes & des gestes , & il avoit assoupi l'autre en outrant sa déclamation & à force de sacades violentes ; ce qui lui donna long-tems l'air d'un démoniaque. Depuis , devenu maître de sa voix , il s'étoit corrigé de ce défaut , d'abord nécessité. Sur la fin , on lui reprochoit , au contraire , une lenteur excessive ; un rôle entre ses mains s'allongeoit du double , mais aussi il en faisoit sortir toutes les beautés : pas un vers d'effet qui lui échappât.

Une anecdote qui prouve quelle étoit l'intelligence de le Kain , c'est ce qui lui

arriva , lorsqu'il commença de jouer le rôle de *Servilius* dans une ancienne tragédie : (1) il y mit d'abord une chaleur , une fureur qu'il croyoit en être l'esprit , & fut très-applaudi ; rentré chez lui il lit la pièce , il trouve qu'il a fait un contre-sens en ce que par ses emportemens il dévoiloit à sa femme un projet qu'il devoit renfermer en lui-même ; qu'une douleur concentrée devoit être son caractère ; il n'hésite point à changer son jeu , & aux éclats de voix il substitue des silences , des suspensions , un embarras dont les nuances fines échappent à la multitude qu'un acteur n'ébranle guère qu'à force de bruit & de convulsions : il reçut peu de battemens de mains ; cependant les connoisseurs lui rendirent justice & subjuguèrent à la longue le parterre. Dès ce moment le Kain sentit la nécessité de connoître parfaitement l'ensemble d'une pièce où il devoit figurer , & il en apprenoit , en possédoit au moins tous les rôles essentiels avant d'y jouer , c'est ce qui rendoit pour lui son métier plus difficile que pour un autre ; mais lui donnoit aussi une supériorité que personne n'avoit eue auparavant , que personne n'aura peut-être après le *Garrick* françois.

Les pièces que le Kain rendoit le mieux & le plus volontiers , étoient celles de M. de Voltaire , & l'on conçoit pourquoi. III

(1) Le *Manlius* de la Fosse , joué pour la première fois en 1698.

avoit aussi beaucoup étudié celles de Racine, quoique le poëte fût moins dans son genre : il goûtoit peu Corneille & ne se soucioit pas de jouer dans ses tragédies. Le défunt prince de Contilui en fit des reproches un jour, & le traita même durement à cet égard. On croiroit volontiers que ce dégoût lui avoit été inspiré par le maître qui l'avoit formé, & qu'on a accusé d'avoir conjuré en quelque sorte la proscription du théâtre de ce pere de la tragédie en France. C'est d'autant plus vraisemblable, que les rôles de Corneille lui alloient mieux qu'à tout autre par une certaine enflure analogue à sa déclamation. Voilà pourquoi il se complaisoit dans les pieces de M. de Belloi, qui lui a dû ses succès ; son art merveilleux faisoit disparaître les défauts de langue & de style de sa versification barbare.

Depuis la retraite de Mlle Clairon, le Kain étoit devenu le despote de la comédie. Il avoit pris le prétexte de sa santé pour ne se montrer que plus rarement & à certains tems de l'année : il jouoit environ douze fois par an ; charlatannerie dont il n'avoit pas besoin pour se faire valoir, mais qui produisoit le plus grand effet. Ces jours-là étoient devenus les jours mémorables du théâtre ; ils faisoient époque. Ses camarades n'osoient le contrarier. Quelquefois aux assemblées, lorsqu'après un premier refus, on insistoit pour qu'il parût dans certains rôles, il répondit séchement :

Je vous ai déjà dit que je ne jouerois point ; ne m'en parlez plus. Au reste , il n'étoit point inutile à lui-même dans son repos ; il parcouroit les provinces & y faisoit une ample moisson d'argent , qu'il aimoit beaucoup.

Il étoit vilain , même ladre jusques dans ses plaisirs : il alloit chercher dans les rues les beautés propres à assouvir sa brutalité , comme moins cheres. Un soir il trouva une *Cauchoise* , c'est-à-dire une fille du pays de Caux en Normandie : cette jouissance lui parut d'autant plus excellente , qu'elle lui coûta peu ; mais les suites furent ameres. Il devint la fable des demoiselles de la comédie , & depuis ce tems , lorsqu'elles veulent désigner honnêtement une maladie deshonnête , elles l'appellent une *Cauchoise*.

Cet acteur étoit d'autant plus obligé de se livrer à sa crapule , qu'étant peu aimable en société , il n'y étoit pas goûté. Il y portoit ce recueillement , cette mélancolie du génie toujours tendu vers son objet.

Personne n'ignore le mot sublime dont il confondit dans le foyer la hauteur d'un jeune militaire , qui trouvoit mauvais qu'un comédien gagnât douze ou quinze mille francs par an , tandis qu'un officier blessé n'avoit quelquefois que 400 livres de pension & moins. Comme cet étourdi joignoit à sa réflexion des propos outrageans : *Eh ! comptez-vous pour rien* , lui dit le Kain ,

le droit prétendu de me parler ainsi impunément ?

Cet acteur étoit fort insolent envers les auteurs. Sa dispute singulière avec M. Marmontel mérite d'être conservée : il n'y avoit pas tort au fond ; son grand talent méritoit sans doute plus d'égards de la part de ce poëte, mais le Kain à son tour ne devoit pas oublier que, génie sublime dans son genre, supérieur sans contredit à son adversaire, il n'étoit cependant qu'un comédien. M. Marmontel s'est avisé de retoucher en 1758 *Venceslas*, qu'il étoit question de remettre au théâtre pour la cour. Le Kain y devoit jouer ; mais il déclara au réformateur de Rotrou (1) qu'il suivroit l'ancien texte, & n'auroit aucun égard aux changemens ; il s'exprima même en termes durs & méprisans. Le poëte, furieux, va chez madame de Pompadour, lui porte ses plaintes & l'engage à donner ses ordres à l'acteur récalcitrant. La marquise lui enjoint de jouer la pièce dans la forme moderne ; il ne peut résister à la favorite, il s'incline profondément, & paroît disposé à obéir. La tragédie s'exécute ; tout le monde est enchanté de le Kain ; Louis XV le félicite à son tour, & lui ajoute à l'oreille ; *oui, mais vous ne nous avez pas donné du Marmontel ;*

(1) L'auteur de *Venceslas*, contemporain de Corneille. Sa tragédie fut jouée pour la première fois en 1648.

heureusement il n'y a que moi qui m'en suis aperçu ; ne vous en vantez pas. Le Kain avoit en effet joué son rôle , tel absolument que Rotrou l'avoit composé ; il racontoit cette anecdote avec une vraie délectation , & vraisemblablement il ne l'a pas oubliée dans le recueil dont il sera fait mention ci-après.

Au reste , si la renommée dont jouissoit cet acteur , lui avoit tourné la tête , il en est peu sans doute qui eussent pu tenir à tout l'encens dont on enivroit la sienne. Le voyage qu'il fit à Berlin quelque tems avant sa mort , l'honneur qu'il eut non-seulement d'amuser le roi de Prusse , connoisseur dans tous les talens , mais celui d'être admis à son audience , ou plutôt à son intimité , & d'y causer familièrement avec lui , sur l'art que le Kain possédoit si supérieurement , auroient achevé d'enfler son orgueil & de le porter au plus haut degré. Delà son défaut de reconnaissance dont se plaignoient tant de gens. (1) Il en manqua même envers M. de Voltaire , son premier bienfaiteur , & celui auquel il devoit peut-être tous ses succès. Ce fut lui qui , dans le comité où

(1) Je vous renvoie , Milord , à une piece trop longue pour l'insérer dans le courant de ces anecdotes & qui peindra mieux le Kain que tout ce que je pourrois ajouter. Il faut cependant ne pas y donner non plus trop de confiance. Elle est d'un auteur fitté , qui lui en vouloit beaucoup & à ses camarades,

il fut question de recevoir *Irené* (1), déclara qu'il n'y prendroit point de rôle. C'est ce qui provoqua cette lettre véhémente du marquis de Thibouville (2) aux comédiens, où il étoit fort maltraité. Sans doute, la réflexion lui avoit fait reconnoître son ingratitude, où l'on avoit caché au vieillard de Ferney sa conduite; car il comptoit beaucoup sur lui, & à son arrivée à Paris quand l'abbé Mignot (3) lui en apprit la mort, il se trouva mal.

Il est à remarquer à cette occasion que, par un concours de circonstances bien bizarres, M. de Voltaire n'a jamais vu jouer le Kain sur la scène françoise; à son début, ce grand homme partoît pour la Prusse; depuis ce tems il n'étoit point revenu à Paris; & au moment où il se faisoit une fête de voir son élève dans toute sa gloire, il trouve qu'il n'existe plus.

Le Kain parloit de se retirer bientôt, ce qu'il n'auroit exécuté que difficilement, vu sa cupidité sordide, lorsque la mort l'a frappé, le 8 février. Il est resté malade durant quelques jours. Le docteur Tronchin qui le soignoit, l'ayant averti du danger où il étoit, un carme a été appelé, & lui a fait faire réconciliation d'usage. Il a été

(1) Tragédie que M. de Voltaire avoit envoyée aux comédiens depuis quelque tems, & qu'ils remettoient de jouer.

(2) Ami de Voltaire, chargé de présenter *Irené* aux Comédiens.

(3) Neveu de M. de Voltaire.

enterré avec une pompe peu commune. Les deux comédies se sont réunies pour grossir le convoi. Le roi , quand on lui a appris cette perte , a paru le regretter , & surtout la reine. Le parterre en a témoigné sa douleur par les cris les plus tumultueux. M. de la Harpe , qui lui avoit fait accepter un rôle dans les *Barmécides* , a tout de suite consigné dans son journal l'éloge de cet acteur , trop magnifique , & que la vérité nous a forcés de modérer.

On prétend qu'on a trouvé sous les scellés chez ce comédien , plus de cent mille écus en or , sans compter les bijoux & présens dont il avoit été comblé.

Mais ce qu'on y a recueilli de plus précieux , c'est son *journal de la comédie* , que je vous ai , Milord , indiqué plus haut. Le Kain (chaque soir) se retiroit seul , & rédigeoit par écrit les anecdotes du théâtre. On dit qu'il est très-curieux en cette partie ; qu'il y en a de fort piquantes , & de telles qu'il n'est pas possible que ce recueil voie le jour & soit imprimé de si tôt ; c'est d'autant plus fâcheux que les observations de ce grand maître pourroient beaucoup servir aux progrès de l'art. Je ne fais s'il a légué cet ouvrage à quelqu'un & qui en sera le dépositaire ; on m'a dit qu'il étoit , quant à présent en la répétiteur & souffleur de la comédie : il seroit malheureux que ce trésor restât enfoui chez un subalterne.

*COPIE d'une lettre écrite par M. Renou,
de l'académie de peinture , aux comé-
diens françois.*

MESSIEURS ,

Un de vos illustres confreres, M. le Kain, publie dans le monde que je lui retiens, contre la foi publique , des effets qui lui sont plus précieux que l'argent. Cette expression étonnante de sa part doit vous faire soupçonner de la mienne un délit fort grave ; comme la perte imaginaire de ces effets précieux lui fait jeter les plus hauts cris , qu'elle le tourmente au point de s'adresser à plusieurs de mes confreres pour obtenir justice , & qu'enfin ces jours derniers le secrétaire de notre académie est venu chez moi , m'avertir de me laver de cette imputation , j'ai cru devoir exposer le fait à votre assemblée. Le voici :

M. le Kain m'a prêté deux tomes de *Don-Quichotte*. Il me les a fait demander par un ami. J'ai répondu que l'un d'eux étoit perdu , & que je cherchois à l'appareiller. On a dû lui rendre cette réponse. Je travaillois à le satisfaire , lorsque M. Cochin m'a sommé de remettre les effets précieux de M. le Kain. Je m'écriai sur le champ :

~~Je ne m'attendois pas qu'une telle entreprise~~
Du fils d'Agamemnon méritât l'entretien.

Vous voyez, Messieurs, qu'avec les grands

génies les plus petites choses ont une valeur & une importance dont on ne se seroit jamais douté. Pour couper court aux longues & graves jérémiades que peut-être la douleur de M. le Kain porteroit jusqu'au trône , je lui remets en votre présence l'édition entière de *Don-Quichotte*, lui laissant toutefois la liberté de me renvoyer les tomes dépareillés, ou de les vendre sur les quais à son profit en forme de dédommagement.

J'avoue , Messieurs , que ma faute est d'avoir trop différé : ma négligence vient de celle même de l'ami chargé de racheter le volume égaré. Je ne prévoyois pas non plus le désespoir de M. le Kain , & d'ailleurs je me disois à moi-même : Si sa mémoire est fidele , elle doit lui rappeler qu'autrefois je lui ai fait trois tableaux. Il m'en a même coûté des déboursés dont nous n'avons jamais parlé , lui par prudence , & moi par pudeur. Il doit se souvenir que , de plus fraîche date , j'ai prié un de mes amis de se dessaisir en sa faveur de neuf grandes planches géographiques des environs de Paris, de l'abbé de la Grive , ouvrage rare & estimé dans ce genre ; qu'à quelques jours delà je lui ai fait parvenir par la même voie deux volumes in-folio d'estampes reliés en maroquin rouge & dorés sur tranche. Ces deux volumes , me disois-je encore , ne peuvent-ils pas essuyer les larmes que lui fait répandre la crainte de perdre deux tomes de *Don-*

Quichotte ; Mais je ne faisois pas réflexion qu'un grand acteur comme lui reçoit les présens de l'amitié comme un culte rendu à sa divinité ; & il est d'un dieu d'oublier les hommages des foibles mortels.

Ce qui me fâche le plus , c'est d'avoir , peut-être , par les chagrins que je lui ai causés , altéré sa santé précieuse à l'état. Qui fait même si je n'ai point hâté le retour périodique de son mal de reins , mal qui ne lui prend jamais qu'avec le desir de faire des incursions en province ; mal aussi fatal aux auteurs qu'à ses camarades ! Mais , consolez-vous , Messieurs : on a ouvert une souscription pour l'achat d'une berline destinée à ses voyages. Elle sera garnie d'édredon pour préserver ses augustes reins des plus légers froissemens , & vous le verrez , après la fatigue de la province , revenir gros & gras , mais toujours gémissant , honorer six fois pendant l'hiver le spectacle de sa présence.

J'ai rendu un témoignage public de son zèle dans l'amitié : j'aurois pu donner des preuves de sa bonne foi , mais j'ai voulu ménager sa modestie. Inscrivez ce fait dans vos annales , comme un monument de la subtilité de l'esprit , de la reconnaissance du cœur , & surtout de l'élévation de l'ame de votre héros.

C
que
dis
dre
en
atte
tous
ce g
tion
de V
pièce
lieu
nouv
versa
cour
chacu
petite
gner
naux
vérité
il s'ag
en av
occup
dans l
acteurs
Rap
tracé

L E T T R E V I I I .

Sur un Duel fameux.

C'EN est donc fait, Milord ; suivant ce que vous m'apprenez, *belli ferratos rupit discordia postes*. Que de maux vont fondre sur ma patrie ! puissé-je par mes avis en détourner au moins une partie ! En attendant que je vous recueille tous les faits, tous les propos & tous les détails relatifs à ce grand événement , je suspends la relation même très-intéressante concernant M. de Voltaire , son séjour à Paris , & sa piece dont la premiere représentation a eu lieu ces jours-ci , pour vous entretenir d'une nouvelle, depuis lundi la matiere des conversations. On ne fait qu'en parler à la cour & à la ville ; chacun se questionne ; chacun s'empresse d'en apprendre les plus petites circonstances. Je me hâte de gagner de primauté les gazettes, les journaux , ces feuilles secretes surtout où la vérité est ordinairement très - défigurée : il s'agit d'un duel fameux, tel qu'il n'y en avoit eu depuis long - tems , & qui occupera sans doute une place distinguée dans l'histoire ; tout en est curieux, & les acteurs, & le sujet, & les suites.

Rappelez-vous, Milord, le portrait qu'a tracé du comte d'Ar**** l'*Observateur*

hollandois (*), l'augure favorable qu'il tiroit de quelques traits, de quelques faillies de son enfance; les espérances qu'il en concevoit se réalisent. C'est un des plus aimables princes qu'il soit possible de voir, & s'il a quelques défauts tenant à son âge, à son rang, à son éducation, ils sont bien compensés par les brillantes qualités qu'il déploie. Combien peu rachètent ainsi les leurs! Combien n'ont que des vices & point de vertus!

Après cet auguste personnage, le premier figurant dans la scène que j'ai à vous décrire, vient le duc de Bour^{***} dont la même auteur a pressenti aussi l'heureux caractère; il se soutient tel que l'observateur l'avoit conçu; il n'a pas le faillant & l'éclat de celui du premier, mais c'est la douceur & l'aménité même, il ne fixe pas les regards, il ne force pas l'étonnement comme son rival; mais il est charmant dans son intérieur & se fait aimer de tout le monde. Tous deux, à resté, ont une passion égale de la gloire, ils brûlent de se signaler, & malheureusement la guerre qui va s'allumer ne leur en fournira peut-être que trop d'occasion contre nous. Dans l'impatience de ce jour désiré, ils viennent de s'essayer l'un contre l'autre; on a admiré leurs efforts.

(*) Voyez le premier Volume de l'Espion Anglois
(Note des éditeurs.)

valeureux, & la nation, en gémissant de les voir s'exposer pour une querelle particulière, a jugé de quoi ils seroient capables en combattant pour la patrie.

La querelle, au reste, n'étoit pourtant pas sans un grand intérêt. Une princesse adorable en étoit le sujet. Mad. la duchesse de Bour****, quoique jeune encore, n'a plus autant de charmes qu'elle en avoit lorsque l'observateur en traçoit le portrait séduisant : mais elle possède les agrémens de l'esprit, bien supérieurs à ceux de la figure ; elle l'a très-cultivé ; elle fait plusieurs langues ; elle a du goût pour les arts ; elle en exerce quelques-uns ; elle est profonde musicienne. Pourquoi faut-il que les gens à talens, les artistes, les gens de lettres se plaignent de sa froideur, de son indifférence, de sa hauteur ; qu'ils gémissent de n'en pas recevoir ces marques de reconnoissance qui font encore plus d'honneur au grand qui verse les bienfaits qu'à celui qui les recueille !

Quoi qu'il en soit, voici comme cette princesse est innocemment devenue la cause du duel célèbre dont il s'agit. Elle avoit pour dame de compagnie Mad. la marquise de La****, jeune personne très-jolie, d'une grande fraîcheur & bien propre à inspirer des desirs ; on prétend qu'elle en inspira en effet au Duc de Bour**** ; il est rare qu'un Prince soupire sans succès. On veut que cette intrigue fit même assez d'éclat pour causer de la

jalousie à la duchesse, qui ne put se contenir, & en témoigna son indignation à Mad. de La****. Elle lui reprocha, lui étant attachée, de rendre ainsi sa propre cour, le théâtre de son humiliation. Celle-ci sentit qu'elle n'y pouvoit rester & se retira. Depuis on ajoute qu'elle a eu le bonheur de plaire à M. le Comte d'Ar*. Ce Prince causoit avec elle au bal de l'opéra le mardi gras; tous deux étoient masqués; ils rencontrent Mad. la duchesse de Bour***, masquée aussi; mais soit que la marquise fût que S. A. devoit y être, & fût instruite de son déguisement; soit qu'ayant eu l'honneur de lui appartenir, elle fût plus au fait de sa façon de se travestir, & surtout la reconnût à un certain maintien, à sa démarche, à un ensemble de geste, & d'attitudes qui trahissent malgré soi, elle instruisit son auguste conducteur que c'étoit elle. Cédant ensuite à un mouvement d'amour-propre blessé de la façon dont elle avoit été obligée de quitter le palais Bour***, elle crut qu'elle ne trouveroit jamais une meilleure occasion de se venger. La liberté du lieu qui en faisant disparaître les personnes, fait aussi disparaître les rangs, & confond tout le monde dans ces especes de *Saturnales*, sembloit l'y autoriser; cependant elle n'osa se mettre en avant elle-même, elle engagea seulement le Prince à lutiner sa cousine: ce jeu intéressa la duchesse, & à la fin les anecdotes devinrent si particulières

culieres & si piquantes qu'elle voulut savoir à qui elle avoit affaire. Oubliant en ce moment les loix du bal, ou, s'imaginant peut-être que sa qualité la mettoit au dessus, elle souleva légèrement la barbe du masque du comte; elle le reconnoît bientôt, elle s'apperçoit de son indiscretion, elle veut fuir & se rejeter dans la foule; mais le masque, outré d'une telle audace, la poursuit & l'arrête; il oublie en cet instant à son tour que c'est une femme & une femme de son sang; il n'écoute que sa fureur, & lui en fait ressentir les effets (1). Toute cette malheureuse aventure s'étoit passée dans le plus fort du tumulte du bal, & avec tant de rapidité qu'elle n'y avoit causé aucune rumeur & que peu de gens s'en étoient aperçus.

En conséquence Mad. la Duchesse de Bour*** imagine plus prudent de dissimuler & de la laisser tomber dans l'oubli: elle se flatte que l'offenseur, s'il l'avoit connue, comme elle n'en pouvoit gueres douter d'après ses propos, se repentiroit de sang-froid de l'avoir punie aussi cruellement de sa témérité, & s'il ne lui en faisoit des excuses par délicatesse, & pour ne pas renouveler un souvenir trop amer, concourroit du moins avec elle par son

(1) On prétend que le Comte d'Ar*** brisa le masque sur la figure de Madame la duchesse de Bour***.

silence à effacer toutes les traces de l'injure.

Son mari , son beau-pere , son pere , son frere , tous ces augustes personnages n'en apprirent donc rien par celle la plus intéressée à les en instruire ; mais tout se fait à la longue. Une fatalité attachée aux mysteres de l'homme , veut que les choses les plus cachées percent , & se révelent enfin au grand jour , surtout en France , où la nation est d'une intempérie de langue extraordinaire. Elle aime si fort ses maîtres , qu'elle s'occupe d'eux sans relâche , même de ceux qui ont droit à le devenir : malgré son profond respect pour ses illustres chefs , elle épie leurs moindres démarches , & ne dissimule ni leurs torts , ni leurs foiblesses. C'est à cette curiosité inquiète & active , qu'on ne peut jamais tromper long tems , qu'il faut attribuer apparemment la publicité de l'aventure. Dans chaque bal de l'opéra il est des yeux attentifs destinés à veiller sur la personne des princes , lorsqu'il s'y en trouve , à ne les pas perdre de vue & à prévenir tous les accidens dont elle seroit susceptible : ce soin extrême devient une gêne pour eux & empêche , malgré la réserve de ces fortes d'agens , qu'aucune de leurs actions ne reste dans un secret absolu.

Gardez-vous donc de croire , Milord , des rumeurs calomnieuses qui parviendront sans doute jusqu'à vous , suivant lesquelles M. le comte d'Ar**** se seroit

vanté lui même , chez une femme de la cour (1), de l'outrage fait à Mad. la duchesse de Bour***. Fougueux dans ses passions , ce jeune prince est incapable de commettre de sang-froid une cruauté si contraire à l'excellence de son cœur. Il n'ignore pas que l'injure faite à une femme de son sang , rejaillit jusque sur lui. La malignité punissable de quelques courtisans a pu seule semer de pareilles insinuations. Je ne puis imaginer non plus , comme d'autres méchans l'ont prétendu , que la divulgation en soit due à l'orgueil de Mad. la marquise de La****, enflée de cette sorte de triomphe remporté sur une princesse du sang ; plus elle est constituée en un haut rang , plus elle fait certainement la distance infinie qu'il y a entre Mad. la duchesse de Bour*** & une femme de qualité. Elle fait que le masque permet des agaceries , des familiarités qui doivent cesser dès qu'on est sorti de l'enceinte du bal ; que ce qui étoit toléré deviendrait crime alors , & qu'un voile impénétrable surtout doit couvrir les trop grandes hardiesses qu'on auroit prises.

Quoi qu'il en soit , Milord , après avoir réfuté des bruits faux , adoptés avec avidité par la malignité , concernant la manière dont l'anecdote a pris consistance , après

(1) Chez Mad. Jules de Polignac.

avoir établi la filiation plus vraisemblable dont la nouvelle s'est propagée dans le monde, un fait certain, c'est que débitée pendant les premiers jours à l'oreille, elle acquit ensuite une telle publicité, qu'on la répéta partout hautement. M. le prince de C****, l'ayant apprise à Chantilly, voulut savoir de la bouche même de sa bru à quoi s'en tenir. Mad. la duchesse de Bour***, voyant que tout le monde étoit instruit, ne put lui dissimuler son injure, & dès ce moment se résolut à vivre loin de la cour, à écarter la fienné propre & à gémir dans la retraite & la douleur jusqu'à ce qu'elle en eût eu satisfaction. M. le prince de C**** se charge d'apprendre à son fils les raisons de la duchesse pour prendre un parti aussi violent, & tous deux se concilient sur les moyens d'obtenir une réparation. Ils ne pouvoient se dispenser de recourir d'abord au roi : cette démarche eut tout le succès qu'ils pouvoient desirer en faveur de Mad. la duchesse de Bour***. Elle vit M. le comte d'Ar**** ne point rongir de lui faire avec une noble franchise les excuses qui lui étoient dues : en présence de la famille royale d'une part & des princes du sang de l'autre, il lui déclara qu'il n'avoit jamais eu l'intention de l'insulter, & qu'il ne la connoissoit point au bal ; mais cette tournure toute naturelle, excellente vis-à-vis de Mad. la duchesse de Bour***, comme femme, ne pouvoit avoir lieu

vis-à-vis du duc son époux, associé à l'injure par la publicité qu'elle avoit acquise : il étoit forcé d'obéir à la loi de l'honneur, si impérieuse sur la noblesse françoise, & à laquelle les princes du sang veulent bien se soumettre eux-mêmes. Après donc avoir rendu compte au roi de ses plaintes trop légitimes, il lui avoit fait remettre un mémoire par l'entremise de M. le comte de Maurepas, où il disoit que si S. M., par des raisons de prudence & de sagesse qui ne lui appartenoit pas de pénétrer, s'obstinoit à ne pas lui rendre justice, il regarderoit son silence comme une permission indirecte de se la faire lui-même. Le prince n'avoit reçu aucune défense à cet égard ; il se trouvoit donc libre de suivre son ressentiment.

Mais un obstacle se présentoit : M. le comte d'Ar****, à qui le monarque n'avoit intimé aucune défense de se battre, en avoit cependant une indirecte ; puisque S. M. avoit ordonné au chevalier de Crus***, l'un des capitaines des gardes de S. A. Royale de ne la point quitter. Tout cela n'étoit que de forme sans doute, & pour ne pas déroger extérieurement à l'édit des duels (1) que le roi de France jure à son sacre d'observer & de ne jamais enfreindre. Il faut bien croire que ce seigneur avoit eu ensuite d'autres instructions secrètes,

(1) Le premier est de 1643, il y a eu plusieurs autres édits publiés à ce sujet sous le regne de Louis XIV.

si, comme on l'affure, il a dit à son maître, en lui annonçant qu'il avoit eu du souverain l'ordre de veiller à la garde de ce dépôt précieux, & de ne le pas perdre de vue d'un instant : » mais, si j'avois l'honneur d'être le Comte d'Ar****, le chevalier de Crus** ne seroit pas vingt-quatre heures mon capitaine des gardes. « Un seigneur aussi sage n'auroit pas fourni lui-même au comte d'Ar**** une tournure pour éluder les précautions de surveillance prises par le roi, s'il n'y eût été autorisé. On veut encore que le conseil du prince, instruit de sa résolution généreuse de répondre à l'appel que lui avoit fait à Versailles, son rival, lors de la réunion de toute la maison de Bourbon, se soit assemblé, ait agité une matière aussi extraordinaire & si nouvelle, & n'ait pu que l'approuver & louer ce dévouement à l'honneur. En conséquence, le dimanche 15 mars, M. le comte d'Ar**** fit savoir au duc de Bour****, ou par une lettre, ou par un tiers, qu'il se promeneroit le lundi matin au bois de Boulogne. Le dernier s'y est rendu dès huit heures, & le premier étant survenu, ils se sont écartés, & sans aucun second, sans escorte, en chemise, ont commencé un combat dont beaucoup de gens ont été témoins : il a duré six minutes, & cependant avec tant de sang froid, d'égalité & d'adresse, qu'aucun n'a été blessé, & qu'il n'y a pas eu une goutte de sang répandue.

Alors le chevalier de Crus*** a paru , & leur a ordonné de la part du roi de se séparer ; ils se sont embrassés. Dans l'après-midi M. le comte d'Ar*** est venu voir Mad. la duchesse de Bour***.

Pendant le combat on avoit fermé la porte du bois de Boulogne ; mais il étoit déjà rempli de monde , les spectateurs conviennent tous de la grace & de la bonne mine des deux champions sous les armes.

A l'instant la nouvelle en a volé dans Paris. Mad. la duchesse de Bour***, qui n'avoit reçu personne jusques-là , est sortie de sa retraite & s'est montrée à la comédie françoise , où tout le monde l'a applaudie avec des battemens de mains si longs , si généraux & si marqués , qu'elle en a versé des larmes d'attendrissement. Un tel enthousiasme doit surtout s'attribuer au propos de cette altesse au roi , répandu dans le public. On rapporte qu'elle a dit à S. M. qu'elle demandoit moins une réparation comme princesse , que comme femme & citoyenne , dont la plus infime devoit être respectée par-tout , & principalement sous le masque.

Le parterre avoit des vedettes en dehors pour avertir dès que le prince de Con*** & le duc de Bour*** descendroient de carrosse ; & il les applaudissoit déjà avant qu'il les vît ; rougissant en quelque sorte de fixer ainsi les regards devant la reine & de retarder le spectacle , ils se cachotent derrière Mad. la duchesse de Bour*** ; mais

les battemens de mains ont recommencé plus fortement , accompagnés d'exclamations de *Bravo* , de *Bravissimo* qui ont comblé de joie le pere & le fils.

M. le comte d'Ar**** a enfin terminé par sa présence le délire général & a recueilli sa part de la satisfaction publique.

La tragédie finie (1), M. le duc de Bour***, par une sorte de coquetterie de son âge , & par cette noble avidité de louanges , le principe de toutes les belles actions , s'est transporté à l'opéra qui durait encore , sans qu'on se fût donné le mot , & par un enthousiasme naturel , les claquemens , les *bravo* , les *bravissimo* ont recommencé à ce spectacle , & ont comblé son triomphe.

A coup sûr, Milord , vous êtes surpris de ne voir figurer en rien dans tout ceci M. le duc d'Or**** & M le duc de Char** qui auroient dû prendre un intérêt si vif à la querelle. Le premier , dont vous avez vu le caractère non moins justement saisi que les autres dans l'observateur Hollandois , est en quelque sorte retiré du monde aujourd'hui ; il a abandonné son palais pour vivre dans un autre qu'il s'est fait bâtir presque hors de Paris à côté de l'hôtel de

(1) C'étoit *Irene* , cette piece de M. de Voltaire refusée par les comédiens en son absence , & qu'ils ont été forcés de jouer à sa venue. On en donnoit ce jour-là la premiere représentation. Il en sera fait une plus ample mention ci-après.

Mad. de Mont * * *. Toujours bon pere , il porte ses enfans dans son cœur , mais ne se mêle plus de ce qu'ils font , & sa compagne de solitude cherchant à la lui rendre la plus douce possible , en écarte tout ce qui pourroit le chagriner & l'inquiéter ; elle charme son ennui par toutes sortes de divertissemens analogues à son âge & à son humeur , sur-tout par des comédies délicieuses où les deux époux jouent eux-mêmes (1). Il est vraisemblable qu'elle lui a laissé ignorer ce qui se passoit le lundi matin ; car , précisément à l'instant où les deux illustres rivaux étoient sur le champ de bataille , elle lui faisoit répéter une pièce sur son théâtre.

Quant au duc de Char * * * , il a appris l'événement comme il étoit occupé à tracer un emplacement pour une course dans la plaine des Sablons , voisine du champ de bataille. On ne peut nier qu'il ne se soit fort mal comporté dans cette occasion ; quand on lui témoignoit de l'étonnement de son indifférence , il répondoit que Madame la duchesse de Bour * * * n'étoit ni sa fille , ni sa femme , qu'elle avoit assez de vengeurs. Il n'a pas discontinué un instant de vivre avec le comte d'Ar * * * dans la même intimité , & s'est , depuis l'aventure , montré en public avec lui à la chasse. On prétend qu'on a été fi

(1) Je pourrai quelque jour , Milord , vous parler plus au long de ces comédies.

piqué de sa conduite au palais Bourbon, qu'on l'y a traité en étranger, & que, lorsqu'il s'est présenté devant la retraite de sa sœur, il a été refusé comme les autres. Ceux qui l'excusent, veulent qu'il n'ait fait que déférer aux ordres du roi, desirant qu'il fût un lien subsistant avec le comte d'Ar***, & qu'il pût servir de négociateur dans une affaire aussi délicate. On croit plutôt que l'ambition a beaucoup contribué à la neutralité qu'il a gardée, & que jaloux de commander dans la marine, qui va jouer un grand rôle, il a sacrifié les intérêts de sa sœur à cet espoir.

Quoi qu'il en soit, le duc de Char*** a si bien senti combien il seroit peu agréable au public, qu'il s'est abstenu de paroître devant lui, non seulement le jour fameux du triomphe de sa sœur, mais encore jusqu'à ce que la fermentation fût rallentie; &, par une épigramme cruelle contre ce prince, on a dit que, sans avoir combattu, il étoit seul sorti blessé du combat.

Les deux augustes rivaux, après avoir recueilli, durant tout le jour, les éloges prodigués à leurs procédés valeureux, qui rappeloient les tems brillans de l'antique chevalerie, ont dû, pour l'exemple, recevoir quelque marque du mécontentement du Souverain, être punis de l'infraction à la loi. En conséquence, le lendemain M. le comte d'Ar**** a été exilé à Choisi

(1), & M. le duc de Bour*** à Chantilli
 (2), où l'on compte qu'ils resteront quelques jours & où ils reçoivent plus particulièrement les hommages de leur cour.

Paris ce 19 mars 1778.

P. S. Le projet du roi étoit de ne permettre à personne d'aller voir le comte d'Ar**** à Choifi & de refuser même Mad. la comtesse d'Ar***; mais ce monarque n'a pu résister aux instances de la princesse; ce qui a donné lieu ensuite à beaucoup de monde de s'y rendre. Les deux princes ont reparu mardi au lever du roi: le premier est retourné à Choifi où étoit restée malade Mad. la comtesse d'Ar***. Le second s'est montré le soir à l'opéra & a été applaudi à tout rompre, surtout par les femmes.

Paris ce 26 mars 1778.

(1) Château de plaisance appartenant à S. M., situé sur la Seine à peu de distance de Paris & de Versailles.

(2) Un des plus magnifiques lieux qu'il soit possible de voir à dix lieues de Paris, appartenant à la maison de Con***.



L E T T R E I X.

Journal du séjour de M. de Voltaire à Paris, depuis le 10 février qu'il y est arrivé, jusqu'au 31 mars, lendemain de sa première apparition à la comédie françoise.

„ LA célébrité a surtout l'inconvénient
 „ de faire naître autour de l'homme céle-
 „ bre un espede d'espionnage de ses actions,
 „ de ses paroles, de ses pensées; on les
 „ traduit ensuite dans le public, & vous
 „ savez, Messieurs, ce que c'est que la
 „ fidélité de toutes les traductions. Voilà,
 Milord, ce qu'écrivoit aux journalistes de
 Paris M. François de Neuf Château (1), au
 sujet de M. de Voltaire. Malgré l'affertion
 de cet homme de lettres, assez juste en gé-
 néral, j'espère que vous n'aurez point à
 vous plaindre du moins de ma véracité:
 entre cette foule d'anecdotes, de faits, de
 bons mots d'un personnage unique, fixant
 aujourd'hui l'attention de tout Paris, des
 provinces, & par contre-coup des pays
 étrangers, de l'Europe entière qui en est
 l'écho, j'ai choisi avec le plus d'attention
 & de scrupule possible ce qui, étant avoué
 du grand nombre, soit de ses amis, soit de

(1) Lettre sur M. de Voltaire aux auteurs du Jour-
 nal de Paris insérée N^o. 15.

ses ennemis , recevoit par ce concours le meilleur caractère d'authenticité. J'ai souvent eu d'ailleurs occasion d'interroger le secrétaire de M. de Voltaire & de puiser à sa source. C'est-à-dire dans le mémorial curieux qu'il tenoit régulièrement , concernant le séjour de son maître dans cette capitale. Je commence : *Arrectis auribus adsta.*

Quoique M. de Voltaire eût annoncé à plusieurs de ses amis qu'il comptoit partir de Ferney au commencement de février pour se rendre à Dijon & y suivre un procès , quoiqu'ils entendissent ce que cela vouloit dire , puisqu'il n'avoit aucune raison d'aller dans la capitale de la Bourgogne , qu'on lui en connoissoit cent pour venir dans la capitale de la France , sans compter le desir extrême qui le tourmentoit depuis long-tems (1) , on ne pouvoit croire qu'il hasardât de se mettre en route durant une saison aussi rigoureuse ; cependant le ciel semblant seconder ses vœux par une température de douceur extraordinaire , il monta en voiture avec madame Denis , & madame de Villette.

Son voyage n'eut rien de remarquable

(1) Par une inconséquence très-commune dans les actions & dans les écrits de ce grand homme , quinze ans auparavant il écrivoit qu'il étoit désormais trop vieux pour venir à Paris , & il y est venu sans nécessité à 84 ans. C'est dans une lettre à l'abbé de Lauzun , insérée aux *mémoires secrets* &c. de Bachaumont , que M. de Voltaire s'exprimoit ainsi.

qu'une anecdote qu'il raconta en arrivant. Il avoit mis pied à terre dans un village pour changer de chevaux.

„ J'ai apperçu , dit-il , à quelques pas un
„ vieillard vénérable , à peu près de mon
„ âge , & qui assurément étoit plus in-
„ gambe que moi. Je me suis approché de
„ lui , & l'examinant de plus près , j'ai
„ cru le connoître , & je lui ai dit : Mon-
„ sieur , je vous demande bien pardon , mais
„ vous ressemblez beaucoup à un enfant
„ que j'ai vu il y a soixante-dix ans. Cet
„ homme me demanda où & quand j'avois
„ vu cet enfant ? & quand je lui eus tout
„ expliqué , il m'a dit : c'étoit moi ; & après
„ m'être nommé à mon tour , nous nous
„ sommes embrassés. „

Sa voiture fut arrêtée aux barrières , suivant l'usage ; les commis lui demanderent s'il n'avoit rien à déclarer , lui répondit : *Messieurs , il n'y a que moi ici de contrebande.* L'on verra par la suite que ce propos n'étoit pas une simple gentillesse.

C'est le 10 février , qu'après plus de vingt-sept ans d'absence , cet homme célèbre rentra dans Paris , & l'on pourroit presque ajouter dans sa patrie. Il descendit à l'hôtel du marquis de Villette , au coin de la rue de Beaune , & dès le lendemain ce fut chez lui un concours de monde prodigieux. Il resta toute la semaine en robe de chambre & en bonnet de nuit : il reçut ainsi la cour & la ville.

La m
renoi
Un v
Volta
il ver
le co
présen
conne
le sou
curier
puis
son s
gédie
vers
à coe
pour
fut sa
céleb
fut l'
appri
mort.
mal c
Au
sans
Rien

(1)
par le
train
cherir

Plut
Tou

La marquise de Villette & Madame Denis renoient le cercle & faisoient les honneurs. Un valet de chambre alloit avertir M. de Voltaire à chaque personne qui arrivoit; il venoit. M. le marquis de Villette & le comte d'Argental, chacun de leur côté, présentoient ceux que le philosophe ne connoissoit pas, ou dont il avoit perdu le souvenir. Il recevoit le compliment du curieux, & lui répondoit un mot honnête, puis retournoit dans son cabinet dicter à son secrétaire des corrections pour sa tragédie d'*Irene*. Sa tendresse paternelle envers cet ouvrage, qu'il avoit extrêmement à cœur de voir jouer, n'étoit pas entrée pour peu dans son retour. Mais quelle fut sa douleur d'être privé de cet acteur célèbre qu'il avoit formé, de le Kain ! Ce fut l'abbé Mignot, son neveu, qui lui en apprit en même tems la maladie & la mort. A cette funeste nouvelle il se trouva mal de saisissement.

Au reste, l'encens qu'on lui prodiguoit sans relâche (1) lui auroit fait tout oublier. Rien de plus flatteur que la sensation que

(1) Dans la foule des piéces de vers occasionnées par le retour de M. de Voltaire, je choisirai le quatrain suivant, au de-là duquel il seroit difficile d'enchérir pour l'adulation.

Quelle fête au sacré vallon ?

Platon & Demosthene,

Plutarque, Eschyle, Homere, Euclide, Anacréon,

Tous sept au même jour sont rentres dans Athenes.

produisoit son arrivée. Les grands , les femmes les plus distinguées & les plus aimables, les gens de lettres , les artistes, les amateurs en tout genre s'empressoient de lui rendre hommage. Le chevalier Gluck partant pour Vienne , avoit retardé son voyage en faveur de cet illustre vieillard.

L'académie françoise , dès le 12 , avoit arrêté une députation pour complimenter ce confrere. Elle avoit nommé , contre l'usage qui n'admet dans ces sortes d'occasions qu'un seul député , trois de ses membres , à la tête desquels étoit le prince de Beauveau : nombre d'autres avoient voulu être du cortège.

Le 13 , la troupe des comédiens françois étoit venu lui rendre ses devoirs. Le sieur Bellecour l'avoit harangué par un compliment , auquel M. de Voltaire avoit répondu avec beaucoup d'affabilité. Puis en parlant de sa santé , il avoit ajouté ces paroles peu dignes de lui , mais qui manifestotent bien son affection pour la tragédie : *Je ne puis plus vivre désormais que pour vous & par vous.* Au reste , ce qui prouve que , rendu à lui-même , il savoit pourtant apprécier cela , c'est sa réflexion à cette occasion. La députation des comédiens partie , quelqu'un ayant observé que le sieur Bellecour avoit débité son discours d'un ton fort pathétique , il répondit ; *Oui , nous avons fort bien joué la comédie l'un & l'autre.*

Ce fut pendant cette cérémonie qu'il dit

à ma
cette
hom
sente
leurs
admi
verse
Au n
Le
fit de
tation
leur
diens
avoie
nuati
pour
ment
leure
Fran
fatigu
sortir
pand
»
» tai
» ral
» ma
» ne
» M.
» san
» pé
» tin
» le
» ma
» gle

à madame Vestris: *Madame, j'ai travaillé cette nuit pour vous comme un jeune homme de vingt ans !* M^{lle}. Arnoux, présente, car les courtisannes célèbres par leurs talens, ou leurs graces, étoient aussi admises aux audiences de cet homme universel, s'écria avec sa malice ordinaire: *Au moins ce n'a pas été sans rature.*

Le lundi 16, on devoit donner au profit de la famille de Corneille la représentation d'une de ses pieces, & voulant faire leur cour à M. de Voltaire, les comédiens, au lieu d'*Héraclius* annoncé, avoient substitué *Cinna*, suivant l'insinuation qu'ils en avoient reçue chez lui pour se conformer à la décision du commentateur, qui juge cette piece la meilleure de celles du pere de la tragédie en France. Mais il s'étoit trouvé tellement fatigué qu'il n'avoit pu y aller, ni même sortir encore. Voici le bulletin qu'on répandit.

» Lundi 16 février. . . . M. de Vol-
 » taire n'a point donné d'audience gé-
 » nale à cause de son indisposition du di-
 » manche; mais il a reçu quelques person-
 » nes en particulier, malgré les soins de
 » M. de Villette à veiller à cette précieuse
 » santé & à empêcher les importuns de
 » pénétrer. Les personnages les plus dis-
 » tingués qu'ont eu le bonheur de voir
 » le philosophe, sont le docteur Franklin,
 » madame Becker, M. l'Ambassadeur d'An-
 » gleterre & M. Balbastre. On a admiré

„ comment il a varié sa conversation pour
 „ des acteurs aussi divers , & surtout avec
 „ quelle grace , quelle vivacité , quel es-
 „ prit il a cherché à plaire à la femme
 „ du directeur général des finances.

„ Quoiqu'il se plaignît du mal de tête , il
 „ a voulu flatter l'amour-propre de l'ar-
 „ tiste renommé qui venoit lui rendre son
 „ hommage : il lui a demandé une piece
 „ de clavecin , & cet habile homme a
 „ semblé charmer les maux du malade .

Il faut ajouter à cette anecdote que le
 docteur Anglois , par une adulation indé-
 cente , puérile , basse , & même , suivant
 certains dévots , par une impiété dérisoire ,
 ayant présenté son petit-fils au philosophe ,
 & lui ayant demandé sa bénédiction pour
 cet enfant , le vieux malade s'est prêté de
 son côté à la plaisanterie , & n'a pas moins
 bien joué son rôle dans cette farce. Il s'est
 levé , a imposé ses mains sur la tête du
 petit innocent & a prononcé avec emphase
 ces trois mots : *Dieu , Liberté , Tolérance !*

Dans le début de la conversation , M.
 de Voltaire affectoit de parler Anglois à
 l'illustre insurgent. Madame Denis lui ob-
 serva que le docteur savoit le françois ,
 & qu'on seroit bien aise de les entendre
 tous deux : *Ma niece , lui répondit l'oncle ,*
j'ai cédé un moment à la vanité de parler
la même langue que M. Franklin. Sans
 doute la même vanité lui avoit suggéré
 de parler italien avec M. Goldoni.

Cependant le nouveau genre de vie que

men
 après
 une
 qu'
 visite
 rece
 failli
 ton
 voul
 égar
 cher
 man
 enfi
 tems
 étoit
 beau
 appe
 touff
 soit
 fum
 il n'
 T
 lui ;
 piece
 avoit
 ces
 il re
 desti
 pre
 ne v
 élog
 Avi
 soire
 coup

menoit le vieillard de Ferney à Paris ; après un voyage long & fatigant , dans une saison rigoureuse ; les efforts continuels qu'il étoit obligé de faire pour suffire aux visites qu'on lui rendoit , aux lettres qu'il recevoit , & surtout pour soutenir par des saillies brillantes sa haute réputation , ce ton de monde , cette politesse de cour qu'il vouloit prouver n'avoir pas oubliée ; ces égards , cette bienveillance générale qu'il cherchoit à témoigner à chacun d'une manière & dans un degré proportionné ; enfin son humeur , à laquelle depuis longtemps il avoit donné un libre cours & qu'il étoit obligé de réprimer , tout cela minoit beaucoup sa santé déjà trop altérée. Il s'en appercevoit lui même ; il disoit : *l'on m'é-touffe , mais c'est sous des roses*. Il déguisoit par cette métaphore heureuse le parfum des louanges qui l'enivroit , & auquel il n'avoit pas le courage de se soustraire.

Tout n'étoit pas *rose* cependant pour lui ; s'il étoit accablé d'une multitude de pieces de vers louangeurs & fades , il y avoit des gens qui cherchoient à aiguïser ces douceurs par des écrits plus piquans ; il recevoit beaucoup de lettres anonymes destinées à empêcher que son amour-propre ne s'exaltât trop. Entre ces satyres , qui ne valaient pas toujours mieux que les éloges , il faut en distinguer une intitulée : *Avis important pendant la tenue de la foire Saint Germain* , où il y a beaucoup de sel , & malheureusement trop de

vérité. On y relève avec adresse les ridicules & les défauts de ce grand homme. La voici.

Le Sieur Villette, dit marquis,
 Successeur de Jodelle,
 Facteur de vers, de prose & d'autre bagatelle,
 Au public donne avis
 Qu'il possède dans sa boutique
 Un animal plaisant, unique,
 Arrivé récemment
 De Geneve en droiture;
 Vrai phénomène de nature,
 Cadavre, squelette ambulante,
 Il a l'œil très-vif, la voix forte;
 Il vous mord, vous caresse; il est doux, il
 s'emporte:
 Tantôt il parle comme un Dieu,
 Tantôt il jure comme un Diable.
 Son regard est malin, son esprit est tout feu,
 Cet être inconcevable
 Fait l'aveugle, le sourd, & quelquefois le mort.
 Sa machine se monte & démonte à ressort,
 Et la tête lui tourne en l'appelant grand homme.
 Du nom Crapack tel est l'original en somme.
 On le verra tous les matins
 Au bout du quai des Théatins:
 Par un salut profond, beaucoup de modestie
 Les grands seigneurs paîtront leur curiosité:
 Porte ouverte à l'académie,
 A tous acteurs de comédie
 Qui flatteront sa vanité
 Et voudront adorer l'idole.
 Les gens mitrés, portant l'étole,
 Pour éviter ses griffes & ses dents,
 Verront de loin moyennant une obole;
 Tout Poète entrera pour quelques grains d'en-
 cens.

Il
 devo
 une
 ble
 mira
 qu'a
 fatio
 Ils cl
 défer
 quell
 dans
 regis
 de l
 pour
 que
 sent
 dans
 sé:
 secon
 religi
 coryp
 heure
 jama
 de V
 voit
 relle
 s'éloi
 Sa
 brûlé
 faire
 aucun

Il avoit contre lui tout le parti des dévots & tout le clergé, ce qui formoit une nuée d'ennemis bien plus considérable que le nombre de ses partisans & admirateurs. Ils étoient furieux de l'éclat qu'avoit fait ici son arrivée, & de la sensation incroyable qu'elle avoit produite. Ils chercherent d'abord à se prévaloir des défenses qu'ils croyoient exister, par lesquelles il lui étoit interdit de reparoître dans cette capitale. Ils consulterent les registres de la police : ceux du département de Paris, ceux des affaires étrangères, pour voir s'ils ne trouveroient pas quelque bout de lettre de cachet dont ils pussent s'autoriser pour le perdre pieusement dans l'esprit du roi, déjà très-mal disposé : projet dans lequel ils espéroient être secondés par un grand prince (1), austère, religieux & ne goûtant pas davantage le coryphée de la philosophie moderne. Malheureusement il fut constaté qu'il n'y avoit jamais eu d'ordre par écrit qui expulsât M. de Voltaire : que sa longue absence ne devoit s'attribuer qu'à son inquiétude naturelle, & à des insinuations verbales de s'éloigner.

Sans doute, une foule de ses ouvrages brûlés pouvoient servir de prétexte à lui faire son procès ; mais il n'en avoit signé aucun. Ce sont des écrits anonymes ou

(1) Monsieur frere du roi.

pseudonymes qu'il a toujours désavoués, & il auroit fallu établir une instruction en regle qui auroit été trop odieuse dans ce siècle éclairé, & à laquelle ne se ferait pas prêté le parlement, dans le sein duquel il avoit des parens, des amis & des admirateurs.

Le fanatisme se trouva donc réduit à intriguer sourdement d'un côté, à crier au scandale de l'autre, & à gémir universellement du séjour de cet apôtre de l'incrédulité dans cette Ville. M. l'archevêque, comme le plus intéressé à son expulsion & le plus zélé pour la défense de la religion, en écrivit directement au roi; mais on représenta à S. M. que ce vieillard, déjà fatigué de son déplacement dans une pareille saison, d'une longue route, de la multitude de visites qu'il avoit reçues, & plus encore affecté du chagrin de déplaire au monarque, ne pouvoit retourner à Ferney dans le moment; que ce seroit une inhumanité de l'y contraindre; qu'il en mourroit, & qu'il étoit de la bonté de S. M. de le laisser repartir de lui-même, ainsi qu'il se le proposoit.

Voilà l'état où en étoient les choses, lorsque M. de Voltaire tomba sérieusement malade par l'accident grave du crachement de sang qui lui survint. M. Tronchin le voyoit tous les jours & souvent le matin & le soir, car M. de Voltaire en ne pouvant se ménager sur le moral, lui demandoit fréquemment des conseils sur son

physique
medes
sur son
l'en ca
tranquil
obtenir
de Ville
difficile,
l'expéri
" J'a
à M
de V
sur l
tous
qu'il
dont
peu
tém
plice
On a
érieux
rieux
mourir
4 ans
her p
ous se
a méd
as ph
amitié
Ne
ouer f

(1) Ce
azis,

physique. Le docteur lui défendoit les remèdes & lui ordonnoit de ne veiller que sur son ame, d'en modérer la fougue, d'en calmer les passions, de vivre dans la tranquillité & le repos. Ne pouvant rien obtenir de ce côté, il écrivit au marquis de Villette le bulletin, passablement ridicule, mais d'un pronostic vérifié par l'expérience (1).

» J'aurois fort désiré de dire de bouche à M. le marquis de Villette, que M. de Voltaire vit depuis qu'il est à Paris sur le capital de ses forces; & que tous ses vrais amis doivent souhaiter qu'il n'y vive que de sa rente. Au ton dont les choses vont, les forces dans peu seront épuisées; & nous serons témoins, si nous ne sommes pas complices, de la mort de M. de Voltaire. “

On auroit cru qu'un avertissement aussi sérieux eût fait quelque impression sur le vieux malade qui n'avoit pas envie de mourir; mais accoutumé à vivre depuis 44 ans, à se plaindre toujours, à triompher par la force de sa constitution, de tous ses maux qu'il exagéroit, à invoquer la médecine & à s'en moquer, il ne fit pas plus de cas de ce dernier avis de amitié.

Ne respirant qu'après le moment de voir jouer sa tragédie, le dimanche 22 il avoit

(1) Ce bulletin est inséré au N°. 51 du journal de Paris.

fait la distribution & confrontation des rôles chez lui, où les comédiens étoient mandés. Il les leur avoit fait répéter le cahier à la main, & mécontent de presque tous (1), il les avoit obligés de recommencer plusieurs fois, & pour leur donner le ton à chacun, avoit lui-même déclamé son Irene presque en entier. Cet effort, extrême à son âge, joint à la colère violente dans laquelle il étoit resté pendant la plus grande partie de la séance, lui procura une hémorragie considérable le mercredi suivant.

La mal-adresse du journal de Paris d'annoncer cet événement dangereux dès le lendemain, produisit le plus mauvais effet par l'éveil qu'en eut le clergé. Aucun de ses membres n'avoit encore visité ce chef de l'impiété; les prélats & les autres ecclésiastiques, ses confrères de l'académie, n'avoient voulu participer en rien aux démarches, ni même acquiescer aux délibérations de la compagnie à son sujet. Il jugea ce moment essentiel pour pénétrer chez le moribond, le convertir ou du moins en obtenir quelque acte extérieur de religion, dont il pût se prévaloir & triompher.

Il y avoit des assemblées chez l'archevêque.

(1) C'est dans un de ces momens de fureur convulsive qu'il dit à Madame Vestris, chargée du principal rôle, de celui d'Irene : Eh ! f. . . c'est bien la peine de vous faire des vers de six pieds, pour que vous en mangiez trois !

vêque de Paris. On délibéroit sur la manière de s'y prendre, lorsqu'un abbé Gaultier, chapelain des incurables, ex-jésuite, enthousiaste ardent, tout radieux d'avoir ramené récemment au giron de l'église l'abbé Villemesens, le plus fougueux janséniste qui eût encore existé; encouragé d'ailleurs par l'abbé Lattaissant, ce vieux & endurci pécheur, non moins dévoré de zèle en ce moment pour la conversion de M. de Voltaire, se persuada être l'homme que le ciel avoit destiné à opérer ce miracle. Animé de cette foi vive qui transporteroit les montagnes, il se rend chez le philosophe; il se donne à lui comme un envoyé de dieu; il lui parle avec un ton de confiance & de supériorité, qui lui en impose au point qu'il le détermine à se confesser. Il lui arrache en outre un écrit signé, en forme de profession de foi, dans lequel l'apôtre de l'incrédulité déclare » qu'il veut vivre & mourir dans la religion catholique, apostolique & romaine dont il fait profession; » & il rétracte tout ce qu'il pourroit y avoir de contraire dans les écrits qu'il a publiés. "

Malheureusement l'abbé Gaultier ne s'étoit pas entendu là-dessus avec le curé de Saint-Sulpice, ou du moins celui-ci conçut contre lui une jalousie qui ne tourna point au profit de la religion. On voit, Milord, par la correspondance entre M.

de Voltaire & le pasteur (1), que le premier ayant eu le tems se remettre de

(1) Voici les deux lettres curieuses que s'écrivirent M. de Voltaire & le curé de Saint-Sulpice. C'est d'abord le malade qui parle.

M O N S I E U R ,

Monsieur le marquis de Villette m'a assuré que si j'avois pris la liberté de m'adresser à vous-même pour la démarche nécessaire que j'ai faite , vous auriez eu la bonté de quitter vos importantes occupations, pour venir & daigner remplir auprès de moi des fonctions que je n'ai crues convenables qu'à des subalternes auprès des passagers qui se trouvent dans votre département.

Monsieur l'abbé Gauthier avoit commencé par m'écrire sur le bruit seul de ma maladie ; il étoit venu ensuite s'offrir de lui-même , & j'étois fondé à croire que demeurant sur votre paroisse il venoit de votre part. Je vous regarde , Monsieur , comme un homme du premier ordre de l'état : je sais que vous soulagez les pauvres en apôtre & que vous les faites travailler en ministre. Plus je respecte votre personne & votre état , plus j'ai crainé d'abuser de vos extrêmes bontés. Je n'ai considéré que ce que je dois à votre naissance , à votre ministère & à votre mérite. Vous êtes un général à qui j'ai demandé un soldat. Je vous supplie de me pardonner d'avoir ignoré la condescendance avec laquelle vous seriez descendu jusqu'à moi. Pardonnez-moi aussi l'importunité de cette lettre ; elle n'exige pas l'embarras d'une réponse , votre tems est trop précieux.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Nota. Cette lettre , apportée à huit heures du matin à M. le curé de Saint-Sulpice , il y a répondu aussitôt par le même commissionnaire.

Tous mes paroissiens , Monsieur , ont droit à mes soins , que la nécessité seule me fait partager avec

L'effroi que lui avoit causé d'une part la menace du médecin & de l'autre celle du prêtre, & le danger ayant cessé, s'étoit

mes coopérateurs : mais quelqu'un, comme Monsieur Voltaire, est fait pour attirer toute mon attention. Sa célébrité, qui fixe sur lui les yeux de la capitale, de la France & même de l'Europe, est bien digne de la sollicitude pastorale d'un curé.

La démarche que vous avez faite, n'étoit nécessaire qu'autant qu'elle pouvoit vous être utile & consolante, dans le danger de votre maladie. Mon ministère ayant pour objet le vrai bonheur de l'homme, en tournant à son profit les misères inséparables de sa condition, & en dissipant par la foi les ténèbres qui offusquent sa raison & le bornent dans le cercle étroit de cette vie, jugez avec quel empressement je dois l'offrir à l'homme le plus distingué par ses talens, dont l'exemple seul feroit des milliers d'heureux & peut-être l'époque la plus intéressante aux mœurs, à la religion & à tous les vrais principes, sans lesquels la société ne fera jamais qu'un assemblage de malheureux insensés, divisés par leurs passions & tourmentés par leurs remords.

Je fais que vous êtes bienfaisant. Si vous me permettez de vous entretenir quelquefois, vous deviendrez qu'en adoptant parfaitement la sublime philosophie de l'évangile, vous pourriez faire le plus grand bien & ajouter à la gloire d'avoir porté l'esprit humain au plus haut degré de ses connoissances, le mérite de la vertu la plus sincère, dont la sagesse divine, revêue de notre nature, nous a donné la juste idée, & fourni le parfait modèle, que nous ne pouvons trouver ailleurs.

Vous me comblez de choses obligeantes que vous voulez me dire, & que je ne mérite pas. Il seroit au dessus de mes forces d'y répondre, en me mettant au nombre des sçavans & des gens d'esprit qui vous portent avec tant d'empressement leur tribut & leurs hommages. Pour moi, je n'ai à vous offrir que le vœu de votre solide bonheur & la sincérité des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Également moqué & du soldat & du général (1).

Le coryphée du parti encyclopédique n'en fut pas moins blâmé des autres chefs. Il rougit lui-même de sa foiblesse & crut l'excuser par un autre préjugé également pitoyable ; il dit, *qu'il ne vouloit pas que son corps fut jeté à la voirie*. Il eut pendant quelques jours envie de retourner à Ferney pour y aller cacher sa honte ; mais il la jugea bientôt oubliée par le nouvel encens que firent fumer devant lui ses adorateurs à l'occasion de sa convalescence. D'ailleurs, s'il lui en fût resté quelque impression, le succès de la première représentation de sa pièce l'auroit absolument effacée.

Mais si l'on ne se lasse point de parler de ce grand homme, toujours neuf, toujours piquant jusque dans les plus petits détails de sa vie, la main se fatigue d'écrire ; l'heure de la poste presse, & il faut remettre à l'ordinaire suivant la suite de ma narration.

Paris, ce 2 avril 1778.

(1) On se moque aussi de l'abbé Gaultier dans l'épigramme suivante, attribuée à M. de la Louptière.

Voltaire & Lattaignant, d'humeur encor gentille,
Au même confesseur ont fait le même aveu ;

En tel cas il importe peu

Que ce soit à Gaultier, que ce soit à Garguille.
Mons Gaultier cependant nous semble bien trouvé :

L'honneur de deux curés semblables,

A bon droit étoit réservé

Au chapelain des incurables.

L E T T R E X.

Suite de la précédente.

J'EN étois resté , Milord , au moment critique pour un poëte dramatique , lorsque sa piece va se jouer & que réfléchissant à part lui sur son ouvrage , ses défauts , que la tendresse paternelle avoit fait disparoître , lui sautent aux yeux & se grossissent même par la crainte. Il auroit été dur à M. de Voltaire d'éprouver une chute à son âge , & de voir changer en jour de deuil , ces jours si glorieux ; lui seul pouvoit éprouver de ces terreurs. Son parti étoit si nombreux , les billets de parterre si bien distribués , les avenues si bien gardées , que ses ennemis en étoient expulsés & ne pouvoient que bourdonner à l'extérieur & aux environs du spectacle. On ne parloit que de son triomphe : on varioit seulement sur la maniere dont il le recevrait , sur la place que l'auteur occuperoit à la premiere représentation d'*Irene*. Les uns le mettoient dans un fauteuil sur le théâtre , pour que le public pût le contempler à l'aise : les autres lui faisoient l'honneur de l'admettre dans la loge de la reine , où il seroit derriere S. M. Des gens plus sages le plaçoient dans celle des gentilshommes de la chambre : mais c'étoit inutilement ; les médecins lui

avoient défendu d'y assister le premier jour.

C'est le 16 mars qu'on joua cette tragédie tant attendue. Jamais on n'avoit vu si belle assemblée, devenue plus intéressante par les circonstances (1). Excepté le roi, toute la famille royale, tous les princes & princesses du sang y étoient. En voici le jugement, qui m'a paru dans le tems aussi raisonnable qu'impartial.

„ Malgré les éloges outrés prodigués à
 „ M. de Voltaire par les journalistes &
 „ par ses adulateurs à l'occasion de sa
 „ tragédie d'*Irene*, l'impartialité veut
 „ qu'on assure que les deux premiers actes
 „ ont été reçus avec de sinceres applau-
 „ dissemens, & sont en effet semés de
 „ beaux traits, mais que les trois derniers,
 „ absolument vuides, sont glacials. Il y
 „ a dans l'ensemble quelques scenes no-
 „ bles : il y a des morceaux de sensibi-
 „ lité, mais rien de vraiment tragique,
 „ rien de cette éloquence vigoureuse dont
 „ on remarque tant d'exemples dans
 „ *Œdipe*, *Alzire*, *Mahomet*, &c. Quant
 „ au dialogue, il est lâche, diffus, bavard
 „ & plein de répétitions. Les caractères
 „ sont ce qu'il y a de mieux; on les a
 „ trouvés assez bien frappés, vrais &
 „ soutenus; mais ils ne se développent

(1) C'étoit le jour où M. le comte d'Artois & M. le duc de Bourbon s'étant battus au Bois de Boulogne, devoient se trouver au spectacle.

„ guere qu'en paroles , la piece étant
 „ presque tout-à-fait dénuée d'action. En
 „ un mot , elle ne peut que grossir le
 „ nombre des dernieres tragédies médio-
 „ cres de l'auteur.

„ Personne n'eut garde de parler aussi
 „ sincèrement au poëte. Pendant qu'on
 „ exécutoit sa tragédie , dès le second acte
 „ un messager fut député de la comédie
 „ pour annoncer à M. de Voltaire la fa-
 „ veur qu'elle prenoit. Après le quatrieme
 „ un second vint , avec ordre de pallier le
 „ froid presque général dont on avoit reçu
 „ le troisieme & le quatrieme. A la fin
 „ du cinquieme , M. Dupui , le mari de
 „ Mlle. Corneille , fut le premier à lui ap-
 „ prendre qu'Irene avoit eu un succès
 „ complet.

„ Un ami entré ensuite trouva M. de
 „ Voltaire au lit , écrivant , enflé des élo-
 „ ges qu'il venoit de recevoir , & mettant
 „ en ordre sa seconde tragédie d'*Agathocle* ,
 „ pour la faire jouer de suite. Le philoso-
 „ phe affecta d'abord beaucoup de flegme
 „ & ne répondit au complimenteur autre
 „ chose , sinon : *Ce que vous me dites*
 „ *me console , mais ne me guérit pas.*
 „ Cependant il demanda quels endroits ,
 „ quelles tirades , quels vers avoient produit
 „ le plus d'effet , & sur ce qu'on lui cita les
 „ morceaux contre le clergé comme ayant
 „ été fort applaudis , il fut enchanté de
 „ savoir qu'ils compenseroient la fâcheuse

» impression que sa confession avoit produite dans le public. . .

» Les jours suivans plus de trente cordons-bleus étant venus se faire écrire chez lui pour le féliciter , l'illusion de son succès ne put que s'accroître , & ce qui y mit le comble , ce fut la députation du jeudi 19 de l'académie françoise pour l'assurer de la part que la compagnie prenoit à son triomphe.

» Tout cela n'étoit que le prélude d'une fête plus extraordinaire , dont les fastes du théâtre n'ont point offert encore , & vraisemblablement n'offriront pas d'exemples. Entre les diverses relations que j'en ai parcourues , j'ai adopté la suivante , extrêmement bien circonstanciée , & faite dans le calme dont n'étoient pas alors susceptibles ni les partisans enivrés du triomphateur , ni les ennemis , outrés de fureur & de rage.

» M. de Voltaire décidé à jouir du triomphe qu'on lui promettoit depuis longtemps , est monté lundi dans son carrosse couleur d'azur , parsemé d'étoiles , peinture bizarre qui a fait dire à un plaisant que *c'étoit le char de l'Empirée*.
 » (1) Il s'est rendu ainsi d'abord à l'académie françoise qui tenoit ce jour-là son assemblée particuliere. Elle étoit composée de vingt - deux membres : au-

(1) Personnage de la *Métromanie*.

„ cun des prélats, ou abbés, ou membres
 „ du corps ecclésiastique, les confreres,
 „ n'avoit voulu s'y trouver ni adhérer aux
 „ délibérations extraordinaires qu'on se
 „ proposoit.

„ Les seuls abbés de Boismon & Millot:
 „ se sont détachés des autres; l'un comme:
 „ un roué, n'ayant que l'extérieur de son
 „ état; l'autre comme un cuistre, n'ayant
 „ aucun grace à espérer, soit de la cour,
 „ soit de l'église.

„ L'académie est allée au devant de M.
 „ de Voltaire pour le recevoir. Il a été cou-
 „ duit au siege du directeur, que cet offi-
 „ cier & l'académie l'ont prié d'accepter..
 „ On avoit placé son portrait au dessus de
 „ son fauteuil. La compagnie, sans tirer
 „ au sort, suivant l'usage, a commencé
 „ son travail en le nommant par accla-
 „ mation directeur du trimestre d'avril..
 „ Le vieillard étant en train, alloit causer
 „ beaucoup, lorsqu'on lui a dit qu'on s'in-
 „ téressoit trop à sa santé pour l'écouter,
 „ qu'on vouloit le réduire au silence. En
 „ effet, M. d'Alembert a rempli la séance
 „ par la lecture de l'*Eloge de Despréaux*,
 „ dont il avoit déjà fait part dans une cé-
 „ rémonie publique, & où il avoit inséré
 „ des choses flatteuses pour le philosophe
 „ présent.

„ M. de Voltaire a désiré monter en-
 „ suite chez le secrétaire de l'académie,
 „ dont le logement est au dessus. Il est resté
 „ quelque tems chez lui, & s'est enfin mis

„ en route pour se rendre à la comédiem
 „ françoise. La cour, quelque vaste qu'elle
 „ soit, étoit remplie de monde qui l'atten-
 „ doit. Dès que sa voiture a paru, on s'est
 „ écrié : le voilà ! Les Savoyards, les mar-
 „ chandes de pommes, toute la canaille
 „ du quartier s'étoient rendus-là, & ses
 „ acclamations ; *vive Voltaire !* ont reten-
 „ ti pour ne plus finir. Le marquis de
 „ Villette, arrivé d'avance, l'est venu pren-
 „ dre à la descente de son carosse, dans
 „ lequel il étoit venu avec le procureur
 „ Clos. Tous deux lui ont donné le bras
 „ & ont eu peine à l'arracher de la
 „ foule. A son entrée à la comédie, un
 „ monde plus élégant & saisi du véritable
 „ enthousiasme du génie, l'a entouré ; les
 „ femmes surtout se jetoient sur son passage
 „ & l'arrétoient afin de le mieux contem-
 „ pler. On en a vu s'empresse à toucher
 „ ses vêtemens & quelques-unes arracher
 „ du poil de sa fourrure. M. le duc de
 „ Chartres n'osant avancer de près, quoi-
 „ que loin, n'a pas montré moins de curio-
 „ sité que les autres.

„ Le saint, ou plutôt le dieu du jour,
 „ devoit occuper la loge des gentilshommes
 „ de la chambre, en face de celle du comte
 „ d'Artois. Madame Denis, madame de Vil-
 „ lette étoient déjà placées, & le parterre
 „ dans des convulsions de joie, attendant
 „ le moment où le poète paroîtroit. On
 „ n'a pas eu de cesse qu'il ne se fût mis au
 „ premier rang auprès des dames. Alors

„ on a crié : *la couronne* ! Et le comédien
 „ Brizard est venu lui mettre sur la tête.
 „ *Ah ! dieu , vous voulez donc me faire*
 „ *mourir* , s'est écrié M. de Voltaire , pleu-
 „ rant de joie , & se refusant à cet honneur ,
 „ il a pris cette couronne & l'a présentée
 „ à *belle & bonne*. (1) Celle-ci disputoit ,
 „ lorsque le prince de Beauveau saisissant
 „ le laurier , l'a remis sur la tête du So-
 „ phocle , qui n'a pu résister cette fois.
 „ On a joué la piece , plus applaudie que
 „ de coutume , mis pas autant qu'il l'au-
 „ roit fallu pour répondre à ce triomphe.
 „ Cependant les comédiens étoient fort
 „ intrigués de ce qu'ils feroient , & pendant
 „ qu'ils délibéroient , la tragédie a fini. La
 „ toile est tombée & le tumulte du par-
 „ terre étoit extrême , lorsqu'elle s'est re-
 „ levée , & l'on a vu un spectacle pareil à
 „ celui de la *Centenaire*. Le buste de M.
 „ de Voltaire , placé depuis peu dans le
 „ foyer de la comédie françoise , avoit été
 „ apporté sur le théâtre & élevé sur un
 „ piédestal. Tous les comédiens l'entou-
 „ roient en demi-cercle , des palmes &
 „ des guirlandes à la main. Une couronne
 „ étoit déjà sur le buste : le bruit des fan-
 „ fares & des trompettes , avoit annoncé
 „ la cérémonie , & madame Vestris tenoit
 „ un papier qu'on a su bientôt être des
 „ vers que venoit de composer M. le

(1) M^{lle} Mitie , dont il appeloit la marquise des
 Villette , étant fille

„ marquis de St. Marc. Elle les a déclai-
 „ més avec une emphase proportionnée à
 „ l'extravagance de la scene. Les voici.

Aux yeux de Paris enchanté ,
 Reçois en ce jour un hommage ,
 Que confirmera d'âge en âge
 La sévère postérité.

Non , tu n'as pas besoin d'atteindre au noir
 rivage

Pour jouir des honneurs de l'immortalité :

Voltaire , reçois la couronne
 Que l'on vient de te présenter :
 Il est beau de la mériter ,
 Quand c'est la France qui la donne.

„ On a crié bis , & l'aëtrice a recom-
 „ mencé. Après chacun est allé poser sa
 „ guirlande autour du buste. Mlle. Fa-
 „ nier , dans une extase fanatique , l'a
 „ baisé & tous les autres comédiens ont
 „ suivi. Cette cérémonie fort longue , ac-
 „ compagnée de *vivat* qui ne cessoient
 „ point , la toile s'est encore baissée , &
 „ quand on l'a relevée pour jouer *Nanine*,
 „ comédie de M. de Voltaire , on a vu
 „ son buste à la droite du théâtre , qui y
 „ est resté durant toute la représentation.
 „ M. le comte d'Artois n'a pas osé se
 „ montrer : mais instruit , suivant l'ordre
 „ qu'il avoit donné , que M. de Voltaire
 „ seroit à la comédie , il s'y est rendu
 „ *incognito* , & l'on croit même que dans
 „ un moment où le vieillard est sorti &
 „ passé quelque part , sous prétexte d'un
 „ petit besoin , il a eu l'honneur de voir

„ de plus près cette altesse royale & de
 „ lui faire sa cour.

„ *Nanine* jouée, nouveaux brouhahas,
 „ autre embarras, pour la modestie du
 „ philosophe. Il étoit déjà dans son carosse
 „ & l'on ne vouloit pas le laisser partir ; on
 „ se jetoit sur les chevaux, on les baisoit ;
 „ on a entendu même des jeunes poètes
 „ s'écrier qu'il falloit *les déceler & se met-*
 „ *tre à leur place pour reconduire l'Apol-*
 „ *lon moderne*. Malheureusement, il ne
 „ s'est pas trouvé assez d'enthousiastes de
 „ bonne volonté, & il a enfin eu la li-
 „ berté de rouler, non sans des *vivat* qu'il
 „ a pu entendre encore du pont royal, &
 „ même de son hôtel. Telle a été l'apo-
 „ théose de M. de Voltaire, dont Mlle.
 „ Clairon avoit donné chez elle un échan-
 „ tillon, il y a quelques années, mais
 „ devenue un délire plus violent & plus
 „ général.

„ M. de Voltaire rentré chez lui, a
 „ pleuré de nouveau & protesté modeste-
 „ ment que, s'il avoit prévu qu'on eût
 „ fait tant de folies, il n'auroit pas été
 „ à la comédie.

„ Le lendemain ç'a été chez lui une
 „ procession de monde, qui est venu suc-
 „ cessivement lui renouveler en détail les
 „ éloges & les fadeurs qu'il avoit reçus en
 „ *chorus* la veille. On a frappé une es-
 „ tampe pour consacrer à la postérité la
 „ mémoire d'un pareil événement : on l'a
 „ représenté très-ressemblant, debout, les

„deux mains sur sa canne ; il a le cha-
 „ peau sous le bras & une couronne de
 „ laurier sur son énorme perruque. Il est
 „ peint avec vérité, mais si ridiculement
 „ que cela ressemble fort à une caricature.
 „ On a mis mis au-dessus : *L'homme uni-*
 „ *que à tout âge* ; expression d'un certain
 „ abbé de Launay, dans les vers amphygou-
 „ riques qu'il lui a adressés le premier à
 „ son retour ; & au bas ceux du marquis
 „ de St. Marc. On a, sans doute, adopté
 „ cette estampe dans la maison du philo-
 „ sophe, car on la distribue aux amis. Il
 „ n'a pu résister à tant d'empressement,
 „ de bienveillance & de gloire, & il s'est
 „ décidé sur le champ à acheter une mai-
 „ son.

Les prêtres, Milord, les dévots, les
 envieux de la gloire du philosophe, pour
 contrebalancer l'impression que devoit faire
 ce triomphe extraordinaire sur la masse de
 la nation, n'ont pas manqué de composer
 une *Diatribes contre l'apothéose de Voltaire*.
 C'est ainsi qu'est intitulée cette piece de
 vers qu'ils n'ont pas encore eu la liberté
 de faire imprimer & que je joins ici par
 cette raison.

Tu triomphes, Voltaire ; une secte cynique,
 De ta fausse grandeur sottement fanatique,
 Au mépris du vrai dieu, qu'insultent tes accens,
 Prodigue à ton squelette un ridicule encens.
 C'est ainsi qu'à l'étréur ton ame accoutumée,
 Aux portes du trépas s'enivre de fumée,
 Quand un vil histrion, infâme aux yeux des loix,
 De l'auguste patrie ose usurper la voix ;
 Quand, sur-ton front ridé portant une couronne,

Il dit impudément ; la France te la donne.
 Ta vanité le croit ; mais non , les vrais François
 Sont ceux qui de l'état reconnoissent les loix ,
 Et d'un système impie abhorrant les chimères ,
 Respectant l'évangile & la foi de leurs peres.
 Epris des vrais talens , du vrai beau , du savoir ,
 Voltaire , ces François en toi qu'ont-ils pu voir ?
 Un auteur fait pour plaire à des lecteurs frivoles ,
 Qui promet des raisons & donne des paroles ,
 Et dont le ton badin , le brillant coloris ,
 Du vulgaire ignorant chatouillent les esprits.
 Patriarche orgueilleux d'une race stérile ,
 Public empoisonneur , fleau de ta patrie ,
 Tu fais faire glisser ton venin dans les cœurs :
 Ton but fut de corrompre & le culte & les mœurs.
 Pour de moindres forfaits la loi mene au supplice ,
 Au moins du dieu vengeur redoute la justice !
 Ouvre à la fin tes yeux ; le songe va finir :
 Sous tes pas chancelans le tombeau va s'ouvrir.
 Tremble ! gémis ! peut-être il en est tems encore :
 Rends hommage au vrai dieu que l'univers adore.
 Ce dieu , que ton orgueil affecte d'outrager ,
 De ta rage impuissante est prêt à se venger.
 On t'a vu possédé du démon de l'envie ,
 Perdre , à le blasphémer , les beaux jours de ta vie ,
 A désarmer son bras consacrer les derniers ,
 Que pourront aux enfers te servir ces lauriers ?
 A tes yeux , je le fais , aux yeux de tes semblables ,
 Et le ciel & l'enfer ne sont plus que des fables :
 Mais la religion rit de tes attentats ,
 Pour attaquer sa gloire on ne la détruit pas.
 Quelle preuve invincible as-tu de ces mensonges ?
 Tes doutes peuvent-ils réaliser tes songes ?
 Attens-tu donc , pour croire au souverain malheur ,
 Que des feux éternels t'en démontrent l'horreur ?
 Et que , fermant sur toi les portes de l'abîme ,
 Un dieu saint à sa gloire immole sa victime !

A cette lecture , Milord , tous les gens
 du parti applaudissent , crient en chœur :
Amen ; & moi je dis avec le vrai philoso-
 phe : *sottise des deux parts*.

Paris , le 6 avril 1778.

L E T T R E X I.

Sur la réunion de la France avec les Américains ; sur le traité conclu entre les deux nations , & sur la guerre inévitable qui doit s'allumer : préparatifs à Brest & à Toulon ; démarches hostiles qui s'en sont déjà suivies : particularités & anecdotes à cet égard.

ENFIN , Milord , après trois années seulement écoulées depuis le commencement de la guerre avec nos colonies , dont le projet seul capable d'effrayer , étoit encore plus inconcevable dans son exécution , guerre qui a présenté à l'univers le spectacle le plus solennel qui ait jamais fixé son attention , bien loin de les avoir réduites , nous voilà forcés à leur demander la paix. La nation angloise , rendue puissante par les arts , formidable par ses troupes , dont les flottes couvrent l'océan ; dont le pavillon s'est montré jusqu'à présent triomphant dans les diverses parties du globe ; qui seule , il n'y a pas vingt ans , attaquant & la France & l'Espagne confédérées , les a défaites & humiliées , n'a pu tenir plus longtems contre un peuple absolument sans défense , sans armes , sans munitions , sans vêtemens pour ses soldats , sans vaisseaux , sans argent , sans officiers expérimentés dans l'art militaire , travaillé même de divisions

inter
brav
que
que
aujo
tions
Fran
déma
poir
être
l'opp
nistre
Et ,
prem
voien
d'hui
cela
laissat
d'en
lorsqu
De
senter
concil
mague
(*)
proposa
consistan
des Con
traiter ,
salmer l
certaine
mérique
20. En
ement d
roit d'i
tions &

intestines , & ne se reposant que sur sa bravoure , que sur la justice de sa cause ; que sur sa haine contre la tyrannie. Je sais que la situation est bien changée ; qu'il tire aujourd'hui des secours de toutes les nations & de l'Angleterre même ; que la France se déclare ouvertement ; mais sa démarche n'est jamais que la suite du désespoir où nous l'avons mis ; tout cela devoit être prévu. Combien de fois le parti de l'opposition ne l'a-t-il pas répété aux ministres dans les assemblées parlementaires ? Et , à moins que de les supposer dénués des premières notions de la politique , ils devoient s'attendre à ce qui arrive aujourd'hui ; ils devoient s'estimer heureux que cela n'arrivant pas plutôt & qu'on leur laissât le tems de reconnoître leur erreur & d'en revenir ; ils n'ont vu la foudre que lorsqu'elle les a terrassés ?

De quel front , Milord , ont pu se présenter en parlement & proposer leurs bills conciliatoires (*) ces hommes arrogans qui naguere disoient : *Nous ne serons satisfaits*

(*) Dans la séance du 17 février , le lord North proposa son plan de conciliation avec les colonies , consistant 1^o. en un *Bill* autorisant S. M. à nommer des Commissaires revêtus de pouvoirs nécessaires pour traiter , consentir , convenir des moyens propres à calmer les désordres qui subsistent actuellement dans certaines colonies , plantations & provinces de l'Amérique.

2^o. En un autre *bill* qui déclare l'intention du parlement de la Grande-Bretagne concernant l'exercice du droit d'imposer des taxes sur les colonies , plantations & provinces de l'Amérique. (*Note des éditeurs.*)

que lorsque nous verrons l'Amérique à nos pieds (1). Les ministres du roi ne peuvent entrer en aucune sorte de négociation avec des rebelles (2) : les Américains ne sont qu'une troupe de canailles & de poltrons. (3) Quelque tournure adroite que le lord North ait prise dans son discours pour faire passer ces inconséquences, ou plutôt ces contradictions dans les mêmes bouches, devant les mêmes auditeurs, & sans qu'il se soit écoulé un laps de tems assez considérable pour qu'on les ait oubliées, elles n'en sont pas moins frappantes ; la démarche qu'il nous faut faire n'en est pas moins honteuse, & d'autant plus honteuse, qu'elle fera inutile ; mais je vous laisse, Milord, réfléchir sur une pareille conduite ; je laisse les membres de l'opposition couvrir du mépris que méritent des ministres aussi inep-tes & aussi imbécilles ; je me renferme dans le rôle qui me concerne, & vais vous rendre compte de ce que j'ai découvert concernant l'étonnante révélation faite par le vicomte de Noailles à notre gouvernement (*).

Comme je l'avois jugé, & comme vous

(1) Rappelez vous, Milord, les discours du lord North.

(2) Propos du lord Stormont.

(3) Voyez les discours du lord Sandwich. Il ajoutoit en preuve : & cela est si vrai que dans l'avant-dernière guerre en fut obligé de les incorporer avec les matelots, à la prise de Louisbourg.

(*) En la personne du "secrétaire d'état le vicomte Weymouth, le samedi 14 mars. (Note des éditeurs).

l'ont pronostiqué mes lettres, les plénipotentiaires américains profitant de l'enthousiasme de la France à la première nouvelle de la défaite & de la captivité du général Burgoyne, pressèrent tellement la cour de Versailles de se déterminer, sinon de ne pas trouver mauvais qu'ils reçussent les ouvertures de conciliation que leur présentait l'Angleterre, que, peu de jours après (1), un négociateur affidé (2) se transporta chez ces plénipotentiaires, & les informa de la décision du conseil qui, après avoir pris mûrement & long-tems en considération les affaires & les propositions des *Etats-Unis*, avait déterminé Louis XVI à reconnoître leur indépendance, & à l'appuyer par tous les moyens au pouvoir de S. M., même au risque d'une guerre sanglante & dispendieuse, qui devoit suivre naturellement d'une démarche aussi injurieuse à la cour de Londres.

Il ajouta qu'en conséquence le roi son maître concluroit volontiers avec eux un traité d'amitié & de commerce; mais que, bien loin de se prévaloir du besoin qu'ils avoient de S. M. pour en extorquer des conditions dont ils se repentiroient peut-être ensuite, elle vouloit qu'elles fussent telles qu'ils les auroient reçues dans l'état de la plus parfaite liberté, même du plus.

(1) Le 16 décembre.

(2) M. Gérard, syndic royal de Strasbourg & secrétaire du conseil d'état de S. M., premier commis des affaires étrangères.

haut degré de force & de puissance dont ils sont susceptibles.

Parlant ensuite avec une franchise peu commune dans un message de cette espèce, il dit que le roi ne feroit point un vain étalage de ses sentimens pour la république naissante, ne voudroit pas leur persuader que sa démarche, absolument désintéressée, ne fût motivée que sur l'affection qu'elle lui portoit; qu'il ne dissimuleroit pas que l'intérêt plus pressant, plus réel & plus manifeste que la France avoit de diminuer la puissance de l'Angleterre par une semblable scission, étoit le vrai point de vue de son conseil; qu'en conséquence la seule condition que l'on exigeât pour base du traité, étoit que dans aucun cas les Etats-Unis ne renonceroient à leur indépendance, ne retourneroient sous l'obéissance de leur mere-patrie; que, cette clause exceptée, l'on ne s'opposeroit pas même à ce qu'ils conclusent une paix séparée avec la Grande-Bretagne, si elle leur paroissoit bonne & convenable.

Du reste, l'émissaire du ministre protesta que le roi son maître ne demanderoit jamais aucune indemnité à la République, des frais, des périls, des pertes, que ses sujets alloient supporter, & qu'encore un coup la France s'en trouveroit amplement dédommée en détachant l'Amérique des intérêts d'une rivale éternelle & trop formidable.

Qu'en pensez-vous, Milord? Il me sem-

le qu'Ulyffe député vers Achille ou vers Philodète , n'usa pas d'une éloquence plus douce & plus insinuante , ou plutôt c'étoit la bonne foi , la vérité , la raison même qui se faisoient entendre.

Aussi d'après ces aveux & ces principes , le traité d'alliance & de commerce ne tarda pas à se signer (1) presque dans les mêmes termes que le portoient les instructions données par le congrès américain à ses plénipotentiaires ; c'est-à-dire avec un esprit d'égalité parfaite , & , eu égard à la majesté de la France tenant depuis longtemps rang parmi les grandes puissances , à la foiblesse des Etats-Unis. C'est un acte de modération qu'on ne rencontre nulle part dans les annales du monde (2). Les Américains dans leurs transports de reconnaissance s'en glorifient hautement. *Enfin* ,

(1) Par M. Girard pour la France , en vertu de pleins pouvoirs à lui donnés par le roi son maître le 30 janvier 1771 , & par MM. Franklin & Deane plénipotentiaires pour l'Amérique.

(2) Voici les principaux articles de ce traité , qui en dit-on , 27 , & ne perçoit point encore ici.

Article 1er. S'il survient une guerre entre la France & la Grande-Bretagne , durant la continuation de la guerre présente entre les Etats-Unis & l'Angleterre , la France & les Etats-Unis feront cause commune ; & s'aideront réciproquement de leurs bons offices , de leurs conseils & de leurs forces , suivant l'exigence de la conjoncture , ainsi qu'il est du devoir de bons & fidèles alliés.

2°. Le but essentiel & direct de la présente alliance défensive est de maintenir efficacement la liberté , la souveraineté , & l'indépendance absolue & illimitée desdits Etats-Unis , tant en matière de gouvernement que de commerce.

écrivait l'un d'eux en mandant cette nouvelle, *l'enfant sorti du cerveau de Jupiter le 4 juillet 1776, est baptisé, & vous conviendrez, qu'il a eu une belle marreine (1).*

Observez, Milord, que c'est le 6 février que le traité a été signé, & que ce n'est que le 17 que le lord North a proposé son plan de conciliation, c'est-à-dire lorsqu'il devoit en être instruit, quoiqu'il protestât qu'il n'en savoit rien, & conséquemment lorsqu'il devoit penser que c'étoit perdre du tems & amuser le parlement d'un projet vain & dérisoire. Je reconnois bien là l'esprit d'astuce & de fausseté de ce ministre; mais jusqu'à quand cela durera-t-il? Jusqu'à quand regardera-t-on comme un génie, un homme qui a commis des fautes énormes & grossières que ne font pas les plus petit écoliers dans l'art des *Grotius* & des *Puffendorf*? Jusqu'à quand conservera-t-on à la tête des affaires ce personnage encore plus mauvais citoyen que mauvais administrateur, &

3°. S. M. T. C. renonce pour jamais à la possession de l'Isle de Bermude, ainsi qu'à celle de toute autre partie de continent de l'Amérique - Septentrionale qui a été reconnue avant le traité de Paris de 1763 ou par ce traité, comme appartenant à la couronne de la Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis ci-devant appelés les colonies Britanniques, ou qui est à présent ou a été récemment au pouvoir du roi de la Grande-Bretagne.

(1) Ces expressions de la lettre d'un correspondant Américain sont insérées dans la gazette de Cleves le 25 mars, que je viens de lire,

qui , après avoir ruiné la nation , se joue d'elle en lui offrant une perspective flatteuse dont il connoît d'avance toute l'illusion ? Avant de se mêler de gouvernement , qu'il vienne à l'école du ministre dont , malgré tout le mal qu'il nous cause , & quoique anglois , je ne puis m'empêcher d'admirer la sagesse.

Un trait , Milord , qui , suivant moi , y met le comble , un coup de parti décisif , c'est cet endroit de la déclaration du marquis de Noailles , où il assure que *les parties contractantes ont eu l'attention de ne stipuler aucun avantage exclusif en faveur de la nation françoise , & que les Etats-Unis ont conservé la liberté de traiter avec toutes les nations quelconques sur le même pied d'égalité & de réciprocité.* Par cette seule phrase , il nous cerne de la façon la plus adroite & nous prive des différens alliés que nous pouvions acquérir. Quelle puissance assez aveugle pour s'opposer à une clause aussi favorable ? Quel avantage obtiendrait-elle en s'unissant à l'Angleterre par le droit des armes , préférable à ceux qu'on lui présente dans la plus profonde paix ? N'est-ce pas defiler les yeux de toutes les nations , & répondre sans réplique aux tableaux exagérés que l'Angleterre lui offrirait l'ambition & du despotisme de la France ? Je conviens que le reste du discours n'est pas du même ton , & qu'il y a une infusion d'ironie qui a dû sensiblement piquer S. M. britannique.

Prétendre , par exemple , que les États-Unis sont indépendans , parce qu'ils se sont déclarés tels , est une assertion également contraire au droit & au fait ; au droit , surtout relativement à la cour de Versailles , qui ne reconnoît point de pacte social & qui a pour maxime que , dans aucun cas , les sujets ne peuvent se délier eux-mêmes du serment de fidélité ; qu'ils doivent , à moins d'être conquis , rester constamment attachés au souverain que le ciel leur a donné : au fait , puisque l'Angleterre les traite toujours de rebelles , les combat comme tels , a encore beaucoup , & peut-être le plus grand nombre de partisans parmi eux , & les auroit fait rentrer depuis longtems dans le devoir , s'ils n'eussent été secourus de la France , c'est donc elle seule qui les a fait indépendans ; or , a-t-elle le droit , principalement sous les apparences de la bonne intelligence , de l'intérêt & de l'amitié , d'exciter les peuples étrangers à se maintenir dans un état qu'elle traiteroit à son égard de sédition & de révolte ?

Avouer ensuite une liaison établie avec ces peuples , lorsqu'elle a protesté cent fois qu'il n'y en avoit aucune , lorsqu'elle a paru abandonner les intérêts de ses sujets qui en conservoient , prêter même les mains à leur punition , c'est déroger étrangement à la loyauté magnanime du premier discours , & l'on ne croiroit jamais que les deux partent du même cabinet.

Mais

Mais ce qui est fort & vraiment insultant pour la dignité d'un monarque, c'est, après une telle ouverture, de s'entendre dire par son égal : qu'il est résolu de cultiver la bonne intelligence qui subsiste entre eux, de vouloir qu'il lui sache gré de son attention à ne stipuler aucune clause exclusive de ses intérêts; d'affecter la persuasion qu'il y trouvera de nouvelles preuves de ses dispositions constantes & sinceres pour la paix; & cela dans le moment où, pour mieux se faire valoir auprès des Etats-Unis, il leur a fait envisager sa jonction avec eux comme le signal des dévastations & du carnage (1).

Enfin, les menaces succèdent à ces insinuations amicales & hypocrites, lorsque le marquis de Noailles dit qu'au cas où S. M. britannique ne prendroit pas des mesures efficaces pour empêcher désormais que le commerce des sujets de S. M. ne fût troublé, le roi son maître est déterminé à le protéger efficacement & à soutenir l'honneur de son pavillon. D'après cette communication de la part de la cour de France, vraiment *offensive*, comme la qualifie le roi dans son message au parlement (*), je ne suis pas surpris que no-

(1) Rappelez-vous, Milord, ce que je vous ai rapporté plus haut, du discours de M. Girard aux Plénipotentiaires du congrès.

(*) Remis le 17 mars à la chambre haute par le lord Weymout. (*Note des éditeurs.*)

tre monarque se soit sur le champ déterminé à la guerre. Je ne suis point de l'avis du duc de Richmond (†), qu'il eût fallu temporiser, parce que les choses en étoient venues au terme où toute pusillanimité de notre part n'eût qu'encouragé nos ennemis à nous provoquer successivement par des démarches plus outrageantes. Mais comment fera-t-on cette guerre ? Heureusement, Milord, elle ne roule ni sur vous, ni sur moi. Plus heureusement, suivant les bruits qui courent ici, nous n'avons encore affaire qu'à la France, & l'impéritie de sa marine, le mauvais état de ses finances peuvent nous sauver. Une guerre de terre surviendrait bien à propos ; mais il est constant que M. de Vergennes a depuis long-tems déjà manifesté aux cours étrangères l'improbation de sa cour au sujet de ce qui se passe en Bavière ; il ne regarde point comme obligatoire, en ce cas tout au moins douteux, le traité de Versailles, & il a refusé à l'empereur le contingent stipulé (1).

Une autre anecdote qui s'est passée durant mon voyage à Brest, & que l'on m'a racontée au retour, vous convaincra mieux encore de la fausseté du lord Nord,

(†) Dans son discours à la chambre des pairs du 25 mars. (*Note des éditeurs*).

(1) De 24000 hommes ou 24 millions, en cas que l'une des deux puissances fût attaquée, suivant le traité de Versailles de mai 1756 entre la cour de France & celle de Vienne.

de sa dissimulation , coupable même vis-à-vis de son maître , qu'il auroit dû instruire & exciter à primer la France auprès des Américains par les avances que nous leur faisons aujourd'hui.

Notre ambassadeur , toujours alerte sur les négociations entre la France & les insurgens , instruit de la conversation de M. Girard avec leurs plénipotentiaires , voulut sonder là-dessus M. de Vergennes ; mais , n'ayant pu en obtenir aucune réponse officielle , il se retourna du côté du premier ministre , & crut que , dans une conversation particulière & d'amitié , il en tireroit peut-être meilleur parti. Le comte de Maurepas , goguenard de son naturel , demanda au vicomte de Stormont , sur quoi il fondoit ses questions ; s'il vouloit rire ? Celui-ci lui ayant répliqué qu'il ne pouvoit regarder comme sérieux un fait dont on avoit parlé dans les carosses du roi , le ministre lui répartit : „ Savez-vous ce qui s'est dit dans les carosses de la reine ? On a raconté que les Anglois avoient tenté l'impossible pour conclure leur traité avec les colonies ; mais sans succès. Allez , Monsieur l'ambassadeur , soyez tranquille ; sachez qu'en politique ceux qui en savent le plus , sont ceux qui en disent le moins ; qu'il n'y a que les fots qui parlent & croient. ”

Le lord North ne devoit point ignorer tout cela , & auroit dû agir en conséquence ;

cependant on voit qu'il n'a employé toute sa finesse que contre son souverain & le parlement, pour prolonger aussi longtems qu'il a pu leur crédulité, & qu'il ne s'est porté à aucune démarche efficace avant ses bills conciliatoires.

Je reviens à mon objet, & vais poursuivre le récit des faits dont vous desirez être instruit dans le plus grand détail, soit pour faire quelque motion, soit pour appuyer ou contredire celles des autres.

Par l'anecdote ci-dessus, vous avez vu, Milord, qu'on parloit assez ouvertement du traité avec les Etats - Unis, même avant qu'il fût conclu; la conduite de leurs plénipotentiaires y étoit conforme: ils se répandoient dans le monde; ils assistoient aux assemblées publiques, aux fêtes, aux bals; ils recevoient des applaudissemens dont le bruit ne pouvoit être que très-offensant pour les oreilles de l'ambassadeur d'Angleterre; mais on ne le ménageoit plus. Une des grandes mortifications qu'il ait eues avant la rupture absolue, a été la nouvelle, que M. de la Motte-Piquet étoit ressorti de la baie de Quiberon (1),

(1) A la côte du sud, non loin de Brest. Extrait d'une lettre de Bretagne du 6 mars 1778. . . Il est certain que M. de la Motte Piquet est parti de la baie de Quiberon avec ses vaisseaux, ses frégates & sa flotte; on croit ici que les deux vaisseaux de Rochefort l'auront joint: on regarde ce moment comme intéressant, & l'on compte qu'il sera de retour sous trois semaines.

où il étoit resté à attendre les ordres de sa cour , avant de rentrer tout-à-fait à Brest , pour escorter 15 bâtimens américains , chargés de provisions de toute espece (1) jusqu'au décapement , & au-delà s'il est nécessaire : tout cela n'est rien encore , c'est le bruit qui s'est répandu d'une canonade épouvantable entendue sur la côte ; ce qui lui avoit donné l'espoir de quelque attaque de notre part , espoir honteusement déçu , lorsqu'il a appris que la France levoit le masque absolument & que toute cette poudre tirée n'étoit que des saluts d'honneur donnés & rendus pour la premiere fois entre le pavillon françois & le pavillon des Etats-Unis (2). Il est venu trouver de

(1) Voici l'état des chargemens de quelques bâtimens pour le compte du congrès , d'où vous jugerez combien leur arrivée là-bas est essentielle. *La Brunie* a environ 400 balles de laine & de toile : *La Henriette* 300 ; *Les Amis* environ 180 ; ce qui peut suffire à habiller environ 50000 hommes. *La Deane* est chargée de 9878 habits complets de soldats & de 10,468 paires de souliers : en outre de 100,293 livres de plomb , de 100,000 livres d'étain & de 57,605 livres de cuivre , pour faire des canons de fonte. En outre , cette frégate continentale porte à son bord le Sieur *Carmichael* , qui a fait les fonctions de secretaire de la commission du congrès en France , chargé de dépêches très-importantes ; au nombre desquelles on croit qu'il se trouve un *uplicata* du traité de 6 fevrier dernier.

(2) Extrait d'une lettre de Nantes du 3 mars. . . . Il vient d'arriver un navire insurgent , mais , suivant leur coutume , les nouvelles en seront portées à leurs agens avant qu'on les publie ici. Ces jours derniers une frégate & un corsaire de cette nation ayant rencontré l'escadre de M. de la Motte-Piquet , qui for-

nouveau les ministres , l'on prétend que la réponse a été que la France se conduisoit en cette occasion , comme l'Angleterre avoit fait à l'égard des Corfès dont elle reconnoissoit & saluoit le pavillon , lorsque sa Majesté les faisoit subjuguier comme rebelles.

Ces tracasseries continuelles , dont notre ambassadeur fatiguoit le ministère de France , n'ont servi qu'à précipiter la déclaration du marquis de Noailles , qu'autrement on auroit remise aussi longtems qu'on auroit pu , du moins jusqu'au retour de l'officier (1) chargé de rapporter la ratification du congrès. Il couroit dans Paris des bruits vagues de cette déclaration , dont beaucoup de gens , à commencer par moi , doutoient encore , ne pouvant s'imaginer , qu'avec la circonspection connue du gouvernement , il se portât , de son propre mouvement , à une agression aussi manifeste ; mais les plus incrédules n'en purent plus conserver aucun doute , & la conf-

1
oit de la baie de Quiberon , demanderent à ce commandant de l'escadre , auparavant de le saluer , s'il leur rendroit le salut , M. de la Motte-Piquet leur répondit qu'il leur étoit dû celui qu'on donne à la Hollande ; en conséquence , sur 13 coups de canon qu'ils ont tirés , l'escadre du roi a répondu par 9 coups de canon , ce qui fait présumer que la nouvelle du traité de commerce avec les colonies unies n'est pas dénuée de fondement.

On sait aujourd'hui que c'est cette canonade qui a jeté l'alarme à la côte de Bretagne.

(1) On prétend que cet officier est le Sieur Tornick,

ternation se répandit dès le 18 mars dans la capitale lorsqu'on lut une affiche où, suivant l'usage de tous les ambassadeurs qui s'en vont, le vicomte de Stormont donnoit avis de son départ, en déclarant qu'il ne recevroit que jusqu'au 20 les titres de créance qu'on auroit à lui présenter. Les papiers royaux tomberent incontinent avec une précipitation effrayante. (1).

Dès le 20 mars, c'est-à-dire le jour même où notre ambassadeur devoit partir, les Sieurs Benjamin Franklin, Silas Deane, & Arthur Lée, députés des États-Unis de l'Amérique Septentrionale, eurent l'honneur d'être présentés au roi par le comte de Vergennes, comme ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères; & l'on ne doute pas que le premier ne prenne bientôt rang dans le corps diplomatique en qualité de ministre plénipotentiaire.

La gazette de France suivante du 24 mars ne manqua pas d'en faire mention, mais sèchement, suivant son usage : voilà les circonstances de cette cérémonie mémorable.

Les trois députés, pour la rendre plus pompeuse, étoient accompagnés d'un cortège d'insurgens composant en tout 17

(1) Les actions des Indes qui peu de tems avant se faisoient à 1800 liv. sont venues à 1575. & les réscriptions de 13 à 14 sont tombées à 24 pour cent de perte.

personnes. Leur chef portoit la parole , mais ayant parlé très-respectueusement & à voix basse , l'on n'a pu entendre ce qu'il a dit : la réponse du monarque contenoit en substance qu'il étoit très-content de la conduite qu'a tenu le docteur Franklin depuis qu'il est à Paris ; qu'il recevoit avec plaisir les témoignages de reconnoissance & d'affection de ses nouveaux alliés , qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour leur être utile & consolider leur état naissant.

Après la cérémonie tous ces insurgens ont dû se rendre respectivement à leur destination auprès des différens souverains & états commerçans de l'Europe , pour les solliciter & entamer des traités.

Cependant M. de Noailles , à qui l'on avoit envoyé l'ordre de quitter Londres sans prendre congé , par un courier devant faire la plus grande diligence & en effet n'ayant mis que 43 heures dans son trajet , le plus court dont on se souvienne , n'a pas tardé d'arriver ici (1).

Je me suis trouvé par hazard à dîner dans une maison avec M. Garnier , son secrétaire d'ambassade. On s'empressoit de l'interroger si l'on auroit la guerre , il dit : „ *Vous me voyez* , & ma présence „ est la réponse la plus instructive que je

(1) Le marquis de Noailles est arrivé à Paris le lundi 23 au soir.

„ puisse vous donner. “ Pressé de s'expliquer plus clairement , il continua : „ Vous devez bien juger que s'il y avoit eu „ quelque espoir de conciliation , je ne „ serois pas ici dans un moment aussi „ critique. “ Enfin , questionné sur la maniere dont on avoit reçu en Angleterre la nouvelle du traité de la France avec les Etats-Unis , sur la sensation que la nation en avoit éprouvée , si elle étoit bien furieuse , *Non*, répliqua-t-il , *les Anglois ne sont que consternés.* “

La plupart de mes compatriotes qui étoient ici sont partis ; on a mis dans les divers ports du commerce & autres un embargo sur nos navires qui s'y trouvoient & l'on en fait monter le nombre à 43. Je fais qu'à Bordeaux seul (1) il en a été

(1) Extrait d'une lettre de Bordeaux du 24 mars... Ce fut hier qu'en vertu d'ordres de la cour , on a arrêté les bâtimens des Anglois qui étoient à charger dans notre port ; & l'on a fait remonter ceux en rivière prêts à sortir. Cet événement a jeté la consternation dans le commerce ; & les propriétaires de vignobles qui font la principale richesse du pays , en sont surtout désolés.

Du 26 mars... Il arriva ici avant-hier matin un courier dépêché pour l'amirauté , dont le juge partit le même jour avec la marée pour aller au bas de la rivière ; là il arrêta les navires Anglois qui avoient été déjà expédiés de notre port. Ceux qui étoient descendus seront contraints de remonter , & on va désemparer leurs voiles & les mettre en magasin jusqu'à nouvel ordre. Le nombre des vaisseaux Anglois qui sont ici est de treize. Pour prévenir tout acte ultérieur d'hostilité , il va être mis un embargo sur tous les bâtimens François destinés pour nos colonies , lesquels

arrêté treize : on colore cela du nom de représailles pour obliger S. M. Britannique à restituer ceux que la France réclame ; mais une infraction bien manifeste du traité de paix dernier c'est l'injonction qu'a reçu le commissaire Anglois à Dunkerque de s'abstenir de ses fonctions. En conséquence , on lui a déclaré que les appointemens que lui payoit la France sur les fonds du département des affaires étrangères , lui seroient retranchés à commencer du 1^{er}. avril (1) ; coup de vigueur qui a en même tems révélé cet excès d'humiliation secrète & qui vraisemblablement n'aura plus lieu ; ce qui fit dire au comte de Maillebois (2), qui annonçoit cette nouvelle à M de Voltaire : *Enfin nous voild déviédazés.*

Que va-t-il arriver maintenant ? Quels ennemis aurons-nous sur les bras ? Quels alliés ? Quels sont les projets de la France ? D'abord , toute l'Europe va être enchantée de notre rupture ; accoutumée à

ne partiront pas sans êtres convoyés. Peu après l'arrivée du courier dépêché à l'amirauté , il en a été expédié un autre pour Bayonne.

(1) Ces appointemens étoient de 14000 liv. pour lui & de 6000 liv. pour son contrôleur.

(2) Le comte de Maillebois, Milord , si vous vous rappelez l'histoire de la dernière guerre , est un de nos amis. Au lieu d'employer ses talens contre nous , par sa jalousie il les tourna de façon à faire avorter les projets du maréchal d'Etrées & fut le premier auteur des défaites de sa Patrie & conséquemment de la paix honteuse qui suivit. Il avoit donc mauvaise grâce de la critiquer si amèrement.

ne pouvoir remuer que l'Angleterre ou la France ne s'en mêle, elle sera bien aise de respirer enfin, de nous voir nous affoiblir réciproquement, & durant cette guerre de commerce de s'enrichir à nos dépens, & comme nous sommes des deux la puissance maritime la plus formidable, les vœux secrets seront contre nous.

L'empereur ne conservant aucun espoir d'engager son beau-frere à lui fournir les secours qu'il réclame, sera bien sûr au moins qu'il ne lui fera pas contraire, & que les sollicitations du roi de Prusse auprès de la cour de Versailles pour être secondé dans la défense des privileges & de la constitution du corps germanique, deviendront vaines.

La Russie qui en ce moment cherche querelle au grand-seigneur, pourra le faire impunément & donner la loi à ce voisin foible & sans défense.

La Hollande jouera son rôle ordinaire : *Inter duos litigantes tertius gaudet* ; elle se flatte de gagner pour son compte tout ce que les deux puissances rivales perdront de leur commerce.

Heureusement, comme je vous l'ai observé ci-dessus, Milord, l'Espagne n'est point disposée à entrer à présent dans la querelle : son roi, plus conséquent, ne peut approuver le motif de la guerre qu'on nous intente ; il craindrait de donner un exemple trop funeste, & que ses colonies ne fissent valoir un jour contre lui

les principes sur lesquels la France veut appuyer & légitimer la révolte des nôtres : il ne demande pas mieux que de guerroyer ; mais il lui faut un prétexte plus conforme à la politique , & en flattant ce monarque , nous pourrons au moins l'amuser pendant la première campagne.

Il y a longtems que le congrès cherche inutilement à séduire S. M. Catholique : dès l'année passée un des commissaires (1) étoit parti pour l'Espagne , afin d'y ménager les intérêts de ses compatriotes ; mais il s'y prit mal-adroitement & par un étalage vain & déplacé , ayant inspiré beaucoup de défiance à la cour de Madrid , il revint peu de tems après sans avoir été au-delà de Burgos. Le docteur Franklin avoit reçu durant le voyage de son collègue une commission pour passer en ce royaume ; mais ce vieillard rusé , qui ne vouloit pas perdre de vue l'objet plus essentiel de se concilier la France , différa sous prétexte de sa santé , fit entendre raison au congrès qui le dispensa de cette mission. Le bruit a couru depuis peu qu'il alloit la reprendre & se flattoit d'entraîner par son éloquence la cour de Madrid. Je ne crois pas qu'il fasse cette école ; la pré-

(1) M. Arthur Lée , nommée des le 7 septembre 1776 , l'un des trois commissaires du congrès à la cour de Versailles. Il arriva à Paris peu de jour après M. Franklin : il y fit peu de séjour & passa en Espagne en février 1777 , d'où il revint en avril.

sence est trop nécessaire ici , en ce moment surtout que son collègue quitte Paris (1) ; car on prétend que le congrès a rappelé par mécontentement M. Deane , accusé , sinon de défection , au moins de mollesse & d'ineptie ; peut-être sera-t-il remplacé par M. Adams , célèbre membre de la république américaine , qui vient d'arriver à Paris (2) , mais sans le titre de plénipotentiaire que prendra seul M. Franklin , attendu que la France n'en envoie qu'un auprès des Etats-Unis , M. Girard , le premier commis des affaires étrangères qui a déjà signé le traité en cette qualité.

Suivant mes lettres des colonies Françaises , dont plusieurs de dates anciennes à cause de l'*Embargo* , la petite escadre de la Martinique remplissoit ses fonctions

(1) M. Deane a reçu son rappel le 4 mars ; il a quitté Paris le 30 & s'est allé embarquer secrètement à Toulon.

(2) M. Adams , arriva le 1er à Bordeaux sur une frégate américaine de 30 pieces de canon . . . On écrivait de ce port le 4 . . . Dès son arrivée ici , M. Adams fut invité à dîner dans une des premières maisons de la ville , & il eut pour convives le premier président du parlement , l'intendant , le commissaire-ordonnateur , M. de Cornic , & quelques-uns des principaux négocians. Pendant le repas , on but à la santé du roi de France , à celle de divers membres du congrès , aux Treize-Etats-Unis , à l'amitié , à la bonne intelligence des deux peuples alliés , à celle de M. Adams & de son épouse , de M. de Sartines , du marquis de la Fayette , & enfin à la prospérité de la ville de Bordeaux. Il s'est mis aujourd'hui en route pour Paris.

de sortir & de rentrer par détachement pour escorter les bâtimens de sa nation & les Américains , soit à leur arrivée , soit à leur départ. Et les corsaires de ces derniers continuoient leur brigandage avec la même faveur (1).

La nuit du 7 au 8 octobre , m'ajoutoit-on , il est arrivé au Fort-royal un petit bateau de 9 hommes d'équipage seulement , parti de la Rochelle le 3 septembre. Le patron étoit porteur d'un paquet sans adresse , & avoit en outre une lettre pour lui , à ouvrir à 300 lieues en mer qui en contenoit le mystère ; elle étoit , ainsi que l'adresse , de la propre main de M. de Sartines. Elle lui ordonnoit de se rendre ici , d'y décacheter le paquet & de le remettre à son adresse. La suscription intérieure pour le général étoit aussi de la main du ministre , & en dedans étoient deux autres paquets dont l'un pour la Guadeloupe , & l'autre pour St. Domingue.

Le général étoit au Fort St. Pierre ; on lui dépêcha un courier , & le 9 son neveu & aide de camp arriva de St. Pierre & mit un embargo sur tous les bâtimens en rade , jusqu'à nouvel ordre ; il dure encore.

(1) Extrait d'une lettre datée du 24 octobre 1777. Fort royal de la Martinique. . . Le corsaire américain parti d'ici le 9 septembre & dont je vous ai instruit , est rentré le 6 octobre avec une prise de 217 negres , qui s'est vendue suivant la coutume nouvellement introduite.

Des deux paquets, l'un fut remis à M. de Jaffaud, commandant *l'Amphitrite*, pour le porter à la Guadeloupe; le second fut donné au patron du petit bâtiment arrivé, avec ordre de le remettre à St. Domingue. Quoique les ordres fussent de partir sur le champ, les calmes ont empêché les deux bâtimens d'appareiller jusqu'au 10.

Le 13 octobre M. *Desplaces*, commandant d'un bateau du domaine, où étoit embarqué M. Fagan, major de la colonie, est revenu de la Nouvelle-York. Il avoit été expédié pour porter ce dernier, chargé de réclamer à la Nouvelle-York des prisonniers françois. Ils en ont ramené 14 reçus du commodore *Hostam*, commandant en l'absence de l'amiral *Howe*. Ce commodore a déclaré que le surplus étoit renvoyé en France. Il y a joint une lettre polie pour M. le marquis de Bouillé, qui étoit mêlée de plaintes.

Dans une seconde lettre moins ancienne (1), après avoir rendu compte des secours arrivés & de ceux qu'on attendoit,

(1) En date de 28 octobre. . . Les secours que nous attendons ici sont les premiers bataillons d'Auxerrois & de Viennois, deux compagnies de chasseurs, dragons du comte de Belzunce, 4 compagnies d'ouvriers, deux de sapeurs & quatre de bombardiers. Tout cela doit partir de Nantes & de Bordeaux. Nous venons de recevoir par le navire le comte d'Artois, de l'isle de Rhé, des recrues pour nos troupes actuelles. Le *Mini*, parti quelques jours avant, n'est pas encore arrivé, & l'on en est inquiet.

on disoit : M. le marquis de Bouillé, notre gouverneur, est continuellement en marche ; il visite les forts, les côtes, les batteries, & fait des préparatifs de défense comme si l'on craignoit une invasion dans cette île. Le fort de Bourbon est bien fortifié actuellement, & sa position jointe aux travaux de l'art le rendroit imprenable, si quelque place pouvoit l'être aujourd'hui.

Nous recevons fréquemment des plaintes & de réclamations de la part des gouverneurs des îles voisines angloises à l'occasion des prises que les armateurs américains & plus souvent les nôtres amènent ici sous le pavillon des treize colonies unies. Il paroît que ces gouverneurs sont très-bien servis par leurs espions ; car ils spécifient non-seulement avec le plus grand détail tout ce qui concerne les bâtimens & cargaisons qu'ils réclament, mais la manière dont ils ont été pris, la nature, qualité & manœuvre des capteurs, la vente qui en a été faite, le lieu, les circonstances, le prix & les conditions du marché : tout cela entrera sans doute en ligne de compte des griefs dans son temps ; quant à présent elles sont le plus souvent & toujours depuis peu vaines.

Enfin, une troisième plus récente (1) portoit : Une flotte de 22 navires anglois, escortée par une frégate & deux corsaires,

(1) En date du 4 décembre.

a passé à la vue de notre isle : nous avons cru d'abord que c'étoient les secours annoncés d'Europe ; mais nous avons su que tout cela alloit à la Dominique. Il y avoit sur ces bâtimens beaucoup de munitions , de canons & autres ustenciles de guerre , & nous avons jugé que les Anglois avoient pour leurs possessions autant de peur que nous pour les nôtres.

On attribue ici la nouvelle de l'escadre de M. de la Motte-Piquet annoncée précédemment & contremandée par M. de Sartipes , à une déclaration de Sa Majesté Britannique , qu'elle regarderoit comme une agression l'envoi de cette escadre aux isles du Vent.

Le 18 novembre les navires *le duc de Chartres* , le *Bien-Aimé* , le *Monfieur* & le *Prince de Poix* sont arrivés sous l'escorte de la frégate *l'Inconstante* , & avec eux le premier bataillon d'Auxerrois , celui de Gatinois , un escadron des dragons de Belzunce ; ces deux derniers sont pour Saint-Domingue.

Le 23 la *Dédaigneuse* est arrivée de Nantes ayant sous son escorte les navires le *Dugué-Trouin* , le *Huron* , le *Mars* & le *Pressigny* , portant le premier bataillon de Viennois , un bataillon d'artillerie & un escadron de Condé ; ce dernier est pour Saint-Domingue.

Le 26 enfin , la frégate la *Tourterelle* est arrivée de Brest portant Madme. de Bouillé. Cette frégate avoit sous son es-

corte la flûte l'*Esturgeon* chargée de vivres, avec les bâtimens le *Henri* & la *Ville du Cap*, portant le premier bataillon d'Armagnac pour la Guadeloupe, & les navires le *Frédéric* & les *Deux - Freres* avec le bataillon d'Agenois; ainsi que la *Genevieve* & la *Bonne-Mere* avec celui de Cambresis; ces deux derniers bataillons sont pour Saint-Domingue.

Il y a actuellement en radoub sur nos chantiers un corsaire de 22 caons, appelé le *Serpent - Sonnette*; ce sont les insurgens qui paient les frais de sa réparation; il a déjà rapporté pour 1, 5000, 000 de prises & plus, il sera prêt incessamment & ne tardera pas à remettre en mer.

Cependant les plaintes des gouverneurs anglois devenant plus vives & plus pressantes, le gouverneur, suivant ses instructions, „ doit restreindre les licences „ de nos corsaires, & l'on assure que si „ ce dernier avoit été moins avancé, on „ eût arrêté son radoub „

Vous voyez par ces détails, Milord, qu'à force de lenteurs & de tergiversations dans son arrangement avec les colonies, notre gouvernement a donné tout le tems à la France de mettre ses possessions en état de défense, d'y envoyer des troupes & des munitions, & qu'il n'y a plus rien à faire de ce côté-là; d'ailleurs, la saison s'avance & il seroit trop dangereux à présent d'y tenter quelque opération de part ou d'autre. C'est donc à l'Amérique Sep-

rentionale que se porteront les premiers coups ; nous y sommes depuis long-tems , & c'est à nous d'empêcher l'ennemi d'y prendre pied & de s'y réunir aux Américains. On croit assez généralement que la destination du comte d'Estaing (1) & de l'escadre de Toulon est pour cette expédition.

Du côté de l'océan , les mouvemens redoublent , & il paroît qu'il y a différens objets ; le premier de se tenir sur ses gardes , le second de nous effrayer par la crainte d'une descente en Angleterre , de nous contenir ainsi , & nous empêcher d'envoyer en Amérique des forces supérieures à celles du comte d'Estaing , ou même suffisantes pour lui tenir tête.

En conséquence , il paroît une ordonnance de Nosseigneurs de l'amirauté de France concernant la sûreté des ports , havres & rades du royaume en date du 20 mars. Elle est rendue sur le requisitoire du procureur général de S. M. à ce tribunal (2) ; il y exalte les avantages du commerce maritime , l'heureuse position de la France pour le faire ; il cite les traits historiques , les réglemens & ordonnances propres à faire honneur aux monarques François qui

(1) Ce général est sorti de Paris le 20 mars , il est arrivé le 27 à midi à Toulon , son escadre est de 12 vaisseaux , & il doit être parti en ce moment.

(2) Le Sieur Ponce de la Grave. Son requisitoire est daté du 25 février.

se sont occupés de cette partie , & il prouve la nécessité de les remettre en vigueur. C'est d'autant plus essentiel , que Calais , cette clef du royaume dans la Manche , cette rade utile à sa marine , & qu'on pourroit à peu de frais rendre , à ce que prétendent certains ingénieurs , un refuge assuré pour les vaisseaux du roi en cette partie , auroit été bientôt sans bassin & sans navigation , si l'on n'y eût pourvu promptement.

Le zele de ce magistrat , ou plutôt l'impulsion du gouvernement a excité celui de sa compagnie , qui , en attaquant les auteurs de la dégradation du port de Calais (1), étend sa vigilance sur tous & prescrit à ses officiers d'en faire incessamment & réitérer tous les ans la visite , chacun dans leur district , pour en mesurer la profondeur , désigner les changemens qui surviendront , dresser du tout des procès-verbaux qui puissent mettre en état d'y apporter promptement le remede , aussi-tôt qu'il sera nécessaire.

C'est sur-tout dans les ports de roi que s'est portée la plus grande attention des administrateurs & entre ceux-ci à Brest. Depuis mon départ les remparts & forts qui dominant la rade , sont garnis de mortiers

(1) On prétend qu'un Sieur Mouron & compagnie, par une cupidité sordide , ont contribué à boucher le port de Calais ; ils sont en conséquence assignés pour répondre sur leur conduite.

& de canons ; toutes les batteries intérieures & extérieures sont également prêtes & en très-bon état de service , six compagnies de milices gardes-côtes sont détachées & distribuées au Fort Mingan & au Portfic situés à l'entrée de la rade & qui la défendent. On a fait partir un autre détachement d'environ 1200 hommes , composé de troupes de la marine , & de gens de levée , repartis sur les différentes batteries de droite & de gauche des côtes de Léon , & de Cornouailles ; il y a déjà huit bataillons dans Brest , outre le régiment d'Auxonne , artillerie (1) , & les troupes y augmentent d'un jour à l'autre (2) : il y en a tant qu'on est obligé de les loger chez l'habitant , les environs en regorgent également , les vivres en sont horriblement chers , & le bois d'une rareté excessive. On ne trouve point d'ouvriers pour en couper , tous sont occupés aux travaux du port & à la confection du biscuit.

Ces troupes qui servent d'abord d'épou-

(1) Suivant les lettres de Brest du 2 mars. Ces bataillons sont deux du régiment d'*Auvergne* , deux du régiment *Dauphin* , deux du régiment de *Comté* , deux du régiment de *Normandie*.

(2) Suivant une lettre de Brest , du 16 mars , le régiment de *Condé* , dragons , étoit campé à St. Servant à 4 lieues de Brest ; le régiment de *Chartres* étoit à Landernau , le régiment d'*Auxonne* , artillerie , arrivé le 15 mars , logeoit aux casernes & dès le lendemain avoit commencé le service du port. Ses officiers montoient la garde à l'avant - garde , poste occupé ci-devant par un officier de marine.

vantail à l'Angleterre au cas qu'elle voulût attaquer, & ils font craindre pour elle-même une invasion, doivent aussi soulager la marine dans le service du port & des vaisseaux. Car, malgré les promotions multipliées qui viennent de se faire dans celle-ci (1), les officiers prétendent de plus en plus pouvoir à peine suffire aux armemens & aux fonctions de l'administration dont ils sont chargés.

D'un autre côté, l'on prévoit une disette de matelots qui pourroit survenir, & il faut y suppléer d'avance par un détachement de troupes sur chaque bâtiment de mer. Si l'on en croyoit même les ports du commerce, cette disette se feroit déjà sentir & les empêcheroit d'expédier leurs navires; mais ce seroit de bonne heure, sur-tout en ce moment où la France n'arme guere que les deux tiers de sa marine. Il faut plutôt attribuer ces plaintes des armateurs à l'habitude qu'ils ont de crier toujours, aux divers *embargo* mis aux îles & en France, & aux mauvaises combinaisons du ministère; car on assure que, quoiqu'il ait renoncé pour cette année à la pêche de la morue, le commerce

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 20 février... Il vient d'arriver une promotion de 95 lieutenans, ce qui comble de joie le corps de la marine, en ce que cela annonce que le ministre sent la nécessité de multiplier les officiers dans les grades inférieurs pour faire le service plus à l'aise & avec plus de dignité.

dans le Ponant à encore pour le présent 400 navires en mer , ce qui occupe douze mille matelots au moins , vu la grandeur ordinaire des bâtimens.

Les lettres des ports de la manche ne sont remplies aussi que de mouvemens annonçant des dispositions , soit de défense , soit d'attaque. Il y a beaucoup de troupes , principalement du côté de Dunkerque (1) , où il arrive aussi force ustenciles & munitions , comme s'il devoit y avoir un camp , où cependant on ne croit pas au projet de la descente.

Du reste , le ministère déclare dans ses lettres au commandant de la marine à Brest , & aux autres par conséquent , que les hostilités ne tarderont pas à s'exercer (2) , & l'on sait que , malgré les ordres

(1) Extrait d'une lettre de St. Omer de 23 mars. . . Il arrive dans nos cantons force tentes , peles & pioches. On s'attend à avoir un camp à Dunkerque & à voir reprendre incessamment les travaux de ce port , dès que la moindre hostilité de la part des Anglois pourra en fournir le prétexte , car on ne veut point se montrer agresseur absolument.

On parle aussi d'envoyer ici une partie du régiment des gardes.

Extrait d'une lettre de Dunkerque du 8 avril. . . A tout événement , nos amateurs se disposent à aller en course : ils font de grands préparatifs.

Voici l'état des troupes de nos cantons : Nous avons dix bataillons dans ce port , nous en avons huit & un régiment de dragons à Calais ; les garnisons de Bergues & Gravelines sont doublées ; quatre bataillons à St. Omer.

(2) C'est ce qu'on écrivoit dans une lettre de Brest du 30 mars 1778 . . . Le ministre nous annonce que

modérés donnés aux commandants des vaisseaux anglois , sur les côtes , elles ont déjà commencé en quelque sorte de la part de la France , puisqu'un de nos bâtimens a été pris dans le golfe de Gascogne , & conduit à l'Orient , où l'amirauté s'en est emparée.

De nouveaux armemens ont été ordonnés à Brest , en sorte qu'avec l'escadre de M. de la Motte-Piquet , rentrée (2) pour désarmer & réarmer sur le champ , avec les deux vaisseaux de Rochefort qu'on y attendoit depuis longtems & qui y sont enfin arrivés , il s'y forme actuellement une armée navale de 25 vaisseaux

les hostilités ne tarderont pas à commencer & l'on croit que nos frégates , prêtes à mettre à la voile , le feront mercredi prochain , jour du courier : en attendant un bâtiment anglois a été arrêté près de nos côtes & conduit à l'Orient où l'amirauté s'en est emparée. Une de nos corvettes ayant été prise pour appartenir aux insurgens , a été attaquée par une frégate Angloise qui lui a lâché une bordée , & l'ayant reconnue lui a demandé des excuses. Tels sont les préludes d'un jeu que tout promet devoir devenir plus sérieux.

(2) Extrait d'une lettre de Brest du 20 mars 1778. ... M. de la Motte-Piquet & son escadre son rentrés hier en bon état & sans avoir rien rencontré ; ils ont escorté leur flotte environ 60 lieues au-delà du cap Finistère ; ils n'ont point été rejoints par les deux vaisseaux de Rochefort , le *St. Michel* & l'*Artésien*. Ceux-ci avoient ordre de croiser pendant huit jours sur le cap Finistère & s'ils ne trouvoient pas l'escadre de se rendre à Brest ; on les attend en conséquence d'un jour à l'autre.

Dans une précédente du 23 mars on écrivoit : Le ministre nous annonce la guerre comme très-pro-
de

de ligne (1); mais qui ne peut guere être prête avant la fin du mois prochain, sans compter les frégates & autres bâtimens de moindre force en très-grand nombre (2),

chaîne, qui a redoublé l'ardeur & l'espoir de tous les officiers.

(1) En voici la liste.

Noms.	Canons.	Capitaines.
La Bretagne	100	Le comte d'Orvilliers, lieutenant général.
La Couronne	80	Le comte Duchaffault, Idem
Le S. Esprit	80	Mgr. le duc de Chartres, Id.
La Ville de Paris	90	Le comte de Guichen, chef d'escadre.
Le Duc de Bourgogne	80	Le vic. de Rochechouart, Id.
Le Robuste	74	Le comte de Grasse, cap.
L'Orient	74	Le comte de Hédor, Id.
Le Glorieux	74	M. de Beaufort, Id.
Le Conquérant	74	Le chev. de Monteil, Id.
Le Fendant	74	Le marq. de Vaudreuil, Id.
L'Intrépide	74	De Beaufort.
Le Palmier	74	De Réals
Le Magnifique.	74	Le chev. de Brache.
L'A&if	74	D'Orves.
Le Zodiaque	74	La Porte-Vezins.
Le Dauphin Royal	70	Le marq. de Nieuil.
Le Bien-aimé	74	D'Aubenton
Le Solitaire	64	De Briqueville.
L'Artésien	64	Desfouches.
Le St. Michel	64	Mithon.
L'Alexandre	64	De Tremignon
Le Réflecti	64	De Cilart.
Le Roland	64	De l'Archantel.
Le Sphinx	64	Le comte de Soulange.
L'Eveillé	64	Le comte de Boderue.

(2) Frégates, Corvettes & autres bâtimens partis depuis peu, ou en armement,

il en sort & rentré successivement une portion ; leur destination est de croiser dans le golfe ; ils ne restent jamais en rade plus de deux fois 24 heures, & rien ne transpire de ce qu'ils ont vu : les plus fins voiliers sont partis pour aller annon-

Frégates.

Noms.	Canons.	Capitaines.
La Pallas (*)	30	M. de Ransanne , Lieut.
La Sensible (†)	32	M. le chev. de Marigny , Id.
{ Le Triton (§)	32	M. de Castelan , Idem.
{ La Charmante	32	M. de Macnemara , Idem.
{ La Concorde	32	M. de Tilly , Idem.
La Sybille	32	M. de Kerhouan Mahé , Id.
L'Andromaque	36	Buor , Idem.
La Résolue	36	De Pontevéz , Idem.
La Fortunée	36	Marigny , Idem.
L'Iphigénie	36	De Kersain , Idem.
La Danaé	32	Kergariou Loemaria , Id.
La Nymphie	32	Le chev. de Sainville , Id.
La Licorne	32	Belizal , Idem.
Le Zéphire	32	Marquis de Barre , Idem.
La Surveillante	32	Du Couedic , Idem.
La Belle-Poule	32	De la Clocheterie , Idem.
L'Aigrette	32	Boucault , Idem.
La Perle	18	Mingaud de la Haye , Lieut.
L'Ecureuil	18	M. de la Métrie , Idem.
Le Serin	16	De la Peirouse , Idem.
L'Hirondelle	14	De la Blanche , Idem.
La Sylphide	12	Le chev. de Villeneuve Sillard , Idem.
La Favorite	12	De Kersain , Enseigne.
La Curieuse	10	Du Romain , Idem.
La Lunette	4	De Chavagnac , Idem.

(*) Partie le 6 mars pour Dunkerque.

(†) Partie le 6 mars pour une mission particulière.

(§) Des le 17 mars, ces trois frégates n'attendoient plus que leurs ordres pour aller aux îles.

cer aux isles la nouvelle d'une guerre prochaine.

On fait positivement aujourd'hui que c'est M. le comte d'Orvilliers qui commandera l'armée navale de Brest, appelée *Escadre d'observation* ; M. Duchaffault servira sous lui à la tête d'une division, & le duc de Chartres aura l'autre. On a cru un moment que ce prince pourroit être en chef avec la qualité de généralissime de terre & de mer : un voyage qu'il a fait dans ce port (1) dans une sai-

Lougres.

Le Chasseur	De la Ville-Bouquet, enseig.
Le Coureur	De Razily l'aîné, Idem.
L'Espiegle	De Clonard, Idem.

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 20 Février. . .

M. le duc de Chartres est arrivé mardi ; il doit passer quelques jours ici & il retournera ensuite à son régiment ; il a été enchanté de notre port & de notre arsenal, de la bonne mine de nos vaisseaux, de l'abondance de nos magasins.

Extrait d'une lettre de Brest du 28 février. . . M. le duc de Chartres a passé ici huit jours ; il a dîné chez M. de l'Archantel, un capitaine de vaisseau qui lui a servi de major dans la campagne d'évolution en 1766 ; il fut très-affable & très-gai ; il est reparti pour Saint-Malo & de là doit se rendre à Paris.

Extrait d'un bulletin de Paris du 6 mars . . . M. le duc de Chartres n'a pu tenir longtems à l'ennui d'être éloigné de la capitale & de ses plaisirs, il est revenu brusquement le mardi gras, a paru à l'opéra, & il a été applaudi comme s'il eût remporté quelque victoire.

Extrait d'une lettre de Versailles du 19 mars. . . M. le duc de Chartres, contre son ordinaire, a passé deux jours de suite à Versailles & y a couché deux nuits, ce qui fait présumer qu'il y a été en conférence relativement aux opérations de la marine.

son rigoureuse , de longues conférences avec le ministre , un séjour extraordinaire de S. A. à Versailles le faisoient présumer ; on croit que c'étoit même sa prétention. On n'a osé commettre les destins de la France en ses mains augustes , mais inexpérimentées , & peut être , s'il se conduisoit bien cette campagne , il pourroit obtenir cet honneur pour la prochaine.

C'en est un grand sans doute pour MM. de la marine de voir un prince du sang devenir leur camarade & donner l'exemple de la subordination. Les fastes de la marine n'offrent aucun événement pareil , & l'on espere qu'il en résultera le meilleur effet.

Toutes les faveurs de la cour semblent destinées aujourd'hui à ce corps , dont on cherche , par tous les moyens possibles , d'exciter l'émulation. Le roi lui a fait présent de son portrait , & ç'a été une fête à Brest d'une espece toute nouvelle.

Ce portrait y est arrivé par mer , & il a été reçu à-peu-près avec tous les honneurs qu'on auroit rendus à la personne même de S. M. Le major de la marine (1) , accompagné du directeur du port (2) , d'un officier des gardes du pavillon , ont été le prendre jusqu'à une certaine distance de Landernau : le canot portant pavillon royal a été salué par toutes les bat-

(.) M. de Fautras.

(2) M. Hector.

teries de la rade & par l'artillerie des vaisseaux , frégates , & corvettes qui sont en rade. En entrant dans le port , le château l'a aussi salué , toutes les troupes de la marine bordoient la haie dans le port , & les troupes de terre depuis le parc jusqu'à l'hôtel du commandant de la marine. M. le comte d'Orvilliers & M. le marquis de Langeron , suivis de tous les officiers de la marine , ont été recevoir le portrait du roi jusqu'à la cale où étoit le canot. MM. le marquis de Langeron (1), le comte d'Orvilliers (2), le chevalier Fouquet (3) , & le vicomte de Roquefeuille (4) , se sont mis dans le carosse avec le portrait du roi. M. de la Prevalaye (5) , à la tête du corps de la marine , a suivi jusqu'à l'hôtel du commandant , où MM. les gardes de la marine bordoient la haie dans la cour. Le portrait a été porté dans la grande salle du conseil : chacun s'est retiré après la cérémonie. M. le comte d'Orvilliers a donné à dîner à tous les chefs des corps , & l'on y a bu à la santé du roi au bruit du canon.

C'est ainsi que , dit notre ami Horace.

(1) Le commandant de terre.

(2) Commandant de la marine.

(3) Le plus ancien officier général.

(4) Commandant des gardes du pavillon.

(5) Commandant la marine après M. le comte d'Orvilliers.

*Pueris dant crustula blandi
Doctores, elementa veniunt ut discere prima.*

Puissent nos vieux routiers donner le fouet à ces écoliers, avant qu'ils soient devenus maîtres, sans quoi c'en est fait de l'Angleterre.

Paris, ce 13 avril 1778.

L E T T R E XII.

Sur un Procès plaidé avec un éclat sans exemple. Plaidoyers pour & contre. Jugement.

TOUT ce qui intéresse l'humanité, Milord, a surtout droit à votre curiosité, & vous avez raison de regarder le procès dont vous attendez avec impatience le jugement comme un des plus mémorables qui aient été agités depuis longtems. Un orateur, après avoir attiré à sa suite pendant plusieurs audiences la multitude de tous les ordres de l'état, de tout âge, de tout sexe, avec un empressement dont il n'y avoit pas encore d'exemple au palais, a ravi le foible à l'oppression du fort, a fait triompher complètement l'innocence, & a forcé les magistrats inaccessibles au crédit des protections les plus augustes, à l'effroi d'un parti formidable, aux séductions plus puissantes de la beauté & des graces, d'être enfin justes une fois.

dans cette cause , dont les moindres particularités méritent attention. Il s'agissoit non-seulement de venger un particulier des outrages de trois freres réunis contre lui , d'arracher les restes d'une victime brave & généreuse aux fureurs de lâches spadassins acharnés à sa perte , mais encore de défendre tout un ordre de citoyens contre le despotisme d'un autre ; d'apprendre à cette noblesse altière & féroce qui tyrannise les provinces de France ; à ces militaires qui n'estiment qu'eux , qui s'accoutument trop au sang & au carnage , que les fonctions du citoyen paisible , enrichissant la patrie , sont aussi précieuses à l'état que le métier des armes ; que nul homme n'a droit d'insulter impunément son semblable , & que tous , sans exception , soumis aux loix , doivent également courber leur tête sous le glaive de Thémis.

Le délit, Milord , est un assassinat exercé par trois freres au service (1) , en la personne d'un négociant (2) de la ville de Bordeaux. C'est à sept lieues de cette capitale de la Guyenne , à Castillon sur Dordogne , dont les assassins sont habitans , qu'il s'est commis , & heureusement il n'a pas été consommé en entier. Le plaignant ,

(1) Les Sieurs chevalier de Queyssac , capitaine de dragons dans la légion de Lorraine , Froidefond de Queyssac , ci-devant capitaine au régiment de Marmande , & Fillol Queyssac , ci-devant capitaine aide-major au même régiment.

(2) Le Sieur *Damade Belair*.

estropié pour le reste de ses jours , & à la fleur de l'âge, mutilé de la manière la plus déplorable , se préparoit à réclamer la sévérité du tribunal des maréchaux de France, juges du point d'honneur, lorsque ses adversaires, dans l'espoir, sans doute, d'un meilleur succès, engagèrent la contestation devant le juge ordinaire (1).

Celui ci, qui est le lieutenant criminel de Libourne, ne pût s'empêcher de décréter de prise-de-corps les fleurs de Queyffac. (C'est le nom des assassins) Ils en appelèrent au parlement de Bordeaux, qui, par deux arrêts consécutifs (2), les débouta de leur appel, & ordonna qu'ils seroient transférés dans les prisons du sénéchal de Libourne, pour leur procès leur être fait & parfait.

Les fleurs de Queyffac ayant depuis fait casser au conseil (3) le dernier arrêt du parlement de Bordeaux, sur un prétendu défaut de forme, avoient été renvoyés au parlement de Toulouse, qui avoit confirmé le décret de prise-de-corps décerné contre les assassins (4).

Pas une nouvelle chicane, leur seule ressource, ils ont encore incidenté (5),

(1) Par une plainte du 27 octobre 1775.

(2) Des 16 mars & 18 mai 1776.

(3) Le 8 juin 1776.

(4) L'arrêt de Toulouse est du 15 avril 1777.

(5) L'arrêt de Toulouse a été cassé le 2 juin 1777 & le conseil a renvoyé l'affaire au parlement de cette capitale.

& sont venus au parlement de Paris. Le bras de la justice, appesanti trois fois sur la tête des accusés étoit déjà une grande présomption qu'ils étoient coupables, & l'arrêt définitif intervenu après une instruction aussi ample que solennelle, ne doit plus laisser aucun doute aux plus incrédules.

Le fait, Milord, au surplus, est des plus romanesques; il nous trace les tems de la chevalerie; & un bourgeois modeste, peu accoutumé au manie nent des armes, avec un simple couteau de chasse d'abord, & ensuite sans armes absolument, résistant seul à trois pourfendeurs d'hommes, est un spectacle digne de nos antiques preux.

Les petites villes de province en France, ne sont pas comme en Angleterre l'image de la liberté & de l'égalité: chaque citoyen n'est estimé chez nous, n'est considéré, n'est recherché qu'en proportion de son mérite, de ses talens, de son utilité. Ici elles sont partagées en deux classes dont la première, composée de la noblesse & des militaires, exige tous les respects, toutes les déférences extérieures de la seconde qui est la bourgeoisie, à laquelle elle veut faire sentir sa supériorité non-seulement dans l'ordre civil, mais jusque dans la société & au sein des plaisirs. Telle a été l'origine de la querelle, dégénérée depuis en rixe sanglante, entre les sieurs de Queyffac & le sieur Damade: (ainsi s'appelle l'accusateur) rixe qui a pensé lui coûter la vie, & qui auroit mérité

l'échaffaud aux autres , s'ils avoient été punis suivant le vœu de la justice rigoureuse.

Au reste , quoique la famille des Queyffac fût au rang des nobles , & celle des Damade restée dans la roture , elles se valoient l'une l'autre , il y avoit même une alliance entre elles (1). La seule différence , c'est que la première avoit passé dans la classe des patriciens à la faveur d'une charge de secrétaire du roi , que la seconde ne pouvoit acquérir ; mais par un motif tenant à la noblesse de l'ame , bien supérieure à celle de la naissance : il lui auroit fallu acheter ce privilege par le sacrifice de sa religion , ou par une hypocrisie encore plus honteuse (2) : à cela près , les Damades vivoient noblement ; ils avoient toujours été associés à la noblesse de leur canton ; leur ayeul , au commencement du siècle (3) , avoit été convoqué lui-même au banc des nobles : ils comptoient parmi leurs ancêtres & parmi leurs plus proches parens , un brigadier des armées du roi , un major de cavalerie , une foule de capitaines & de chevaliers de St. Louis ; & ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'ils produisent en preuve un certificat signé du propre

(1) La sœur de la mere des Sieurs de Queyffac avoit épousé l'oncle paternel du Sieur Damade.

(2) Les Damade sont protestans , & les protestans en France ne peuvent être pourvus d'aucune charge ; il faut avant rapporter un certificat de catholicité.

(3) En 1706.

pere des fleurs de Queyssac (1). Au défaut d'autre , ils exerçoient le commerce , la seule profession qui soit permise aux protestans dans ce royaume.

» Depuis que les fleurs de Queyssac ont
 » embrassé la profession des armes , ils se
 » sont persuadés que tout devoit fléchir
 » devant eux. Toujours armés comme des
 » gladiateurs , on les a vus mille fois tirer
 » leurs sabres pour effrayer ou frapper des
 » compatriotes qui avoient eu le malheur
 » de leur déplaire : quiconque ose les re-
 » garder , sans avoir le chapeau à la main ,
 » est assuré d'exciter ce qu'ils appellent
 » bravoure militaire. C'est en s'éloignant
 » ainsi du véritable esprit de leur état , &
 » en abusant des armes qui leur ont été
 » confiées pour un usage bien différent ,
 » qu'ils sont parvenus à subjuguier les pai-
 » sibles habitans de Castillon. Mille anec-
 » dotes connues de toute la contrée dé-
 » posent hautement de leur caractère vio-
 » lent , impérieux & querelleur. » C'est
 ainsi que je les trouve dépeints dans un
 mémoire (2) , & c'est d'autant plus croyable ,
 que j'ai entendu & lu plusieurs aventures
 de cette espèce (3) , qui annoncent que ,

(1) Ce certificat est en outre attesté par huit gentilshommes du canton.

(2) De Me. Jamme , avocat au parlement de Toulouse.

() Je me rappelle entre autres le malheureux procès d'un notaire de Rocroi , emprisonné , vexé , privé de son état , ruiné pour n'avoir pas ôté le chapeau à

pour peu qu'un noble de province soit disposé à la dureté ou à l'arrogance , il ne se défist point de cette prétention de tous , principalement quand , outre la naissance , il peut en imposer par un uniforme. Vous voyez , Milord , que les Quakers n'auroient pas beau jeu ici.

Quoi qu'il en soit , à cette arrogance naturelle , à cette férocité de mœurs , au préjugé local de la part des sieurs de Queyssac , se joignoit un ressentiment si puissant sur le commun des hommes , fondé sur des motifs d'intérêt (1) pécuniaire. Le sieur Froidefond , l'un de Queyssac , fut le premier à trouver occasion de le témoigner & n'y manqua pas par un propos insolent au jeu , suivi d'une rixe où le sieur Damade fut blessé. Celui-ci rétabli & provoqué de nouveau s'étant aussi bien montré dans la seconde agression , son adversaire crut se pouvoir venger plus facilement par humiliation : il eut recours au commandant de la province pour obtenir le désarmement de son adversaire. Vous savez , Mi-

un major , & qui n'a obtenu sa liberté qu'au bout de plusieurs années. Toute cette anecdote est racontée en détail dans un ouvrage intitulé : *Journal historique de la révolution opérée dans la constitution de la monarchie française* , par M. de Maurepas , chancelier de France.

(1) Un oncle des Damade dont on a parlé plus haut , avoit légué à sa veuve , tante des Queyssac , la jouissance de tous ses biens ; mais celle-ci avoit remis aux héritiers une partie de cet usufruit par acte du 4 janvier 1773.

lord , qu'un gentilhomme ne marche point ici sans son épée , il la porte en visite , à l'église , aux festins , aux spectacles , aux bals , chez sa maîtresse Dans les provinces c'est son attribut distinctif , elle est interdite aux plébéiens. Cependant le maréchal de Mouchy , auquel s'adressoit le sieur Froidefond crut la famille de Damade dans le cas de la tolérance . Je ne puis , „ lui dit-il , priver ces Messieurs (car „ cette démarche injurieuse embrassoit „ toute la famille) d'un privilege que leur „ ont acquis leurs ancêtres. Mais , pour éviter désormais toute querelle entre eux , il leur fit signer une promesse respective en cas d'insulte , de ne point user des voies de fait , & d'en porter plainte à lui , juge du point d'honneur.

Cet engagement étoit du 11 août 1775 & dès le 24 octobre suivant le sieur Froidefond , voyant entrer dans une maison le sieur Damade , revenu pour la première fois à Castillon depuis la signature de l'accord , affecte de reprendre un sabre qu'il avoit quitté & s'écrie : *Voilà un sabre que je viens de faire affiler ; il coupera bien les oreilles à quelqu'un.* Ce propos s'étoit tenu dans la matinée : le soir le sieur Damade , comme il alloit à la campagne à cheval , rencontre sur le grand chemin l'aîné de la famille , appelé le chevalier de Queyffac , à cheval aussi , qui lui reproche de n'avoir pas ôté

son chapeau. Il lui répondit qu'il l'a si souvent prévenu, sans retour de politesse, qu'il a cru désormais superflu de remplir avec lui ce cérémonial. „ Est-ce que vous vous „ croyez fait pour compter avec moi là- „ dessus, répart arrogamment son brutal „ adversaire ? Vous devez toujours com- „ mencer par me saluer c'est à moi à voir „ alors ce que j'ai à faire” . . . Il lui demande ensuite où sont ses armes, & sur ce qu'il ne lui voit qu'un couteau de chasse, il prend un des pistolets qu'il avoit à son arçon & le lui donne ; le provoquant au combat, il se recule de quinze pas & invite le sieur Damade à tirer ; celui-ci desire que ce soit le sieur de Queyssac, se prétendant l'offensé . . . Il refuse : après ce singulier débat, le chevalier se rapproche & reprend son pistolet. Cette scène n'étoit que ridicule ; en voici une atroce : Deux des freres avoient déjà enfreint le traité de paix, conclu sous les auspices du plus respectable médiateur ; vous allez voir le troisieme entrer en scène & tous bientôt se réunir pour consommer l'action la plus infâme dont ces agressions successives avoient été le prélude.

Le sieur Damade se rendoit à dîner dans une maison de la ville ; il passoit devant celle des sieurs de Queyssac, dont deux sembloient l'attendre ; mais il marchoit du côté opposé : ils traversent le ruisseau, l'arrêtent & l'apostrophent de termes grossiers, parce qu'il ne s'est pas rangé à son

devoir de les saluer ; ils y joignent un geste de mépris (1). Le sieur Fillol, (c'est ainsi qu'on distingue le troisième) devenu agresseur à son tour, part comme un éclair, entre dans la maison, en ressort avec un sabre nud, attaque le foible négociant, que le chevalier empêchoit toujours de poursuivre son chemin, & fond sur lui, quoiqu'il n'eût qu'un couteau de chasse.

Le sieur Damade est obligé de se défendre avec cette arme inpuissante ; elle se casse sous le sabre du grenadier ; une partie de la lame tombe à terre, il pare comme il peut avec le tronçon ; mais la poignée se brise dans sa main. Son visage étoit tout en sang, il n'avoit plus aucune défense, & le sieur Fillol lui porte encore des coups. » Eh ! quoi, s'écrie le malheureux jeune homme (2), je n'ai plus d'arme, & vous me frappez ? Messieurs, je vous prends à témoin. »

Ce reproche fait cependant rougir le Sieur Fillol de sa barbarie ; il rentre, & tandis que le blessé essuyoit avec son mouchoir le sang qui couloit sur son visage, en présence du chevalier qui avoit eu la lâcheté de demeurer tranquille spectateur d'un combat aussi inégal, le Sieur Froidefond, qui de sa fenêtre avoit vu la que-

(1) Le Sieur Fillol porte le poing sous le nez du Sieur Damade & l'appelle J. F.

(2) Le sieur Damade n'avoit que 27 ans : ses trois adversaires avoient l'un 35 ans, l'autre 44, & le troisième 22. Le Sieur Damade, en outre, sortoit de maladie & étoit à peine rétabli.

relle s'engager, accourt aussitôt avec deux sabres un à la main, & jetant aux pieds du Sieur Damade, celui que son frere venoit de quitter, il réserve pour lui le sien qu'il avoit fait affiler deux jours auparavant avec tant de soin : il crie de ramasser le sabre à l'adversaire qui proteste être hors d'état de se battre & recule vers la maison où il étoit invité. Le Sieur Froidefond est inexorable : la retraite du Sieur Damade redouble sa rage ; il frémit de voir échapper sa victime ; il lui commande une seconde fois de relever l'arme qu'il lui offre, & cependant leve son sabre prêt à abattre la tête de son adversaire, s'il se courbe. Quelle position ! qui secourra l'innocent contre un pareil tigre ? On desireroit en ce moment, Milord, que la foudre éclatât, elle éclate en effet. Le Sieur Damade, qui s'étoit muni d'un pistolet de poche contre les voleurs infestant la campagne où il devoit retourner le soir (1), tandis que d'une main il pare en fuyant avec sa canne les coups du furieux qui le poursuit, n'ayant d'autre moyen d'échapper à la mort, de l'autre tire le pistolet dans la poitrine du Sieur Froidefond.

» En usant du droit que toutes les
 » loix lui donnoient dans cette fatale
 » conjoncture, dit un des défenseurs du
 » Sieur Damade (2), il crut échapper à

(1) Cette scene se passoit dans l'arrière-saison le 26 octobre

(2) Me. Jamme,

» la rigueur de son sort : “ mais le Sieur Froidefond avoit paru le dernier au combat ; il y vint invulnérable comme Achille , sans avoir été trempé , comme lui , dans le styx. La balle tirée à cinq pas de distance ; c'est-à-dire dans une position où n'étant ni trop près ni trop loin , elle devoit faire le plus grand fracas , tomba respectueusement à ses pieds n'ayant fait qu'une légère contusion.

Ne suivant que les mouvemens de sa rage , le Sieur Froidefond s'élance sur l'exposant avec ce redoutable sabre récemment affilé : il lui porte des coups redoublés sur les bras , les fend jusqu'aux os , & lui coupe entierement les muscles & les nerfs. Tandis que le sang coule à gros bouillons , le chevalier de Queyssac excite encore la férocité de son frere : *Tue-le , tue-le* , lui crie-t-il : *je me repens de ne l'avoir pas tué avant hier ; cela dépendoit de moi.*

La porte de la maison où devoit dîner le Sieur Damade s'ouvre enfin ; les convives accourent en foule , & le transportent évanoui & nageant dans son sang.

Tandis qu'on coupoit les habits & la chemise du Sieur Damade pour tâcher d'arrêter l'abondance de ce sang qui , d'après l'expression des témoins , *sortoit de son corps comme d'une fontaine* , le chevalier de Queyssac eut le front d'aller jouir de ce spectacle , & de braver ainsi l'indignation de ses concitoyens : il approche de cet

infortuné , & lui découvrant la poitrine à nud , je veux voir , dit-il , si vous êtes plastronné. . . .

S'étant convaincu du contraire , il se retira. Plastronné ! Mais comment cette idée vient-elle se présenter au chevalier de Queyssac ? Quoi ! parce qu'une balle vient de respecter miraculeusement la poitrine de son frere , c'est la poitrine du Sieur Damade qu'il va visiter ! Imprudent ! quel trait de lumiere venez-vous de jeter sur cette funeste aventure ?

Après leur expédition , les freres Queyssac rentrent chez eux , ajoute un autre historien (1) ; toute la ville est en rumeur : il n'y a qu'un cri contre eux & contre leurs fureurs. Eux dînent tranquillement , ne voient dans toutes ces atrocités qu'un événement fort ordinaire , s'habillent après le dîner , se font accommoder , vont en visite , soupent en ville. Froidefond joue gaiement au trictrac , pendant qu'à quelques pas d'eux le malheureux Damade touchoit à une mort prochaine.

S'il ne périr pas depuis cette malheureuse journée , le Sieur Damade , livré aux douleurs les plus vives , aux opérations les plus douloureuses , n'a repris quelque force , que pour mieux sentir tout le poids de son malheur & de l'idée accablante de n'être plus qu'un fardeau pour sa fa-

(2) M^e. Elie de Beaumont , un des avocats de Paris.

mille , & un objet de pitié pour tous les cœurs sensibles.

Tel est , Milord , l'historique du procès important sur lequel l'éloquence des avocats a eu à s'exercer dans trois cours différentes. Je n'ai point lu les plaidoyers de Bordeaux ; mais des auditeurs dignes de foi m'ont dit que le jeune défenseur du Sieur Damade (1) , qui , au défaut de ses confreres plus expérimentés , mais intimidés par le crédit & menaces de ses féroces adversaires , avoit eu le courage de s'en charger , s'en étoit acquitté avec une vigueur & une noblesse qu'on n'auroit pas attendu de lui ; qu'élevé par la grandeur de son sujet , il avoit déployé les qualités les plus brillantes de l'orateur , & avoit terrassé les avocats du plus grand nom (2) , qui , séduits sans doute par le

(1) Me. de Montignac.

(2) Mes. Polverel & Garat. Me. de Seize , alors le plus fameux avocat de Bordeaux , quoique voisin de campagne & lié par là avec les Sieurs de Queyssac , après leur avoir fait conter leur histoire , refusa de se charger de la cause

On lisoit au surplus dans le mémoire du défenseur des Queyssac ces phrases bien emphatiques & bien étranges : „ Que toutes les puissances de l'Europe regardent l'intervention de l'ordre des saluts comme un sujet de guerre. . . Que le Czar Pierre , en déclarant la guerre à la Suede , se plaignit dans son manifeste qu'on n'avoit pas tiré le canon lors de son passage à Riga . . . que ce qui est vrai de nation à nation , doit l'être d'homme à homme ; car les rapports de nation à nation sont les mêmes que ceux d'homme à homme.

faux récit des Sieurs de Queyffac, ou entraînés par une commiseration bien mal entendue & meurtrière pour la société entière, les avoient honorés de leur ministère; que ceux-ci dans des *factum* très-bien faits avoient atténué, pallié, voilé presque avec beaucoup d'adresse le crime de leurs parties & les auroient peut-être sauvées sans l'avocat général (2). Ce magistrat d'une intégrité rare, d'une fermeté à toute épreuve, m'ont rapporté ces spectateurs encore enthousiasmés, placé entre les juges & les parties, aux sollicitations les plus vives, les plus ardentes, opposant l'inflexibilité des loix à celle de son ame, avoit fait parler la voix accablante des informations, les avoit lues en pleine audience devant un public immense; dont chacun les recueilloit avidement de sa bouche, & s'identifiant avec le Sieur Damade regardoit sa cause comme la sienne propre. De là des acclamations unanimes, seules propres à contenir les juges ou trop foibles ou trop prévenus. Enfin, après six heures de plaidoirie, balançant longtemps les raisons pour & contre, suivant que l'exigeoit l'impartialité de son ministère, ce moderne Périclès avoit foudroyé les coupables de son éloquence, peut-être un peu trop hyperbolique, mais qui ne meslevoit point en cette occasion, &

(1) M. du Paty.

avoit donné contre eux présens des conclusions adoptées , suivant lesquelles ces fiers Matamores avoient disparu & subi le premier châtiment (1).

J'ai sous les yeux le mémoire de Toulouse dont je vous ai déjà dit cité quelques passages ; il est précis , serré de faits , fort de logique , l'éloquence en est austère & nerveuse , il me paroît dans son ensemble bien supérieur à ceux de Paris. Je ne puis résister à l'envie de vous adresser le morceau suivant , c'est le début.

„ Tandis que la société alarmée appelle
 „ la vengeance des loix contre le plus
 „ noir & le plus lâche assassinat , les
 „ Sieurs de Queyffac font marcher devant
 „ eux les droits de leur naissance , leurs
 „ services militaires , l'éclat d'une profes-
 „ sion spécialement consacrée à l'hon-
 „ neur , l'estime de leurs camarades , la
 „ protection de leurs chefs , les récom-
 „ penses du souverain : c'est sur leur
 „ parole , sur leur état qu'ils veulent être
 „ jugés , & non sur les caracteres de la
 „ scène horrible qui fait la matiere de
 „ ce malheureux procès ; c'est en altérant
 „ les faits , en dénaturant les questions ,
 „ en mutilant le langage des témoins , &
 „ en s'écriant sans cesse que des actions

(1) Il avoit été ordonné, suivant la formule, *attendu qu'ils étoient présens à l'audience, qu'ils passeroient le Guichet, c'est-à-dire qu'ils seroient arrêtés sur le champ & constitués prisonniers,*

„ de valeur sont inconciliables avec des
 „ actes d'infamie & de lâcheté , qu'ils
 „ ont espéré donner le change à la
 „ cour , & de calmer l'indignation pu-
 „ blique.

„ Toujours attachés à leurs principes ,
 „ ne suivant que les impressions de leur
 „ cœur , outrageant également la justice
 „ & l'humanité , ils osent encore , du fond
 „ de leur prison , insulter aux tristes restes
 „ de la victime qu'ils ont mutilée , aux
 „ citoyens qui se sont attendris sur son
 „ sort , aux magistrats qui , n'écoutant
 „ que la voix des regles & l'austère devoir
 „ de leur conscience , n'ont été ébranlés
 „ ni par les mouvemens de la brigue , ni
 „ par les efforts du crédit.

„ Les Sieurs de Queyffac ne pourront-
 „ ils donc jamais se persuader qu'en em-
 „ brassant les métier des armes , les mi-
 „ litaires n'ont pas acquis le droit de
 „ braver les loix ; que c'est pour consoler
 „ & défendre la partie qu'ils ont été
 „ armés , & non pour porter le trouble
 „ & la désolation dans les familles ; que
 „ la même puissance qui les arma pour
 „ repousser les ennemis de l'état , a mis
 „ un glaive dans la main de la justice
 „ pour punir les excès qu'ils pourroient
 „ commettre dans la société , dont ils
 „ n'ont point cessé d'être membres ?
 „ Affecteront-ils toujours de confondre
 „ le courage avec la férocité , & la bra-
 „ voure inséparable de l'honneur avec le

„ méprisable penchant d'un spadassin , qui
 „ ne courant qu'après des combats parti-
 „ culiers , ne cherchant qu'à susciter des
 „ querelles , & croyant pouvoir se jouer
 „ impunément de la vie des hommes ,
 „ excite toute la vigilance , & mérite
 „ toute la sévérité de la police & des loix ?

„ Mais laissons les Sieurs de Queyffac
 „ s'égarer dans des routes étrangères. Le
 „ Sieur Damade ne cherche qu'à instrui-
 „ re la cour & le public qu'il respecte ;
 „ son langage ne sera que celui de la vé-
 „ rité : il n'affectera ni de faire saigner
 „ ses blessures devant ses juges , ni de leur
 „ montrer un citoyen à la fleur de son âge
 „ privé pour toujours de l'usage de ses
 „ bras ; il consent que ces objets si capa-
 „ bles d'intéresser les cœurs sensibles ,
 „ perdent leur mouvement & leur force
 „ en passant dans l'ame des magistrats ,
 „ & y demeurent immobiles sous la con-
 „ templation calme de la justice ; il ne
 „ veut qu'exciter cette horreur & cette
 „ indignation que le simple récit de la
 „ conduite des Sieurs de Queyffac doit
 „ faire naître dans les ministres de la
 „ loi. “

„ O vous , qui consacrez votre vie à la
 „ défense de l'état , vous qui connoissez
 „ l'essence & le prix de la véritable bra-
 „ voure , vous dont le cœur est le code
 „ des loix d'honneur , jetez les yeux sur
 „ l'histoire des malheurs du sieur Damade ;
 „ & cessez de prêter aux sieurs de Queyff-

» sac des sentimens conformes à la noblesse
 » de leur profession ; c'est d'après leurs
 » actions qu'il faut les juger."

Quel exorde ! quel beau développement !
 quelle noblesse ! Comme l'orateur a l'art
 de généraliser cette cause , sans la rendre
 trop gigantesque ! Comme il isole , au con-
 traire , les adversaires , en détachant d'eux
 le corps des militaires & en excitant ceux-
 ci à repousser de leur sein des hommes
 qui se sont rendus indignes d'y résider par
 leurs sentimens & leurs actions.

Je trouve encore la peroraison pleine
 des grands mouvemens d'éloquence : j'y
 admire un homme qui a puisé dans les meil-
 leurs sources , qui a fait d'excellentes étu-
 des , & qui les applique avec tant de goût
 que de justesse : c'est ainsi qu'il termine par
 un tableau très-vigoureux & terrible tiré
 de l'orateur romain.

Il faut tout dire , Milord : si les avo-
 cats de Paris avoient de grandes facilités
 comme jurisconsultes pour défendre le sieur
 Damade dans une cause déjà éclaircie de-
 vant deux cours souveraines par le détail
 multiplié des faits , par une foule de preu-
 ves , par les raisonnemens les plus victo-
 rieux , il ne leur étoit pas aussi aisé de
 briller comme orateurs après les excellens
 confreres qui les avoient devancés.

Heureusement les mémoires de Bordeaux
 & de Toulouse n'étoient point connus ici
 l'affaire même étoit totalement ignorée
 en sorte que la curiosité n'a commencé
 s'exciter

s'exciter que dès qu'on a su l'importance de la cause & que les plaidoiries ont été ouvertes. La foule déjà considérable aux premières, s'est ensuite tellement accrue; il y est venu tant de gens de distinction, qu'il n'a plus été possible d'entrer que par billets (1) : je les ai toutes suivies avec le plus grand soin, & j'ai compté aux dernières séances jusqu'à 200 femmes de qualité & autant d'hommes de la cour.

M. Target a singulièrement brillé dans sa défense du sieur Damade; c'est lui qui a plaidé le premier, & il a mis tant d'ame & tant d'art dans son élocution, qu'on l'a vu plusieurs fois attendrir les juges, & faire couler des larmes des yeux des plus impassibles. Le seul endroit délicat à toucher & sur lequel les adversaires appuyoient fortement, c'est celui de l'arme à feu que le sieur Damade trouve si à propos dans sa poche & qu'il emploie. Oh! que l'éloquence est puissante dans la bouche d'un orateur pénétré lui-même de la gran-

(1) Il y a des lanternes ou tribunes dans la grand-chambre à la disposition du premier président, où se mettent ordinairement les gens de distinction. J'y ai vu l'ambassadeur d'Angleterre peu avant son départ, qui a frémé d'y trouver M. Franklin. Il est d'usage pourtant qu'on n'entre dans les lanternes que par billets de ce chef de la compagnie.

Dans les causes d'éclat, quand la foule est considérable, les magistrats reçoivent une portion du public jusque parmi eux & dans leur enceinte. C'est là que, par un usage nouveau, on ne pouvoit entrer qu'avec des billets du même premier président, qu'on a vu des femmes s'y rendre dès six heures, matin.

deur , de l'excellence de sa cause ! Il a tourné à l'avantage de son client , il a tellement préparé , enflammé son auditoire , que chacun des spectateurs sentoît avec lui bouillonner son sang , auroit voulu s'armer du pistolet & le lâcher sur l'assassin : il a enlevé tous les suffrages.

Après avoir peint les premiers combats.
 „ Quand deux jours après , s'écrie M.
 „ Target , je vois Damade provoqué par
 „ un frère , loin duquel il passoit paisible-
 „ ment , insulté par un autre , je ne doute
 „ plus d'un plan conçu de l'exterminer ;
 „ l'outrage qu'il n'a pu ni prévoir ni empê-
 „ cher , le combat qu'on lui offre , le sa-
 „ bré contre un couteau de chasse qu'il op-
 „ pose , me font détester la lâche supé-
 „ riorité des uns , & admirer la grandeur
 „ d'ame de l'autre. Le lieu , la maison qui
 „ est là , *les freres qu'elle renferme* , la pré-
 „ sence de l'un d'eux *qui n'empêche pas*
 „ *ce combat inégal* , engagé par sa pro-
 „ vocation , (car cela est constant & même
 „ avoué) le trouble , le bouleversement que
 „ le brave négociant doit éprouver , la pro-
 „ messe signée par ces officiers , ou pour
 „ eux par leur frère , tout se présente à
 „ moi à la fois ; tout jette encore dans
 „ mon ame un tumulte inexprimable : en-
 „ fin le couteau de chasse se brise , le
 „ négociant est blessé ; mais il respire en-
 „ core & je respire avec lui , j'espère ; je
 „ me sens soulagé ; mon cœur se dilate.
 „ Mais que deviens-je , grand dieu ! quand ,

„ trois minutes après , je vois paroître un
 „ homme qui sort de la citadelle ; quand
 „ je reconnois un troisieme frere ; c'est
 „ celui - là même qui s'est engagé en-
 „ tre les mains du juge d'honneur, celui
 „ qui a juré la paix , celui qui a cepen-
 „ dant menacé , celui qui a fait affiler le
 „ sabre. Sa main tient ce sabre affilé ; de
 „ l'autre il jette outrageusement un sabre
 „ obscur à terre ; il est furieux , agité ,
 „ précipité dans sa marche ; il crie : *ra-*
 „ *masse cette arme* ; il élève le sabre en l'air ;
 „ il avance, il n'est réellement contenu par
 „ personne ; mes espérances ont donc été
 „ vaines ; le meurtre étoit juré ; il va
 „ donc périr ; mon sang se glace ; mon
 „ œil troublé suit les mouvemens avec
 „ épouvante ; l'infortuné est rempli d'hor-
 „ reur ; la pâleur & l'effroi se peignent à
 „ travers les traits de sang qui lui cou-
 „ vrent le visage , il recule ; le furieux
 „ avance , repousse l'arme , crie encore
 „ *ramasse ça* , tient le sabre en l'air ; cha-
 „ que pas me fait frémir ; chaque mouve-
 „ ment me donne la mort. Damade se
 „ baisse ; Froidefond est , non point à qua-
 „ tre à cinq pas , mais à quatre à cinq pieds ,
 „ à la distance du bras d'un homme ; il
 „ tient le sabre suspendu sur la tête de
 „ Damade courbé ; va-t-il périr ? Foible
 „ il se relève ; je vois paroître un pistolet
 „ dans sa main ; je le lâche avec lui sur
 „ l'assassin : si mon bras portoit la foudre ,
 „ je le lancerois sur cet homme. »

Les Sieurs de Queyffiac dont la conduite odieuse répugnoit à beaucoup d'avocats , en ont cependant eu plusieurs. Le premier est un orateur peu connu (1) , qui avide de se faire une réputation par quelque cause d'éclat , n'a pas craint de défendre celle-ci , & l'a fait avec une sorte de succès. Son objet n'étoit que de dissiper les impressions défavorables répandues dans le public contre ses cliens. Quand il a cru les esprits mieux disposés , M^c. Gerbier est intervenu & a employé toute la séduction , tous les prestiges de son éloquence pour achever de les ébranler ; enfin un troisième M^c. Garat (2) , a pris la plume , & a publié pour les lecteurs qui n'avoient point assisté aux plaidoyers un *factum* aussi bon qu'il pouvoit être en justifiant spécieusement des assassins.

Les deux premiers connoissant la foiblesse de leur défense , ou prévoyant sans doute le peu de sensation qu'elle causeroit dans le public , n'ont pas jugé à propos d'en rien faire imprimer (3) : le dernier a rempli son ministère en répandant en profusion son mémoire.

(1) M^c. Hardouin.

(2) Jeune avocat de Bordeaux , frere de celui qui avoit défendu les Sieurs de Queyffiac dans cette ville , transplanté ici , & connu par un *éloge du chancelier de l'Hôpital* , qui avoit concouru pour le prix de l'académie françoise en 1777.

(3) Il a paru seulement de la part de M^c. Gerbier un *Résumé des faits & observations importantes* , écrit court & sec , uniquement destiné pour les juges.

Il faut vous faire connoître, Milord ; cet orateur à prétention , descendu pour la premiere fois dans la lice du barreau , & dont le début dans la lice académique , avoit été un triomphe.

„ Si cette affaire , dit le défenseur des
 „ Sieurs de Queyffac , avoit pu demeurer
 „ renfermée dans le temple de la justice ,
 „ les Sieurs de Queyffac n'auroient pas
 „ publié de mémoire ; ils auroient dit aux
 „ magistrats : la procédure de notre ac-
 „ cusateur est sous vos yeux ; daignez
 „ pourrir , vous y trouverez les preuves
 „ de notre innocence : & ils auroient at-
 „ tendu le jugement.

„ Mais cette affaire a été portée au
 „ tribunal de la société , & là toutes les
 „ apparences ont paru être contre les
 „ Sieurs de Queyffac. On a vu se pro-
 „ mener partout un homme qui porte
 „ sur son corps l'empreinte de plusieurs
 „ blessures , dont les bras sont suspendus
 „ en écharpe ; chacun dit : *Voilà celui*
 „ *que les Sieurs de Queyffac ont mutilé ;*
 „ *ils se sont mis trois freres contre un*
 „ *seul homme , trois militaires contre un*
 „ *bourgeois.* Le public est généreux &
 „ compatissant ; l'oppression l'indigne , &
 „ sa voix est toujours pour le foible. Le
 „ Sieur Damade n'a eu qu'à se montrer
 „ pour être mis sous la protection pu-
 „ blique.

„ D'autres causes ont encore augmenté
 „ la prévention. On a couru en foule

„ aux audiences où cette affaire a été
 „ plaidée. Rien n'est plus facile que de
 „ frapper l'imagination des hommes assem-
 „ blés ; rien n'est plus difficile , au con-
 „ traire , que de démontrer à un grand
 „ nombre d'hommes à la fois des vérités
 „ qui ne sont que le résultat d'une longue
 „ discussion. La raison perd de sa force
 „ au milieu de la multitude , & c'est là
 „ au contraire que le sentiment & l'ima-
 „ gination s'exaltent davantage. Le dé-
 „ fenseur du Sieur Damade a tracé des
 „ tableaux ; il n'étoit pas nécessaire que
 „ ces tableaux fussent fideles pour pro-
 „ duire les plus grands effets. Il a peint
 „ un homme violemment assailli par trois
 „ hommes ; il a fait étinceler un sabre
 „ au dessus de sa tête ; il a fait couler
 „ son sang ; il en a couvert le pavé de
 „ la rue où se passoit cette triste scene :
 „ on a frémi , on a pleuré. Qui pouvoit
 „ conserver assez de fermeté d'esprit pour
 „ juger de la force des preuves , lors-
 „ qu'on étoit entraîné par celle des im-
 „ pressions ? Qui pouvoit songer à viri-
 „ fier ou discuter des faits qui venoient
 „ d'exciter des cris , d'arracher des lar-
 „ mes ? On ne jugeoit plus que par les
 „ émotions que ces faits avoient produi-
 „ tes , & on les croyoit vrais.

„ Malgré tous ces désavantages , les
 „ Sieurs de Queyflac peuvent aussi à leur
 „ tour se féliciter de compter le public parmi
 „ leurs juges. Ils viennent d'éprouver à

„ la dernière audience ce que peut son
 „ amour pour la justice. Une nation gé-
 „ néreuse, franche & sensible, ne peut
 „ être longtemps égarée par ce qui n'est
 „ que l'apparence de la vérité.

Il ajoute après :

„ On a supposé toujours, on a répété
 „ à chaque instant avec affectation, que
 „ les Sieurs de Queyffac prétendoient
 „ trouver dans leur noblesse, ou la preu-
 „ ve de leur innocence, ou l'excuse de
 „ tous les crimes dont on les accuse :
Nous sommes gentilhommes ; donc tout
homme qui n'est pas décoré de ce titre
doit s'humilier sous les caprices & les hau-
teurs de notre orgueil : donc nous sommes
innocens. C'est ainsi qu'on les fait rai-
sonner.

„ Heureusement, il n'est pas difficile de
 „ pénétrer dans quel dessein on leur prête
 „ un langage aussi absurde & aussi révol-
 „ tant, & il leur importe de dévoiler ce
 „ dessein.

„ Il a été des tems malheureux où le
 „ noble & le bourgeois étoient, pour ainsi
 „ dire, ennemis par état, où la noblesse
 „ sembloit s'arroger le droit de vexer,
 „ de tyranniser les citoyens paisibles. Ces
 „ tems ne sont plus ; & depuis que la
 „ noblesse est plutôt une décoration qu'un
 „ pouvoir, depuis que les vertus & les
 „ talens partagent avec elle le droit de
 „ fixer les regards des hommes, depuis
 „ qu'il n'y a plus dans l'état de force qui

» puisse balancer un instant celle du sou-
 » verain & de la justice , les nobles ne
 » peuvent plus voir dans les titres qui les
 » distinguent , que le devoir de protéger
 » & de défendre les citoyens qui hono-
 » rent ces titres. Ils mettent leur gloire
 » aujourd'hui à ne pas y voir autre chose.

» Les Sieurs de Queyffac n'ont jamais
 » prétendu tirer de leur noblesse cette va-
 » nité puérile qui leur est reprochée gra-
 » tuitement : ils n'y ont vu & n'y voient
 » encore qu'un moyen plus sûr de dévouer
 » leur vie entière au service de l'état : ils
 » déclarent que loin de vouloir se servir
 » du titre de gentilshommes , pour se met-
 » tre à couvert de l'accusation d'un cri-
 » me , ils ne voient dans ce titre qu'une
 » raison de plus pour être jugés avec sévé-
 » rité ».

Ces paragraphes sont sages , sont adroits même , mais froids , mais flasques & n'approchent nullement de ceux cités pour le sieur Damade.

M^e. Elie de Beaumont , renommé comme écrivain au barreau de Paris , intimement lié avec M^e. Target , & travaillant communément de concert dans les grandes affaires où ils sont employés , a prêté sa plume au sieur Damade : son confrere , chaud , bouillant , enthousiaste dans la plaidoierie , n'est pas aussi bon à lire dans le sang-froid du cabinet , il n'a pas la diction pure & châtiée ; il a le style lourd , barbare quelquefois , souvent trop emphati-

que ; en un mot , il peche par le goût & n'est nullement littéraire. C'est pourquoi il a la prudence de ne point faire imprimer ses discours d'apparat. En cette occasion cependant il n'a pu résister aux sollicitations qui l'ont forcé de publier sa *réplique* (1) ; & il n'a point eu lieu de s'en repentir. Cet ouvrage, d'une correction infiniment supérieure aux précédens du même auteur , ne seroit point désavoué des meilleurs écrivains.

Vous en avez pu juger, Milord, par un morceau que je vous ai cité. En voici un de son ami, que j'ai choisi préférentiellement, parce qu'il est très-curieux pour le fonds, qu'il donne une idée de la maniere dont les loix regnent en France, & que l'on y rend hommage à l'empire que les nôtres exercent indistinctement. Il y a long-tems que j'entends dire ici qu'il faut s'enrichir à quelque prix que ce soit, parce que l'opulence ne conduit pas moins à l'impunité qu'aux honneurs, qu'on ne punit point de mort un homme d'un certain rang dans la société, qu'il n'y a que les misérables qui aient à redouter le glaive des loix : les

(1) C'est d'elle qu'est tiré le paragraphe cité plus haut. Me. Target a publié en outre *Résultat exact des faits dans l'affaire du Sieur Damade*, réponse au résultat de Me. Gerbier, & *Coup-d'œil sur le crime des Sieurs de Quevillac*. Ces deux pieces dénuées de tout art sont proprement juridiques. La dernière surtout est excellente, parce qu'elle est courte & résume en 4 pages les faits noyés dans les volumineux *factum* qui avoient précédé.

seigneurs de Queyflac vérifient ces étranges assertions. Six fois décrétés de prise-de-corps, ils se sont joués des magistrats & ne sont point restés en prison. Ecoutez l'étrange énumération que fait M^e. Elie de Beaumont de ces différens décrets & de leur inexécution.

» Un premier arrêt du conseil a ordonné qu'ils seront transférés sous bonne & sûre garde dans les prisons de Toulouse. Eux s'y rendent en poste, de leur autorité privée, avec l'éclat d'un gouverneur qui se rendroit à son gouvernement.

» L'un des trois freres, après l'arrêt de Toulouse, se députe à la cour pour solliciter une cassation ; & le bris de prison, de la prison d'un parlement, n'est à Toulouse qu'un jeu pour lui. Une lettre injurieuse au magistrat qui présidoit le second parlement du royaume, lui notifie sa fuite : & sa requête en cassation est un outrage pour le parlement entier, pour toute la magistrature Francoise.

» L'arrêt de Toulouse renvoie les seigneurs de Queyflac dans les prisons de Libourne, & ces trois violateurs des loix daignent à peine y coucher de tems en tems, se répandent dans les maisons, dans les cercles, se livrent aux jeux, aux plaisirs de la société, font des parties de chasse, affectent des délassemens d'éclat, comme si le glaive de la justice n'étoit suspendu sur leur tête.

» On a vu même, le 16 novembre der-

„ nier , les deux freres restés à Libour-
 „ ne , oser y aborder sur la place un ma-
 „ gistrat vénéré , un président de la cour
 „ (1) qui visitoit ses domaines de Guyenne,
 „ & lui montrer , par le lieu même où ils
 „ l'abordent , ou l'impuissance , ou la vio-
 „ lation de nos loix ; on a vu le chevalier
 „ de Queyffac être à Paris en pleine li-
 „ berté pendant près de neuf mois , n'en-
 „ trer en prison que le matin même de la
 „ plaidoierie ; & , ce qui n'est pas moins
 „ criminel , on l'a vu abusant de cette li-
 „ berté pour passer & repasser aux Thuil-
 „ leries devant le fleur Damade , l'outra-
 „ ger par des regards menaçans , des gestes
 „ offensans , que le respect du lieu força
 „ de dissimuler encore. On a vu ses deux
 „ freres refuser de se laisser traduire à
 „ Paris , par l'huissier porteur de l'ar-
 „ rêt de la cour , (son procès-verbal en
 „ fait foi) puis partir de leur chef avec
 „ un huissier de leur choix , & avec la
 „ même liberté dans la route que les autres
 „ voyageurs , qu'ils fatiguerent de leurs su-
 „ perbes récits. Quel respect pour les loix
 „ veut-on que puissent avoir les peuples de
 „ Libourne , de Castillon , de Bordeaux ,
 „ de Toulouse , de Paris , quand on voit
 „ de telles violations durer des années en-
 „ tieres , & pendant un si long-tems rester
 „ impunies ? L'on aura vu chez une na-
 „ tion voisine , où ce respect est encore

(1) M. de Gourgues , président à mortier du parle-
 ment de Paris.

„ en honneur , le fils aîné d'un roi ne pas
 „ refuser d'aller en prison sur l'ordre d'un
 „ juge (1), & s'honorer par cette obéis-
 „ sance auguste , bien plus que par ses vic-
 „ toires ! Et ici la France entière voit
 „ trois petits-fils d'un annobli se croire dés-
 „ honorés de rester dans les prisons où la
 „ loi les place , ou plutôt en sortir auda-
 „ cieusement pour cabaler , pour corrom-
 „ pre des témoins , pour surprendre des
 „ protecteurs par d'artificieux récits , pour
 „ dresser enfin une batterie redoutable con-
 „ tre l'innocent , après l'avoir assassiné !
 „ Et ici l'on voit un *despectus curiæ* (c'est
 „ le terme même de la loi) à l'égard du
 „ parlement de Bordeaux , du parlement
 „ de Toulouse , du conseil du roi , de la
 „ cour de Paris ; & nul châtiment encore
 „ n'a puni cette audace ! Et l'étranger in-
 „ digné se demande à lui-même : *En Fran-*
 „ *ce est-il donc des loix ?* „

Le même orateur fait observer avec
 raison que cela ne se passe pas ainsi en An-
 gleterre ; que les Loix absolument aveu-
 gles n'y mertent point de différence entre
 un accusé & un accusé ; que nulle confi-
 dération de naissance , de service , de ta-
 lens militaires , de recommandation des
 grands ne peut atténuer le crime , affoiblir le
 châtiment : il cite l'exemple du lord Ferrers.

(1) Me. Elie de Beaumont annonce qu'il a pris ce
 trait historique dans l'histoire de la rivalité de la
 France & de l'Angleterre , par M. Gaillard de l'acadé-
 mie française & de celle des belles-lettres.

„ Un Lord anglois a un démêlé avec son
 „ intendant. La dispute s'échauffe. Il le
 „ frappe ; il le tue. Il est des pays en Eu-
 „ rope où une grace demandée , obtenue
 „ pour l'honneur de la famille , & quelques
 „ écus donnés aux parens du mort auroient
 „ terminé l'affaire.

„ L'auguste pairie angloise le juge & le
 „ condamne à la mort. A quelle mort ?
 „ Cette dernière ressource de la vanité hu-
 „ maine , qui trouve le cimeterre infini-
 „ ment plus noble que la corde , ne lui est
 „ pas même accordée. Il est condamné à
 „ être pendu. Il est pendu , & lui-même
 „ en subissant son supplice avec fermeté ,
 „ il s'honore du moins dans ces derniers
 „ instans par sa résignation volontaire à
 „ donner à sa patrie un grand exemple. Et
 „ le surlendemain son héritier vient pren-
 „ dre sa séance en la chambre des pairs ,
 „ parce que la loi l'y appelle ; parce que
 „ les fautes étant personnelles , on n'a point
 „ à gémir en Angleterre de ces perpétuels
 „ combats entre l'honneur des familles , &
 „ les devoirs sacrés de la justice. Et voilà
 „ comment une nation de neuf millions
 „ d'hommes peut doubler , tripler sa va-
 „ leur , parce que tout homme placé dans
 „ ce pays , ou sous le bouclier , ou sous
 „ le glaive de la loi , y vaut ce qu'un
 „ homme peut & doit valoir (1). „

(1) Ce paragraphe est tiré d'un appendix au gros
 mémoire de M. Elie de Beaumont , intitulé *Réflexions*
sur la préméditation & sur l'exécution.

Après cette longue instruction & l'appareil des plaidoyeries, le jour du jugement est venu, c'est ordinairement celui où M. l'avocat général porte la parole. M. Seguier, comme le premier, s'en étoit chargé, & il étoit très-propre à bien remplir son rôle, s'il eût eu la même impartialité que M. du Paty, mais on savoit d'avance qu'il inclinoit pour les adversaires du sieur Damade; il voyoit parmi eux une foule de militaires, des officiers généraux, des cordons rouges, des cordons bleus, des gens de la plus haute qualité, un prince du sang (1), & sur-tout des femmes charmantes, il ne pouvoit résister à une si puissante cabale. Les partisans des Queyffac le disoient publiquement, s'en vantoient à l'audience : on ne tarda pas à s'en appercevoir. L'affection avec laquelle il parut adopter les détails romanesques de la bravoure du chevalier de Queyffac, qu'il peignit dans un transport brillant, se jettant au milieu des dangers, sauvant les chefs de l'armée, laissant à l'ennemi son sabre, la seule conquête dont il ait pu se glorifier, & suspendu aux voûtes du temple comme un trophée glorieux (2), fit d'abord juger qu'au défaut de raisonnemens solides en faveur des accusés, il vouloit éblooir les ju-

(1) M. le duc de Chartres, à raison d'un des freres Queyffac, aujourd'hui chef d'escadron dans son régiment de cavalerie.

(2) C'est une image sans doute emphatique & bien exagérée qui a été applaudie dans le plaidoyer de M. Gerbier pour exalter la valeur de ses clients.

ges par des tableaux fantastiques , coloriés avec force , embellis de toutes les richesses de l'imagination. On s'en apperçut encore mieux à ses tournures malignes contre le sieur Damade : aussi les applaudissemens que lui ont valu , de la part des partisans des premiers , les morceaux en leur faveur , n'ont pu le dédommager des huées plus générales & plus fréquentes dont il a été accueilli en plusieurs endroits où la partialité éclatoit. Elles ont été si violentes , que sentant combien l'auditoire étoit mal disposé , il a cru prudent de changer ses conclusions , & de se contenter de les donner le moins contraires possible aux coupables , ce qu'on a jugé par l'exclamation involontaire échappée à un officier général (1), *Ah , le lâche , il n'a pas tenu ce qu'il nous avoit promis !*

Après ce plaidoyer , qui a duré quatre heures , les magistrats sont sortis & se sont retirés dans une pièce voisine pour délibérer entre eux (2). Les débats ont été vifs & duré trois heures ; enfin , i's sont rentrés & est intervenu arrêt satisfaisant pour le sieur Damade (3).

(1) M. de Viomesnil.

(2) Quand les opinions sont trop agitées & que les juges sont gênés par la présence d'un public nombreux , ils se dérobent à ses regards pour discuter plus à l'aise.

(3) Par le prononcé de l'arrêt , les freres Queyffac sont condamnés solidairement en 80,000 livres de dommage & intérêts par forme de réparation civile envers le Sieur Damade , ce qui entraîne l'obligation de garder prison jusqu'à l'entier accomplissement de cette

Comme depuis longtems cette cour n'en avoit rendu de pareil dans des affaires majeures , elle a été singulièrement applaudie , & l'avocat Target & son client ont été reconduits en triomphe. Ils n'auroient pas été mieux fêtés en Angleterre. Je me suis transporté à Londres en ce moment , mais hélas ! cette douce illusion n'a pas duré & je me suis bientôt retrouvé à Paris.

ce 19 avril 1778.

disposition ; ils sont également condamnés en 300 livres d'aumône envers les pauvres de la paroisse de Castillon : il leur est défendu de maltraiter par voie de fait ou par injure le Sieur Damade , & d'approcher de plus de dix lieues de Castillon ou de Bordeaux , à peine de punition corporelle. Le Sieur Damade est déchargé de toute accusation & plainte , & les freres Queyssac ne sont que mis hors de cour même sur l'accusation d'assassinat. Permis au Sieur Damade de faire imprimer & afficher une certaine quantité d'exemplaires de l'arrêt. . . .

FIN du huitieme Volume.



n
-
2
s
s
s
x

o
e
e
e
à
s
r
e
é